This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07578889 7

NKI

Einthoven

Emerald

~~1015a~~

NKI

Frontisp

Monsiau del. *N. Thomas Sculp.*

Arrivée de Cléopâtre à Tarse,
sur les bords du Cydnus.

LA NAVIGATION,

POËME,

PAR J. ESMÉNARD.

SECONDE ÉDITION.

A PARIS,

CHEZ GIGUET ET MICHAUD, IMPRIM.-LIBRAIRES,

RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 34.

M DCCC VI.

A SA MAJESTÉ IMPÉRIALE ET ROYALE,

NAPOLÉON Ier.,

EMPEREUR DES FRANÇAIS ET ROI D'ITALIE.

SIRE,

LES anciens voulaient que la poésie consacrât la mémoire des héros et transmît à la postérité les grandes actions ou les époques célèbres. Parmi les modernes, des hommes d'un goût sévère ont regreté qu'elle négligeât souvent ce noble devoir. Quel que soit à cet égard le jugement du public, il eût sans doute accueilli le *Poëme de la Navigation* avec moins de bienveillance, s'il n'y eût trouvé des souvenirs honorables pour la nation.

Votre Majesté, Sire, aggrandit chaque jour l'héritage de gloire que les Français ont reçu de leurs ancêtres. L'histoire de votre vie sera le plus beau titre de nos neveux. A la tête des armées, vous avez rendu les comparaisons impossibles, et nous devons encore à votre génie la création d'une marine nouvelle, qui promet d'égaler les triomphes de l'ancienne. C'est pour l'honneur de toutes les deux, c'est pour nos marins illustres dans l'avenir et dans le passé, que votre Majesté daigne agréer l'hommage de ce poëme. J'avais besoin d'un pareil motif pour oser placer un ouvrage éphémère sous la protection d'un nom immortel.

Je suis avec le plus profond respect,

SIRE,

De votre Majesté impériale et royale,

Le très-humble, très-obéissant et très-fidèle sujet,

ESMÉNARD.

AVERTISSEMENT

SUR CETTE SECONDE ÉDITION.

L'accueil qu'on a daigné faire à la première édition de ce poëme et les suffrages honorables qu'il a réunis, ne m'ont point fait illusion sur ses défauts. Les témoignages de la bienveillance publique m'ont imposé le devoir de m'en rendre digne; et des critiques éclairées m'en auront peut-être indiqué les moyens. Je ne parle pas des épigrammes et des satires : il ne leur a manqué que les noms de leurs auteurs pour ajouter beaucoup au succès de mon ouvrage.

On a critiqué *le choix du sujet*. Je persiste à le croire éminemment poétique: si de tout temps et chez toutes les nations, la haute poésie fut destinée à consacrer la mémoire des grands hommes et des grands évènements, il me semble qu'elle devait s'emparer d'un sujet qui se lie aux époques les plus célèbres de l'histoire. Elle y trouvait le double avantage de rappeler des souvenirs intéressants et de peindre des objets nouveaux. Le passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance, et surtout la découverte de l'Amérique, paraissaient à M. de Laharpe de très beaux sujets pour l'épopée; et ce juge sévère entendait bien les borner aux navigations

de Colomb et de Gama, puisqu'il décide que le poëme de la *Lusiade* est fini, dès que les Portugais ont touché le rivage de l'Inde. Dans une école de critique différente, mais qui, dans plusieurs occasions, a également défendu les vrais principes de la littérature et du goût, l'abbé Desfontaines a déclaré qu'on pourrait faire d'*excellents poëmes* sur la peinture, sur la musique, sur l'art de la guerre, sur la *Navigation*. Les écrivains les plus opposés étant d'accord sur ce point, j'aime à croire que leurs témoignages réunis justifient le choix du sujet que j'ai traité.

On a critiqué ensuite *le genre du poëme*; on a fait sur la poésie pittoresque beaucoup d'observations justes, mêlées de quelques froides plaisanteries, en vers et en prose. Mais la définition la plus généralement adoptée de ce genre, m'interdit ici toute discussion; et comme l'a très bien remarqué l'un de mes critiques, cette cause n'est point la mienne. Puisque, par égard pour Horace et pour Boileau, l'on veut bien laisser une place au genre didactique, et que, pour le distinguer de celui qu'on appelle descriptif, on accuse celui-ci de ne présenter qu'une longue suite de tableaux, sans préceptes, sans action et sans épisodes, il est évident que ce reproche ne s'adresse point au poëme de la *Navigation*. Sans doute cet ouvrage n'a point l'unité dramatique, source d'un intérêt plus court et plus puissant, ni même celle de l'épopée, quoiqu'il soit difficile de fixer, d'une manière absolue, les limites et le caractère de celle-ci. Mais je crois avoir eu le bonheur de lier aux progrès de l'art, qui forment, pour ainsi dire, l'action

du poëme, un assez grand nombre de préceptes, d'épisodes ou d'événements historiques, pour soutenir l'espèce d'intérêt que l'ouvrage doit inspirer. Le fil qui lie ses différentes parties est aussi facile à saisir que celui des *Métamorphoses d'Ovide*. « Le genre de l'ouvrage, dit-» on, n'est pas déterminé. » J'en conviens : il ne l'est pas plus que celui du chef-d'œuvre que je viens de nommer ; pas plus que le genre des poëmes de Lucrèce, de Pope, de Racine fils : et qu'on ne m'accuse point de mettre de l'orgueil dans ce rapprochement ; il s'agit ici du genre et non pas du talent.

Enfin on a critiqué le *plan de l'ouvrage*. J'observe, à cet égard, qu'il ne fallait pas un grand effort d'invention pour tracer un plan qui fût purement didactique. La navigation naissante, le commerce maritime, les constructions militaires, la tactique navale, pouvaient aisément fournir les quatre chants d'un poëme, ou plutôt les quatre livres d'un traité parfaitement méthodique : un épisode cloué à chaque partie aurait mis l'ouvrage sous la protection de plusieurs modèles, et l'on n'eût attaqué ni le caractère du genre, ni la régularité du plan. Mais j'étais convaincu qu'on n'enseignerait point la science de la navigation en vers alexandrins, et j'ai renoncé volontairement à faire un poëme didactique. En traçant la marche de l'art depuis son enfance jusqu'aux voyages de Coock et de la Peyrouse, j'ai suivi l'exemple d'Ovide, qui part du chaos pour arriver au règne d'Auguste. J'étais assuré de rencontrer sur ma route les grandes époques de l'histoire et des monu-

ments glorieux pour mon pays. J'ai cru que cet avantage compensait beaucoup d'inconvénients.

C'est ici que je dois et que j'offre des remercîments à tous ceux dont la critique, plus ou moins sévère, plus ou moins polie, m'a découvert une faute grave dans l'exécution du plan que j'avais adopté. Je reconnais avec eux que ce n'est point sur l'ordre des temps, mais sur les progrès de la navigation que je devais régler la marche de mon poëme, et qu'il ne fallait point confondre les époques de l'art avec celles de l'histoire. J'avais méconnu ce principe dans mes trois premiers chants; car, depuis les voyages des Phéniciens jusqu'à la bataille d'Actium, la forme des vaisseaux, tant pour la guerre que pour le commerce, n'ayant presque différé que par la grandeur, et la manière de les diriger étant restée à peu près la même, ces dix siècles n'en forment qu'un pour la science de la navigation. Le second commence pour elle avec l'usage de la boussole et la renaissance des arts. C'est là aussi que mon second chant devait commencer. La facilité avec laquelle j'ai refondu cette partie de mon ouvrage, m'a prouvé que plusieurs épisodes ne tenaient point assez au fonds du sujet, et que je m'étais égaré dans ma carrière, au lieu de la parcourir. Pour y marcher d'un pas plus rapide et plus sûr, j'ai sacrifié tout ce qui m'en avait d'abord écarté. J'ai reçu tous les avis; j'ai lu toutes les critiques; je n'ai méprisé que les injures.

On a fait beaucoup moins de reproches au style qu'au plan de l'ouvrage; et s'il est vrai,

comme l'assure M. de Laharpe, que la poésie de style consacre seule un poëme, si les peintres et les poètes doivent être jugés sur la manière et non sur le choix du sujet, le résultat général des critiques m'est plus favorable que je n'osais l'attendre. On a relevé quelques phrases répétées, quelques amphibologies dans l'usage des pronoms, des hémistiches et des vers entiers durs ou prosaïques, et quelquefois de l'obscurité dans les détails scientifiques de la navigation. Il est difficile d'échapper à tous ces reproches dans un ouvrage de longue haleine; le dernier est le plus grave, j'ai fait tous mes efforts pour ne plus le mériter. Mais j'ai cru que le genre de mon poëme n'exigeait, dans la versification, ni l'éloquence passionnée, ni l'énergique simplicité du style dramatique, où le poète doit toujours se cacher pour ne montrer que le personnage. On accuse une école moderne d'avoir introduit dans la poésie l'abus des figures, les rapprochements inattendus, les antithèses multipliées, et même ces alliances de mots dont Corneille et Racine offrent de si beaux exemples. Un homme de beaucoup d'esprit, à qui d'ailleurs je ne dois que des remercîments pour la bienveillance et la politesse de sa critique, prétend que de tous les défauts de cette école, on ne retrouve chez moi que *la manie de transporter l'action ou le sentiment de l'agent véritable à l'instrument qu'il y emploie.* Par exemple, il me reproche d'avoir dit:

Le fer industrieux, étranger sur les eaux,
Ne savait point encore arrêter les vaisseaux.

au lieu de dire simplement, *que les navigateurs n'avaient pas encore inventé les ancres.* — Il oublie que Racine lui-même a dit:

> Il fallut s'arrêter, et la rame inutile
> Fatigua vainement une mer immobile.

au lieu de dire que les matelots ramèrent inutilement. Et remarquez que, dans *Iphigénie*, c'est un père au désespoir qui parle ce langage harmonieux et figuré, et qui *transporte l'action de l'agent véritable à l'instrument*, sans que personne se soit jamais avisé de lui en faire un reproche. Il n'est pas un grand poète du siècle de Louis XIV, chez qui l'on ne trouve des exemples pareils. Voltaire, plus moderne, en offre beaucoup moins. Mais je ne crains pas de dire que si cet artifice du style (dont sans doute il faut éviter l'abus), était interdit à notre versification naturellement un peu monotone, et qui manque souvent d'inversion et de prosodie, nous n'aurions plus de langue poétique.

Ceci pourrait conduire à examiner pourquoi des hommes, d'une instruction peu commune, portent cependant des jugements si erronnés sur la poésie, et jusqu'à quel point il est nécessaire de l'avoir cultivée pour être en état de l'apprécier. Sans doute, avec des études un peu variées, avec un esprit juste, une oreille sensible à l'harmonie, il n'est pas besoin d'avoir composé des poëmes pour être frappé des défauts ou des beautés d'un ouvrage en vers. Les sociétés polies qui ont fait appeler Paris le *salon de l'Europe*, ces maisons amies des lettres, où le talent le plus élevé doit encore cher-

cher des modèles de grâce et des leçons de goût, sont remplies de connaisseurs qui n'ont d'autres intérêts que ceux de l'art et de leurs plaisirs, et qui jugent presque toujours équitablement les productions de l'esprit. Leurs suffrages forment, avec le temps, la véritable opinion publique; et cette opinion est souvent la seule récompense de ceux qui se distinguent dans les beaux-arts. C'est elle qui fixe leur rang, sans consulter la flatterie ni la satire; c'est elle qui les protège contre les dédains du pouvoir et les intrigues de la médiocrité jalouse; c'est elle qui, pénétrant dans toutes les parties de l'Europe civilisée, y réunit les voix, y prépare l'estime, y sollicite la bienveillance de tous les hommes généreux, en faveur du talent sans fortune et sans protecteurs. Loin de contester à ceux qui dirigent cette opinion tutélaire, le droit de juger les vers, sous prétexte qu'ils ne sont point poètes, je leur dois trop de reconnaissance pour m'en plaindre, et je crois leur suffrage le plus honorable comme le plus désintéressé. Il n'en est pas de même de ces Aristarques si confiants qui sont devenus, depuis quelques années, les *Perrin Dandin* de la littérature, et qui se font un métier si lucratif de l'emploi de la juger. Ils ont tellement perfectionné le calcul de l'éloge et du blâme, et leur critique est influencée par tant de considérations particulières, qu'avant de s'y soumettre, il est permis, je crois, de leur demander leurs titres, et d'examiner si leur renommée donne quelque importance à leurs décisions. Mais ces observations, qu'on fait tous les jours dans le monde et dans

les lettres, n'ont pas besoin d'être longuement développées. Je me hâte de revenir à ce qui me reste à dire sur cette seconde édition.

J'aurais voulu la présenter au public, corrigée de toutes les fautes qui l'avaient frappé dans la première; j'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour rendre l'ouvrage plus digne de l'intérêt qu'on m'a témoigné; j'en ai rectifié le plan; j'ai fait disparaître les épisodes inutiles; j'ai tâché de donner à l'ensemble et à la marche du poëme plus de mouvement et de rapidité; j'ai ajouté quelques vers; j'en ai changé beaucoup; j'en ai supprimé davantage. Sans doute, il y reste de nombreux défauts; mais cet ouvrage a traversé des temps malheureux. Né dans les orages d'une vie errante et persécutée, il conserve l'empreinte d'une jeunesse imprudente qui n'a point encore trouvé le repos. La fidélité des couleurs locales qu'on a remarquées dans la description de tant de pays différents, avantage acheté par mille souffrances, atteste du moins que ce poëme n'a pas été composé dans les loisirs d'un bonheur tranquille, et dans l'asile solitaire où doivent mûrir les fruits du talent. Il porte à la fois la date du temps où je l'écrivais sans espérance, et celle de l'époque où j'ai pu le publier sans danger: j'ai cru ne devoir altérer ni l'une ni l'autre.

ARGUMENT

DU CHANT PREMIER.

EXPOSITION *du poëme. Origine de la navigation. Description de l'ancienne Égypte; ses habitants appliquent l'astronomie à la navigation. Les Phéniciens font de nouveaux progrès. Les sciences de Tyr et de l'Égypte passent dans la Grèce. Voyage des Argonautes. Invention des voiles. Vaisseaux des Persans et des Athéniens. Navigations des anciens Marseillais. Périple d'Hannon. Guerres puniques. Incendie des flottes et de la ville de Carthage. Rome triomphante de tous ses rivaux, est déchirée par ses citoyens. Guerres civiles. Triomphe de Cléopâtre sur les bords du Cydnus. Bataille d'Actium. La marine décide du sort de l'univers. Étendue de la navigation des Romains sous les empereurs. Constantin transporte à Bizance le siège de l'empire; et l'Italie est accablée par les barbares. Les Hérules brûlent les flottes romaines chargées des moissons d'Égypte. La famine, à la suite de ce désastre, achève la ruine de Rome, et précipite la décadence de tous les arts.*

LA NAVIGATION,

POËME.

CHANT PREMIER.

Je chante les travaux de l'art audacieux
Qui, pour franchir les mers, interrogea les cieux.
Je dirai dans quel temps, affermi sur les ondes,
Il osa s'enrichir des tributs des deux mondes;
Et comment de nos jours, par de plus grands efforts,
La guerre ambitieuse usurpe ces trésors.
O toi qui, le front ceint de rayons tutélaires,
Dans le calme des vents et des nuits solitaires,
En signes enflammés qui brillent dans les airs
Traces au nautonnier sa route sur les mers:
Uranie! à mes chants consacrés à ta gloire,
De l'art que tu chéris viens confier l'histoire;
Dis-moi les lieux témoins de ses efforts naissants;
Et comment un nocher, sur les flots menaçants,
Trompant d'un roi jaloux les poursuites cruelles,
Aux vaisseaux fugitifs osa donner des ailes.
Mais, pour surprendre l'art encore à son berceau,
Irai-je, à la lueur d'un magique flambeau,
Cherchant la vérité sous des fables célèbres,
De l'antique univers dissiper les ténèbres?

Tel qu'un fleuve orgueilleux, qui roule au sein des mers
Les tributs réunis de vingt fleuves divers,
Et dans les flancs glacés des montagnes sauvages
Cache sa source obscure au milieu des nuages;
Tel, dans la sombre nuit de ces temps incertains,
Où l'homme réparait de ses tremblantes mains
Du monde submergé l'étonnante ruine,
L'art des navigateurs cache son origine.
Ceux à qui l'univers dut ses premiers succès,
Sous des noms inconnus vivent par leurs bienfaits.
Le temps a dans sa course effacé leur mémoire;
Sur le marbre animé la muse de l'histoire
N'apprend plus aux mortels à chérir leurs travaux;
Mais cent peuples unis par des besoins nouveaux,
Des climats opposés confondant l'industrie,
Et l'immense océan, devenu la patrie
Des vaisseaux qui jadis n'osaient quitter ses bords,
Faut-il d'autres garants de leurs nobles efforts?
Partout où la nature, inégale et féconde,
Dispersa des mortels sur les rives de l'onde,
On les vit confier aux flots capricieux
Les trésors échangés de ses dons précieux.
Là, Cérès, dont la main récompense vos peines,
De l'or de ses moissons vient enrichir vos plaines.
Des rives de l'Indus, fabuleux conquérant,
Bacchus mûrit ailleurs son nectar enivrant;
Ici, le lin roulé sur le fuseau rapide
Prépare un voile simple à la beauté timide;

Et sur des bords lointains, qu'éclaire un jour nouveau,
Le duvet sort d'un arbre, et le miel d'un roseau.
Ainsi, d'un souffle heureux l'indulgente nature,
De Cybèle autrefois féconda la ceinture.
Mais en vain, pour unir ses présents dispersés,
L'homme multiplia des travaux insensés;
Inutiles efforts ! La charrue obstinée
En vain les demandait à la terre étonnée :
L'art qui domta les flots l'affranchit de ce soin,
Et, conçu par l'audace, il naquit du besoin.
Principe de la vie, ô déité féconde !
Nœud sacré, cause unique, âme et flambeau du monde,
Amour ! on dit aussi qu'à l'univers naissant
Ton instinct généreux donna cet art puissant.
Gesner de ce prodige a consacré l'histoire :(1)
Eh ! quel esprit sévère, ennemi de ta gloire,
Peut démentir d'Abel le chantre harmonieux ?
Oui, ce fut un amant, un jeune audacieux,
Qui, par toi soutenu sur les vagues dociles,
Sillonna le premier ces abîmes mobiles,
Et dans le creux d'un arbre élargi par ses mains,
Au souffle du zéphyr confia ses destins.
Bientôt des champs fleuris de l'heureuse Idalie,
Aux rivages du Nil, aux bords d'Anatolie,
Son exemple, de l'homme éclairant les travaux,
Sous l'aviron léger fit écumer les eaux.
Mère antique des arts et des fables divines,
Toi dont la gloire, assise au milieu des ruines,

Étonne le génie et confond notre orgueil,
Égypte vénérable ! où du fond du cercueil
Ta grandeur colossale insulte à nos chimères;
C'est ton peuple qui sut, à ces barques légères
Dont rien ne dirigeait le cours audacieux,
Chercher des guides sûrs dans la voûte des cieux.[2]
Quand le fleuve sacré qui féconde tes rives
T'apportait en tribut ses ondes fugitives,
Et, sur l'émail des prés égarant les poissons,
Du limon de ses flots nourrissait tes moissons,
Les hameaux dispersés sur les hauteurs fertiles,
D'un nouvel océan semblait former les îles ;
Les palmiers, ranimés par la fraîcheur des eaux,
Sur l'onde salutaire abaissaient leurs rameaux;
Par les feux du Cancer Syène poursuivie,[3]
Dans ses sables brûlants sentait filtrer la vie,
Et des murs de Péluse aux lieux où fut Memphis,
Mille canots flottaient sur la terre d'Isis.
Le faible papyrus, par des tissus fragiles,[4]
Formait les flancs étroits de ces barques agiles,
Qui, des lieux séparés conservant les rapports,
Réunissaient l'Égypte en parcourant ses bords.
Mais lorsque dans les airs la Vierge triomphante[5]
Ramenait vers le Nil son onde décroissante,
Quand les troupeaux bêlants et les épis dorés
S'emparaient à leur tour des champs désaltérés,
Alors d'autres vaisseaux, à l'active industrie
Ouvraient des aquilons l'orageuse patrie;

L'acier retentissant sur la rive des mers
Fendait l'acacia durci par cent hivers,
Et ses rameaux, courbés par un sage artifice,
D'un mobile château composaient l'édifice.
Bientôt lancé sur l'onde, il portait dans ses flancs
Du Delta moissonné les produits bienfaisants;
Et quand la nuit couvrait l'Olympe de ses voiles,
Le pilote attentif à l'éclat des étoiles
Voguait, les yeux fixés sur un ciel de saphir,
Du port d'Arsinoé jusqu'aux rives d'Ophir. (6)
Ses vaisseaux fortunés, dans leur longue carrière,
Des portes de la mort franchissaient la barrière, (7)
Et du golfe arabique échangeant les trésors,
De l'Indus étonné reconnaissaient les bords.
Enfin, chargés des fruits qu'aux climats de l'Aurore,
Sous un ciel toujours pur la terre voit éclore,
Ils venaient apporter dans le temple d'Isis,
Au trône de Néchos (8), aux genoux d'Amasis, (9)
Et la myrrhe odorante, et la gomme légère,
Et l'éclatant ivoire, et le suc salutaire
Qui, mûri par les feux d'un éternel été, (10)
Coule dans le désert pour l'Arabe indomté.
Ils venaient présenter à des maîtres avides
Les trésors de l'Habex et ses vierges timides, (11)
L'aromate exhalant ses piquantes odeurs,
Et l'or, environné de ses dons corrupteurs,
Des plaisirs et des maux source antique et féconde,
L'or, père des besoins et des crimes du monde.

Alors, mille cités que décoraient les arts,
L'immense pyramide et cent palais épars,
Du Nil enorgueilli couronnaient le rivage.
Dans les sables d'Ammon le porphyre sauvage,
En colonne hardie élancé dans les airs,
De sa pompe étrangère étonnait les déserts;
D'un commerce prudent la féconde sagesse,
De l'Égypte éclairée assurait la richesse;
L'orgueil de l'opulence et le sceptre des rois
N'osaient point y braver la majesté des lois.
Là, quand la voix du Temps ou l'inflexible Parque
Du trône chez les morts appelait un monarque,
Avant d'ouvrir pour lui ces pompeux monuments
Que l'orgueil réclamait à ses derniers moments,
Ceux dont il fut le maître, arbitres de sa gloire,
Interrogeaient son règne et jugeaient sa mémoire;
Si l'abus du pouvoir, de soupçons agité,
Ou la mollesse impure, au regard effronté,
De leur souffle profane avaient flétri sa vie;
Si, toujours attentif au discours de l'envie,
Il avait immolé dans ses lâches fureurs
La vertu courageuse à d'indignes flatteurs,
Des pontifes divins l'autorité sacrée
Exilait du tombeau sa dépouille abhorrée;
Son ombre était bannie, et ses mânes errants
D'un murmure vengeur poursuivaient les tyrans.
Ainsi l'antique Égypte éclaira tous les âges;
Les peuples attirés sur ses heureux rivages,

Nourris par ses bienfaits, instruits par ses leçons,
Y puisaient tour à tour des lois et des moissons.
O grandeur des mortels ! ô temps impitoyable !
Les destins sont comblés : dans leur course immuable,
Les siècles ont détruit cet éclat passager
Que la superbe Égypte offrit à l'étranger.
Plus de mœurs, plus de lois ; le sanglant despotisme,
L'ignorance, l'orgueil, l'absurde fanatisme,
Un bandeau sur les yeux, un poignard à la main,
Écrasent le Delta sous un sceptre d'airain.
Philosophes trompés, dont la vaine science
Célèbre des climats la suprême influence ;
Contemplez aujourd'hui ces lieux jadis sacrés ;
Les enfans d'Osiris, dans la poudre ignorés,
Languissent à genoux dans leurs viles entraves,
Et le Nil indigné coule pour des esclaves.
Les arts n'habitent plus ses rivages flétris ;
L'Égypte voit en vain dans ses vastes débris,
Des héros et des rois les monuments funèbres
Briller comme la flamme au milieu des ténèbres ;
L'orgueil de leurs tombeaux étonne en vain nos yeux.
Sa plus noble ruine est son nom glorieux.
Et toi, reine des flots domtés par ton courage,
Rivale de Memphis et mère de Carthage,
O Tyr ! toi qui soumis à l'empire des mers
Le Numide et l'Ibère, enrichis dans tes fers !
O qui peut sans effroi contempler sur tes rives
Tes remparts écroulés dans les ondes captives,

Tes arsenaux détruits, tes temples avilis,
Sous le sable entassé tes ports ensevelis,
Les filles de Sidon pleurant sur tes ruines ;
Et sous un Scythe obscur, dont les longues rapines
Précipitent le cours des siècles triomphants,
Ton nom même oublié par tes lâches enfants !(a)
Eux qui, guidant au loin leurs poupes couronnées,
Asservissaient jadis les ondes mutinées,
Et de l'Afrique entière embrassant le contour,
Portaient ce nom célèbre aux lieux où naît le jour!
Par des ressorts nouveaux leur utile industrie
Unissait les humains, fécondait leur patrie ;
Sur son rivage aride, au sein de ses remparts,
Fixait la liberté, l'abondance, les arts,
Des métiers moins brillants le travail salutaire ;
Le travail, dont la main bienfaisante et sévère,
En courbant sous son joug les mortels corrompus,
Leur impose des lois, des mœurs et des vertus.

Tel que l'insecte ailé, dont la prudence active
Étonne chaque jour la sagesse attentive ;
Qui, riche de son art, heureux de ses labeurs,
Compose un suc nouveau de l'essence des fleurs,
Change en miel odorant les larmes de l'aurore,
Et pompant les parfums que les filles de Flore
Pour le zéphyr volage exhalent vainement,
Recueille, fixe, unit ces trésors d'un moment ;
Tel, privé de la force et des terres fécondes,
Le sage Tyrien, abeille sur les ondes,

Des climats opposés et des peuples rivaux
Assemblait les trésors sur ses légers vaisseaux.
Par les arts de la paix civilisant la terre,
Ses flottes parcouraient le monde tributaire ;
L'Égypte à ses nochers confiait ses moissons,
L'Afrique ses métaux, l'Espagne ses toisons ;
Tous les bienfaits de l'onde étaient son apanage :
La pourpre, sous l'émail d'un frêle coquillage
A vainement caché sa brillante couleur,
De l'écaille brisée elle sort en liqueur, (13
Et son sang répandu sur une laine obscure,
Des rois de l'orient va former la parure ;
Tyr vend à leur orgueil ces tissus précieux :
Ses arts et ses vaisseaux rapprochent tous les lieux.
Ses pilotes ont vu, dans leur course intrépide,
Les mers que redouta le courage d'Alcide,
Et sous son joug heureux tiennent assujettis
Les bords de l'Atlantique et les flots du Bétis. (14
Cependant ses vaisseaux, que suivit la victoire,
Et qui, d'un peuple faible éternisant la gloire,
Aux âges fugitifs ont transmis ses succès,
N'étaient d'un art naissant que les premiers essais.
Sur un flanc arrondi des barques peu profondes
Effleuraient lentement la surface des ondes,
Et suivaient, en traçant un sillon tortueux,
Du rivage des mers le contour sinueux.
L'incertain nautonnier, sur les astres de l'Ourse
Mesurait la distance et dirigeait sa course.

Le fer industrieux, étranger sur les eaux,
Ne savait point encore arrêter les vaisseaux;
Le flot les repoussait, et souvent impuissante,
La rame se brisait sur la mer frémissante.
Et quand les premiers Grecs, au sein de leurs remparts,
De Tyr et de l'Égypte accueillirent les arts,
Quand Jason, secondé d'une élite intrépide,
Osa ravir Médée aux bords de la Colchide;
De ses hardis projets l'instrument glorieux,
Ce vaisseau que la fable a placé dans les cieux,
Argo n'égalait pas, dans sa vaine parure,
De nos simples canots la solide structure:
Il n'osait confier ses frêles mouvements
Aux ombres de la nuit, au murmure des vents;
Et chaque jour, au port demandant un asile,
Il marchait sur les flots, tel qu'un enfant débile
Qui, sur un pied tremblant à peine soutenu,
Forme ses premiers pas sur le sol inconnu.
Mais au pilote errant sur les vagues rebelles,
L'ingénieux Dédale enfin donna des ailes;
Et, dans son vol rapide, apprit aux matelots
L'art d'opposer les vents à la masse des flots.
Du tyran des Crétois la vengeance inhumaine
Aux mânes d'Androgée offrait le sang d'Athène;
Des enfants de Pallas les honteuses terreurs
Du Minotaure impur nourrissaient les fureurs,
Et du fils de Minos la barbare injustice
Étonnait les enfers par un nouveau supplice.

Dans ses cachots profonds Dédale emprisonné,
Suivi du jeune Icare avec lui condamné,
Rappelant son génie et sa force première,
S'ouvrit le labyrinthe et revit la lumière.
Mais à peine sortis de cet affreux séjour,
Leurs yeux s'ouvraient encore aux doux rayons du jour,
Du monarque irrité la jalouse poursuite
Sur la rive des mers précipita leur fuite;
Là, deux frêles canots arrêtés sur les bords
Conservaient d'un pêcheur les innocents trésors,
Et non loin du rivage, auprès d'une onde pure,
Sur un tapis de fleurs, dont la riche parure
Appelait du zéphyr le baiser incertain,
Flottaient négligeamment quelques tissus de lin.
Dédale s'arrêta : dans son âme oppressée
Une flamme subtile éveilla la pensée :
« O Dieux! s'écria-t-il, ô maîtres tout-puissants!
» Votre esprit créateur a pénétré mes sens;
» Viens, Icare, adorons leur clémence immortelle. »
Il dit : bientôt le fer qu'un des canots recèle,
De son fils empressé seconde les travaux,
Et d'un chêne touffu dépouille les rameaux.
Dédale les assemble, et, d'une main savante,
Unit le bois flexible à la toile mouvante
Qui s'enfle et s'arrondit sous un souffle léger.
Alors, de son ouvrage ignorant le danger,
Icare impatient, sur les ondes émues
Élève avec orgueil ces voiles inconnues,

Et, sur le sein des mers se croyant affermi,
Se plaint de voir encore un rivage ennemi.
« Crains plutôt l'aquilon et l'espoir qui t'égare,
» Criait le vieux Dédale à l'imprudent Icare,
» Qui d'un souffle trop faible accusait la lenteur;
» Crains cette onde perfide et ce calme menteur.
» O mon fils! du zéphyr si l'haleine fidèle
» Cesse de soutenir, de guider ta nacelle,
» A tes efforts trompés s'il ravit son secours,
» Soudain baisse ta voile et ralentis ton cours. »
Inutiles conseils dictés par la tendresse!
L'impétueux Icare, à la voix qui le presse
De son jeune courage opposant le transport,
Ne demande qu'un vent qui l'éloigne du port.
Tout à coup, s'élançant des cavernes d'Éole,
Sur les flots soulevés l'aquilon siffle et vole,
Et dans l'ombre des nuits, d'un père malheureux
Dissipe les conseils, l'espérance et les vœux.
Icare infortuné! sa fureur déchaînée
Brise contre un rocher ta nacelle entraînée,
Et vomissant au loin tes débris dispersés,
Ne laisse que ton nom à ces flots courroucés.(16)
Dédale plus heureux, en ces moments terribles
Avait fermé sa voile, et des vergues flexibles
Soutenu l'appareil par son fils négligé.
Loin du funeste écueil son canot dirigé,
Vogua légèrement sur la mer mugissante;
Et quand le dieu du jour, avec l'aube naissante,

Rendit le calme à l'onde et la lumière aux arts,
La terre de Pélops s'offrit à ses regards.
Dédale, en arrivant sur ces rives connues,
Vit accourir des flots les nymphes demi-nues,
Autour de son canot vainqueur des aquilons,
Sa voile fortunée assembla les Tritons ;
Thétis même applaudit; les blondes Néréides
Sortirent à sa voix de leurs grottes humides ;
Et les Grecs, éclairés par ces objets nouveaux,
Au lieu de l'aviron qui guidait leurs vaisseaux,
De Dédale à l'instant adoptèrent l'ouvrage.
Justement étonnés de son noble courage,
Les siècles fabuleux ont dit à l'univers
Que d'une aile rapide il traversa les mers ;
Mais, illustre à jamais par des succès durables,
Son nom peut dédaigner le prestige des fables.
Hélas! ces vains tributs, ces stériles honneurs,
De sa perte cruelle aigrissaient les douleurs ;
De son malheureux fils la plaintive mémoire
Murmurait dans son cœur et poursuivait sa gloire.
Dans les jeux de la Grèce, au milieu des forêts,
Las de porter partout son deuil et ses regrets,
Il alla loin d'Athène, aux champs de Syracuse,
Mêler ses pleurs aux flots de la belle Aréthuse ; (17)
Et tandis que la lyre, aux sublimes accords,
Changeait en vol hardi ses pénibles efforts,
Vainqueur de la tempête et de la tyrannie,
Il détestait cet art qu'agrandit son génie.

Art illustre et fatal ! ainsi de tes bienfaits
D'irréparables maux corrompent les effets ;
Tu vends cher aux humains ta gloire téméraire,
Et ton premier succès coûte un fils à son père.
Quel avenir terrible est caché dans ton sein !
Qui pourra mesurer ta course et ton destin !
Tel qu'on voit, au sommet des Alpes menaçantes,
Un aiglon généreux sur ses ailes naissantes
S'élever, redescendre, et s'élevant encor,
Quelque temps incertain balancer son essor ;
Tout à coup il s'élance et brave les orages,
Il plane avec la foudre au milieu des nuages,
Et perdu loin de nous dans les champs de l'éther,
Porte son vol superbe aux pieds de Jupiter :
Tel ce navigateur, dont la voile timide
Effleure les contours de la plaine liquide,
Observe le pouvoir d'un art encore enfant ;
Il tremble ; mais un jour il ira, triomphant,
Sur les flots subjugués élevant sa puissance,
Peupler de l'océan la solitude immense,
Agrandir son empire, et, vainqueur des hivers,
Jusqu'au pôle glacé reculer l'univers.
Déjà les aquilons dans ses voiles mugissent,
Le vaisseau se prolonge et ses flancs s'élargissent ;
L'ancre aux vents ennemis opposant son effort,
De ses bras recourbés le retient dans le port.
Bientôt cherchant au loin la guerre et les conquêtes,
Au milieu des combats défiant les tempêtes,

La proue au bec d'airain, sous ses coups inégaux,
De la profonde mer fera bondir les flots.
Viens, muse des héros, fille de la mémoire !
Viens, le front couronné des palmes de la gloire,
Donner à mes accords des charmes plus puissants !
Qu'Athènes se ranime à tes mâles accents !
J'aime à voir les vaisseaux qui gardent son rivage
De son peuple alarmé recueillir le naufrage,
Minerve sur les flots transporter ses remparts ;
Tandis que, menaçant les vents et les hasards,
Dans le stupide accès de sa rage offensée,
Xercès frappe la mer d'une verge insensée. [18]
O maître de l'Asie ! en vain par tes efforts
L'Hellespont indigné vit réunir ses bords ; [19]
En vain portant des fers à la Grèce outragée,
Tes superbes vaisseaux couvraient la mer Égée ;
Tu fuis, deux fois vaincu. L'Euripe ensanglanté
Sous tes débris pompeux mugit épouvanté ;
Par une loi secrète, agités sans orage,
Ses flots tumultueux roulent sur son rivage
Les cordages, les mâts, les casques des héros,
La vague en se brisant vomit des javelots,
Recule, fuit, revient, et, bouillonnant sans cesse,
D'un prodige éternel fatigue la sagesse. [20]
Secret de l'océan, ô flux mystérieux !
Daigneras-tu jamais dévoiler à nos yeux
Le moteur qui, deux fois dans la même journée,
Retire et rend les flots à la rive étonnée ? [21]

Sur son trône de feu l'astre de l'univers
Règle-t-il à son gré tes mouvements divers?
Dans l'ombre de la nuit, son heureuse rival
Les tient-elle asservis à sa marche inégale?
Et d'où vient qu'en tous lieux fidèles et réglés,
L'Euripe seul les voit inconstants et troublés?
O Vénus-Uranie! ô féconde nature!
Toi qui, par les accents de l'antique Épicure,
Aux mortels éclairés fis entendre ta voix,
L'olympe et l'univers sont soumis à tes lois!
Tu déchaînes les vents, tu calmes les tempêtes;
Tu fais briller ces feux qui roulent sur nos têtes;
Et le plus vil atôme échappé de tes mains,
D'un prodige invisible étonne les humains.
O qui m'expliquera ta sublime harmonie!
Quel homme, à tes flambeaux éclairant son génie,
Osera révéler à mes yeux indiscrets
Ta marche impénétrable et tes derniers secrets?
Ah! laissons à Newton le sublime avantage
D'interpréter des dieux l'inexplicable ouvrage,
Et sur les flots soumis à leurs arrêts constants,
Muse, suis ta carrière, et brave les autans:
Viens guider ces vaisseaux, dont la proue acérée
Fend le golfe orageux qui baigne le Pirée;
Conduis-les tour à tour sur les flots de l'Euxin,
Vers ces bords plus heureux où, leur ouvrant son sein,
Rhodes semble appeler leurs voiles fugitives.
O Muse! daigne enfin les guider sur ces rives

Où, par la main des Grecs élevant nos remparts,
L'Ionie aux Gaulois fit adopter ses arts.
Là des navigateurs s'agrandit la science;
Là, de l'œil du génie et de l'expérience,
Le sage Pythéas éclairant leurs travaux,
Jusqu'aux bords de Thulé dirigea nos vaisseaux. (23)
D'Athènes et de Tyr rappelant les merveilles,
Sur ces rocs fécondés fleurit encor Marseilles;
Sa puissance modeste a triomphé du temps;
Son commerce étendu par des succès constants,
Ajoute un nouveau lustre à sa splendeur antique;
Tandis que sur les bords du Tibre et de l'Afrique,
L'œil de l'observateur s'égare et cherche en vain
La place où fut Carthage et l'ombre d'un Romain.
De ces peuples rivaux la fureur homicide,
Des murs de Lilybée aux colonnes d'Alcide, (24)
Long-temps troubla la terre et tourmenta les mers.
De vaisseaux ennemis les flots furent couverts;
Les fils de Romulus, les enfants de Carthage,
De leur sang confondu rougissaient le rivage;
Et l'océan, soumis par leurs puissantes mains,
N'offrait qu'un champ plus vaste à leurs jeux inhumains.
Carthage cependant n'y chercha point la guerre;
Ses marins généreux n'ont pas forcé la terre
A pleurer leur triomphe et l'éclat de leur nom;
L'humanité chérit la mémoire d'Hannon,
Qui, d'un ciel inconnu défiant les tempêtes,
Ministre de la paix, recula ses conquêtes, (25)

Recueillit des tributs vers les portes du jour,
De l'Afrique sauvage embrassa le contour,
Et conçut le premier, dans ce voyage immense,
Du commerce et des arts l'éternelle alliance.
Eh! qui sait où Carthage eût porté ses travaux?
L'Atlantique peut-être aurait vu ses vaisseaux,
Loin des bornes qu'au monde Hercule avait prescrites,
Affranchir l'univers de ses vieilles limites,
Et, d'un monde nouveau découvrant les confins,
Dérober à Colomb sa gloire et ses destins.[25]
Mais Rome lui ferma cette noble carrière :
Aux mers de la Sicile, une flotte guerrière
Guida l'aigle indomtable à de nouveaux combats;
L'heureux Duïlius, dans ces sanglants débats,
Couronné le premier des mains de la victoire,
D'un triomphe inconnu vit accueillir sa gloire;
Rome lui décerna, jusqu'à ses derniers jours,
Ces honneurs des héros, si brillants et si courts.[26]
Carthage alors, Carthage, oubliant sa prudence,
Se livra tout entière aux soins de la vengeance;
Le commerce étonné languit dans ses remparts,
Et la guerre étouffa l'espérance des arts.
On partagea long-temps la gloire et les alarmes;
Rome enfin triompha; Carthage dans les larmes,
A des traités honteux abaissa son orgueil;
Son héros dans l'exil, ses guerriers dans le deuil,[27]
Ses vaisseaux consumés par la flamme cruelle,
La laissaient sous le joug, impuissante et fidèle,

Mais Rome redoutait un nom toujours fatal,
Une terre odieuse où naquit Annibal,
Où l'active industrie, aux Romains étrangère,
Réparaît sans éclat les malheurs de la guerre.[28]
Caton la fatiguait d'un avenir douteux;
Et PÉRISSENT CARTHAGE ET SES DERNIERS NEVEUX![29]
Signalant du censeur l'éloquence farouche,
Fut long-temps le seul cri qui sortit de sa bouche.
C'en est fait, l'heure sonne : un nouveau Scipion[30]
Remplit l'ordre de Rome et les vœux de Caton.
Vainement secondé par la fureur commune,
Asdrubal a deux fois balancé la fortune;
Il faut enfin céder à des dieux inhumains,
Et Carthage embrasée accomplit ses destins.
Ce port, premier objet d'une jalouse rage,
Où des navigateurs le généreux courage
Eût enfin reculé, sans les fureurs de Mars,
Les bornes de la terre et les bornes des arts;
Ces utiles vaisseaux, dont la voile chérie
Rassemblait les tributs payés à leur patrie,
Ou portait des bienfaits à vingt peuples soumis,
Périssent consumés dans les feux ennemis.
Au souffle des autans, la flamme impétueuse
Roule sur la cité; la nuit tempétueuse
Descend sur ces remparts, le front armé d'éclairs;
Un océan de feu bouillonne dans les airs.
Seize fois le soleil, sortant du sein de l'onde,
A ramené le jour sur le reste du monde....

Le jour et la pitié sont bannis de ces lieux;
Le malheur aux autels ne trouve plus les dieux.
La timide beauté, la vieillesse, l'enfance,
Tout ce qui plaît à l'homme ou parle à sa clémence,
Sur le vainqueur féroce a perdu son pouvoir;
Il se croirait vaincu s'il osait s'émouvoir.
Le sang irrite encor ses fureurs effrénées;
Les Prières en deuil, plaintives, consternées,
Montent vers Jupiter les yeux baignés de pleurs;
Jupiter les repousse, et ses foudres vengeurs,
Destinés aux forfaits, tonnent sur l'infortune:
Pour la première fois la douleur l'importune.
Scipion, qu'il dirige au milieu des combats,
Excite, en la réglant, la fureur des soldats,
Joint le calme au carnage, et d'un bras invincible
Consomme des Romains la vengeance inflexible.
Tu luis, ô dernier jour d'un peuple malheureux!
Ces cris de désespoir, ces tourbillons de feux,
Ces remparts écroulés, et cette aigle sanglante
Qui plane au haut des airs sur leur cendre fumante,
Accomplissant du sort les décrets absolus,
Disent aux nations que Carthage n'est plus;
Que l'océan soumis perd son indépendance;
Et qu'étendant sur lui sa jalouse puissance,
Rome, dont le destin commande à l'univers,
Condamne au même joug et la terre et les mers.
Déjà sur les vaisseaux qu'arme sa tyrannie,
Un art audacieux imprime son génie.

Attentif à presser leurs mouvements vainqueurs,
Sur trois rangs inégaux il place les rameurs; [20]
Quelquefois sur sept rangs les galères flottantes
Battent le flot plaintif de leurs ailes bruyantes;
L'airain couvre leurs flancs recourbés et noircis;
Et leurs membres épais, dans la flamme durcis,
Portent sur l'océan les oppresseurs du monde.
Faut-il combattre encor sur les gouffres de l'onde?
Soudain, joignant les bords, de pesants madriers
Forment un pont tremblant sous les pas des guerriers. [21]
Le fer ne suffit point à leurs bras homicides;
Ils font voler le feu sur les plaines humides,
La flamme dévorante y poursuit les vaisseaux.
Ainsi, du grand César les héritiers rivaux
S'arrachaient tour à tour sa puissance usurpée;
Et sur les flots, chargés des débris de Pompée,
Se disputaient le droit d'accabler les Romains
Du joug qu'imposait Rome au reste des humains.
Quand ces vainqueurs fameux, sur des mers sans orage,
Des combats de la paix amusaient leur courage,
Les superbes vaisseaux destinés à ces jeux
Empruntaient des beaux arts le luxe ingénieux; [22]
Souvent on croyait voir une nymphe docile
Enfermer dans son sein le gouvernail mobile;
La proue impétueuse insultant l'aquilon
Offrait aux flots émus l'image d'un triton;
Et d'un myrte amoureux la poupe couronnée,
Présentait tour à tour à la vue étonnée

La conque d'Amphitrite et le char de Vénus.
Tel on vit approcher des rives du Cydnus,
Balancé sur les flots qui blanchissaient à peine,
Le vaisseau qui du Nil portait la souveraine. (34)
Les Amours empressés, de moments en moments,
D'une voile de pourpre enflaient les mouvements,
Ou sur l'azur des mers courant d'un pied rapide,
Devançaient le navire et lui servaient de guide;
Les autres de la reine embrassaient les genoux;
Un seul, qu'importunaient des ornements jaloux,
De son aile argentée effleurant Cléopâtre,
Osait les soulever, et de son sein d'albâtre
Approchait en riant les dards empoisonnés,
Qu'aux maîtres des humains il avait destinés.
Le désir caressait ces formes demi-nues;
Brillante des couleurs dont Iris peint les nues,
Sa ceinture légère, entourant mille appas,
Les indiquait aux yeux et ne les montrait pas.
Antoine à ses côtés, plein d'un double délire,
De l'Orient soumis lui promettait l'empire,
Dans ses feux satisfaits puisait de nouveaux feux;
Et des bords du Cydnus les peuples amoureux,
A la reine des mers apportant leur hommage,
Désertaient ses autels pour courir au rivage.
Vain espoir! on s'éloigne, on n'entend plus leurs cris;
L'Amour vole aux combats; le monde est à ce prix. (35)
Malgré l'affront sanglant qu'il reçut à Modène,
Antoine veut encor, sous les yeux de la reine,

A la grandeur d'Octave opposant ses destins,
De deux sceptres rivaux tourmenter les Romains.
L'Égypte et l'Orient, de leurs flottes pompeuses
Ont uni sous ses lois les voiles paresseuses,
Et de ses vieux soldats la mâle austérité
S'étonne, en le suivant, de servir la beauté.
L'exemple a tout séduit; les vainqueurs de la terre
Mêlent, sur leurs vaisseaux, les plaisirs à la guerre;
On voit courir les jeux sur les bancs des rameurs,
Les larges boucliers sont couronnés de fleurs;
L'oiseau de Cythérée, à l'ombre de ses ailes,
Des casques belliqueux cache les étincelles.
On vogue, on fuit Paphos et ses bois toujours verts;
Déjà Rhodes paraît sortant du sein des mers;
Plus loin, c'est Cydonie et sa fertile plage.
Avec un ris malin l'Amour voit ce rivage,
Où tout rappelle encor ses triomphes vengeurs;
Là, de Pasiphaé les fatales ardeurs
Gravent sur des débris leur souvenir profane;
Ce rocher fut témoin du départ d'Ariane;
Il vit l'ingrat Thésée, infidèle à ses feux,
Et Phèdre méditant ses perfides adieux.
O vents! éloignez-vous, laissez régner Zéphire;
De Vénus, de son fils, voilà l'aimable empire.
A la reine du Nil Cythère offre ses ports;
Antoine, en soupirant, l'éloigne de ses bords.
Légèrement poussé par un souffle propice,
Il a franchi Zacynthe et ces rochers d'Ulysse,

Qui seraient oubliés au vaste sein des flots,
Sans le charme des vers et le nom d'un héros.
Le sort oppose enfin, sous les murs d'Ambracie,
Les vaisseaux de l'Europe aux flottes de l'Asie;
Et du roc d'Actium s'élançant sur les mers,
La victoire en un jour va donner l'univers.
J'entends l'affreux signal : la trompette éclatante
Retentissant au loin sur l'onde turbulente,
Irrite le courage et règle son effort;
Le dard siffle, fend l'air, et tombe avec la mort.
Sur deux rangs opposés les deux flottes rangées,
Rompent au même instant leurs files prolongées;
La rame, à coups pressés, fait bouillonner les eaux;
Déjà des nœuds de fer enchaînent les vaisseaux; (36)
Et de tous les côtés ces images sacrées,
Comme les dieux de Rome autrefois révérées,
Les aigles, les faisceaux, terreur des nations,
Contre Rome en délire arment ses légions :
Chaque parti la frappe; et leurs pertes communes
Du monde subjugué vengent les infortunes.
O champs de Thessalie ! ô combats inhumains!
Deux fois vous avez vu ces farouches Romains,
Dans vos sillons déserts, privés de sépulture,
Des vautours de l'Hémus devenir la pâture;
Mais la haine survit à ces revers fameux;
Leurs mânes frémissants poursuivent leurs neveux;
Le même esprit les guide, et ces ombres fatales
Sur la mer d'Actium vont retrouver Pharsales.

Là, Rome en triomphant anéantit ses lois ;
Sa triste liberté périt par ses exploits.
Sur un vaisseau brisé la victoire arrêtée
Balance sur les flots son aile ensanglantée,
Repousse au loin la gloire, et n'offre aux combattants
Que les lauriers du crime et le choix des tyrans.
Long-temps des deux rivaux la fortune incertaine
Suspendit tour à tour sa faveur et sa haine.
La Discorde, attachée à ses pas inégaux,
Des torches à la main, planait sur les vaisseaux ;
Poussés par sa fureur dans les partis contraires,
Des amis égarés, des citoyens, des frères,
L'un de l'autre chéris, l'un par l'autre blessés,
Intrépides, sanglants, à leur poste fixés,
D'un chef ambitieux déplorables victimes,
Fidèles à sa voix, étrangers à ses crimes,
Invoquaient leur pays que déchiraient leurs mains,
Anéantissaient Rome, et mouraient en Romains.
Tout à coup Cléopâtre, au milieu du carnage,
Dans son cœur éperdu cherche en vain son courage.
Ses vaisseaux, qu'un faux luxe avait trop embellis, (37)
Dans un choc inégal divisés, affaiblis,
Rejetés loin des rangs sur la mer menaçante,
Entourés des débris de leur pompe impuissante,
Portent un long effroi dans ses sens égarés ;
Elle croit voir les fers qui lui sont préparés,
Octave triomphant de sa beauté frivole,
Qui la traîne enchaînée au pied du Capitole,

Et lui fait expier à la suite d'un char,
Les rapides plaisirs d'Antoine et de César.
C'en est fait : au vainqueur dérobant sa captive,
Elle abandonne aux vents sa voile fugitive;
Elle part : attachée à ce frivole appui,
La fortune d'Antoine est déjà loin de lui.
Le malheureux frémit : sa tristesse profonde
Est son dernier hommage à l'empire du monde;
Il cède à l'ascendant du sort injurieux;
La grandeur des Césars disparaît à ses yeux;
L'ambition s'éteint dans son âme brûlante,
Il ne sent que l'amour, il ne voit qu'une amante;
Il la rappelle encore, et la suivant du cœur,
Avant d'être vaincu laisse Octave vainqueur. (38)
Le désordre, l'effroi, dans ce trouble funeste,
De sa flotte rompue ont affaibli le reste;
Les brandons enflammés volent sur ses vaisseaux,
Le vent siffle, le feu bouillonne sur les eaux.
Antoine en ce moment s'éloignant du rivage,
Fuit ses amis trompés et trahit leur courage;
Il fuit; il avilit sa cause et ses revers.
Poursuivi sur ces flots de sa honte couverts,
Il s'arrête, il s'indigne, et bientôt sa faiblesse
Rend ses bras désarmés aux fers d'une maîtresse;
Il serre avec fureur ces perfides liens.
Sa fuite enfin s'arrête aux bords égyptiens;
Le Nil, du Tibre altier redoutant les offenses,
A ses maîtres vaincus ouvre ses bras immenses;

Il cache leurs débris dans ses humides flancs. (39
Mais le vainqueur approche ; implacables, sanglants,
Ses farouches soldats y frappent leurs victimes ;
Tout périt ; et le dieu, dans ses sombres abîmes,
Pleure sur le destin de ces fameux remparts,
Où jadis Alexandre avait fixé les arts,
Où son nom vit encore, où sa main fortunée
De l'Inde et de l'Europe accomplit l'hyménée,
Et, pour l'antique Égypte unissant leurs trésors,
Lui soumit les deux mers qui grondent sur ses bords.
Octave cependant, sous un vaste trophée,
Montrant aux nations la discorde étouffée,
Aux partis désarmés fait chérir sa grandeur ;
Le monde à ses genoux retrouve le bonheur :
Citoyen criminel, monarque heureux et juste,
Octave disparaît, et Rome adore Auguste.
Réunis à sa voix, les talents, les beaux arts,
Appuis ingénieux du trône des Césars,
En charmant les vainqueurs désarment la victoire.
Rome a changé de lois ; elle change de gloire ;
Son maître l'embellit, le goût dore ses fers ;
Son commerce à son tour a conquis l'univers. (40
Aux bornes de sa course, au rivage d'Ostie,
Gouvernant d'un regard la mer assujétie,
Le puissant dieu du Tibre, un trident à la main,
Dispense le bonheur à l'univers romain ;
Tandis qu'à ses genoux Neptune tributaire
Apporte des trésors et l'encens de la terre.

Pourquoi finissez-vous, jours si purs et si beaux!
Hélas! déjà les arts éteignent leurs flambeaux!
Les fils de Romulus ont fini leur carrière;
Leurs lâches successeurs sortent de la poussière,
Sur le trône avili leur bassesse les suit;
Les arts sont étouffés, le commerce s'enfuit,
Tout languit, tout s'éteint, et Rome sans courage
Sous des tyrans sans nom s'endort dans l'esclavage.
Il fallait qu'un soldat, du sort heureux enfant,
Changeât, pour l'affermir, l'empire chancelant.
Constantin, à régner condamné par sa gloire,
Aux rives d'Albion retenait la victoire,
Loin de Rome avilie observant les Romains.
Souvent au bord des mers, des aquilons mutins
D'un œil triste et pensif contemplant la furie,
Il croyait voir encor les maux de sa patrie;
Il comparait l'empire et ses destins mouvants,
Aux flots tumultueux que soulèvent les vents.
Soudain, du ciel qui tonne abaissant les nuages,
Un ministre du dieu qui commande aux orages,
L'ange à qui son pouvoir a confié les mers,
Aux yeux de Constantin s'arrête dans les airs;
De ses traits inconnus la majesté divine
Révèle avec éclat sa céleste origine;
Son regard a calmé l'aquilon et les flots,
Et sa puissante voix fait entendre ces mots:
« J'ai lu depuis long-temps dans ton âme incertaine,
» Guerrier; tu couvriras de la pourpre romaine

» Tes armes, qui d'un père ont affermi les droits.
» Mais connais tes destins et les devoirs des rois.
» Rome sert à genoux des tyrans que tu braves;
» Vides de citoyens, ses murs sont pleins d'esclaves;
» Le respect de son nom s'éteint dans tous les cœurs,
» Elle a perdu ses lois, ses vertus et ses mœurs.
» Où sont ses pavillons? De l'onde adriatique
» Jusqu'aux bords inconnus que baigne l'Atlantique,
» Sur l'Océan désert je cherche ses vaisseaux;
» Son fleuve abandonné se perd sur des roseaux.
» Laisse au Tibre endormi sur son urne tranquille,
» Le privilège obscur de nourrir une ville;
» A l'univers entier Constantin doit ses soins.
» Du monde qui t'attend médite les besoins:
» C'est peu de triompher du couchant à l'aurore,
» Ose les réunir. Aux rives du Bosphore
» La nature a marqué, dans ses vastes desseins,
» La place où doit régner le maître des humains;
» Bysance dans ses ports, sans déchaîner la guerre,
» Peut t'offrir les tributs des trois parts de la terre.
» Va, nouveau fondateur de ces nobles remparts,
» Fixer dans l'Orient le trône des Césars,
» Et, second Romulus, admiré d'âge en âge,
» Que ton nom glorieux s'attache à ton ouvrage. »

Il dit: soudain pressé d'une plus vive ardeur,
De ses destins futurs respirant la grandeur,
Constantin s'abandonne à la foi des oracles;
Le ciel en sa faveur prodigue les miracles;

La vérité le suit, et ses nobles travaux
Triomphent de l'erreur comme de ses rivaux.
A son culte idolâtre il arrache l'empire ;[43]
En vain de ses décrets la volupté soupire,
Et le faux zèle affecte un front audacieux ;
De l'Olympe muet il a banni les dieux ;
Ses vaisseaux sans Neptune ont asservi les ondes ;
Le Nord ne vomit plus ces hordes vagabondes
Qui noyaient dans le sang l'empire déchiré,
Et sous un roi chrétien le monde a respiré.
Mais les princes obscurs, héritiers de son trône,
Esclaves accablés du poids de sa couronne,
Laissent encor flétrir l'éclat du nom romain.
Les Hérules, les Goths, le Vandale inhumain,
Ramenant les combats et semant les ruines,
De leurs cris redoublés frappent les sept collines.
Rome frémit d'effroi : dans ces sanglants revers,
L'Italie à genoux reçoit de nouveaux fers.
L'ignorance à la fin sort des bras de la guerre ;
Elle détruit les arts, elle accable la terre ;
Au sable usurpateur elle livre les ports ;[44]
Les vaisseaux repoussés se brisent sur les bords.
Sans commerce et sans lois, sous des tyrans avares,
La maîtresse du monde est en proie aux barbares ;
A ces peuples obscurs, dont les faits éclatants
N'ont pas même occupé la mémoire du temps ;
Qui domtaient l'univers sans connaître la gloire ;
Et qui, sur des débris promenant la victoire,

Du Capitole altier conquérants méprisés,
N'ont pu graver leur nom sur ses remparts brisés.
Le soc cultivateur et la rame légère
Restaient à l'Italie et bornaient sa misère.
Le soc des Fabius, dans les champs des Romains,
S'enfonçait à regret sous de serviles mains;
La rame sur ces bords où régnait l'épouvante,
Apportait les moissons de l'Afrique brûlante.
Rome perdit enfin, dans l'opprobre des fers,
Et les bienfaits des champs et le tribut des mers.
D'un ciel noir et brûlant les voûtes s'entr'ouvrirent;
Les nuages épais en torrents se fondirent;
Et des ruisseaux fangeux, dans la plaine arrêtés,
Flétrirent tout à coup les germes infectés.
Le grain meurt en naissant sous son réseau fragile;
Une herbe parasite, abondamment stérile,
De la sève égarée épuise l'aliment;
L'ivraie usurpatrice étouffe le froment;
Et Cérès, balançant sa faucille divine,
Dans les sillons trompeurs moissonna la famine.(65
Bientôt, glacé d'effroi, le triste laboureur
Des vaisseaux nourriciers accuse la lenteur;
Trahi dans son espoir par la terre infidèle,
Il implore la mer, bien plus perfide qu'elle;
Et cependant ses vœux, par la crainte dictés,
Conjurent vainement le faste des cités:
La stupide richesse, à sa perte acharnée,
Consume dans un jour les trésors d'une année;

Et le luxe énervé dans ses lâches plaisirs,
De l'infortune en pleurs dédaigne les soupirs.
Malheur à l'inhumain qu'irrite sa présence !
Pour elle dans le ciel naquit la bienfaisance,
Divinité propice, au front toujours serein,
Qui soutient la faiblesse et lui cache sa main;
Sa gloire est de servir, son art d'être ignorée :
Nil sacré ! c'est ainsi que ta nymphe adorée
Par des bienfaits constants mérite des autels,
Et dérobe sa source aux regards des mortels. (40)
Des tributs recueillis sur sa rive fertile,
Et des moissons d'Enna, trésors de la Sicile,
Les Romains consternés attendaient le secours.
Mille fois invoqués, dans leur pénible cours,
Les vaisseaux ont franchi ces bouches mugissantes,
D'où, repoussant au loin les vagues menaçantes,
Les monstres de Scylla font pâlir le nocher;
Du triste Palinure on a vu le rocher.
L'ancre à peine en tombant a fait jaillir les ondes,
Les Hérules cachés dans les grottes profondes
Dont les vastes contours suivent le flot amer,
Des torches à la main s'élancent sur la mer.
Soudain sur les vaisseaux la flamme tourbillonne :
Borée au loin mugit; l'onde s'enfle, bouillonne;
Les cables sont rompus, les cordages brûlants;
Et la flotte embrasée, errante au gré des vents,
Qui vient périr au port de la ville affamée,
Engloutit son espoir dans des flots de fumée.

O spectacle d'horreur! implacables destins!
Des rives de l'Averne au milieu des Romains
Se traîne en gémissant la famine homicide;
Aussitôt la jeunesse et l'enfance timide,
Et ces faibles vieillards, glacés par le malheur,
Qui d'un trépas facile imploraient la faveur,
Expirent, confondus sous sa dent meurtrière;
Et le monstre ravit à leur froide poussière
De la tendre amitié les pleurs religieux;
Du sein de ces remparts où le Tibre orgueilleux
Apportait le tribut des campagnes fécondes,
La mort impitoyable a volé sur les ondes:
Jusqu'aux bouches du fleuve elle suit en courroux
Les pâles fugitifs échappés à ses coups:
L'homme juste, du moins, frappé dans son asile,
S'endort dans le sommeil de la vertu tranquille;
Mais toi qui des plaisirs esclave impérieux,
Défendais au malheur de pleurer à tes yeux,
Qui, sur l'or et les fleurs bravant les dieux propices,
Fatiguais la vertu du succès de tes vices;
Ton heure sonne enfin; tes Lares profanés,
Des dépouilles du monde autrefois couronnés,
Dont l'orgueil repoussait la timide indigence,
N'arrêtent pas du ciel la tardive vengeance.
Elle approche. Déjà de ses cris inhumains
La famine remplit ton palais, tes jardins;
Tout fuit; tout t'abandonne, et, seul dans la nature,
La malédiction autour de toi murmure;

Et ta douleur en vain réclame un souvenir,
Dans le cœur des mortels tu n'as point d'avenir.
O Dieux ! déjà l'accent de la douleur qui veille
Cesse au milieu des nuits de frapper mon oreille ;
Rome dort au tombeau ; plus d'espoir, plus de cris,
Le silence et le deuil planent sur ses débris.
Le Tibre, descendu des monts de l'Étrurie,
Ne voit plus que des morts sur sa rive flétrie ;
Il fuit épouvanté sous ses pâles roseaux,
Les cadavres impurs font reculer ses eaux ;
Il s'arrête, il se trouble, et l'onde empoisonnée
Remonte en murmurant vers sa source étonnée.
La mort s'éloigne enfin de ses remparts déserts:
Mais de nouveaux malheurs tombent sur l'univers ;
Sous les hordes du nord partout mugit la guerre ;
Foulant aux pieds l'Europe, et ravageant la terre,
L'ignorance s'élève un trône audacieux ;
Uranie et Cérès revolent dans les cieux.
Bientôt le soc rouillé du laboureur timide
Coule en dards enflammés dans la forge homicide ;
La voile, transportée au milieu des sillons,
Des camps tumultueux blanchit les pavillons ;
L'aviron voyageur languit sur le rivage ;
Et, courbé sous le joug du honteux esclavage
Dont frémit vainement l'univers indigné,
L'art des navigateurs, méconnu, dédaigné,
Attend qu'un jour plus doux, par sa chaleur féconde,
Vienne enfin ranimer le commerce et le monde.

FIN DU CHANT PREMIER.

NOTES

DU CHANT PREMIER.

[1] PAGE 3, VERS 15.

Gesner de ce prodige a consacré l'histoire.

Tout le monde connaît *le Premier Navigateur* de Gesner; en adoptant cette fable ingénieuse sur l'origine de la navigation, j'avais voulu rendre hommage à son auteur, et je regardais cette fiction, depuis long-temps consacrée par les arts, comme une espèce d'autorité poétique. Le désir de céder à des critiques éclairées, et de donner à la marche de ce poëme plus de mouvement et de rapidité, m'a fait supprimer ce morceau, qui trouvera sa place ailleurs.

[2] PAGE 4, VERS 4.

C'est ton peuple qui sut, à ces barques légères
Dont rien ne dirigeait le cours audacieux,
Chercher des guides sûrs dans la voûte des cieux.

Les premiers Égyptiens avaient une horreur superstitieuse pour la mer; mais ils cultivaient l'astronomie, ce guide fidèle des pilotes anciens et modernes. C'est d'eux et des Chaldéens que les Phéniciens la reçurent. D'ailleurs, les villages du Delta, pendant les inondations du Nil, communiquaient ensemble par des canots; et l'on sait que le commerce de la mer

Rouge, ainsi que celui des côtes occidentales de l'Afrique, le plus riche et le plus périlleux auquel les navigateurs anciens se soient livrés, se faisait principalement par les vaisseaux d'Arsinoé. Les Égyptiens ont toujours été maîtres de ce port; et pendant longtemps ils ont occupé ceux de Tor et d'Élath, d'où l'on croit que partaient les flottes de Salomon pour le pays d'Ophir.

3) PAGE 4, VERS 15.

Par les feux du Cancer Syène poursuivie,
Dans ses sables brûlants sentait filtrer la vie....

Syène, aujourd'hui Assouan, où Juvénal fut exilé pour prix de ses éloquentes satires, est située sous le tropique du cancer, aux frontières de l'Égypte et de la Nubie. Ses environs ne sont qu'un sable aride et brûlant, où les eaux du Nil nourrissent quelques palmiers.

4) PAGE 4, VERS 18.

Le faible papyrus, par des tissus fragiles
Formait les flancs étroits de ces barques agiles....

La tête du papyrus étoit employée à couronner les statues des dieux, et à faire des câbles pour les vaisseaux. Les flottes d'Antigone n'avaient pas d'autres cordages; et peut-être le *spartum*, dont on se sert de nos jours pour les petits vaisseaux des côtes de Provence et d'Italie, ne vaut-il pas mieux que le papyrus. Le panache de cette plante servait aussi pour coudre et calfeutrer les bâtiments égyptiens. On le faisait entrer dans les joints, qu'on recouvrait ensuite de poix-résine. Pline nous apprend (*Hist. nat.*, liv. 13, chap. 2) qu'on se servait de la plante entière pour construire des vaisseaux. On mettait d'abord dans le

fond un pièce d'acacia qui servait de quille: et l'on y liait ensuite, de chaque côté, du papyrus qu'on fixait à la poupe et à la proue. C'est encore aujourd'hui le seul bateau dont se servent les Abyssiniens; et c'est d'après l'usage de ces bateaux, qu'Isaïe, ayant en vue les Égyptiens, désigne les nations sur lesquelles doit tomber la colère du dieu d'Israël. « J'imagine, » dit un voyageur célèbre, que les jonques de la mer » Rouge, qu'on dit avoir été faites de cuir, étaient » de papyrus recouvert de peaux. Les Homérites na- » viguaient dans ces jonques, pour aller trafiquer avec » les Sabéens, leurs amis, à l'embouchure de la mer » Rouge. Mais on ne pourra jamais me persuader » quoique'on ait osé le dire avec un air de confiance, » que de pareils vaisseaux eussent pu résister, pen- » dant une heure, aux tempêtes de l'océan indien. » (*Voyage du chevalier Bruce aux sources du Nil*, t. 9.)

PAGE 4, VERS 23.

Mais lorsque dans les airs la Vierge triomphante
Ramenait vers le Nil son onde décroissante....

C'est au mois de septembre, lorsque le soleil entre dans le signe de la Vierge, que les eaux du Nil commencent à se retirer.

PAGE 5, VERS 8.

Le pilote attentif à l'éclat des étoiles
Voguait, les yeux fixés sur un ciel de saphir,
Du port d'Arsinoé jusqu'aux rives d'Ophir.

L'ancienne ville d'Arsinoé se trouve aujourd'hui remplacée par le port de Suez, dont elle n'était pas éloignée. C'est de là que partaient ordinairement les anciens navigateurs pour le commerce de la mer

Rouge; et c'est encore de là que partent à présent les vaisseaux du grand-seigneur qui vont à Jedda chercher le café d'Arabie et les productions de l'Yémen. Quant à la position géographique d'Ophir, sur laquelle on a long-temps disputé, l'on paraît enfin convenu de la fixer à la place qu'occupe à présent Soffala, colonie portugaise sur les côtes du Zanguebar.

7) PAGE 5, VERS 11.

Ses vaisseaux fortunés, dans leur longue carrière,
Des portes de la mort franchissaient la barrière....

Le détroit par lequel on passe du golfe Arabique dans l'océan indien est appelé par les Européens Babel-Mandel, mot qui n'a de sens dans aucune langue : les Orientaux disent Bab-el-Mandeb (*la Porte de l'Affliction*). Les portugais ont pareillement défiguré le nom du cap qui est à l'entrée de ce détroit fameux; ils le nomment cap Gardefui; les Abyssiniens et tous les navigateurs de la mer Rouge l'appellent cap Gardefan (*cap des Funérailles* ou de *la Sépulture*). Près du détroit est un petit port appelé Mété, c'est-à-dire *il est mort*. Enfin, après avoir passé Moka, on trouve dans le canal un groupe d'îles, nommées Jibbel-Zekir (*îles de la Prière*, en mémoire des morts). On doit supposer, dit le chevalier Bruce, que tous ces noms ont été donnés par les anciens navigateurs échappés aux tempêtes de la mer des Indes, dans la périlleuse navigation d'Ophir ou Soffala. — (*Voyage en Abyssinie et aux sources du Nil*, t. 2.)

8) PAGE 5, VERS 18.

Au trône de Néchos....

Néchos, l'un des successeurs les plus illustres de

Sésostris, fit fleurir plus que lui les arts et la navigation. Quelques historiens prétendent que, sous son règne, des vaisseaux phéniciens, partis d'Arsinoé, parcoururent les côtes occidentales du continent africain, doublèrent le cap appelé depuis de Bonne-Espérance, rentrèrent dans la Méditerranée par le détroit de Gibraltar, et vinrent, au bout de trois ans, mouiller aux embouchures du Nil. Si ce voyage était avéré, il en résulterait évidemment que la navigation s'éleva, en Égypte et chez les Phéniciens, à un degré d'audace et de perfection que n'atteignit jamais la foiblesse des Grecs et des Romains.

9) PAGE 5, VERS 18.

Aux genoux d'Amasis....

Amasis avait détrôné Apriès, petit-fils de Néchos; mais peu de souverains légitimes se sont fait un aussi grand nom. Aucun roi d'Égypte ne favorisa plus que lui les progrès de l'astronomie, des sciences et du commerce; aucun ne gouverna les peuples avec plus de justice, de modération et de gloire. Cependant on affectait de se rappeller souvent l'obscurité de son origine. Amasis fit alors placer dans les temples et rendre les honneurs divins à une statue d'or, formée de la cuvette où il avait coutume de laver ses pieds. Il faut avouer que la superstition, l'ingratitude et la vanité des Égyptiens méritaient cette leçon.

10) PAGE 5, VERS 20.

Et le suc salutaire
Qui, mûri par les feux d'un éternel été,
Coule dans le désert pour l'Arabe indomté.

Le baume, connu successivement sous les noms

de baume de Judée, d'Arabie et de la Mecque, est le remède le plusuniversel et le plus estimé des Orientaux. On lui a même attribué la vertu de rajeunir les femmes et de conserver leur beauté. Ces fables anciennes sont oubliées. Mais les propriétés réelles du baume, son utilité pour guérir les blessures et les maux de l'estomac, sont généralement reconnues. La culture de l'arbre qui le produit est aujoud'hui fixée dans une espèce de hameau de l'Arabie-déserte.

[11] PAGE 5, VERS 23.

Ils venaient présenter à des maîtres avides
Les trésors de l'Habex et ses vierges timides.....

L'Habex ou l'Abyssinie, dont le commerce est presque inconnu des Européens, fournissait aux anciens et fournit encore aux Orientaux de l'or et des esclaves. Les filles d'Abyssinie sont recherchées dans tout l'Orient; et les noirs hideux qui viennent de ces contrées gouvernent souvent le sérail de Constantinople.

[12] PAGE 8, VERS 6.

Ton nom même oublié par tes lâches enfants....

Tyr, aujoud'hui *Sour*, n'est plus qu'un monceau de ruines, dont quelques-unes attestent son antique magnificence, et s'étendent assez au loin dans la mer. Ces lieux, qui ont vu fleurir le premier commerce et les premiers arts, languissaient depuis trente ans sous la tyrannie d'un pacha révolté, auquel ses cruautés avaient fait donner le surnom de Djezzar (le *Boucher*). Il résidait à Saint-Jean-d'Acre, l'ancienne Ptolémaïs. Les papiers publics ont annoncé sa mort depuis peu; mais sa mémoire vivra long-temps sur les côtes de Syrie, dont il était la terreur.

[13] PAGE 9, VERS 8.

La pourpre, sous l'émail d'un frêle coquillage,
A vainement caché sa brillante couleur,
De l'écaille brisée elle sort en liqueur....

« C'est une particularité aujourd'hui bien connue, » que sur la côte de Guayaquil (au Pérou), aussi » bien que sur celle de Guatimala, se trouvent les li- » maçons qui donnent cette pourpre si célébrée par » les anciens, et que les modernes avaient cru per- » due. La coquille qui les renferme est attachée à des » rochers que la mer baigne; elle a le volume d'une » grosse noix. On peut extraire la liqueur de cet » animal de deux manières : les uns le tuent après » l'avoir tiré de sa coquille, le pressent avec un cou- » teau depuis la tête jusqu'à la queue, séparent du » corps la partie où s'est amassée la liqueur, et jettent » le reste. Quand cette manœuvre, répétée sur plu- » sieurs limaçons, a donné une certaine quantité de » liqueur, on y plonge le fil qu'on veut teindre, et » l'opération est faite. La couleur, d'abord blanc de » lait, devient ensuite verte, et n'est pourpre que » lorsque le fil est sec.

» Ceux qui n'aiment pas cette méthode, tirent en » partie l'animal de sa coquille, et en le comprimant » lui font rendre sa liqueur; on répète cette opéra- » tion jusqu'à quatre fois, en différents temps, mais » toujours moins utilement. Si l'on continue, l'animal » meurt à force de perdre ce qui faisait le principe » de sa vie, et qu'il n'a plus la force de renouveler.

» On ne connaît point de couleur qui puisse être » comparée à celle-ci, ni pour l'éclat, ni pour la » durée; elle réussit mieux avec le coton qu'avec la » laine, le lin ou la soie. » (*Histoire pol. et phil. de*

Raynal, tome IV.) Raynal ajoute que ce n'est guère qu'un objet de curiosité pour les Espagnols établis à Guayaquil et à Guatimala. Mais il ne paraît pas certain que ce coquillage soit précisément le même que celui qui donnait la pourpre aux Tyriens: on n'en trouve aucun sur les côtes de Syrie qui ressemble à celui dont nous venons de parler.

(6) PAGE 9, VERS 17.

Et sous son joug heureux tiennent assujettis
Les bords de l'Atlantique et les flots du Bétis.

On sait que les Phéniciens fondèrent plusieurs colonies au-delà des Colones d'Hercule, notamment Cadix. Toute la Bétique, aujourd'hui l'Andalousie, leur livrait ses riches productions. Utique et Carthage, leurs colonies en Afrique, sont des monuments célèbres du commerce qu'ils faisaient dans la Lybie et la Mauritanie. Leur navigation s'étendait, au nord, jusqu'en Écosse, et, dans le sud, au-delà des îles Canaries.

L'auteur d'un *Voyage en Égypte et en Syrie*, qui joint une érudition peu commune au talent d'observer et d'écrire, l'a enrichi d'un fragment précieux sur le commerce de l'ancienne Tyr : il est tiré de l'un de ces écrivains hébreux dans lesquels le vulgaire des incrédules rougirait sans doute de reconnaître des prophètes, mais qui sont au moins des poètes pleins de verve et d'imagination. Voici ce fragment, traduit de M. de Volney, qui en a rectifié quelques applications.

» Ville superbe, qui reposes au bord des mers, » Tyr, qui dis, *Mon empire s'étend au sein de l'Océan*, » écoute l'oracle prononcé contre toi ! Tu portes ton » commerce dans les îles lointaines, chez les habitants

» des terres inconnues; sous ta main les sapins de Sa-
» nir deviennent des vaisseaux, les cèdres du Liban
» des mâts, les peupliers de Bysan des rames; tes ma-
» telots s'asseyent sur le buis de Chypre, orné d'une
» marqueterie d'ivoire; tes pavillons sont tissus du
» plus beau lin d'Égypte; tes vêtements son teints de
» l'hyacinthe et de la pourpre de l'Archipel; Sidon
» et Arouad t'envoient leurs rameurs, Djabal ses
» habiles constructeurs, tes géomètres et tes sages
» guident eux-mêmes tes proues; tous les vaisseaux
» de la mer sont employés à ton commerce; tu tiens
» à ta solde le Perse, le Lydien et l'Égyptien; tes mu-
» railles sont parées de leurs boucliers et de leurs
» cuirasses. Les enfans d'Arouad bordent tes parapets;
» et tes tours gardées par les Phéniciens, brillent de
» leurs carquois. Tous les pays s'empressent de négo-
» cier avec toi : Tarse envoie à tes marchés de l'ar-
» gent, du fer, de l'étain, du plomb; l'Ionie, le pays
» des Mosques et de Tefflis t'approvisionnent d'es-
» claves et de vases d'airain; l'Arménie t'envoie des
» mules, des chevaux, des cavaliers; des îles nom-
» breuses échangent avec toi l'ivoire et l'ébène; le
» Syrien t'apporte le rubis, la pourpre, les riches
» étoffes, le corail et le jaspe. Les enfans d'Israël et
» de Juda te vendent le froment, le baume, la myrrhe
» et l'huile; et Damas t'envoie le vin de Halbon et
» les laines fines. Les Arabes d'Oman offrent à tes
» marchands le fer poli, la cannelle, le roseau aroma-
» tique; et l'Arabe de Dédan des tapis pour t'asseoir;
» les habitants du désert et les Chaïcs de Kédar paient
» de leurs chevaux et de leurs agneaux tes riches mar-
» chandises; les Arabes de Saba (dans l'Yémen) t'en-
» richissent par le commerce des aromates, des pierres
» précieuses et de l'or; les facteurs de l'Assyrien et
» du Chaldéen commercent aussi avec toi, et te
» vendent des manteaux artistement brodés, de l'ar-

» gent, des mâtures, des cordages et des cèdres; enfin » les fameux vaisseaux de Tarse sont à tes gages. O » Tyr, fière de tant de gloire et de richesses ! bientôt » les flots de la mer s'élèveront contre toi, et la tem- » pête te précipitera au fond des eaux. Alors s'en- » gloutiront avec toi tes trésors; avec toi périront en » un jour ton commerce, tes négociants, tes corres- » pondants, tes matelots, tes pilotes, tes artistes, tes » soldats, et le peuple immense qui remplit tes mu- » railles; tes rameurs déserteront tes vaisseaux; tes » pilotes s'assiéront sur le rivage, l'œil morne et » fixé contre terre; les peuples que tu enrichissais, les » rois que tu rassasiais, consternés de ta ruine, jette- » ront des cris de désespoir; dans leur deuil ils cou- » peront leurs cheveux, ils jetteront de la cendre sur » leur front dépouillé, ils se rouleront dans la pous- » sière, et ils diront : *Qui jamais égala Tyr, cette* » *reine de la mer?* » Les révolutions, et surtout la barbarie des Turcs ont accompli cet oracle.

[19] PAGE 10, VERS 1.

Le fer industrieux, étranger sur les eaux,
Ne savait point encore arrêter les vaisseaux....

On ne peut douter que les Tyriens n'aient connu l'usage des voiles et du fer sur leurs vaisseaux. Quant aux Grecs, quoique leur pays fût si favorablement situé pour la navigation, ils firent des progrès assez lents dans cette science difficile, et ne la portèrent jamais aussi loin que les Phéniciens : autant qu'on peut en juger par des traditions souvent allégoriques ou fabuleuses, ils ne connaissaient ni l'ancre, ni la voile avant la guerre de Troie. Il paraît qu'alors ce que leurs poètes appellent des vaisseaux n'était que des chaloupes à rames, qu'on attachait avec des cordes à des bornes placées sur le rivage, ou qu'on poussait à sec sur le

sable. La Grèce n'eut une marine qu'à l'époque de la guerre Médique, et pendant les courtes prospérités des Athéniens.

[16] PAGE 12, VERS 21.

Et vomissant au loin tes débris dispersés,
Ne laisse que ton nom à ces flots courroucés.

...*Icarus, Icariis nomina fecit aquis*, a dit Ovide en racontant la fable ingénieuse des ailes inventées par Dédale, et le désastre qui suivit la témérité de son fils.

[17] PAGE 13, VERS 23.

Il alla loin d'Athène, aux champs de Syracuse,
Mêler ses pleurs aux flots de la belle Aréthuse...

Il y a des traditions mythologiques qui font aborder Dédale en Sicile, où le tyran de Syracuse ordonna de l'arrêter pour le livrer à la vengeance de Minos. D'autres veulent qu'il soit venu jusqu'en Italie, et qu'il ait consacré par un temple, sur le rivage de Cumes, le souvenir de son voyage et de ses malheurs. Virgile, en adoptant cette opinion, s'en est servi pour tracer le beau tableau qui commence le sixième livre de l'*Énéide*. Le dernier trait surtout est de l'intérêt le plus tendre et le plus touchant: mes lecteurs seront bien aises de le retrouver ici:

Dœdalus, ut fama est, fugiens Minoïa regna,
Præpetibus pennis ausus se credere cœlo,
Insuetum per iter gelidas enavit ad Arctos,
Chalcidicâque levis tandem super adstitit arce.
Redditus his primùm terris, tibi, Phœbe, sacravit
Remigium alarum, posuitque immania templa.
In foribus letum Androgei: tum pendere pœnas
Cecropidæ jussi, miserum! septena quot annis

Corpora natorum; stat ductis sortibus urna.
Contrà elata mari respondet Gnosia tellus.
Hîc crudelis amor tauri, suppostaque furto
Pasiphaë, mixtumque genus, prolesque biformis
Minotaurus inest, veneris monumenta nefandæ.
Hîc labor ille domûs, et inextricabilis error.
Magnum reginæ sed enim miseratus amorem
Dædalus, ipse dolos tecti ambagesque resolvit,
Cæca regens filo vestigia. Tu quoque magnam
Partem opere in tanto, sineret dolor, Icare, haberes
Bis conatus erat casus effingere in auro;
Bis patriæ cecidere manus.

Dédale, de Minos fuyant la cruauté,
Osa, se confiant à ses rapides ailes,
Tenter un vol hardi dans des routes nouvelles,
Et, vainqueur fortuné des vents glacés du nord,
Sur les remparts de Cume abattit son essor.
Sitôt que l'a reçu la plage hospitalière,
Il t'élève un beau temple, ô dieu de la lumière!
Et t'offre, heureux nocher d'une nouvelle mer,
L'aile dont il vogua dans l'océan de l'air.
Le portique aux regards peint la mort d'Androgée
Sur les fils de Cécrops cruellement vengée,
Le barbare tribut de leurs jeunes enfants,
Et cette urne où le sort les choisit tous les ans;
De la Crète, plus loin, les campagnes fécondes,
Et les remparts de Gnos s'élèvent sur les ondes.
Ailleurs, on voit l'Amour qui mène en rougissant
A la reine de Crète un époux mugissant,
Et leur étrange hymen que la nature abhorre,
Et leur fils monstrueux, l'horrible Minotaure.
Ici, du labyrinthe habilement tissu
Dédale a retracé le piége inaperçu:
On le voit, d'Ariane écoutant la tendresse,
Lui-même en révéler l'insidieuse adresse,
Et, débrouillant l'erreur de ses mille chemins,
Du fil libérateur armer ses jeunes mains.
Et toi qu'il pleure encore, ô jeune téméraire!
Si l'artiste n'étoit trop distrait par le père,

Toi-même il t'eût placé dans ce vaste tableau.
Deux fois repris en vain, son impuissant ciseau
Veut tracer de son fils l'aventure cruelle,
Et deux fois il échappe à la main paternelle.

(*Traduction de M. Delille.*)

Je ne sais si je me trompe ; mais il me semble que, dans ces vers admirables de Virgile, l'audace même du style et ces expressions si hardiment figurées, *iter enavit*, *remigium alarum*, décèlent l'opinion que Dédale ne s'était échappé de la Crète qu'à la faveur de la navigation.

[18] PAGE 15, VERS 10.

Tandis que, menaçant les vents et les hasards,
Dans le stupide accès de sa rage offensée,
Xercès frappe la mer d'une verge insensée.

On aurait de la peine à croire, sans le témoignage unanime des historiens, cet étrange excès de barbarie et d'extravagance. Tout le monde sait que, non content de faire battre la mer avec des verges, Xercès y fit jeter les constructeurs de ce pont fameux qui devait joindre les deux rives de l'Hellespont. J'ai vu la place où l'on assure que cet ouvrage gigantesque fut exécuté ; et je ne sais ce qui doit surprendre davantage, de l'immensité de l'entreprise, ou des folies qui la suivirent, quand les vagues et la tempête en eurent dispersé les fondements.

[19] PAGE 15, VERS 14.

L'Hellespont indigné vit réunir ses bords.

J'ai cru pouvoir transporter ici la belle expression de Virgile, *pontem indignatus Araxes*, dont

Racine fils a si heureusement traduit l'idée dans ce vers admirable :

L'Araxe mugissant sous un pont qui l'outrage.

[20] PAGE 15, VERS 23.

Recule, fuit, revient, et, bouillonnant sans cesse,
D'un prodige éternel fatigue la sagesse.

L'Euripe (aujourd'hui le détroit de Négrepont) est célèbre par la singularité du flux et reflux qui s'y fait sentir, jusqu'à dix et douze fois par jour, avec un bouillonnement extraordinaire. On a écrit qu'Aristote s'y jeta dans la mer, confus de n'avoir pu, malgré ses recherches, pénétrer les véritables causes de ce phénomène. Cette tradition, quoique fort douteuse, m'a paru digne d'être conservée, comme un gage de cette singularité physique, qui n'est expliquée d'une manière satisfaisante par aucun système connu.

[21] PAGE 15, VERS 26.

Daigneras-tu jamais dévoiler à nos yeux
Le moteur qui, deux fois dans la même journée,
Retire et rend les flots à la rive étonnée ?...

Le mouvement alternatif des eaux est un des phénomènes qui ont le plus occupé les méditations des philosophes. La gloire d'en avoir déterminé les causes appartient incontestablement aux modernes, quoique les anciens les aient soupçonnées : mais l'autorité de Newton, appuyée par les observations d'Euler, de Bernouilli, de Buffon, et de vingt académies, n'a pas empêché M. Bernardin de Saint-Pierre d'imaginer un nouveau système sur les marées, et de les attribuer à la fonte périodique des glaces du pôle. Il est plus facile aux géomètres de combattre ce système par des calculs

savants, que de nous attacher aux leurs en écrivant comme l'auteur de *Paul et Virginie*. Les idées de cet écrivain, parées des charmes de son style, auraient fait fortune chez les Grecs, peut-être même chez les Français, dans le siècle de l'imagination ; aujourd'hui les sciences exactes ont fait assez de progrès pour mettre à la portée du plus grand nombre la vérité mathématique de l'attraction. Observons, en passant, que Voltaire est le premier qui nous ait, pour ainsi dire, rendu familière cette grande découverte ; ceci soit dit sans contrarier l'importance de ceux qui n'accordent aux poètes que les connaissances rigoureusement nécessaires pour faire des acrostiches et des chansons. Au reste, la théorie de Newton sur les marées fut entrevue par les anciens ; car Héraclite les attribuait à l'action du soleil, et Pythéas aux phases de la lune. Le philosophe anglais, en réunissant ces deux opinions, a prouvé que l'astre du jour et celui des nuits concouraient l'un et l'autre, quoiqu'avec des forces inégales, à ébranler la masse de l'Océan. Selon lui, le soleil n'élève les eaux que de deux pieds, et la lune les porte à la hauteur de dix. Il est bien difficile que l'esprit et même l'éloquence détruisent jamais les preuves journalières et multipliées qui constatent cette vérité.

[22] PAGE 17, VERS 4.

Là, de l'œil du génie et de l'expérience,
Le sage Pythéas éclairant leurs travaux,
Jusqu'aux bords de Thulé dirigea nos vaisseaux.

L'Islande, que les Romains appelaient *ultimâ Thule*, fut, dit-on, reconnue par Pythéas et par les premiers navigateurs marseillais. Les peuples anciens n'en connaissaient pas de plus célèbres. Une inscrip-

tion fastueuse, placée sur la façade de la bourse de Marseille, rappelait autrefois ces titres de gloire : *Massilia, Romæ soror, Carthaginis terror, Athenarum æmula*, etc.; j'ignore ce qu'elle est devenue pendant les calamités sanglantes qui ont dépeuplé cette ville et mutilé ses plus beaux monuments. Les Marseillais modernes sont, comme leurs aïeux, un peuple rempli d'industrie et d'activité. Leur ville offrait encore, il y a peu d'années, toutes les richesses du commerce et de la navigation ; mais depuis longtemps on n'y venait plus, du fond de l'Italie et de toutes les parties de la Gaule, pour étudier les lettres grecques, et s'instruire dans les arts de l'esprit et de l'imagination.

[23] PAGE 17, VERS 16.

Des murs de Lilybée aux colonnes d'Alcide...

La première guerre punique, qui força les Romains de créer une marine, commença en Sicile. Lilybée était une des plus fortes places de l'île ; les Romains et les Carthaginois s'en disputèrent la possession. La guerre s'étendit bientôt dans la mer tyrrhénienne, en Sardaigne, en Corse, et jusque dans les Espagnes.

[24] PAGE 17, VERS 26.

L'humanité chérit la mémoire d'Hannon,
Qui, d'un ciel inconnu défiant les tempêtes,
Ministre de la paix, recula ses conquêtes....

Carthage avait porté la science de la navigation plus loin que celle de la marine militaire. Environ cinq cents ans avant l'ère chrétienne, Hannon, l'un des plus célèbres navigateurs de cette république commerçante et guerrière, avait été chargé de faire le tour

de l'Afrique; il entra dans l'Océan par le détroit de Gibraltar, découvrit plusieurs contrées inconnues, et ne fut arrêté que par l'impossibilité de se procurer des vivres. On a écrit qu'il avait pénétré jusqu'à l'extrémité de l'Arabie, à l'entrée de la mer des Indes; mais on ne peut avoir à cet égard que des conjectures incertaines; tous les monuments historiques se taisent sur les entreprises maritimes des Carthaginois. Peut-être la vengeance de Rome voulut-elle effacer, jusque dans la mémoire du temps, les souvenirs glorieux de sa rivale.

[25] PAGE 18, VERS 6.

L'Atlantique peut-être aurait vu ses vaisseaux,
Loin des bornes qu'au monde Hercule avait prescrites,
Affranchir l'univers de ses vieilles limites,
Et, d'un monde nouveau découvrant les confins,
Dérober à Colomb sa gloire et ses destins.

C'est une opinion assez accréditée que les navigateurs carthaginois avaient reconnu les côtes septentrionales de l'Amérique. M. Court de Gébelin, auteur du livre intitulé, *le Monde primitif*, reçut de la Nouvelle-Angleterre, en 1782, trois inscriptions trouvées sur des rochers, à l'embouchure d'une rivière qui coule environ cinquante milles au sud de Boston, et crut y reconnaître des caractères puniques. On assure qu'il a laissé, sur cette découverte, un mémoire qui mériterait d'être généralement connu. On dit aussi que, vers le quinzième siècle, les Portugais trouvèrent sur la plage, dans une île des Açores, une statue équestre, dont le piédestal était chargé de caractères inconnus. Le cavalier, vêtu dans le costume des sauvages, avait un bras étendu vers le couchant, et semblait indiquer cette route à l'audace des navigateurs. Les Portugais et les Espagnols ont

mêlé tant de fables à l'histoire de leurs découvertes, qu'il est assez difficile de reconnaître la vérité dans les détails. La politique de leurs gouvernements qui ne permet aux étrangers aucune recherche, et qui ne publie pas les siennes, ajoute encore à l'incertitude. Quant à la découverte attribuée aux Carthaginois, j'avoue qu'il me paraît bien difficile de concevoir par quels motifs le sénat aurait refusé d'en faire usage : ceux qu'on lui suppose sont peu conformes au caractère et au génie des peuples commerçants, anciens et modernes. Je crois donc que la gloire de Colomb lui reste tout entière. Mais il est incontestable que, sans les guerres sanglantes qui finirent par l'entière destruction de Carthage, la science de la navigation, et par elle, tous les arts, toutes les connaissances humaines, auraient acquis bien plus tôt leur perfection présumée. Un écrivain dont le nom, long-temps trop fameux, me semble aujourd'hui trop oublié, feu M. de Rivarol, qui avait appliqué l'activité de son esprit à toutes sortes de problèmes historiques et métaphysiques, avait une *conversation* très-brillante sur les progrès qu'auraient faits nécessairement les lumières générales, si Carthage avait triomphé de Rome ; et, d'après le génie opposé des deux républiques, il prétendait prouver que, dans ce cas, l'Europe devait être éclairée huit ou neuf cents ans plus tôt.

[26] PAGE 18, VERS 17.

Rome lui décerna, jusqu'à ses derniers jours,
Ces honneurs des héros, si brillants et si courts.

Pour perpétuer le souvenir de la première bataille navale gagnée par les Romains, non seulement l'on décerna à Duillius un triomphe d'une espèce nou-

velle, mais encore on voulut qu'il en conservât les honneurs jusqu'à la fin de sa vie. Toutes les fois qu'il sortait de sa maison le soir, on l'y ramenait aux flambeaux et au son des instruments; on lui éleva une colonne chargée de trophées maritimes. L'influence de ces honneurs extraordinaires fut telle, et fit naître une si vive émulation, qu'en très peu de temps les Romains, qui n'avaient pas un seul vaisseau quand la première guerre punique commença, couvrirent la Méditerranée de leurs flottes, enlevèrent aux Carthaginois les meilleures places de la Sicile, de la Sardaigne, de la Corse, et portèrent la guerre jusque sur les côtes de la Libye.

PAGE 18, VERS 26.

Son héros dans l'exil, ses guerriers dans le deuil.

Pour avoir une idée de la situation de Carthage après la seconde guerre punique, il suffit de se rappeler les conditions auxquelles Rome lui donna la paix; outre l'exil perpétuel d'Annibal que le vainqueur exigea, comme pour ajouter à la gloire de ce grand homme et perpétuer le souvenir de la terreur qu'il avait inspirée aux Romains, on voulut que les Carthaginois brûlassent leurs flottes et tuassent leurs éléphants; ils furent condamnés à rendre les prisonniers et à livrer les transfuges; on leur fit payer des sommes immenses, et on leur défendit d'envoyer des ambassadeurs, d'entretenir aucune alliance, de faire aucun armement maritime, sans l'aveu et la permission expresse du sénat romain. Carthage obéit; et Rome, sans aucun prétexte, n'en commença pas moins la troisième guerre punique, uniquement pour anéantir une ville soumise, qui avait eu le malheur d'être quelque temps sa rivale.

[28] PAGE 19, VERS 3.

Où l'active industrie, aux Romains étrangère,
Réparait sans éclat les malheurs de la guerre.

Rome et Carthage étaient aussi opposées par la différence de leur génie que par la rivalité de leur ambition. La grandeur des Romains reposait sur les triomphes de la guerre, celle de Carthage devait son origine aux arts de la paix. Telle était, dans cette ville opulente, l'influence du commerce et de la navigation, qu'à la fin de la troisième guerre punique, dépouillée depuis long-temps de ses colonies et de ses plus riches provinces, accablée par la haine des Romains vainqueurs, elle avait encore plus de sept cent mille habitants, quand Scipion-Émilien la détruisit, et que pendant la durée du siège elle construisit un nouveau port et une flotte entière.

[29] PAGE 19, VERS 6.

Et périssent Carthage et ses derniers neveux!
Signalant du censeur l'éloquence farouche,
Fut long-temps le seul cri qui sortit de sa bouche.

Delenda est Carthago : cette expression d'une haine implacable, que Caton plaçait dans tous ses discours et dans tous ses avis, est devenue proverbe même parmi les modernes.

[30] PAGE 19, VERS 9.

Un nouveau Scipion
Remplit l'ordre de Rome et les vœux de Caton.

Le fils de Paul-Émile, adopté par le fils du grand Scipion, cet homme dont le double nom, *Scipion-*

Émilien, rappelait à la fois tout ce que la vertu et la noblesse eurent de plus illustre à Rome, fut chargé par le sénat de cette affreuse exécution. Carthage, prise malgré la résistance opiniâtre d'Asdrubal, fut livrée, pendant dix-sept jours, aux flammes et au pillage. L'histoire a conservé le détail des atrocités que les Romains y commirent, et qui flétriraient la victoire de Scipion, s'il n'avait pas été dans cette occasion l'instrument aveugle de la vengeance de son pays, et s'il n'avait lui-même versé des larmes sur les cendres de sa conquête. On sait trop, au reste, comment il fut payé de ses services, et que sa destinée fut presque en tout semblable à celle de son aïeul. Insulté par le peuple, dans la fameuse insurrection des Gracchus, ce héros ne put contenir son indignation : « Misérables! s'écria-t-il, sans mon père » Paul-Émile et sans moi, que seriez-vous devenus? » vous seriez aujourd'hui les esclaves de vos enne- » mis. Est-ce ainsi que vous traitez vos libérateurs? » Le peuple rentra en lui-même; mais Scipion s'exila volontairement de Rome, et se retira dans sa maison de Gaëte, avec son ami Lélius, qui partageait son goût pour la poésie et les belles-lettres, et qui était fils de cet autre Lélius, l'ami le plus fidèle de Scipion le premier *Africain*. Rappelé à Rome, pour y combattre les desseins séditieux du tribun Carbon, il allait être nommé dictateur, lorsqu'il fut trouvé mort dans son lit, à l'âge de cinquante-six ans. Il est très-probable qu'il fut empoisonné; et le soupçon d'un crime si noir laisse une tache odieuse sur la mémoire de Caïus Gracchus, que plusieurs auteurs en ont accusé. Métellus, au contraire, rival de gloire de Scipion, témoigna la douleur la plus vive de sa perte, et dit à ses enfants : « Allez assister aux funérailles du plus » grand homme que Rome ait produit : vous n'en » verrez jamais de pareil. »

[31] PAGE 21, VERS 1.

Attentif à presser leurs mouvements vainqueurs,
Sur trois rangs inégaux il place les rameurs....

On s'était d'abord flatté que les peintures découvertes à Herculanum nous apprendraient comment on plaçait les rameurs sur ces vaisseaux des Romains, qui portaient trois, cinq, sept, quelques-uns même quarante rangs de rames, suivant le témoignage presque inintelligible de leurs historiens. Mais cette espérance ne s'est point réalisée, et l'incertitude est encore à peu près la même. J'ai lu dans une *Description des antiquités de la ville de Nîmes*, par M. Maucomble, qu'on y a découvert en 1785, dans le jardin du gouverneur, un pavé en mosaïque, parfaitement conservé. Dans l'un des angles, on voit le dessin d'une galère romaine avec son *rostrum* et ses rameurs; mais elle n'a qu'un seul rang de rames, et ne répand aucun jour sur la question qui divise depuis long-temps les antiquaires, concernant la forme des trirèmes et des vaisseaux plus considérables.

[32] PAGE 21, VERS 9.

Soudain, joignant les bords, de pesants madriers
Formaient un pont tremblant sous les pas des guerriers.

La marine militaire étoit si peu perfectionnée chez les anciens, même lorsqu'elle amenait les plus grands résultats, que les combats sur mer ressemblaient beaucoup à ceux qu'on livrait sur terre : aucun art dans les manœuvres, aucune science dans les évolutions navales. Les Romains surtout, qui ne voulaient des vaisseaux que pour vaincre, et dont le génie étoit entièrement opposé à celui du commerce et de la navigation, ne cherchaient qu'à joindre leurs ennemis.

Des planches étendues des deux côtés formaient entre les vaisseaux une espèce de pont, sur lequel des soldats s'élançaient les uns contre les autres, comme sur un terrain immobile. Les Carthaginois se laissèrent entraîner à cette manière de combattre, si favorable à la discipline militaire des Romains; aussi, vers la fin de la première guerre punique, ils avaient déjà perdu tous leurs avantages. Dès que leurs flottes ne furent plus que des armées, la victoire ne pouvait pas être long-temps incertaine entre les deux nations.

[33] PAGE 21, VERS 21.

Les superbes vaisseaux destinés à ces jeux,
Empruntaient des beaux arts le luxe ingénieux

Ceux qui ont vu sur les canaux de la Hollande les barques dorées de quelques particuliers, concevront aisément ce qu'un art plus délicat pourrait exécuter sur des vaisseaux de parade ou de pur agrément. Le *Bucentaure* de Venise était un modèle dans ce genre, et tout porte à croire que les anciens avaient poussé ce luxe encore plus loin. Les Romains, dont les plaisirs mêmes ont si souvent un caractère gigantesque à nos yeux, creusaient des lacs immenses pour leurs naumachies, et présentaient au peuple de véritables combats de vaisseaux. Il y a aussi loin de ces spectacles magnifiques à nos joutes sur la Seine, que des birèmes de l'ancienne Rome à nos vaisseaux de cent canons.

[34] PAGE 22, VERS 2.

Tel on vit approcher des rives du Cydnus,
Balancé sur les flots qui blanchissaient à peine,
Le vaisseau qui du Nil portait la souveraine.

Tous les historiens ont fait une description pom-

peuse de l'entrée triomphante de Cléopâtre dans le port de Tarse, à l'embouchure du Cydnus. « Son » vaisseau, dit Plutarque, était brillant d'or et orné » des plus belles peintures ; les voiles étaient de » pourpre, les cordages d'or et de soie. Cléopâtre » était habillée comme on représentait alors la déesse » Vénus, ses femmes représentaient les Nymphes et » les Grâces. La poupe et la proue étaient remplies » des plus beaux enfants déguisés en Amours. Elle » avançait dans cet équipage sur le fleuve Cydnus, » au son de mille instruments de musique. Tout le » peuple de Tarse la prit pour la déesse, etc. etc. » (*Plut.*, *Vie d'Ant.*)

35) PAGE 22, VERS 26.

L'amour vole aux combats : le monde est à ce prix.

J'ai cru pouvoir user ici des privilèges de la poésie pour rapprocher deux évènements que l'histoire place à des époques différentes. C'est à Tarse qu'Antoine vit Cleopâtre, et qu'il en devint éperdument amoureux ; il l'a ramena en Égypte, et s'y livra sans pudeur comme sans mesure à l'excès de sa passion. Mais c'est long-temps après le triomphe maritime de Cléopâtre, qu'il partit avec elle pour aller livrer la bataille d'Actium.

36) PAGE 24, VERS 14.

Déjà des nœuds de fer enchaînent les vaisseaux....

L'*abordage*, qui est une des manœuvres les plus dangereuses de la marine moderne, à cause de la grandeur de nos vaisseaux, était presque la seule manière de combattre des anciens. Leurs galères portaient au-devant de la proue une espèce de bec d'ai-

rain, qui s'enfonçait dans les flancs de la galère ennemie, et l'on s'efforçait ensuite de les retenir l'une contre l'autre avec des chaînes de fer. On se sert aujourd'hui des *grappins* pour exécuter une manœuvre à peu près semblable, mais devenue beaucoup plus difficile. Le beau tableau du combat de la *Bayonnaise* et de l'*Embuscade*, par M. Crépin, en donne une idée exacte.

[37] PAGE 25, VERS 21.

Ses vaisseaux, qu'un faux luxe avait trop embellis,
Dans un choc inégal divisés, affaiblis....

Il n'y a qu'à lire Plutarque pour se convaincre de la vérité de tous ces détails. «Les vaisseaux égyptiens, » dit-il, étaient superbement parés comme pour une » pompe et pour une revue. Antoine les fit tous brû- » ler, excepté soixante, qui restèrent pour la garde » de Cléopâtre. Au contraire, les vaisseaux de César » n'étaient ni d'une hauteur, ni d'une magnificence » égales pour l'ostentation de la pompe, mais légers, » propres à faire tous les mouvements, très bien four- » nis de rameurs et de tout ce qui est nécessaire au » combat, etc. » (*Plut.*, *Vie d'Ant.*)

[38] PAGE 26, VERS 14.

Avant d'être vaincu laisse Octave vainqueur.

Les détails de la bataille d'Actium sont tellement consacrés par l'histoire, que la poésie même, en s'efforçant de les peindre, a dû s'imposer la loi d'une fidélité rigoureuse. Ce départ d'Antoine, pendant que la victoire était encore incertaine, fut une circonstance aussi remarquable que décisive, qui est attestée

par tous les historiens. « Antoine, dit Plutarque, » n'eut pas plutôt vu la galère de Cléopâtre faire » voile, qu'oubliant tout, et s'oubliant lui-même, il » monta sur une galère à cinq rangs de rames, et » suivit celle qui l'avait déjà ruiné, et qui allait ache- » ver de le perdre. Cléopâtre, reconnaissant son vais- » seau de loin, éleva un signal sur le sien. Antoine, » qui s'était d'abord arrêté pour repousser la pour- » suite d'un vaisseau ennemi, s'approcha bientôt » après, et fut reçu dans celui de Cléopâtre, mais » sans voir cette princesse, sans vouloir en être vu, » il passa à la proue, où il s'assit tout seul, dans un » profond silence, se cachant le visage avec ses deux » mains. Soit honte, soit colère, il vécut seul et » presque toujours à la même place, dans la même » attitude, jusqu'à son arrivée au cap Ténare.... Là, » dit Plutarque avec sa naïveté connue, les femmes » de Cléopâtre les firent premièrement aboucher, en- » suite souper ensemble, etc. » (*Plut., Vie d'Ant.*)

39) PAGE 26, VERS 27.

Le Nil, du Tibre altier redoutant les offenses,
A ses maîtres vaincus ouvre ses bras immenses;
Il cache leurs débris dans ses humides flancs....

Le lecteur reconnaîtra sans peine, dans ces vers, une imitation de ce beau passage du huitième livre de l'*Énéide*, où Virgile a peint la bataille d'Actium sur le bouclier d'Énée :

Contrà autem magno mærentem corpore Nilum,
Pandentemque sinus, et totâ veste vocantem
Cæruleum in gremium latebrosaque flumina victos.

Fier de ses sept canaux le Nil est devant elle;
Lui-même, des vaincus appelant les débris,
De sa robe azurée ouvre les larges plis,

Ouvre son vaste sein et ses immenses ondes,
Et cache leurs malheurs dans ses grottes profondes.
(*Traduction de M. Delille.*)

[40] PAGE 27, VERS 22.

Son commerce à son tour a conquis l'univers....

La république romaine, qui, dans la rudesse et la simplicité de ses mœurs, abandonnait le commerce aux esclaves, eut une marine et n'eut point de navigation; c'est une espèce de phénomène que la Russie moderne a reproduit par des causes différentes. Mais sous les empereurs, Rome, maîtresse de la terre, et n'ayant plus de rivaux sur la mer depuis la ruine de Carthage, fit nécessairement un commerce très étendu. Celui des consommations devait être immense, si l'on croit, d'après le témoignage des historiens, aux profusions inouies de ses princes et de ses plus riches citoyens. Toutes les parties connues de l'ancien hémisphère envoyaient à la capitale du monde les productions de leur sol et de leur industrie, ce qui donnait une activité constante à la navigation, depuis le Bosphore Cimmérien jusqu'aux îles Britanniques. C'est la seule époque où le commerce ait pu fleurir dans cette ville célèbre; elle dura depuis l'élévation des Césars jusqu'à la translation de l'empire à Byzance par Constantin.

[41] PAGE 28, VERS 11.

Constantin, à régner condamné par sa gloire,
Aux rives d'Albion retenait la victoire,
Loin de Rome avilie observant les Romains.

Constance Chlore, père du grand Constantin, avait été associé à l'empire par Dioclétien; mais après l'ab-

dication de cet empereur et celle de Maximien, le jeune prince, loin d'approcher du trône, fut persécuté par Galère qui s'en était emparé. Il se retira d'abord en Asie, ensuite dans les Gaules et en Angleterre, où des succès militaires lui firent une grande réputation. Il en partit pour aller combattre Maximin et Maxence, et remporta sur ces deux tyrans la fameuse victoire qui lui assura l'empire. L'histoire attache à ce grand évènement des circonstances miraculeuses, que la philosophie de notre siècle n'adopterait pas sans discussion, mais dont la poésie a certainement le droit de s'emparer. D'ailleurs les hommes qui, dans des siècles de décadence apparaissent tout à coup comme pour changer la face des empires et les régénérer, ont dans leur destinée quelque chose de merveilleux qui atteste une providence conservatrice, et qui condamne au silence l'incrédulité.

(4) PAGE 29, VERS 16.

» Aux rives du Bosphore,
» La nature a marqué, dans ses vastes desseins,
» La place où doit régner le maître des humains... »

Sous quelque point de vue politique que l'on considère l'établissement du siège de l'empire à Byzance, il est certain que cette ville, placée aux confins de l'Europe et de l'Asie, sur deux mers qui baignaient les plus riches provinces, et qui réunissaient leurs productions dans le plus beau port du monde connu, était bien plus heureusement située que Rome pour être la capitale de l'univers. On trouve dans le *Bélisaire* de Marmontel des observations très fines et souvent très profondes concernant la malheureuse influence que la translation de l'empire eut sur l'esprit public, les mœurs, le caractère et les destinées du

peuple romain. Mais en ne comparant que la situation des deux villes, certainement l'intérêt du commerce et de la navigation ne permettait pas à Constantin d'hésiter sur le choix. Dix siècles de révolutions, et, ce qui est encore plus destructeur, trois cents ans de la domination des Turcs, n'empêchent pas que, par le seul avantage de sa position, Constantinople ne soit encore aujourd'hui le centre d'un commerce immense, et ne renferme près d'un million d'habitants. L'auteur de ce poëme a décrit cette ville célèbre dans un ouvrage qui n'est pas encore publié, et dont le morceau suivant est extrait :

« On vante le premier aspect de Naples et sa situation pittoresque entre le Vésuve qui fume et la mer » bouillonnante ; on admire la position de Gènes et » celle de Lisbonne ; mais qu'on se figure un port où » toutes les puissances maritimes pourraient enfermer » leurs escadres, et où des vaisseaux de cent canons » mettent une planche à terre sans le moindre danger ; » que l'imagination élève, sur les deux rives de ce » canal, une colline dont la pente douce descend » jusqu'au bord des flots légèrement agités. A gauche, » c'est l'antique Byzance, avec ses bazards, ses mos- » quées, ses innombrables minarets, dont la forme » n'imite aucun des édifices connus dans le reste de » l'Europe ; à l'entrée du port, du même côté, sont » les jardins du sérail avec leurs touffes de cyprès, » dont la sombre verdure laisse à peine entrevoir les » bâtiments, presque tous surmontés d'un croissant » ou d'une boule dorée. A droite, vis à vis le sérail, » on voit le faubourg de *Topana*, école de l'artillerie » ottomane ; trois rangs de casernes bâties depuis peu, » sur un plan uniforme et régulier, la plus belle fon- » taine de la ville, et un mouvement continuel qui » contraste avec la solitude profonde, le repos, la » beauté champêtre que les jardins du sérail intro-

» duisent dans ce paysage enchanteur. Un peu plus » loin, sur la même ligne, est le faubourg de *Galata*, » peuplé par les négociants, les marins, et tout ce » qui tient au commerce des Francs; au-dessus de ce- » lui-ci s'élève *Pera*, qui couronne le sommet de » l'amphithéâtre, où les ambassadeurs des peuples » chrétiens ont fait bâtir des palais, modèles inutiles » d'un luxe élégant et réfléchi. Après avoir passé *Ga-* » *lata*, l'on trouve l'arsenal des Turcs et les chantiers » de leur marine militaire. A l'entrée du port, sur » un côteau fertile où commence l'Asie, et qui n'est » séparé de la pointe du sérail et de *Topana* que par » un canal d'un mille de largeur, s'élève *Scutari*, ville » peuplée de quatre-vingt mille habitants, qui paraît » à peine un faubourg de la métropole ottomane. » Jetez au milieu de ce cadre immense cinq ou six » cents navires de toutes les nations, quarante mille » bateaux de la forme la plus légère, qui, d'un cré- » puscule à l'autre, traversent en tout sens le port et » le Bosphore; des milliers d'oiseaux que la charité » musulmane protège, que l'absence du péril rend » familiers, et qui tantôt flottent sur les ondes tran- » quilles, tantôt couronnent le toit des maisons et » les mâts des vaisseaux; ajoutez à ce tableau, sans » modèle et sans copie, les costumes des hommes du » nord et du midi, de l'occident et de l'aurore; rap- » pelez-vous la mollesse asiatique et l'activité euro- » péenne, la superbe indolence des Turcs, la vanité » misérable des Grecs, l'industrie timide des Armé- » niens, l'avare patience des Juifs, l'ambition ingé- » nieuse des Francs, et vous aurez une faible idée de » ce qu'un seul regard embrasse au milieu du port de » Constantinople. Si vous sortez un moment de son » enceinte, partout des objets nouveaux commandent » une nouvelle admiration.... D'un côté, Byzance pro- » longe, pendant cinq milles, ses temples, ses édi-

» fices ses riches bazards, ses minarets menaçants ;
» et s'étend depuis la pointe du sérail jusqu'à l'extré-
» mité du château des Sept-Tours ; la mer de Mar-
» mara baigne ses antiques murailles ; en face, sont
» les *îles des Princes*, couvertes de maisons de cam-
» pagnes et de jardins encore aussi simples que celui
» d'Alcinoüs ; plus loin, les côtes de l'Asie mineure,
» les golfes de Nicomédie et de Calcédoine, le mont
» Olympe, au sommet couvert de neige, ayant à ses
» pieds la ville de Brousse, ancienne capitale de l'em-
» pire ottoman, et sous vos yeux, les vaisseaux ap-
» portant de la mer Égée les productions de la Grèce,
» de la Natolie, de l'Égypte, de la Syrie et de l'Eu-
» rope occidentale. Sortez-vous du port par l'autre
» canal, vous entrez dans le Bosphore de Thrace,
» dont les deux rivages présentent, pendant près de
» vingt milles, une suite non interrompue de villages,
» de palais, de kiosks, de sites délicieux ; toutes les
» richesses et la pompe orientales dans les nombreux
» sérails que le grand-seigneur et les sultanes ont fait
» construire sur la côte ; une image du goût européen
» dans les maisons que les ministres étrangers occu-
» pent à *Tarapia* et à *Buyuckdéré* ; des tours an-
» tiques et pittoresques bâties par les Génois pour la
» défense du Bosphore, dans le temps de leur gran-
» deur passée ; des forteresses modernes, et peut-être
» inutiles, dont la crainte des armées russes a hérissé
» les bords du canal ; enfin, à l'entrée de la mer Noire,
» les vaisseaux qui portent à Constantinople les tributs
» de l'Arménie et de Trébisonde, ou les productions
» de la Tartarie, de la Crimée et des pays voisins du
» Caucase ; pays arrachés à l'empire des Turcs par
» une nation aussi barbare qu'eux, au commencement
» de ce siècle, et qui, depuis trente ans, a souvent
» fixé tous les regards par l'audace de ses entreprises,

» par l'éclat de ses victoires, et par le luxe des arts » florissant chez les peuples les plus civilisés. En un » mot, il n'est pas un seul point sur ces rivages qui » n'éveille la mémoire et la pensée, qui ne défie l'ima- » gination et le pinceau. — D'autres voyageurs ont » retrouvé la ville de Priam dans les hameaux et les » marais de la Troade; j'ai cru plus intéressant de » chercher la ville de Constantin dans la capitale de » l'empire ottoman; de cet empire, dont l'ancien » royaume des Troyens n'est qu'une faible province, » et qui lui-même n'est qu'une faible partie de cette » monarchie colossale, fondée par des malheureux » échappés à l'incendie de Troye: etc. »

(*Extrait d'un ouvrage inédit de l'auteur.*)

43) PAGE 30, VERS 1.

La vérité le suit, et ses nobles travaux
Triomphent de l'erreur comme de ses rivaux.
A son culte idolâtre il arrache l'empire....

On a beaucoup raisonné sur la conversion de Constantin et sur son attachement au christianisme: l'église en a fait un saint, et l'on sait trop où Voltaire a jugé convenable de le placer. Le témoignage de Gibbon, dont l'impartialité n'est pas suspecte à la philosophie, et dont l'érudition mérite une confiance universelle, me paraît digne d'être cité. « Les philosophes de ce » siècle, dit-il, n'hésiteront pas à prononcer que les » desseins ambitieux de Constantin le guidèrent seuls » dans le choix d'une religion, et que, selon l'expres- » sion d'un poète profane, il fit servir les autels de » marchepied au trône de l'empire (1). Ce jugement

(1) Les saints autels n'étaient à ses regards
Qu'un marchepied du trône des Césars.
VOLTAIRE.

» hardi et absolu n'est pas justifié par la connaissance » que nous avons du cœur humain, du caractère de » Constantin et de la foi chrétienne. Dans les temps » de ferveur religieuse, on observe communément » que les plus habiles politiques éprouvent une partie » de l'enthousiasme qu'ils tâchent d'inspirer. Cons- » tantin aimait à se croire envoyé du ciel pour régner » sur la terre. Cette idée flattait sa vanité. Le succès » de ses armes avait justifié son titre divin, et ce titre » était fondé sur la vérité de la révélation chré- » tienne. Comme on voit souvent germer la vertu au » milieu des applaudissements précoces qui l'ont fait » naître, de même la piété apparente de Constantin, » en supposant qu'elle ne fût d'abord qu'apparente, » peut avoir pris de profondes racines dans son cœur, » et s'être changée en une dévotion fervente et sin- » cère. Les évêques et les prédicateurs de la secte » nouvelle, dont les mœurs et le costume semblaient » peu propres à l'ornement d'une cour, étaient admis » à la table de l'empereur : sans cesse avec leur sou- » verain, dont ils avaient évalué la pénétration, ces » habiles maîtres de controverse pouvaient guetter » l'instant favorable, et employer à la persuasion des » arguments convenables à son caractère et propor- » tionnés à son intelligence.... Il n'est point du tout » incroyable qu'un soldat ignorant ait adopté une » opinion fondée sur les preuves qui, dans un siècle » plus éclairé, ont satisfait et subjugué la raison d'un » Grotius, d'un Locke et d'un Pascal. » (*Hist. de la décadence de l'empire romain*, par Gibbon.)

(4) PAGE 30, VERS 21.

Au sable usurpateur elle livre les ports....

Tous les ports du Latium étaient factices : dans les siècles florissants de l'empire, les princes les plus

éclairés les avaient fait creuser à main d'hommes, et Trajan surtout les agrandit et les orna de monuments dignes de son règne. Les ravages des barbares détruisirent les bienfaits d'un gouvernement sage, et ruinèrent ces derniers asiles du commerce et des arts. Le temps et la mer ont achevé l'ouvrage des Hérules et des Vandales : depuis Gaëte jusqu'à Livourne, tous les anciens ports de l'état romain, excepté Civita-Vecchia, sont comblés par le sable. Ostie, Porto, Antium, Misène, ne sont plus que des villages fiévreux; et la côte de la mer Adriatique offre le même tableau. On n'y trouve que le port d'Ancône, rétabli dans le dernier siècle, qui puisse recevoir des vaisseaux d'une grandeur médiocre.

(45) PAGE 31, VERS 19.

Et Cérès, balançant sa faucille divine,
Dans les sillons trompeurs moissonna la famine....

La fin de ce troisième chant a paru dans le *Mercure de France*, au mois de brumaire an 9. M. de Laharpe, après l'avoir lu, ne dédaigna point de prodiguer à l'auteur les éloges les plus encourageants; et, pour constater davantage le succès de ces vers, un satirique de profession voulut bien les trouver ridicules. Il motiva son arrêt sur une faute d'impression (sillons *menteurs*, au lieu de *trompeurs*), et probablement cela lui suffit pour juger le reste. L'expression hardie de *moissonner la famine* est littéralement traduite d'Isaïe, et Roucher s'en est servi avant moi.

(46) PAGE 32, VERS 8.

Nil sacré! c'est ainsi que ta nymphe adorée
Par des bienfaits constants mérite des autels,
Et dérobe sa source aux regards des mortels.

Les sources du Nil ont occupé, pendant trois mille

ans, les vaines recherches des géographes et l'imagination des savants. On a cru même que le Niger, ou le Sénégal, n'était qu'une branche du fleuve de l'Égypte. D'autres ont confondu sa source avec celle de la rivière de Gambie. Ce n'est que depuis quelques années que nous avons acquis des lumières sur l'intérieur du continent africain, plus inconnu peut-être parmi nous que les parties les plus désertes du Nouveau-Monde. Une société s'est formée en Angleterre pour encourager les découvertes en Afrique; et parmi les hommes illustres qui la composent on distingue le voyageur infatigable qui, le premier, a pénétré jusqu'aux sources du Nil. On peut voir dans sa relation, que j'ai déjà citée plusieurs fois dans les notes de ce poëme, (*Voyage du chevalier Bruce en Abyssinie et aux sources du Nil*), combien de courage, de travaux et de bonheur exigeoit le succès d'une pareille entreprise. J'ignore si ces immenses navigations autour du globe, qui sont, pour ainsi dire, le résultat de toutes les connaissances humaines et l'orgueil des arts de l'Europe, sont comparables, pour le mérite de la difficulté vaincue, à cet effort prodigieux d'un seul homme, errant au milieu des sauvages de l'Abyssinie, et n'ayant, pour toutes ressources, que l'inflexible fermeté de son caractère et la supériorité de son intelligence.

(47) PAGE 33, VERS 3.

Se traîne en gémissant la famine homicide.

La famine qui désola Rome, au quatrième siècle de l'ère chrétienne, est une des époques les plus malheureusement célèbres de l'histoire du bas-empire. Zozime et tous les auteurs contemporains la rapportent avec des détails qui font frémir. La récolte des

grains avait manqué dans toute l'Italie ; on attendait, pour y suppléer, les vaisseaux d'Égypte, réunis à ceux de la Sicile, et l'on oubliait ce mot prophétique d'un ancien : « On va labourer des terres inconnues, et » l'on abandonne aux hasards de la mer la subsistance » du peuple romain. » A peine la flotte arrivait-elle sur la côte de Naples, qu'elle y fut incendiée par les Hérules, nation barbare, qui, sous Odoacre, s'était emparée de ces provinces. Ce désastre acheva la ruine de Rome, la décadence des arts, et la dépopulation de l'Italie. Depuis ce moment, il ne faut plus chercher dans l'Europe occidentale les traces du commerce et de la navigation : tout fut anéanti jusqu'aux siècles des croisades, où les Pisans, les Génois et les Vénitiens rétablirent une marine commerçante et militaire, qui fut à la fois l'instrument et le gage de leur élévation. Ainsi, la description de cette famine mémorable terminait naturellement le premier chant de ce poëme, qui est consacré à la marine des anciens.

ARGUMENT

DU CHANT DEUXIÈME.

Révolutions de l'empire d'Orient. Barbarie générale des nations. Élévation des Vénitiens, des Génois et des Pisans, pendant les croisades. Faibles progrès de la navigation. Découverte de la boussole. Renaissance des arts. Invention de l'imprimerie, des cartes marines, et de la poudre à canon. Essor prodigieux que prennent les entreprises maritimes. Premier voyage de Christophe Colomb; il aborde à l'île d'Haïti, aujourd'hui Saint-Domingue. Nouvelle nature, hommes nouveaux. Alvar et Ozama. Second voyage de Colomb. Variations de la boussole. Calmes, chaleurs excessives. Découverte du continent méridional. Cruelle tyrannie des Espagnols. Las-Casas passe les mers, et vient plaider devant Charles-Quint la cause des peuples du Nouveau-Monde.

LA NAVIGATION,

POËME.

CHANT DEUXIÈME.

Arbitre des travaux et du sort des humains,
Toi dont le cours fatal compose nos destins,
Et qui, roulant sans cesse au milieu des orages,
Engloutis chaque jour dans l'océan des âges
Et nos frêles grandeurs et nos vœux impuissants;
Toi que la fable a peint dévorant tes enfants,
Et peuplant l'univers de dieux et de prodiges;
O Temps! être inconnu! dans ces sombres vestiges,
Dans ces débris noircis par la flamme et le deuil,
Où Rome, qui n'est plus, garde encor son orgueil,
Et d'un sceptre nouveau frappe les sept collines;
Mes regards attachés sur ces nobles ruines
Reconnaissent en vain la trace de tes pas;
Je te vois, je te sens, et ne te conçois pas.
O Saturne! ô Destin! divinité muette!
Quelle est de ton pouvoir la limite secrète?
O combien de débris ont semé ton chemin!
Que de peuples puissants sont tombés sous ta main!
Trop heureux si ta voix, consacrant leur mémoire,
Daigne encor séparer, par un instant de gloire,

De ces mortels si vains la tombe et le berceau !
Les empires, les arts et leur divin flambeau,
Météores d'un jour sur ce globe d'argile,
S'éclipsent, dépouillés de leur éclat fragile :
Tout périt, tout s'éteint, tout reconnaît ta loi...
Que dis-je ! tout périt, — tout s'anime par toi.
A ton ordre éternel la nature asservie
Trouve au sein de la mort les germes de la vie :
L'homme, comme les fleurs, les bois, l'onde, les fruits,
Par ton souffle fécond sans cesse reproduits,
Reparaît tour à tour sous des formes nouvelles ;
Le feu de Prométhée est caché sous tes ailes ;
Et lorsque par lui seul tout semble consumé,
Il épure et nourrit tout le monde animé :
Sur le monde moral ta suprême influence
Par de nouveaux bienfaits signale sa puissance.
L'ignorance à ta voix désarme sa fureur ;
Tu guides la raison, tu détrônes l'erreur :
Dans ses lâches projets trompant la calomnie,
Aux yeux de l'univers tu venges le génie.
La vérité t'implore et marche sur tes pas ;
Tu fais sortir le jour de la nuit du trépas.
En vain sur les tombeaux d'Auguste et d'Alexandre
Tous les arts s'éteignaient ; tu conservais leur cendre,
Tu préparais déjà des siècles plus brillants,
Et celui de Léon fermentait dans tes flancs. (a)
Viens : cet âge fameux va luire sur la terre.
Sous un culte étranger, dans les feux de la guerre,

Byzance a vu périr son trône et ses autels.[2]
Au nom d'un dieu vainqueur, de féroces mortels
Du croissant sur ses murs ont planté la bannière,
Et l'aigle des Césars rampe dans la poussière :
La Grèce est enchaînée à leurs pieds triomphants.
Veuve de son génie, elle voit ses enfants
Sur leur tombe muette oublier leurs ancêtres ;
Le Pirée avili ne connaît plus ses maîtres.
Là, des Scythes grossiers profanent les remparts
Où Neptune et Minerve enfantèrent les arts :
Ici, de Romulus la ville infortunée,
Des Vandales, des Goths conquête abandonnée,
Goûte enfin des tombeaux le repos effrayant :[3]
Plus loin, le fanatisme asservit l'Orient :
Un Arabe stupide ose réduire en cendre
Les murs qu'enorgueillit le grand nom d'Alexandre ;
Avec ces murs sacrés périssent à la fois
Les archives du temps, du génie et des lois ;[4]
La flamme a tout détruit ; et dix siècles funèbres,
Sur le globe ébranlé roulant dans les ténèbres,
Semblent d'un poids immense étouffer à jamais
Le bonheur, les talents, l'industrie et la paix.
Ce fut alors qu'errante aux bords de l'Italie,
Sans culte, sans autels, sur la terre avilie,
Pour dérober sa gloire à l'outrage des fers,
La fière liberté s'exila sur les mers.
Neptune arma ses mains d'une rame pesante ;
Elle fendit les flots ; et Venise naissante

Recueillit avec elle, au sein de ses remparts,
Les bienfaits renaissants du commerce et des arts.
Bientôt ce peuple obscur défia les tempêtes;
Aux bords de l'Illyrie il chercha des conquêtes;
La barque aux larges flancs se remplit de guerriers,
Le chaume des pêcheurs fut orné de lauriers,
Et des champs levantins les dépouilles fécondes
Pour enrichir ses murs traversèrent les ondes.
Rome, ne vante plus tes remparts glorieux, (5)
Ni ces temples bâtis par tes divins aïeux,
Dont la masse a vaincu le temps et la victoire:
Un prodige plus grand, plus digne de mémoire,
Aux yeux de l'univers que ton nom fit trembler,
S'élève pour l'instruire et pour le consoler;
Le commerce a domté la nature rebelle,
Il peuple des écueils déshérités par elle;
Venise les couronne, et dans ses heureux ports
L'Aurore et l'Occident confondent leurs trésors.
Entendez-vous mugir les vagues repoussées,
Tandis que s'élevant sur les ondes pressées
Les temples, les palais dominent les vaisseaux?
En vain les flots captifs sous ces nobles fardeaux
Murmurent indignés des lois qu'on leur impose;
Sur leurs gouffres mouvants une ville repose;
Et je crois voir Venise et ses murs orgueilleux
Sur l'abîme des mers suspendus par les dieux:
Du plus hardi des arts sa splendeur est l'ouvrage. (6)
Voyez cet art vainqueur sur un autre rivage,

Des monts liguriens fécondant les rochers,
Dans le port des Génois réunir les nochers.
Aux rives de l'Arno voyez sa main puissante
Soutenir des Pisans la fortune naissante.
Bientôt il s'agrandit par un effort soudain;
Les champs de l'Idumée et les bords du Jourdain
Des drapeaux de l'Europe ont vu flotter la gloire;
L'art des navigateurs prépare la victoire,
Souvent il la décide, et sur les flots grondants
Il arrache l'empire au sceptre des soudans.(7)
Cependant au milieu des mers hyperborées,
Descendu tout à coup de ces forêts sacrées
Où les hymnes du Barde enflammaient les héros,
Le chêne scandinave a sillonné les flots;(8)
En navires grossiers, en galères profondes,
Ses dociles rameaux ont vogué sur les ondes.
Mais d'un art imparfait les calculs incertains,
S'arrêtant au soupçon de ces climats lointains
Que des flots inconnus cachaient à leur audace,
De l'Océan jaloux respectaient la menace;
Et lorsqu'à l'horizon le pilote égaré
Voyait blanchir le jour par ses vœux imploré,
Si ses premiers rayons sur l'onde solitaire
Aux matelots tremblants ne montraient pas la terre,
L'effroi séditieux, prompt à les agiter,
Redemandait les bords qu'on venait de quitter;
Et soudain le timon sur la plaine ondoyante
Ramenait vers le port la proue impatiente,

Ou d'un rivage ami venait chercher l'appui.
Les temps sont arrivés; je t'invoque aujourd'hui,
Toi qui, des mers de l'Ourse affrontant les tempêtes,
Des arts et du génie agrandis les conquêtes;
Qui guidas les nochers par un astre nouveau,
Et qui fis triompher un fragile vaisseau
Du géant immortel dont les mains meurtrières
Du pôle inaccessible ont fermé les barrières.
O nymphe qui, du sein de l'aimant conducteur,
Diriges le pilote errant sous l'équateur,
Permets que mes accents, consacrés à ta gloire,
Aux mortels étonnés révèlent ton histoire.
Dans les glaces du Nord, où loin de nos climats
L'Europe s'engloutit sous d'éternels frimas,
Où le vieux Océan et repousse et resserre
Deux continents rivaux qui partagent la terre,
Et sépare à jamais de ses flots suspendus
Ces mondes si long-temps l'un à l'autre inconnus,
Est un détroit fameux, où l'art et le courage
Impuissants et vaincus, sont forcés au naufrage:
Là, règnent les hivers et les vents orageux;
Là, retenu six mois sur l'horizon neigeux,
Le dieu du jour, banni de ses douze demeures,
Sur son char enflammé ne conduit plus les heures;
Et, six mois sur le pôle arrêtée à son tour,
La déesse des nuits tient le sceptre du jour;
Mais de son triple front la pâleur toujours sombre
Et ses rayons tremblants dans les masses de l'ombre

Colorent les frimas de sa morne splendeur.
Dans ce jour imparfait l'œil du navigateur
Cherche en vain du détroit les limites glacées :
Sous l'immense fardeau des neiges entassées,
La terre et l'océan, unis et confondus,
Se dérobent ensemble aux nochers éperdus ;
Et du trône des airs, quand l'Hercule céleste
Brisant ses traits de feu sur cette mer funeste,
De ses monts de cristal a pénétré les flancs ;
Quand leur masse amollie à ses rayons brûlants,
S'écroulant à grand bruit sur les vagues grondantes,
Rouvre au loin du détroit les bouches mugissantes ;
Soudain, pour le fermer à nos hardis vaisseaux,
Un énorme géant, dominateur des eaux,
Du haut de ces rochers qui flottent sur les ondes
Garde d'un bras de fer les confins des deux mondes.
La nature expirante y gémit sous ses lois,
Les orages fougueux s'y forment à sa voix,
Et les nymphes des mers, sous son joug homicide,
Ferment à la pitié leur oreille timide.
Une seule, jadis, aux accents du malheur
Vint du tyran du pôle affronter la fureur,
Et des faibles mortels embrassant la défense,
Au dieu prêt à frapper déroba sa vengeance.
Vers le nord de l'Asie, et sous un ciel nouveau,
Les vents impétueux poursuivaient un vaisseau
Qui des bords du Cattay jusqu'aux astres de l'Ourse
Sur les flots soulevés précipitait sa course ;

Le pilote entraîné, sans guide, sans appui,
Dans ce gouffre inconnu qui s'ouvre devant lui,
De son art impuissant fatigue en vain l'audace;
L'air mugit, la mer gronde, et la terre menace;
La terre, dont les bords gardés par les hivers,
De mobiles rochers et de frimas couverts,
N'offrent dans tous les temps aux nautonniers avides
Que des ports orageux et des plages perfides.
Ces bords ont retenti du cri des matelots
Qui, repoussés au loin sur l'abîme des flots,
Entre le ciel qui tonne et la mer en furie,
Appellent vainement les dieux de leur patrie,
Ces rivages si doux, ces fortunés climats,
Et leurs foyers chéris qu'ils ne reverront pas.
Cris impuissants ! déjà, soulevant son empire,
Le géant formidable a touché le navire;
Il s'entr'ouvre, il échappe aux matelots tremblants;
Le flot tumultueux bouillonne dans ses flancs;
Le timon s'est brisé sous la vague écumante,
Et sur les mâts rompus la voile frémissante
A la fureur des vents dispute ses lambeaux.
Tout à coup, ô prodige! et de l'air et des eaux
Le tumulte est calmé par des mains invisibles;
Un nuage étendu sur les ondes paisibles,
Entourant le vaisseau d'un voile officieux,
Cache, protège et suit son cours silencieux.
Au milieu du détroit, dans une nuit obscure,
Il glisse sur le flot qui retombe et murmure

Sur ce gouffre écumant qu'il tremblait d'approcher
Une jeune immortelle apparaît au nocher,
Et d'un timon plus sûr arme ses mains timides :
Telles, sortant jadis de leurs grottes humides
Pour ces proscrits fameux, pères du peuple-roi,
Vers le camp des Troyens frappés d'un long effroi,
Les nymphes de la mer sur l'onde mutinée
Guidaient le fils d'Évandre et la flotte d'Énée. (1)
Enfin, vainqueur des vents et d'un tyran jaloux,
Loin des climats glacés que garde son courroux,
Le vaisseau fugitif échappait à sa vue;
Soudain, d'un cri terrible il déchire la nue;
Le navire paraît à ses yeux menaçants,
Et les vents déchaînés lui portent ces accents :
« Pilote audacieux ! le destin qui t'entraîne,
» Pour la première fois triomphant de ma haine,
» T'ouvre ces bords sacrés soumis à mon pouvoir,
» Et que l'œil des mortels ne doit jamais revoir.
» Va jouir des faveurs qu'il vend à ton courage;
» Aux rives d'Amalfi, sauvé par un naufrage,
» Va de ta course impie épuiser le bonheur;
» J'attache à ton vaisseau l'arrêt de ma fureur.
» Je veux que l'art fatal dont il étend l'empire
» Des conquêtes partout enflamme le délire;
» Que deux mondes ouverts à ses vastes desseins
» Reçoivent ses présents teints du sang des humains :
» Et ne crois pas qu'un jour, chez les races futures,
» Du temps et de l'oubli repoussant les injures,

» Guidé des nautonniers par des chemins nouveaux,
» Ton nom victorieux consacre tes travaux :
» Ton sort est de périr sans honneur et sans gloire;
» Et, loin de ces climats témoins de ta victoire,
» Dans un asile obscur à jamais retenu,
» De changer l'univers sans en être connu.
» Et toi qui, dirigeant sa voile audacieuse,
» Crois soumettre aux efforts d'une race odieuse
» Ces mers dont la colère obéit à ma voix,
» Tu n'échapperas point au prix que je te dois.
» Déjà, malgré le sort qui t'enchaîne à la vie,
» La lumière du jour à tes yeux est ravie;
» Vis au sein d'une pierre, inconnue aux mortels,
» Divinité sans nom, sans forme et sans autels. »
Il dit, et tout à coup la nymphe fugitive,
Sous l'aimant qui l'enferme immobile et captive,
Disparaît aux regards des nochers éperdus;
L'œil cherche vainement les traits qu'elle a perdus:
Sous la pierre muette, une main vengeresse
D'un voile impénétrable a couvert la déesse.
Cependant l'aquilon, ministre du destin,
Dirigeant malgré lui le pilote incertain,
Vient enfler du vaisseau les voiles égarées.
Le pilote franchit ces mers hyperborées
Où règne la baleine, et dont l'ours dévorant
Dispute le rivage au Scandinave errant :
Vers des climats plus doux l'arrêt du sort l'appelle.
Déjà s'offre aux nochers, sur une mer nouvelle,

Du triple Géryon l'empire fabuleux.[12]
Enfin vers Parthénope, au pied du mont fameux
Où, trompant tout à coup la nature flétrie,
Les éléments rivaux confondent leur furie,
Où, des flancs du Vésuve élancé dans les airs,
Le bitume enflammé retombe sur les mers,
Et sillonne de feu le sol qui se déchire,
La vague bouillonnante emporte le navire,
Le brise ; et sur ces bords fixés par le destin
Roule l'aimant sacré qu'il portait dans son sein.
Du vaisseau submergé le déplorable guide,
Échappé seul aux flots de ce gouffre homicide,
Courut dans Amalfi raconter son malheur,
Et révéla comment un dieu persécuteur,
De la nymphe captive étouffant le génie,
Dans une pierre obscure emprisonnait sa vie.
On dit qu'un vieux pilote, à ces mots indiscrets,
De l'aimant méconnu soupçonna les secrets :[13]
Sur les divers métaux éprouvant sa puissance,
Il découvrit du fer la prompte obéissance :
Unis et suspendus, bientôt leur mouvement
Frappa la Néréïde ; et, depuis ce moment,
Par une injuste loi vainement opprimée,
La nymphe respirant sous la pierre animée,
Fidèle à son instinct guide encor les vaisseaux.
Mais à peine emporté sur l'abîme des eaux
Vers le sombre horizon le navire s'élance;
La faible déité s'inquiète, balance;

Et toujours aux nochers, par des signes certains,
Montre l'astre du pôle et ses dieux inhumains.
A ce guide caché quand l'Europe séduite
De ses légers vaisseaux confia la conduite,
Déjà, de tous côtés, l'orgueil, l'ambition,
De l'or et du pouvoir l'ardente illusion,
Prodiguaient aux marins leurs promesses fécondes.
Cet âge était marqué pour agrandir les mondes :
Le moteur éternel qui dispense les jours
Des siècles d'ignorance avait fini le cours ;
Aussitôt la nature, au sein de l'Ausonie,
D'un sommeil de mille ans réveilla le génie ;
Les talents et les arts naquirent à sa voix ;
Le marbre de Paros respira sous ses doigts ;
Apelles fut vaincu sur la toile fragile ;
Le Tasse ranima la lyre de Virgile ;
Et, d'un jour imprévu tout à coup éclairé,
Le commerce agrandi prit un vol assuré.
Mais au milieu des mers, sur les vagues rebelles,
C'était peu de s'ouvrir des routes infidèles ;
Il fallait qu'égaré dans ces nouveaux chemins
Le pilote en suivît les détours incertains ;
Que de ces vastes mers sillonnant la surface
Il apprît à la toile à conserver sa trace,
Et qu'il soumît aux lois qui dirigent son art
La tempête et les flots, les vents et le hasard.
Déjà l'acier trempé dans les flammes dociles,
Par des signes divers et des lettres mobiles,

D'une immobile empreinte éternisant les traits,
Du génie et du temps conservait les secrets ;
Cet art ingénieux, confident de l'histoire,
Des vieux navigateurs ressuscita la gloire ;
Bientôt de leurs rivaux il dirigea les pas.[15]
O divine Uranie ! armé de ton compas,
Sur la feuille azurée il imprime, il resserre
Les bords de l'océan, les contours de la terre ;
Il a su nous tracer, par des signes constants,
Et la route des flots et la course des vents ;[16]
Et le pilote, assis sur l'abîme des ondes,
Embrasse d'un regard la surface des mondes.
Enfin, pour accomplir un oracle fatal,
Pour qu'aux dieux irrités l'homme offrît un rival,
D'un art usurpateur les secours trop fidèles
Vinrent du feu du ciel armer ses mains mortelles.
Dans ses mouvants châteaux sur les flots suspendus,
Le soufre et le salpêtre, unis et confondus,
S'allumant tout à coup à la voix de la guerre,
Par cent bouches d'airain vomirent le tonnerre.
La Toscane pleura le premier Médicis,
Si grand par ses travaux, et plus grand par ses fils,
Qui vit l'airain tonnant sur sa flotte surprise
Charger de ses débris les marais de Venise ;[17]
Et ce jour asservit, par des calculs certains,
Le trident à la foudre, et la foudre aux humains.
Mais tandis que l'Europe à ses fureurs livrée,
Par des combats obscurs tous les jours déchirée,

Partout des arts naissants corrompait les bienfaits,
Un seul homme agrandit leurs travaux imparfaits.
Un pilote éclaira les erreurs de l'histoire,
De vingt siècles éteints ranima la mémoire,
Et, devinant la terre au sein des vastes mers,
Justifia Platon et doubla l'univers.[18]
O Muse, qui, du haut des colonnes d'Alcide,
Mesurais d'un regard son essor intrépide,
Imite son audace, élève tes accords,
Et d'un monde nouveau viens enchanter les bords.
Viens; l'orage a cessé; les îles fortunées
Qu'aux ombres des héros la fable avait données
N'arrêtent plus Colomb dans ses hardis travaux.[19]
Il part, la terre fuit, et ses frêles vaisseaux,
Rappelés à sa voix dans leur vaste carrière,
Suivent à l'occident le dieu de la lumière.
Mais Zéphir vainement favorise leur cours;
L'astre qui les conduit précipite les jours;
Et l'horizon désert n'offre encore à la vue
Que la mer ondoyante et sa morne étendue.
Des plus vieux nautonniers déjà de toutes parts
Mille objets imprévus étonnent les regards:
Des poissons fendent l'air de leurs ailes humides;[20]
L'herbe flotte et s'étend sur les plaines liquides;[21]
Du tropique enflammé l'oiseau silencieux
De ses plumes d'argent vient éblouir les yeux;
La nuit, d'un cours égal, roule au milieu des nues
Son char étincelant d'étoiles inconnues;

Et chaque jour trompé, chaque jour plus ardent,
L'espoir cède à la crainte et s'irrite en cédant.
Enfin l'effroi commande au plus ferme courage;
Il murmure, il s'agite, il pousse un cri de rage:
Dans ses vastes projets Colomb seul affermi
Parmi ses compagnons en vain cherche un ami;
Tous liguent contre lui leur audace farouche;
Tous, le fer à la main et l'injure à la bouche,
Accusant de leurs maux son génie immortel,
Redemandent l'Espagne et le toit paternel. [22]
« Non, non, s'écria-t-il, mon cœur ne peut vous croire;
» Castillans si vantés, favoris de la gloire,
» Vous voulez, renonçant à vos nobles desseins,
» Reculer devant elle et trahir vos destins!
» Non. Ce que j'ai promis, je le promets encore;
» Je me livre à vos coups, si la troisième aurore
» Ne montre point la terre à vos yeux étonnés. »
Il dit: le courroux meurt; les bras sont enchaînés;
Et déjà l'espérance, inquiète et tranquille,
Attache à l'horizon son regard immobile.
La nuit couvrait au loin les flots tumultueux;
Du croissant de Phébé les reflets lumineux
En mobiles rayons glissaient sur l'onde amère.
Soudain vers l'occident une flamme légère
Frappe l'œil du pilote et brille sur les mers. [23]
Tous les cœurs sont émus, tous les yeux sont ouverts;
D'un astre bienfaisant on croit voir la lumière;
On la suit; et du jour la jeune avant-courrière

De ses premiers regards et de ses feux brillants
Éclaire enfin les bords promis aux Castillans.
O rivage fatal! ô terre infortunée!
Conquête du génie au crime destinée!
Je te salue, hélas! les yeux baignés de pleurs:
Je vois près de Colomb ces fiers navigateurs,
Qui naguère accusoient son audace intrépide,
L'accabler maintenant de leur joie homicide:
Tous veulent à l'envi s'élancer sur tes bords.
Leur avide espérance y cherche ces trésors
Dont l'Europe a formé ses barbares délices,
Ces métaux dont la soif irrite tous les vices:
Ils en ont vu briller l'éclat contagieux;
A l'instant, ce beau ciel, ce bois religieux
Qui leur offrait partout une ombre hospitalière,
Le monde encor paré de sa beauté première,
L'innocence des mœurs, le tableau ravissant
De la nature vierge et de l'homme naissant;
Tout disparoît aux yeux de l'avarice ingrate:
Un seul vœu la tourmente; un seul espoir la flatte:
De l'or! toujours de l'or! Ah! tigres en courroux,
J'entends ce cri féroce; il est digne de vous:
Eh bien, tendez la voile; abandonnez cette île
Où l'accueil le plus doux vous offrait un asile; (24)
Heureuse, elle n'a rien qui tente vos fureurs;
Volez vers Haïti. — L'idole de vos cœurs,
L'or germe dans ces champs que le soleil féconde;
Courez l'en arracher: livrez encore à l'onde,

A peine recueillis dans un port généreux,
Et votre vie errante et vos coupables vœux.
L'ancre a touché ces bords promis à leur fortune.
Là, sortant sur trois fronts des gouffres de Neptune,[25]
La terre, qui s'élève en côteaux toujours verts,
Riche d'or et de fruits, ignore les hivers :
Quand l'avide Espagnol, vainqueur de tant d'orages,
Pour la première fois vint fouler ces rivages,
Décembre et l'aquilon, sur nos tristes climats,
Des sommets de Pyrène entraînaient les frimas;
Un deuil mélancolique attristait la nature;
Mais des champs d'Haïti l'éternelle verdure,
Un ciel toujours brûlant, un sol toujours fécond,
Offrent un autre aspect aux regards de Colomb :
C'est là que sans efforts Cybèle favorable
Prodigue ses bienfaits : l'or brille sur le sable
Qu'effleurent lentement des travaux paresseux :
L'homme a su se couvrir de ce duvet moelleux[26]
Que livre à ses besoins le cotonnier sauvage;
Les oiseaux l'ont paré de leur brillant plumage :
Il ignore Bacchus et les dons de Cérès;
Mais une source pure et les fruits des forêts
Suffisent à ses vœux. Ainsi d'un peuple immense
Les mœurs, les arts, les lois, touchaient à leur enfance :
Le culte était cruel; le pouvoir sans abus.[27]
Des vieillards belliqueux gouvernaient les tribus :
De l'habitant des eaux l'arête façonnée
Armait d'un trait mortel leur flèche empoisonnée;

Le tronc d'un arbre creux les portait sur la mer,
Et le caillou tranchant leur tenait lieu du fer.
Aujourd'hui, sur les flots leur timide industrie
Admire avec effroi les arts de l'Ibérie;
Ces mobiles châteaux, ces antennes, ces mâts,
Et ces tubes de bronze où d'aveugles soldats,
Automates vivants que fait mouvoir la guerre,
Sans fureur et sans trouble allument le tonnerre.
De ces fiers étrangers l'aspect impérieux
Étonne tous les cœurs et séduit tous les yeux.
La beauté leur sourit; l'amour les environne; [28]
Un cacique à leurs pieds dépose sa couronne; [29]
Et tandis que Palos voyait avec transports
Les voiles de Colomb revoler vers ses ports,
De quarante Espagnols l'audace mémorable [30]
Accablait Haïti d'un joug inexorable,
Osait dicter des lois à vingt peuples divers,
Et partageait déjà le nouvel univers.
Leurs folles cruautés, leurs discordes fatales
Réunirent enfin les nations rivales;
Haïti vit tomber ses tyrans confondus,
Sous le nombre étouffés, avant d'être vaincus;
Mais l'un d'eux, échappant aux traits de la vengeance,
De la Castille en deuil ranima l'espérance,
Et reçut de la main qui lui sauva le jour
Un empire innocent embelli par l'amour. [31]
C'étoit le jeune Alvar: sur les rives de l'Ebre
Les jeux et les combats l'avaient rendu célèbre;

Triste, et fuyant alors des lieux remplis d'horreurs,
Où les peuples, vengés de leurs fiers oppresseurs,
Goûtaient l'affreux plaisir de la haine assouvie,
Il cachait dans les bois ses regrets et sa vie.
Près d'un ruisseau limpide il s'était arrêté :
Là, Pomone, aux rayons d'un éternel été,
Mûrissait des trésors que nos climats ignorent,
Présents du dieu du jour aux peuples qui l'adorent :
Le coco nourricier, salutaire aliment
Qui de la faim cruelle appaise le tourment,
Et présente un lait pur à la soif irritée;
Le plantain jaunissant sous la feuille agitée,
Sans cesse reproduit par un arbre nouveau,[32]
Et la douce banane, et l'utile roseau
Que le feu change en miel dans l'urne bouillonnante;[33]
La pomme d'or, propice au vainqueur d'Atalante;
L'ananas parfumé, dont les vives odeurs
Rappellent tous nos fruits et remplacent nos fleurs,
S'élevaient à la fois sur ce brûlant rivage.
Alvar en admirait la richesse sauvage;
D'un vieux acacia les rameaux odorants[34]
Font briller à ses yeux mille oiseaux différents,
Orgueilleux des couleurs que leur plumage étale;
Mais en les revêtant d'émeraude et d'opale
La nature épuisée aux hôtes de ces bois
Prodigua la parure et refusa la voix.[35]
Du bocage muet Philomèle bannie
Porte ailleurs de ses chants la plaintive harmonie;

La jeune Flore aussi s'enfuit loin de ces bords.
Alvar n'y trouvait point ces fragiles trésors (36
Qui fleurissent pour nous jusqu'au sein des montagnes.
O combien leur émail, luxe de nos campagnes,
Embellirait encor la terre du Soleil !
Que j'aimerais à voir un colibri vermeil
Caresser l'anémone aux feux du jour éclose,
Ou suspendre son vol aux feuilles de la rose !
Toi qui servais jadis mes timides amours,
Douce fleur, dont Vénus couronne ses atours,
En ces climats ardents mon œil te cherche encore !
Eh ! qui peut oublier la fille de l'aurore ?
Mais, comme la beauté dont tu pares le sein,
Tu fuis l'astre brûlant qui, sous un ciel d'airain,
Embrase les vapeurs de l'aube matinale,
Et flétrit d'un regard ta couleur virginale ;
Tes sœurs, qui du Caucase ont bravé les frimas,
Redoutent comme toi les feux de ces climats ;
Je n'y vois point fleurir sur sa tige élancée
Le lis, roi des jardins ; la timide pensée,
Chère aux amis absents, aux amants malheureux,
N'y réclame jamais un souvenir pour eux ;
Sur la couche enflammée où languit l'amaranthe,
La jonquille s'éteint ; et Clytie expirante,
Des feux qu'elle adoroit brûlée en un moment,
D'un regard douloureux n'y suit plus son amant.
Au milieu des bienfaits d'une terre nouvelle,
Le superbe Espagnol, à son pays fidèle,

Par ses vœux impuissants accusait le destin.
Tout à coup un trait siffle, et du bosquet voisin
Des pas précipités ont troublé le silence ;
Alvar ému se lève, il écoute, il s'élance,
Le fer brille..... Une femme, en s'offrant à ses coups,
Du jeune homme étonné désarme le courroux;
Elle-même s'arrête, et sa main suspendue
Retient un dard tremblant sur la corde tendue.
Cependant de son front l'innocente candeur
S'anime par degrés d'une nouvelle ardeur :
Ce n'est plus des combats la fureur passagère,
L'arc tombe de ses mains, et l'écharpe légère
Qui de son sein timide effleure les attraits
Accuse, en les suivant, ses mouvements secrets;
De son trouble ingénu ses charmes s'embellissent;
Elle hésite, elle approche, et tous ses sens frémissent :
Telle on dit que Diane, au déclin d'un beau jour,
Pour la première fois séduite par l'amour,
Le cœur déjà brûlant d'une flamme inconnue,
Aux yeux d'Endymion se montra demi-nue.
Ozama fut plus tendre, Alvar fut plus heureux ;
L'Amour, en ces climats, sincère et généreux,
Ignoroit de son art les finesses profondes :
Il fut un âge d'or pour chacun des deux mondes.
La Pudeur, qui naquit en des temps criminels,
Vierge qui doit le jour aux vices des mortels,
Prêta long-temps après son voile à l'Innocence,
Et bientôt l'Artifice imita la Décence.

Ozama, plus naïve en ses vœux découverts,
Pure comme le ciel du naissant univers,
D'un désir partagé ne cacha point la flamme :
Alvar en un moment connut toute son âme ;
Et, maître de son cœur, maître de ses appas,
Il monta sur son trône en sortant de ses bras.
Les peuples qui vivaient sous sa loi révérée
Respectèrent le choix d'une reine adorée ;
Alvar leur fit aimer son utile grandeur ;
D'une cité puissante il fonda la splendeur ;
Et l'hymen qui soumit ces terres étrangères,
Bienfait trop inégal pour les deux hémisphères,
Du moins les réunit par les lois et les arts.
Deux fleuves confondus non loin de ces remparts [37]
Peignaient des nations l'alliance nouvelle ;
L'un d'eux roula ses flots sous le nom d'Isabelle ;
L'autre garde à jamais le doux nom d'Ozama.
Là, des fiers Castillans l'orgueil se ranima ;
L'ardente ambition vint des rives du Tage
D'un époux fortuné disputer l'héritage ;
Et dans ces murs nouveaux, agrandis chaque jour,
Peupla de conquérants l'asile de l'Amour.

Colomb, qui les guida vers ces plages fertiles,
De l'Ébre et du Bétis voyait alors les villes
Par un juste triomphe honorer ses travaux. [38]
Des bords qu'avait touchés l'ancre de ses vaisseaux
Jusqu'aux lieux où les rois étalaient leur puissance,
Il entendit l'Espagne, il vit un peuple immense

Consacrer de son nom l'immortel souvenir,
Et devancer pour lui l'équitable avenir.
Ferdinand fut frappé de ce concert auguste:
L'avarice éclairée ordonnait d'être juste;
Il permit à Colomb d'illustrer les honneurs;
Et l'envie à ses pieds, qu'elle couvrait de fleurs,
Du mérite éclatant hypocrite ennemie,
En méditant sa perte, avoua son génie.
Le grand homme à l'instant, pour prix de ses travaux,
Sollicite un exil, ou des dangers nouveaux;
Trop heureux d'échapper, sous l'appui des tempêtes,
Aux faveurs de la cour, à ses perfides fêtes,
A l'envie homicide assise auprès des rois.
Les vaisseaux loin du port s'élancent à sa voix;
Sur une mer sans borne il guide leur audace;
Et, de ses premiers pas laissant au loin la trace,
Il va montrer sa voile au brûlant équateur.
Bientôt la déité, qui du navigateur
Par un penchant secret suit et règle la course,
Ne fixe plus l'aimant vers les astres de l'Ourse:
Loin de ces flots glacés qui trompèrent ses vœux,
Elle oublie à la fin, sous un ciel plus heureux,
Le vieux tyran du nord et sa propre infortune;
Et son doigt, confident des secrets de Neptune,
Vers le pôle ennemi cessant d'être incliné,
Annonce un nouveau monde au pilote étonné. (39
Cependant, au milieu de ces mers inconnues,
Le souffle du Lion vient enflammer les nues;

L'air s'embrase, inondé par un torrent de feux;
Le flot tombe et s'unit en cristal onduleux;
Zéphyr n'effleure plus sa surface azurée,
Et la voile inutile appelle en vain Borée.
Il semble qu'arrêté sur ses coursiers ardents
Phébus veut enchaîner les vaisseaux et les vents;
Il ravit à la nuit sa fraîcheur et ses charmes;
De l'aurore naissante il dévore les larmes:
Les organes vaincus cèdent à son pouvoir;
Il étouffe l'audace, il consume l'espoir;
Il fait languir mourants les enfants de la guerre;
Et le vieux Océan, premier roi de la terre,
Dans les gouffres sans fond de son obscur séjour
Cache sa tête humide à l'œil brûlant du jour.
Moins prudent que sensible, à ce péril extrême
Colomb veut arracher des compagnons qu'il aime;
Il prodigue en tremblant, pour adoucir leurs maux,
Les liquides trésors cachés dans ses vaisseaux;
Salutaires présents d'une source sacrée,
Conservés toujours purs dans le sein de Nérée,
Et traversant les mers, tels que ces flots divins
Qui suivaient Aréthuse aux bords syracusains.
Faible soulagement à l'ardeur qui les brûle!
Dans leurs avides mains l'urne errante circule,
Et s'écoule, et s'épuise, et se dessèche enfin
Sous les lèvres de feu qui la pressent en vain.
O supplice! ô tourment que chaque instant redouble!
Qui pourrait te domter? Colomb même se trouble;

Il frémit à l'aspect de ses vieux matelots
Qui, mornes et courbés sur l'abîme des flots,
Épuisés des efforts d'un courage inutile,
D'un regard altéré boivent l'onde immobile;
Tandis que plus à plaindre, en ce commun malheur,
A genoux, et baignés d'une ardente sueur,
Les chefs, à l'horizon épiant un nuage,
Implorent, haletants, la faveur d'un orage.
Il éclate: il vomit, à travers mille feux,
Les torrents enfermés dans ses flancs ténébreux:
Les vents sont déchaînés à sa voix menaçante;
Déjà roule et mugit la vague blanchissante;
La flotte enfin s'élance; et voguant sans efforts,
Du fougueux Orénoque elle touche les bords. (40)
Le fleuve, qui bouillonne en ses grottes profondes,
Teint le vaste Océan du limon de ses ondes,
Et prolongeant son cours au sein des flots amers,
Tributaire orgueilleux, semble roi de ces mers.
Mais il cède à Colomb ses rives fortunées.
Du nouveau continent les tribus étonnées
Pour la première fois contemplent ces mortels, (41)
Qui, d'un monde inconnu représentants cruels,
Viennent dans leurs climats fonder la tyrannie,
Et de leurs dieux vaincus accablent le génie.
Colomb seul modérait ses soldats inhumains:
Et trop souvent encor l'éclat de ses desseins,
Illustrant malgré lui leur injuste victoire,
Prêtait à des forfaits les couleurs de la gloire.

Du moins leur cruauté qui mit la terre en deuil,
Leur avarice impie et leur féroce orgueil,
N'approchèrent jamais de son cœur magnanime :
Attaché sans relâche à son projet sublime,
Par ses vastes succès son génie enhardi
Se trouvait à l'étroit dans le globe agrandi ;
D'un océan nouveau méditait la conquête ;[42]
Et, pour ce même roi qui proscrivait sa tête,
Il allait, sur des flots inconnus aux humains,
Du Gange et de l'Indus découvrir les chemins.
La haine l'arrêta : l'envie et l'avarice
D'un tyran soupçonneux armèrent l'injustice :
La vertu lui pesait ; et l'or accusateur,
D'un trône corrompu mendiant la faveur,
Acheva de Colomb la disgrâce immortelle ;
Aux pieds de Ferdinand, aux genoux d'Isabelle,
Coupable de sa gloire, il parut enchaîné :
La Castille frémit ; tout le peuple indigné,
Comparant le service et la reconnaissance,
D'un grand homme opprimé proclama la vengeance.
Colomb soumit aux rois un nouvel univers :
Échange mémorable ! il en reçoit des fers :
Mais ces fers, dont l'outrage étonne encor l'histoire,
De ses maîtres ingrats ont flétri la mémoire ;
Et leurs anneaux, sacrés pour la postérité,
Enchaînent ses tyrans à l'immortalité.[43]

C'en est fait : il n'est plus ; les tribus désolées
Qu'aux fureurs de l'Europe il avait révélées,

Mais dont il écartait le glaive des bourreaux,
Le suivent en pleurant dans la nuit des tombeaux.
O fleuve d'Ozama, bords chéris, onde pure!
Peuple à peine sorti des mains de la nature!
Quoi! rien ne peut toucher ton barbare vainqueur!
Haïti, dans l'asile où régnait le bonheur,
N'entend plus que des fers et des ombres plaintives;
L'esclavage et la mort se disputent ses rives.
D'or, de sang et de pleurs ses tyrans altérés,
Autour du Cibaö, dans ses flancs déchirés,[44]
Ont enterré vivants ses habitants timides.
Il faut un champ plus vaste à leurs jeux homicides:
Un hémisphère immense, ouvert à leurs fureurs,
Reçoit de tous côtés ces sanglants oppresseurs.
A leur aspect affreux ses rivages frémissent;
Dans les gouffres de l'or les peuples s'engloutissent;
L'humanité frissonne, et pour venger ses droits
Porte un cri lamentable à l'oreille des rois:
Las-Casas lui prêtait sa voix tendre et fidèle.[45]
Charles, qui succédait au trône d'Isabelle,
Vit ce pontife auguste implorer son pouvoir,
Et jusque dans sa cour lui tracer son devoir.
« O toi, lui disait-il, dont la main jeune encore
» Frappe d'un sceptre d'or le couchant et l'aurore,
» Tes ordres absolus vont régir l'univers!
» Tes vaisseaux triomphants commandent aux deux mers;
» Ton nom semble déjà l'arrêt de la victoire;
» C'est beaucoup pour l'orgueil, c'est bien peu pour la gloire.

» Que servent aux tyrans dans la poudre endormis
» Un monde découvert et cent peuples soumis?
» De la grandeur des rois vains juges que nous sommes!
» Leur véritable gloire est le bonheur des hommes.
» Connais donc leur destin dans ces riches climats
» Que l'Europe jalouse envie à tes états.
» Apprends qu'au nom du maître à qui tout rend hommage,
» Du Dieu dont ici-bas les bons rois sont l'image,
» La faiblesse y périt, l'innocence est aux fers :
» Apprends que, profané par des juges pervers,
» Tout ce que les humains révèrent de sublime
» Y devient le signal ou l'excuse du crime.
» O qui pourra jamais t'avouer nos fureurs?
» Malgré tant de lauriers qui couvrent les vainqueurs,
» Quelle équitable main, peignant leur barbarie,
» De leurs brillants forfaits vengera ma patrie?
» Là, c'est le destructeur du trône mexicain
» Qui sur un lit de feu couche Guatimozin; (46
» Le superbe Cortès, dégradant sa victoire,
» Flétrit, pour un peu d'or, sa vie et sa mémoire.
» Plus loin, de sa fortune audacieux rival,
» Pizarre foule aux pieds, dans un délire égal,
» Des enfants du Soleil la race et l'héritage :
» Bientôt ses compagnons, jaloux de son partage,
» Enfoncent à l'envi le poignard dans son sein,
» Frappent et sont frappés par le fer assassin. (47
» De leur sang confondu d'autres tyrans renaissent:
» Les cités, les états, les peuples disparaissent;

» Et, dans nos cœurs fermés à tant de malheureux,
» La nature sans voix semble morte pour eux.
» Ah ! si l'on n'est ému de leurs douleurs profondes,
» Je tombe à tes genoux, créateur des deux mondes;
» O Dieu de qui l'Espagne ose attester les lois;
» Dieu, père des mortels, et souverain des rois,
» La moitié de la terre invoque ta justice !
» N'est-ce que pour le meurtre et l'infâme avarice
» Qu'un hémisphère entier par tes mains fut formé ?
» Colomb l'a découvert, Américe l'a nommé :
» La force et l'injustice y couronnent le crime :
» Lève-toi, Dieu vengeur ! cent peuples qu'on opprime
» Par la voix de ton prêtre implorent tes secours;
» Protège l'Amérique, ou termine mes jours. »
Telle était sa prière; et sa voix libre et pure
Dans le conseil des rois éveillait la nature.
Le monarque, attendri par ses nobles douleurs,
Du peuple américain déplora les malheurs,
Et tenant quelquefois ses chaînes suspendues,
Dicta, pour les briser, des lois trop méconnues.
Las-Casas, averti de ces faibles bienfaits,
Courait d'un monde à l'autre en presser les effets.
On eût dit que les flots, pour lui seul sans orages,
Se plaisaient à le rendre à ces tristes rivages.
Aux peuples gémissants il portait tour à tour
Des promesses, des soins, et surtout son amour;
Il nous fait pardonner à son siècle coupable :
Et lorsqu'à nos regards l'histoire inexorable

Présente le tableau de ces temps abhorrés;
La valeur, les talents, les arts déshonorés,
Le crime dévorant les travaux du génie,
Mégère armant ses mains du compas d'Uranie,
Et l'Espagne en démence, au milieu des bourreaux,
Sur le globe agrandi versant tous les fléaux;
Le Castillan, jaloux de l'honneur de ses pères,
Rappelle Las-Casas; et des deux hémisphères
Sa voix bravant alors les reproches amers
Répond par ce nom seul au cri de l'univers.

FIN DU CHANT DEUXIÈME.

NOTES

DU CHANT DEUXIÈME.

*) PAGE 74, VERS 25.

Tu préparais déjà des siècles plus brillants,
Et celui de Léon fermentait dans tes flancs.

LÉON X, par la protection éclairée qu'il accordait aux lettres et aux beaux-arts, par les bienfaits dont il combla ceux qui les cultivaient avec des succès brillants, a mérité de donner son nom à l'un des quatre siècles qui font le plus d'honneur à la nature humaine. C'est, sans contredit, le plus beau titre des Médicis, de cette famille de négociants devenus souverains, dont la mémoire fait encore verser à l'Italie des larmes d'attendrissement et d'admiration, et dont l'Europe entière attachera toujours le nom aux grands souvenirs du quinzième et du seizième siècles. Cet âge célèbre ne fut pas moins fécond que ceux d'Alexandre, d'Auguste et de Louis XIV, en chefs-d'œuvre des arts et de l'imagination; il le fut davantage en résultats politiques et en découvertes mémorables. Raynal a raison de le dire; il n'y a point eu d'évènement aussi intéressant pour l'espèce humaine en général, et pour les peuples de l'Europe en particulier, que la découverte du Nouveau-Monde et le passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance. L'un et l'autre datent de la fin du quinzième siècle, et ne sont séparés que par un intervalle de six ans.

Ainsi la nature, qui, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, a ses époques de création et de fécondité, et qui ne laisse trop souvent à celles qui suivent que des regrets honorables ou de stériles prétentions, voulut que Christophe Colomb et Vasco de Gama fussent à peu près contemporains du Tasse, de l'Arioste, de Galilée, de Machiavel, de Michel-Ange, de Raphaël, du Bramante, de l'Algarde, et de tant d'autres grands capitaines, grands politiques, grands poètes, grands artistes dans tous les genres, qui soutiennent le parallèle avec ce que les derniers siècles et l'antiquité la plus reculée ont produit de plus respectable et de plus illustre : tel fut le siècle de Léon X.

[a] PAGE 74, VERS 28.

Sous un culte étranger, dans les feux de la guerre,
Byzance a vu périr son trône et ses autels.

Constantinople fut prise d'assaut par Mahomet II, le 29 mai 1453, pendant que ses philosophes argumentaient sur les subtilités de l'école. On a écrit, et l'on croit assez communément que, chassés de l'Orient à cette époque, ils aportèrent en Italie les arts et les lettres : il est vrai qu'ils y furent accueillis par les bienfaits des Médicis, et sans doute ils augmentèrent les connaissances générales, et hâtèrent la marche des lumières; mais l'Italie n'avait pas attendu leur arrivée pour former sa langue moderne et ressusciter les arts de l'antiquité. Le Dante, né en 1265, avait déjà, depuis long-temps, créé la poésie italienne; et Pétrarque avait été couronné de lauriers au Capitole, en 1341; Bocace, mort en 1375, avait écrit en prose avec une élégance et une pureté qui le font encore servir de modèle; la peinture renaissante avait illustré Cimabué, qui mourut en 1300,

et Giotto, son élève, qui le suivit en 1334; l'un et l'autre, pendant leur vie, avaient obtenu la faveur des papes et la visite des souverains. Il est donc prouvé que, bien avant la prise de Constantinople et la retraite des savants grecs en Italie, le goût des beaux arts y était assez répandu pour faire accorder la considération la plus éclatante à ceux qui les cultivaient avec succès. La nature et le génie des Médicis firent le reste.

[3] PAGE 75, VERS 11.

Ici, de Romulus la ville infortunée,
Des Vandales, des Goths conquête abandonnée,
Goûte enfin des tombeaux le repos effrayant...

Rome, prise, reprise, et toujours saccagée par des nations barbares, finit, suivant l'historien Gibbon, par être réduite à quatre mille habitants. On assure qu'elle en avoit environ trois millions, dans les plus beaux jours de l'empire.

[4] PAGE 75, VERS 17.

Avec ces murs sacrés périssent à la fois
Les archives du temps, du génie et des lois;
La flamme a tout détruit...

C'est Amrou, lieutenant du calife Omar, qui incendia, dans le septième siècle, la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, ce vaste dépôt des erreurs et des connaissances humaines : telle qu'elle était à cette époque, le sage Osymandias n'aurait peut être pas écrit sur le frontispice, *Remèdes de l'ame;* ou du moins il aurait averti que ces remèdes avaient grand besoin d'être choisis. Les soldats d'Omar n'étaient point capables de ce choix; l'Alcoran était leur unique lecture, et l'on prétend que leur chef répondit à quel-

ques personnes qui voulaient conserver la bibliothèque égyptienne : *Si ce qu'elle renferme est dans le livre du prophète, elle est inutile ; si elle contient des choses différentes, elle est dangereuse.* La conséquence de ce dilemme sarrazin fut de la livrer au feu.

On voit, au reste, que j'ai rapproché dans ce passage des évènements qui, dans l'ordre des dates, sont beaucoup plus éloignés.

5) PAGE 76, VERS 9.

Rome ! ne vante plus tes remparts glorieux...

Les vers qui suivent sont en partie imités d'un très-beau parallèle de Sannazar entre Rome et Venise.

6) PAGE 76, VERS 27.

Du plus hardi des arts sa splendeur est l'ouvrage.

« Venise est, comme la Hollande, un exemple » frappant de ce que peuvent l'industrie, le commerce » et la liberté. Une ville superbe s'est élevée sur un » amas d'écueils infertiles, placés dans des lagunes, » à l'extrémité d'une mer orageuse et resserrée, où » la navigation, coupée par un grand nombre d'îles » et de bas-fonds, est souvent contrariée par les » vents les plus impétueux. Ses habitants passèrent » de la pêche aux conquêtes : une partie de l'Italie » reçut leurs lois, tandis que leurs vaisseaux allaient » asservir Constantinople et la Grèce. Venise devint » le marché de toutes les nations ; elle fut l'entrepôt » de l'Europe et de l'Asie, le point de réunion entre » les peuples de l'Orient, ceux du Nord et du Midi.

» Cette puissance extraordinaire, élevée par la poli- » tique et la navigation, alarma, dans le quinzième

» siècle, les états voisins et des souverains éloignés. » Au lieu d'imiter une république commerçante et » guerrière, ils se réunirent pour la détruire. On vit un » pape, un empereur, un roi de France, et quelques » princes obscurs, combinant des desseins secrète- » ment opposés et des intérêts évidemment contraires, » conjurer ensemble la perte de quelques négociants » que leur opulence avoit enorgueillis. On connaît » les suites de cette coalition : Venise perdit en Italie » quelques places importantes ; mais elle acquit la » gloire d'avoir su conserver la plus grande partie de » ses états, malgré les efforts de tant d'ennemis.

» Il était réservé aux progrès de la navigation, qui » avait créé la grandeur de Venise, d'anéantir son » ouvrage. La découverte de l'Amérique et le passage » aux Indes par le cap de Bonne-Espérance ruinèrent » un édifice que la ligue de Cambrai avoit à peine » ébranlé. Les papes les plus adroits, les monarques » les plus puissants, les armées les plus nombreuses, » ne portèrent aux Vénitiens que des atteintes légères: » Christophe Colomb et Vasco de Gama leur firent » des blessures que le temps n'a jamais pu fermer.

» Depuis que l'audace de ces deux navigateurs ou- » vrit au commerce des routes inconnues, jusqu'au » moment où Venise a passé sous le joug autrichien, » chaque jour avait diminué ses forces, sa richesse et » sa considération politique. Les belles possessions » qu'elle avait autrefois arrachées à la faiblesse des » empereurs de Constantinople étaient tombées sous » la domination des Ottomans. Elle avait perdu suc- » cessivement la Romagne, la Pouille, Ferrare, Bo- » logne, Crémone et Mantoue. Réduite, en Italie, à » quelques provinces médiocres, au littoral de la Dal- » matie et à ses îles dans la mer Ionienne, elle avait » vu s'élever à ses côtés et presque à ses portes, sur

» des rivages qui furent soumis à ses lois, des ports » qui ont attiré tout le commerce de la mer Adria- » tique. La souveraineté qu'elle se vantait encore » d'exercer dans ce golfe orageux, reste chimérique » de sa puissance et de sa gloire, était sur le point de » lui échapper sans retour. La variété des produc- » tions, les franchises, les avantages de tout genre, » conduisaient déjà les navigateurs à Trieste, à An- » cône, même à Goro; rien ne les appelait plus à » Venise, d'où les vents et les côtes semblent les » éloigner. Cette république, qui avait couvert la » Méditerranée de ses flottes, n'avait, en 1790, » qu'environ quatre cent cinquante navires mar- » chands sous son pavillon; et le village de Raguse » en a plus de deux cents sous le sien. L'influence de » la monarchie autrichienne, à laquelle Venise est » aujourd'hui réunie, lui rendra peut-être une partie » de son ancien éclat. » (*Extrait d'un ouvrage inédit de l'auteur.*)

7) PAGE 77, VERS 8.

L'art des navigateurs prépare la victoire,
Souvent il la décide, et sur les flots grondants
Il arrache l'empire au sceptre des soudans.

Ce fut pendant les croisades que la navigation des Vénitiens, des Pisans et des Génois, prit le plus grand essor, et que leur marine s'illustra souvent par des victoires sur celle des Arabes, maîtres de l'Égypte et de la Syrie. Ceux-ci n'étaient déjà plus le même peuple qui avait brûlé la bibliothèque d'Alexandrie; enrichis et civilisés par le commerce, ils cultivaient l'astronomie, les arts et les lettres, aux mêmes lieux qui furent le berceau des sciences humaines. Ils sont peut-être la seule nation conquérante qui ait augmenté la masse

des connaissances générales ; on leur doit l'algèbre, la chimie, quelques découvertes utiles en médecine : mais la poésie est le seul des beaux arts qu'ils aient cultivé avec succès ; il est vrai qu'elle jouit en Orient d'une considération qui doit en augmenter le goût, et qui va quelquefois jusqu'à désarmer les hommes les plus féroces. M. de Volney rapporte (*Voyage en Égypte et en Syrie, tom. II.*) que lorsque les Turcs immolèrent à leur politique jalouse et vindicative tous les enfants de l'Arabe Dâher qui leur avait enlevé la Palestine, ils firent grâce au seul Otman, en faveur de son rare talent pour la poésie, et l'emmenèrent honorablement à Constantinople.

8) PAGE 77, VERS 14.

Le chêne scandinave a sillonné les flots.

Des peuples féroces, sortis de l'ancienne Scandinavie, se répandirent au nord de l'Europe, et firent renaître la marine partout où l'on eut besoin de les repousser. Les invasions des Normands et des Anglo-Saxons ont laissé des monumens trop durables en France et en Angleterre, pour qu'il soit nécessaire de les rappeler. Leurs descendants se livrèrent à la navigation avec des vues bien différentes. Il paraît que, même avant la découverte de l'Amérique, ils avaient reconnu les bancs de Terre-Neuve, et qu'ils y allaient quelquefois faire la pêche de la morue.

9) PAGE 78, VERS 19.

Est un détroit fameux, où l'art et le courage
Impuissants et vaincus, sont forcés au naufrage.

Il n'y a pas eu, dans le dix-huitième siècle, d'entreprise maritime plus importante, suivie avec plus de

talent et de constance, que la recherche d'un passage dans la mer Pacifique par le nord-ouest de l'Amérique ou par le nord-est de l'Europe. C'était le double objet du dernier voyage du célèbre capitaine Cook, dont la fin tragique a fait couler les larmes de tous les amis des sciences et de l'humanité. Il devait d'abord explorer la côte du nord-ouest de l'Amérique. « Si vous parvenez à vous convaincre, ajoutaient ses » instructions, qu'il est impossible de pénétrer par » eau dans la baie d'Hudson ou dans celle de Baffin, » ou que ce passage n'est pas assez considérable pour » la navigation, vous vous rendrez, dans une saison » convenable, au port de St.-Pierre et St.-Paul, au » Kamtschatka (vers l'extrémité de l'Asie septentrio- » nale); vous en repartirez au printemps, et vous » vous élèverez au nord aussi loin que votre prudence » vous le permettra, pour chercher de nouveau, par » le nord-est, un passage de la mer Pacifique dans la » mer du Nord. » Tels étaient les ordres donnés par le cabinet britannique au capitaine Cook. Peu d'années auparavant, le capitaine Phipps, aujourd'hui lord Mulgrave, avait fait un voyage au pôle boréal, qui ramenait toutes les espérances vers le nord-est. Le parlement d'Angleterre, par un acte solennel, promit une récompense de 20,000 livres sterling au commandant, aux officiers et aux équipages du premier vaisseau qui découvrirait ce passage; il y ajouta l'assurance d'une gratification de 5,000 livres sterling pour le premier bâtiment anglais ou étranger, employé dans les mers du Spitzberg et du détroit de Davis, qui arriverait à un degré du pôle boréal, et faciliterait par là la découverte de cette communication si désirée entre l'Océan septentrional et la mer Pacifique; communication qui, si elle était praticable pour les vaisseaux, abrégerait presque des deux tiers les voyages à la Chine et au Japon par la route du cap

de Bonne-Espérance. On connaît le résultat de tous ces efforts, dont le dernier a coûté la vie au plus illustre de tous les navigateurs modernes. C'est sur les difficultés insurmontables de cette entreprise, sur le malheur à jamais déplorable de Cook, et sur les tentatives infructueuses de ceux qui l'ont précédé, que j'ai cru pouvoir fonder l'épisode du détroit du Nord, et ma fiction sur l'origine de la boussole.

[10] PAGE 79, VERS 10.

Quand leur masse amollie à ses rayons brûlants,
S'écroulant à grand bruit sur les vagues grondantes,
Rouvre au loin du détroit les bouches mugissantes...

Tout le monde sait que dans les hautes latitudes septentrionales, l'été n'a que quelques heures de nuit, et l'hiver à peine quelques heures de jour. Des chaleurs excessives, mais très-courtes, succèdent à un froid destructeur. Elles sont néanmoins suffisantes pour occasionner une fonte régulière des glaces du pôle, sur laquelle un écrivain célèbre a cru pouvoir élever une nouvelle théorie des marées.

[11] PAGE 81, VERS 6.

Vers le camp des Troyens frappés d'un long effroi,
Les nymphes de la mer sur l'onde mutinée
Guidaient le fils d'Évandre et la flotte d'Enée.

Voyez, au dixième livre de l'*Énéide*, les nymphes qui avaient été les vaisseaux du héros troyen, venir à la rencontre de sa nouvelle flotte; et Cymodoce, après l'avoir informé des dangers qui menacent Ascagne et l'armée, donner elle-même à sa galère un mouvement plus rapide, en la dirigeant sur la mer.

[12] PAGE 82, VERS 28.

Déjà s'offre aux nochers, sur une mer nouvelle,
Du triple Géryon l'empire fabuleux....

Ce sont les trois îles Baléares, aujourd'hui Majorque, Minorque et Ivice. Les mythologistes en ont fait le domaine d'un géant à trois corps, nommé Géryon.

[13] PAGE 83, VERS 17.

On dit qu'un vieux pilote, à ces mots indiscrets,
De l'aimant méconnu soupçonna les secrets....

C'est en effet un vieux pilote d'Amalfi (dans le royaume de Naples), qui, le premier, paraît avoir appliqué l'aiguille aimantée à la navigation. Il s'appelait Gioja. Quelques écrivains lui ont attribué l'invention de la boussole; mais on croit assez généralement qu'avant lui des missionnaires revenus de l'Asie septentrionale, à travers la grande Tartarie, en avaient apporté la connaissance, au moins imparfaite, dans le nord de l'Europe. Il est certain que les marins des côtes de Normandie et de Bretagne employaient, dès le treizième siècle, l'aiguille aimantée, à laquelle ils donnaient le nom de *marinette*. J'ai dû rappeler le pilote d'Amalfi, en parlant d'une découverte à laquelle il eut certainement quelque part, et qui méritait d'attacher à son nom plus d'éclat et de célébrité. Mais, indépendamment des droits connus de la poésie, j'ai pensé que l'incertitude où l'on est encore sur le véritable inventeur de la boussole en Europe permettait une fiction qui ne blesse directement aucune convenance historique, et qui donne une origine plus élevée à cete découverte, à la fois sublime et mysté-

rieuse, qui a tant influé sur les destinées du genre humain.

[14] PAGE 84, VERS 23.

Que, de ces vastes mers sillonnant la surface,
Il apprît à la toile à conserver sa trace....

Il fallait en effet que l'invention des cartes marines permît au pilote de reconnaître ses traces sur la mer, et de profiter de ses erreurs comme de ses succès, pour que la navigation prît enfin cet essor immense qui fit connaître à l'Europe un nouveau monde et le passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance. Il paraît que les premières cartes marines furent imprimées à Venise.

[15] PAGE 85, VERS 5.

Bientôt de leurs rivaux il dirigea les pas.

L'invention de l'imprimerie, qu'on rapporte communément à l'année 1440, par la vive impulsion qu'elle donna tout à coup à la marche des arts et de l'esprit humain, peut être considérée comme une des causes directes des progrès de la navigation. Elle a d'ailleurs concouru puissamment à la perfectionner, en multipliant les livres, les cartes, les documents historiques, les souvenirs des anciennes entreprises, et en rendant, pour ainsi dire, générales et communes, les connaissances réservées avant elle à un petit nombre d'hommes solitaires et isolés.

[16] PAGE 85, VERS 9.

Il a su nous tracer, par des signes constants,
Et la route des flots et la course des vents...

Les courants, les moussons, les parages où règnent

les vents alizés, sont aujourd'hui fidèlement indiqués sur des cartes dressées par les navigateurs les plus instruits et les observateurs les plus éclairés. La France partage avec l'Angleterre l'honneur d'avoir perfectionné cette science vraiment bienfaisante, qui donne, dans les navigations les plus hardies, une sécurité qu'on n'avait pas autrefois dans les voyages les plus bornés. Il n'y a rien de plus précieux, en ce genre, que les cartes des mers de l'Inde, par d'Aprés, et toutes celles qui ont été levées sur les observations de MM. Borda, Chabert et Fleurieu.

17) PAGE 85, VERS 21.

La Toscane pleura le premier Médicis,
Si grand par ses travaux, et plus grand par ses fils,
Qui vit l'airain tonnant sur sa flotte surprise
Charger de ses débris les marais de Venise...

C'est à Chiozza ou Chioggia, à l'entrée des lagunes de Venise, qu'on employa, pour la première fois, la poudre à canon, dans un combat naval, en 14.... La flotte de Médicis y fut complètement détruite par les Vénitiens. (*Voyez l'Encyclopédie.*)

18) PAGE 86, VERS 3.

Un pilote éclaira les erreurs de l'histoire,
De vingt siècles éteints ranima la mémoire,
Et, devinant la terre au sein des vastes mers,
Justifia Platon et doubla l'univers.

De tous les écrivains de l'antiquité, nul ne s'est expliqué plus clairement que Platon sur l'île Atlantide, que, dans ces temps modernes, on a voulu retrouver dans une partie de l'Amérique. Voici ce que Critias dit à Socrate, dans le dialogue intitulé *Timée*:

« Solon était l'ami intime de Dropidas, notre aïeul. » Dropidas regrettait beaucoup que les affaires publiques eussent détourné Solon du penchant qu'il » avait pour la poésie, et l'eussent empêché de finir » son poëme sur les Atlantides... C'est dans son voyage » en Égypte que Solon avait appris d'un prêtre de » Saïs, ville située à la tête du Delta, de quelle manière glorieuse les anciens Athéniens reprimèrent » une puissance redoutable qui s'était répandue dans » l'Europe et dans l'Asie, par une irruption soudaine » de guerriers sortis de la mer Atlantique. Cette mer » environnait un grand espace de terre vis-à-vis de » l'embouchure du détroit appelé les Colonnes-» d'Hercule. C'était une contrée plus vaste que l'Asie » et la Libye ensemble. De cette contrée au détroit » il y avait nombre d'autres îles plus petites.

» Cette île Atlantide dont je viens de vous parler, » ajouta le prêtre égyptien, étoit gouvernée par des » souverains réunis. Dans une expédition, ils s'em-» parèrent d'un côté de la Libye jusqu'à l'Égypte, et » de l'autre côté, de toutes les contrées jusqu'à la » Tyrrhénie. Nous fûmes tous esclaves, et ce furent » vos aïeux qui nous remirent en liberté : ils condui-» sirent leur flotte contre les Atlantides, et les dé-» firent. Mais un plus grand malheur les attendait. » Peu de temps après, leur île fut submergée; et » cette contrée, plus grande que l'Europe et l'Asie » ensemble, disparut en un clin-d'œil. »

Tel est le récit que Platon met dans la bouche du prêtre de Saïs. Quelques passages de Diodore de Sicile attestent également l'existence de cette île Atlantide; et personne, au siècle de Christophe Colomb, n'avait imaginé, comme l'ingénieux Bailly, d'aller la chercher sous les glaces du nord. Mais quelque confiance qu'on accordât aux anciennes traditions, le caractère et le génie de Colomb étaient des

garants beaucoup plus sûrs du succès de son entreprise.

[19] PAGE 86, VERS 11.

Les îles fortunées
Qu'aux ombres des héros la fable avait données
N'arrêtent plus Colomb dans ses hardis travaux.

Colomb partit de Palos, petit port situé à l'extrémité de l'Andalousie, le 3 août 1492. Il n'avait avec lui que trois navires très-mal armés. Il relâcha d'abord aux îles Canaries, pour y prendre des vivres et réparer ses bâtiments. Ce fut le 6 de septembre qu'il quitta Gomère, et qu'abandonnant les routes suivies par les navigateurs qui l'avaient précédé, il fit voile à l'ouest, et s'avança dans un océan inconnu.

[20] PAGE 86, VERS 23.

Des poissons fendent l'air de leurs ailes humides...

Le poisson volant soutient son vol tant que ses ailes conservent leur humidité. Il plonge dans la mer dès que l'impression de l'air les a desséchées. Les dorades et les bonites dans l'eau, les frégates et l'oiseau du tropique dans l'air, lui font une guerre également destructive.

[21] PAGE 86, VERS 24.

L'herbe flotte et s'étend sur les plaines liquides.

« A quatre cents lieues des Canaries, Colomb » trouva la mer si couverte de plantes, qu'elles res- » semblaient à une prairie d'une vaste étendue; et » elles étaient en quelques endroits si épaisses, que » la marche du vaisseau en était retardée. Les inquié-

» tudes et les alarmes recommencèrent de nouveau. » Les matelots imaginèrent qu'ils étaient arrivés aux » dernières bornes de l'Océan navigable, que ces herbes épaises allaient les empêcher de pénétrer plus » avant, qu'elles cachaient des écueils dangereux ou » une grande étendue de terres submergées. Colomb » s'efforça de leur persuader que cette rencontre devait plutôt les encourager, comme étant signe du » voisinage de quelque terre : en même temps un » vent frais le dégagea de ces herbes. » (*Histoire d'Amérique, par Robertson, tom. I.*)

[23] PAGE 87, VERS 8.

Tous, le fer à la main et l'injure à la bouche,
Accusant de leurs maux son génie immortel,
Redemandent l'Espagne et le toit paternel.

Colomb essayait en vain de déguiser à ses compagnons la longueur du chemin qu'il avait parcouru; celle du temps, qui n'amenait aucune découverte, ne pouvait échapper à de vieux marins, et fatiguait ses soldats, uniquement soutenus par l'avarice et le désir des nouveautés. Colomb eut à souffrir les propos les plus injurieux. L'équipage en tumulte s'était assemblé sur le pont, et redemandait l'Espagne à grands cris. L'amiral, voyant qu'il ne pouvait plus rien se promettre ni de la sévérité ni de la douceur, dit simplement aux séditieux : « Si la terre ne paraît pas » dans trois jours, je me livre à votre vengeance. » On consentit unanimement à lui accorder ce délai, et le Nouveau-Monde fut découvert.

[23] PAGE 87, VERS 24.

Soudain vers l'occident une flamme légère
Frappe l'œil du pilote et brille sur les mers.

Le lendemain de cette insurrection, vers dix heures

du soir, Colomb aperçut une lumière errante, et la fit remarquer à ses compagnons. Chacun suivit ses mouvements. Vers minuit, du léger navire (la *Pinta*) qui devançait les autres, on entendit crier TERRE! mais on avait été si souvent séduit par des illusions semblables, qu'on ne pouvait croire à la réalité. La nuit devenait un supplice: la curiosité, la crainte, la cupidité, l'amour de la gloire, tous ces sentiments réunis augmentaient l'impatience de voir le jour. L'aurore dissipa toutes les incertitudes.

[26] PAGE 88, VERS 23.

Eh bien, tendez la voile; abandonnez cette île
Où l'accueil le plus doux vous offrait un asile.

C'est dans l'archipel des Lucayes, dans une petite île qu'il nomma *San-Salvador*, et dont il prit possession au nom d'Isabelle, que Colomb jeta l'ancre. On frémit involontairement, lorsque, d'un seul regard sur la carte générale, on voit les dangers sans nombre qu'il avoit courus. Depuis plusieurs jours, il naviguait au milieu des écueils, entre les terres basses et noyées de la Floride, et ces petites îles connues aujourd'hui sous le nom général de débouquemens de St.-Domingue. Quelques lieues plus au nord ou plus au sud, ses frêles bâtiments ne pouvaient manquer de périr pendant la nuit dans des parages qu'après trois siècles d'observation et d'expérience les navigateurs ne fréquentent qu'avec les plus grandes précautions. C'est une remarque que je n'ai trouvée chez aucun historien, et qui m'a frappé vivement en naviguant dans ces mers. L'île de *San-Salvador* était couverte de bois quand les Espagnols y abordèrent; ils y reçurent l'accueil le plus hospitalier.

« Les habitans, dit Raynal, vinrent sans armes sur » le rivage; plusieurs entrèrent dans les vaisseaux: » ils examinaient tout avec admiration; on remar- » quait en eux de la confiance et de la gaîté; ils ap- » portaient des fruits; ils mettaient les Espagnols sur » leurs épaules pour les aider à descendre à terre; » ceux des îles voisines montrèrent la même douceur » et les mêmes mœurs. Les matelots que Colomb » envoyait à la découverte étaient fêtés dans » toutes les habitations. Les hommes, les femmes, » les enfants, leur allaient chercher des vivres. On » remplissait du coton le plus fin les lits suspendus » dans lesquels ils couchaient..... Mais c'était de » l'or que cherchaient les Espagnols; ils en virent: » plusieurs sauvages portaient des ornements de ce » riche métal, ils en donnèrent à leurs nouveaux » hôtes, et leur apprirent qu'on le tirait d'une île » voisine, etc. » C'étoit celle d'Haïti, aujourd'hui St.-Domingue.

[25] PAGE 89, VERS 4.

Là, sortant sur trois fronts des gouffres de Neptune,
La terre, qui s'élève en côteaux toujours verts,
Riche d'or et de fruits, ignore les hivers...

L'île d'Haïti, qui fut d'abord nommée Hispaniola, ensuite St.-Domingue, a cent soixante lieues de long sur cinquante et soixante dans sa plus grande largeur. Elle forme à l'ouest deux péninsules qui s'avancent dans le golfe du Mexique, l'une vis-à-vis de Cuba, l'autre vis-à-vis de la Jamaïque. Du côté de l'est, s'élève une troisième presqu'île connue sous le nom de Samana. C'est au mois de décembre que Colomb découvrit St.-Domingue et qu'il y trouva la nature dans toute la pompe de la végétation.

[26] PAGE 89, VERS 18.

L'homme a su se couvrir de ce duvet moelleux
Que livre à ses besoins le cotonnier sauvage....

Le cotonnier est indigène à St.-Domingue ; je l'ai vu sauvage dans plusieurs parties de l'île ; et le coton qu'il produit alors, quoique très-court, est extrêmement fin. Les anciens habitants savaient en faire des tissus qui servaient à l'habillement des femmes ; les hommes étaient généralement nus : les deux sexes se paraient des plumes les plus éclatantes des oiseaux du pays.

[27] PAGE 89, VERS 25.

Le culte était cruel, le pouvoir sans abus.

On sait peu de choses sur la religion des insulaires d'Haïti. Ils adoraient une foule de divinités malfaisantes. Plusieurs rendaient un culte au soleil et aux astres. Les espagnols, qui peut-être ont calomnié leurs victimes, ajoutent qu'on offrait à ces dieux des sacrifices humains. Cependant, de leur aveu, ces peuples étaient doux, timides, sans malignité, presque sans passions. On trouva l'île divisée en cinq nations principales, toutes fort nombreuses. Elles avaient des rois, nommés caciques, d'autant plus absolus qu'ils étaient fort aimés : c'étaient ordinairement des vieillards, dont le courage et la sagesse justifiaient le choix de leurs concitoyens.

[28] PAGE 90, VERS 11.

La beauté leur sourit ; l'amour les environne.

Les femmes du Nouveau-Monde coururent au-

devant des Espagnols, et se livrèrent à leurs caresses avec un emportement qui favorisa toutes leurs entreprises. Ceux qui ont recherché les causes de cette passion, aussi générale que violente, n'en ont trouvé qu'une seule, qui prouve que les peuples sauvages se rapprochent souvent, par des goûts monstrueux, des peuples les plus corrompus. Il faut y joindre sans doute le dégoût d'une existence condamnée aux travaux les plus pénibles, et dont le malheur n'était adouci ni par la considération ni par le plaisir. Quoi qu'il en soit, la cruauté des Espagnols ne diminua point l'empressement des femmes américaines. « On » les vit, dit Raynal, se précipiter sans répugnance » dans les bras de ces étrangers, qui s'étaient fait des » cœurs de tigres, et dont les mains avares dégouttaient » de sang. Tandis que les restes infortunés de ces na- » tions sauvages cherchaient à mettre, entre eux et » le glaive qui les poursuivait, des déserts immenses, » les femmes, jusqu'alors trop négligées, allaient » chercher leurs exterminateurs jusques dans leur » propre camp.... Parmi les causes qui contribuèrent » à la conquête du Nouveau-Monde, on doit compter » cette fureur des femmes américaines pour les Espa- » gnols : ce furent elles qui leur servirent communé- » ment de guides, qui leur procurèrent des vivres, et » qui quelquefois leur découvrirent des conspirations. » La plus célèbre de ces femmes fut Marina, maîtresse » de Cortès. De l'aveu de tous les historiens, elle eut » une influence principale dans tout ce qu'on entre- » prit contre le Mexique » (*Hist. polit. et philos. de Raynal*, t. 3.)

[29] PAGE 90, VERS 12.

Un cacique à leurs pieds dépose sa couronne....

Colomb, qui, dans la plus éclatante et la plus ty-

dacieuse usurpation dont l'histoire ait immortalisé le souvenir, celle d'un monde entier sur ses propres habitants, respecta seul les lois particulières de la justice et de l'humanité, sollicita l'aveu du cacique Guacanahari pour former un établissement dans l'île d'Haïti. Ce prince imprudent reçut sa demande avec transport; il se dépouilla de la couronne d'or qu'il portait, et vint la déposer sur le front de l'amiral. Le malheureux était loin de prévoir que cet hommage était une véritable abdication. Au reste, tant que Colomb s'arrêta dans l'île, il n'y fut commis aucun acte de violence et de cruauté.

30) PAGE 90, VERS 15.

De quarante Espagnols l'audace mémorable
Accablait Haïti d'un joug inexorable,
Osait dicter des lois à vingt peuples divers,
Et partageait déjà le nouvel univers.

L'histoire dit *trente-neuf*. Tandis que l'amiral allait rendre compte à Ferdinand et à Isabelle du succès de son entreprise, ces aventuriers restèrent dans le petit fort de *la Nativité*, construit, avant le départ de Colomb, sur la côte septentrionale de St.-Domingue. On ne sait ce qui doit étonner davantage, de l'inconcevable audace qui fait rester cette poignée d'hommes, à quinze cents lieues de leur patrie, au milieu de vingt nations inconnues et sauvages, ou de l'extravagante férocité qui les porte tout à coup à regarder le pays comme leur domaine, et à traiter ses habitants comme leurs esclaves. Colomb, à son retour, ne trouva que des ruines et des cadavres où il avait laissé des fortifications et des Espagnols; et les éclaircissements qu'il reçut ne lui prouvèrent que trop que la vengeance

avait été long-temps provoquée par l'orgueil, la licence et la tyrannie de ses malheureux compagnons.

[31] PAGE 90, VERS 25.

Et reçut de la main qui lui sauva le jour
Un empire innocent embelli par l'amour.

L'aventure qui m'a fourni l'épisode d'Alvar et d'Ozama n'est pas historiquement prouvée. Voici cependant ce qu'a écrit M. de Langeac, dans une notice très-bien faite sur Christophe Colomb. « Une » ville nouvelle étonna l'amiral à son retour. De » toutes celles que ces climats ont vu s'élever, il » n'en est pas une qui ne doive son origine à l'injuste » droit du plus fort : celle-ci, peut-être, est la seule » qui ne présente pas une propriété criminelle; » Santo-Domingo, dont l'île entière a pris le nom, » doit sa naissance au libre hommage de l'amour. Un » jeune Arragonais, que la loi de l'honneur avoit rendu » coupable de la mort d'un ami, vivement troublé de » ce meutre, s'était enfoncé dans l'épaisseur des » bois : là, marchant sans dessein, égaré par sa dou- » leur, un sentier qu'il suivit au hazard le conduisit » à la mer. Il côtoyait tristement ses bords, quand il » se vit arrêté par l'embouchure de l'Ozama. La rive » du fleuve était habitée par une bourgade indienne ; » une femme y commandait. Elle reçut l'Espagnol » avec bonté; sa tristesse, son jeune âge, l'intéres- » sèrent à son sort : elle s'empressa de le retenir » auprès d'elle. Cette affection, que le premier mo- » ment fit naître, ne tarda pas à devenir plus vive; » et malgré les horreurs dont ses pareils s'étaient » rendus coupables, tout fut oublié pour l'amour : » le jeune européen fit aimer sa nation entière. Elle » le pressa d'engager les Espagnols à venir s'établir

» dans cette contrée, et ne voulut que la main de son
» amant pour prix des terres immenses qu'elle lui
» cédait. On reconnut bientôt l'avantage de cette
» position. Un ciel pur, une terre féconde, un port
» sûr et commode, et surtout le voisinage des mines,
» décidèrent le frère de l'amiral : le plan de la nou-
» velle ville fut tracé, et Santo-Domingo reçut en peu
» de temps presque tous les Espagnols établis dans
» l'île. » (PRÉCIS HIST. SUR COLOMB, *joint à une épître intitulée :* COLOMB DANS LES FERS A FERDINAND ET ISABELLE, *ouvrage couronné par l'Académie de Marseille.*)

Tel est le récit de M. de Langeac, qu'on trouvera peut-être un peu poétique ; voici maintenant celui de M. Moreau de St.-Méry, qui l'est beaucoup moins. Les recherches laborieuses de cet écrivain sur l'île de St. Domingue ne négligent aucun détail.

« La ville de Santo-Domingo, dit-il, fut originai-
» rement fondée sur la rive est de l'Ozama, en 1494,
» par Barthélemi Colomb, qui lui donna le nom de
» Nouvelle-Isabelle, auquel a succédé celui de Santo-
» Domingo, on ne sait à quelle époque ni à quelle
» occasion, à moins qu'on n'adopte ce que j'ai rap-
» porté d'après quelques auteurs, que Christophe
» Colomb donna à la nouvelle ville le nom de son
» père. Les habitants de la ville d'Isabelle, fondée par
» Christophe Colomb en 1493, sur la côte nord de
» St.-Domingue, en mémoire de la reine d'Espagne
» alors régnante, passèrent à la Nouvelle-Isabelle en
» 1496. On assure qu'ils y furent attirés par une In-
» dienne, princesse de la rive nord-ouest de l'Ozama,
» devenue épriſe d'un déserteur espagnol nommé Mi-
» chel Diaz, qui, après avoir commis un meurtre,
» s'était sauvé dans les lieux où elle commandait en-
» core. On prétend même qu'elle l'épousa, et qu'elle

» fut baptisée sous le nom de Catherine. » (*Descript. de St.-Domingue par M Moreau de St.-Méry, t. I.*)

On peut choisir entre ces deux récits et le mien, qui n'est peut-être pas moins vrai, et qui du moins est aussi vraisemblable.

[32] PAGE 91, VERS 12.

Le plantain jaunissant sous la feuille agitée,
Sans cesse reproduit par un arbre nouveau.

Le plantain ou la banane commune, qu'il faut distinguer de la figue banane, plus douce et plus délicate, est un des fruits les plus utiles de St.-Domingue. L'arbre qui le produit a six ou sept pieds d'élévation; ses feuilles rassemblées en petit nombre au sommet de la tige se courbent et se balancent par leur propre poids, et se dessèchent successivement; elles sont minces, très-lisses, vertes en dessus, plus pâles en dessous. Au bout de neuf mois le bananier, qui est indigène et prodigieusement multiplié à St.-Domingue, pousse du milieu de ses feuilles un jet de trois ou quatre pieds de longueur, qui se couvre de fleurs, dont le pistil devient ensuite un fruit charnu, allongé, légèrement arqué, couvert d'une pellicule jaune et épaisse, rempli d'une substance pulpeuse, jaunâtre, un peu sucrée et très-nourrissante. L'assemblage de ces fruits portés sur une seule tige s'appelle un *régime* de bananes : dès qu'il est cueilli, cette tige se dessèche et fait place à de nouveaux rejetons qui sortent de la racine, et fleurissent neuf mois après, ou plus tard lorsqu'ils sont transplantés. On ne connaît pas d'autre manière de reproduire le bananier, qui ne donne jamais de graine.

[33] PAGE 91, VERS 14.

Et l'utile roseau
Que le feu change en miel dans l'urne bouillonnante...

L'aventure du jeune Arragonais, auquel j'ai donné le nom d'Alvar, s'est passée entre 1492 et 1496; je l'ai rapprochée de la première époque; mais la canne à sucre, que je désigne dans ce vers, ne fut transportée à St.-Domingue que vers 1500. Il est vrai qu'elle s'y multiplia tellement, que peu d'années après les plaines de l'est en furent couvertes; et cependant les premiers Espagnols qui se fixèrent dans l'île étaient bien loin de s'occuper de sa culture.

[34] PAGE 91, VERS 21.

D'un vieux acacia les rameaux odorants...

L'arbre qu'on appelle de ce nom à St.-Domingue diffère beaucoup de l'acacia d'Europe. Ses rameaux sont hérissés d'épines; et ses petites fleurs jaunes, d'une forme ronde, donnent une odeur agréable. J'en ai vu plusieurs dans les pays méridionaux, où les amateurs les conservent parmi les arbustes odoriférants. A St.-Domingue, c'est un bel arbre, communément assez élevé, et presque toujours chargé de jolies fleurs, dont les colibris et les oiseaux-mouches respirent le suc et le parfum.

[35] PAGE 91, VERS 25.

La nature épuisée aux hôtes de ces bois
Prodigua la parure et refusa la voix.

Les oiseaux de l'Amérique méridionale, dont le plumage est si brillant, n'ont pas, comme ceux des

climats tempérés de l'Europe, une voix douce et flexible. Il y a cependant à St.-Domingue une espèce de moqueur, que les habitants du pays nomment rossignol : son chant ne manque ni d'éclat ni de légèreté; mais il rappelle souvent par des sons aigres et criards que la zône torride n'a jamais entendu le véritable chantre du printemps.

[36] PAGE 92, VERS 2.

Alvar n'y trouvait point ces fragiles trésors
Qui fleurissent pour nous jusqu'au sein des montagnes.

Aucune des fleurs qui sont l'ornement des nos jardins n'est indigène à St.-Domingue, il y en a même fort peu qui soient particulières au pays. J'ai vu des roses, dans la partie de l'île où les colons français avoient naturalisé les plantes de leur patrie, qui ramenaient souvent leur pensée vers l'Europe. Mais soit vice du climat, soit manque de soins éclairés, les essais qu'on a faits pour y multiplier nos fleurs et nos fruits ont toujours médiocrement réussi.

[37] PAGE 94, VERS 14.

Deux fleuves confondus non loin de ces remparts
Peignaient des nations l'alliance nouvelle...

La ville de Santo-Domingo est située près du confluent de l'Isabelle et de l'Ozama, dont la jonction a la forme d'un Y. Chacune de ces rivières en reçoit d'autres moins considérables, et un nombre infini de petits ruisseaux; elles forment devant la ville un mouillage capable de recevoir de très-gros navires. L'Ozama, devant Santo-Domingo, a la largeur de la Charente devant Rochefort, et pendant l'espace d'une lieue on y trouve depuis quatorze jusqu'à vingt-quatre

pieds de profondeur; mais à son embouchure, une barre dangereuse ne permet l'accès de la passe qu'aux bâtiments qui tirent au plus douze à treize pieds d'eau.

[38] PAGE 94, VERS 23.

Colomb, qui les guida vers ces plages fertiles,
De l'Ebre et du Bétis voyait alors les villes
Par un juste triomphe honorer ses travaux.

L'entrée de Colomb à Palos, et son voyage depuis cette ville jusqu'à Barcelone, où la cour se trouvait alors, fut un triomphe continuel. Une foule immense lui servait d'escorte, les chemins retentissaient des chants et des acclamations des peuples qui couraient au-devant de lui, et quittaient tout pour se trouver à son passage. Quand il approcha de Barcelone, la ville entière, les courtisans même, allèrent fort loin à sa rencontre; l'enthousiasme gagna jusqu'aux souverains. Colomb leur présenta les insulaires qui l'avaient suivi volontairement; on étala devant le trône des rois des balles de coton, des roseaux d'une hauteur extraordinaire chargés d'oiseaux inconnus, des lames d'or, des lingots énormes. Dans cette audience pompeuse, Ferdinand et Isabelle voulurent que Colomb fût assis et couvert devant eux, comme un grand d'Espagne; on l'accabla de caresses et d'honneurs. Ceux qui avaient si long-temps contrarié ses projets, ceux même que son triomphe enivrait de jalousie, affectèrent de le traiter comme ses admirateurs. Mais la vanité ne se manqua point à elle-même dans cette grande occasion, elle fit donner à Colomb des lettres de noblesse: « Et, comme si la gloire avait besoin de titres, dit M. de Langeac, les rois crurent de bonne foi qu'eux seuls venaient d'anoblir un grand homme. »

[39] PAGE 95, VERS 24.

Et son doigt, confident des secrets de Neptune,
Vers le pôle ennemi cessant d'être incliné,
Annonce un nouveau monde au pilote étonné.

Les variations de la boussole se firent également sentir dans le premier voyage de Colomb. Je ne les ai placées ici que pour les réunir aux autres phénomènes qui rendirent si remarquable ce second voyage, (le troisième de Colomb, dans l'ordre historique.) On toucha aux îles du Cap-Vert; et cherchant les vents alizés qui soufflent entre les tropiques, on s'avança jusqu'à cinq dégrés de la ligne. Les violentes chaleurs de ces parages jetèrent l'épouvante parmi les Espagnols. Ils se persuadaient que leurs vaisseaux allaient s'embraser. Leurs alarmes, le manque d'eau, et les tourments d'une goutte obstinée, décidèrent Colomb à regagner le nord : il aborda bientôt après aux bouches de l'Orénoque.

[40] PAGE 97, VERS 13.

La flotte enfin s'élance; et voguant sans efforts,
Du fougueux Orénoque elle touche les bords.

L'impétuosité de ce fleuve est telle, qu'il traverse les plus fortes marées, et qu'à dix ou douze lieues de son embouchure il conserve encore la douceur de ses eaux. Ce phénomène rappelle les beaux vers de St.-Lambert:

L'Orellane, l'Indus, le Gange, le Zaïre,
Repoussent l'océan qui gronde et se retire.
(LES SAISONS, CH. II.)

L'étendue et la rapidité de l'Orénoque (c'est le

même fleuve que l'Orellane), firent conjecturer à Colomb qu'il prenait sa source dans une terre immense. Il suivit la côte, descendit dans plusieurs golfes, et le continent fut découvert.

(41) PAGE 97, VERS 20.

Du nouveau continent les tribus étonnées
Pour la première fois contemplent ces mortels...

En effet, ce voyage de Colomb est de 1496; et ce ne fut qu'en 1509 qu'Alphonse Ojeda, et après lui Américo Vespuce, l'un de ses compagnons, abordèrent à ce même continent. Le premier y fit quelques établissements; le second descendit vers le sud de l'Orénoque, et présenta les terres qu'il reconnut comme une découverte nouvelle.

(42) PAGE 98, VERS 5.

Par ses vastes succès son génie enhardi
Se trouvait à l'étroit dans le globe agrandi,
D'un océan nouveau méditait la conquête....

Tandis que l'envie, à la cour d'Espagne, était à la veille de dépouiller Colomb de son commandement et du prix de ses travaux, cet homme infatigable cherchait une nouvelle carrière pour agrandir encore ses découvertes. Il avait deviné, par la seule impulsion de son génie, qu'au-delà du continent qu'il avait trouvé, il existait un autre océan qui devait aboutir aux Indes orientales. Il pensait que les deux mers devaient avoir une communication : l'injustice atroce qui le fit ramener en Espagne chargé de fers n'étouffa point dans son âme ardente le désir de vérifier ses conjectures; et malgré son mépris pour un tyran aussi avide qu'ingrat, il fit un quatrième voyage, et recon-

nut, en 1502, toutes les côtes du Darien, avec les périls les plus éminents et les fatigues les plus excessives. Ce fut son dernier effort, et cet effort n'eut aucun résultat.

(43) PAGE 98, VERS 23.

Mais ces fers, dont l'outrage étonne encor l'histoire,
De ses maîtres ingrats ont flétri la mémoire;
Et leurs anneaux, sacrés pour la postérité,
Enchaînent ses tyrans à l'immortalité.

Il faut abhorrer la mémoire de Ferdinand, et même celle d'Isabelle, long-temps plus équitable envers Colomb, lorsqu'on se rappelle l'indigne traitement que subit ce grand homme, après avoir donné un nouveau monde aux souverains de la Castille et de l'Arragon. Le cri de l'indignation publique le vengea de ses tyrans: mais leur barbare ingratitude dut laisser dans son âme un sentiment bien cruel et bien profond. M. de Langeac en a mis l'énergique expression dans la bouche même de Colomb, à la fin de cette épître dont j'ai parlé plus haut. L'on me saura gré de citer ici les beaux vers qui terminent cette pièce trop peu connue. Colomb s'adresse à Ferdinand et à Isabelle, encore meurtri des chaînes dont Bovadilla l'avait chargé, lorsque les rois affectaient de désavouer cet insolent ministre de leur barbarie:

Non, je ne veux pas même, à vos bienfaits rebelle,
Vous laisser réparer cette offense cruelle:
Je veux être opprimé; je suis fier de souffrir;
Je n'ai rien obtenu, qu'un monde à découvrir.
L'honneur m'a trop payé; mes fers sont ma richesse;
Près de moi suspendus, ils me suivront sans cesse:
Mon bonheur avec eux sera de m'irriter;
Chaque jour à mes fils je veux les présenter:

Je veux, dans le tombeau quand il faudra descendre,
Qu'avec moi renfermés ils pèsent sur ma cendre;
Qu'un jour l'homme accablé sous d'injustes revers
S'indigne et se console en retrouvant mes fers;
Qu'ils rappellent aux rois mon nom, ma récompense,
Et servent à l'envi ma gloire et ma vengeance.

Colomb termina sa carrière à Valladolid, en 1506, âgé de cinquante-neuf ans. Ses forces physiques étaient très-affaiblies, mais ses facultés morales n'avaient encore rien perdu de leur énergie. « Telle fut, dit » Raynal, la fin de cet homme singulier, qui avait » étonné l'Europe, en ajoutant une quatrième partie » à la terre, ou plutôt une moitié du monde à ce » globe si long-temps dévasté et si peu connu. La » reconnaissance publique aurait dû donner à cet » hémisphère étranger le nom du premier navigateur » qui y avait pénétré : c'était le moindre hommage » qu'on dût à sa mémoire. Mais, soit envie, soit inat- » tention, soit jeu de la fortune, qui dispose aussi » de la renommée, il n'en fut pas ainsi : cet honneur » était réservé au Florentin Américo Vespuce, quoi- » qu'il ne fît que suivre les traces d'un homme dont » le nom doit être placé à côté des plus grands noms. » Ainsi le premier instant où l'Amérique fut connue » du reste de la terre fut marqué par une injustice; » présage fatal de toutes celles dont ce malheureux » pays devait être le théâtre. » (*Hist. polit. et phil.* t. III.)

44) PAGE 99, VERS 9.

D'or, de sang et de pleurs ses tyrans altérés,
Autour du Cibaö, dans ses flancs déchirés,
Ont enterré vivants ses habitants timides.

Les montagnes du Cibaö, les plus considérables de St.-Domingue, sont remplies de mines, que les

Espagnols abandonnèrent pour celles du Mexique et du Pérou. Avant l'arrivée des conquérants, les insulaires ramassaient dans les torrents la plus grande partie de l'or qu'ils faisaient servir à leur parure : les hommes féroces qui passèrent dans ces contrées leur imposèrent d'autres travaux, surtout après la disgrâce et la mort de Colomb qui les protégea toujours, et qui souvent adoucit leur infortune. Raynal fait une peinture effrayante de la barbarie des Espagnols : « Les indiens, dit-il, étaient accouplés au travail » comme des bêtes. On faisait relever, à force de » coups, ceux qui pliaient sous leurs fardeaux. Il n'y » avait de communication entre les deux sexes qu'à » la dérobée. Les hommes périssaient dans les mines, » et les femmes dans les champs que cultivaient leurs » faibles mains. Une nourriture malsaine, insuffi- » sante, achevait d'épuiser des corps excédés de fa- » tigues. Le lait tarissait dans le sein des mères. Elles » expiraient de faim, de lassitude, pressant contre » leurs mamelles desséchées leurs enfants morts ou » mourants. Les pères s'empoisonnaient. Quelques- » uns se pendirent aux arbres après y avoir pendu » leurs fils et leurs épouses. Leur race n'est plus..... » Il faut que je m'arrête ici un moment. Mes yeux » se remplissent de larmes, et je ne vois plus ce que » j'écris. » (*Hist. polit. et phil. tom.* III.)

Il peut y avoir ici de l'exagération. Raynal n'en est presque jamais exempt dans ces morceaux d'éclat, où son style est plutôt celui d'un orateur passionné que celui d'un historien impartial ; mais il faut avouer que le fonds de ce tableau terrible est malheureusement trop fidèle. Les premiers colons de St.-Domingue furent pris en Espagne, dans les prisons, parmi des criminels condamnés à la mort ou à l'infamie. L'union de ces malfaiteurs avec le reste des premiers aventuriers qui avaient passé en Amérique y forma l'une des

races les plus dénaturées qui aient jamais déshonoré l'histoire des hommes. Il serait absurde et atroce de juger les Espagnols du siècle de Charles-Quint par l'épouvantable férocité des brigands que leur pays vomissait alors dans le Nouveau-Monde. Quelle est la nation qui consentirait à être jugée sur quelques individus et sur certaines époques? Des souvenirs trop récents doivent nous rendre équitables; et sans absoudre les Espagnols de tous les crimes qui ont souillé la conquête de l'Amérique, il faut reconnaître que la plus grande partie de ces forfaits à jamais déplorables appartient au temps, aux circonstances; ou à des scélérats qui ne sont d'aucune nation, parce que chez tous les peuples ils sont la honte de la nature et de l'humanité.

45) PAGE 99, VERS 19.

Las-Casas lui prêtait sa voix tendre et fidèle.

C'est en 1516 que cet homme immortel, nommé protecteur des Indiens par le ministère espagnol lui-même, commença sa carrière de bienfaisance; et c'est en 1542, après la conquête du Mexique, qui fut terminée vers 1522, et celle du Pérou qui le fut en 1536, que Las-Casas, témoin de toutes les deux, vint plaider devant Charles-Quint la cause de vingt nations soumises et opprimées. Son éloquence impétueuse entraîna le jeune monarque, et fit révoquer une partie des lois cruelles portées, à différentes époques, contre les peuples du Nouveau-Monde. Sa vie entière fut consacrée à leur défense. C'est Las-Casas qui a fourni à Voltaire le modèle d'*Alvarès* (dans *Alzire*); et le pinceau brillant du poète n'a fait que rendre les traits de ce grand homme dans leur vénérable simplicité. Son nom suffit à la gloire de son siècle et de sa nation.

[16] PAGE 100, VERS 17.

« Là, c'est le destructeur du trône mexicain
» Qui sur un lit de feu couche Guatimozin... »

Guatimozin, neveu du foible et malheureux Montezuma, montra le plus grand courage dans la défense de Mexico, et fut pris les armes à la main. « Un » financier espagnol, dit Raynal, imagina que ce » jeune prince avait des trésors cachés; et pour le » forcer à les déclarer, il le fit étendre sur des charbons ardents. Son favori, livré à la même torture, » lui adressait de tristes plaintes; *et moi*, dit l'empereur, *suis-je sur des roses?* mot comparable à » tout ce que l'histoire a transmis à l'admiration des » hommes. » La justice et la vérité prescrivent d'ajouter que c'est la seule cruauté inutile qui pèse sur la mémoire de Cortès. C'est beaucoup trop, sans doute; mais ce n'est pas assez pour empêcher de reconnaître, dans cet Espagnol, un des plus grands caractères et des plus audacieux génies que les temps modernes puissent opposer à l'antiquité.

[17] PAGE 100, VERS 24.

« Bientôt ses compagnons, jaloux de son partage,
» Enfoncent à l'envi le poignard dans son sein,
» Frappent et sont frappés par le fer assassin.

Ce fut le 26 juin 1541, que le conquérant du Pérou fut massacré tranquillement par dix-neuf conjurés, ses compagnons d'armes, au milieu d'une ville qu'il venait de fonder, et qui n'était encore peuplée que de ses amis, de ses parens, de ses soldats et de ses serviteurs. Quelle leçon pour l'ambition satisfaite! Sa mort fut suivie d'une guerre sanglante, dans laquelle ses meurtriers, à la tête d'une armée nombreuse, se déclarèrent en révolte ouverte contre l'Espagne. Mais la division se mit parmi eux: ils s'entr'égorgèrent; le jeune Almagro, et Pedro Alvarès,

les deux chefs les plus considérables, se combattirent avec acharnement. Vaca de Castro, arrivé d'Europe pendant leurs discussions, s'empara du gouvernement, rétablit l'ordre public, et fit périr sur l'échafaud tous ceux des assassins de Pizarre qui n'avaient pas perdu la vie les armes à la main.

(46) PAGE 102, VERS 5.

Et l'Espagne en démence, au milieu des bourreaux...

Le tribunal de l'inquisition, récemment établi, remplissait alors l'Espagne de terreurs politiques et d'assassinats religieux. Nous ne répèterons pas sur cette institution, jugée depuis long-temps, des déclamations devenues triviales malgré leur éloquence; mais il doit être permis d'observer qu'outre les maux directs et incalculables que l'inquisition fit à l'Espagne dans ce malheureux temps, tels que l'expulsion des Maures soumis, l'extermination des Juifs, l'anéantissement des manufactures, l'affaiblissement du commerce et de la population, elle eut encore une influence morale sur le caractère national. C'est cette influence qui semble avoir glacé tous les cœurs et fermé si long-temps l'oreille du prince et de la nation aux cris de l'Amérique opprimée. Marmontel a fort bien remarqué que des scènes d'horreur qui se passaient à deux mille lieues ne pouvaient guère émouvoir des hommes qui voyaient tous les jours leurs concitoyens traînés sur le bûcher. Il faut l'avouer à l'honneur du siècle qui vient de finir, la raison publique a fait assez de progrès en Espagne pour y réprimer la puissance toujours dangereuse de ce tribunal sanglant; et peut-être, dans la disposition actuelle des esprits, le retour du fanatisme religieux y est moins à craindre que l'oubli des véritables principes de la religion, sur lesquels reposent l'ordre et le repos général de la société.

ARGUMENT

DU CHANT TROISIÈME.

PARALLÈLE *de l'agriculture et de la navigation : l'une ne donne que des jours tranquilles, l'autre agite l'âme jusqu'au sein du repos. Émulation des navigateurs. Rivalité des puissances commerçantes et maritimes. A peine les Espagnols ont-ils découvert le Nouveau-Monde, que les Portugais vont chercher l'Orient par des routes inconnues. Renaissance de l'astronomie. Application de l'astrolabe à la navigation. Voyage de Vasco de Gama. Découverte des Indes ; tableau de ces belles contrées. Conquêtes immenses des Portugais ; leur barbarie et leur décadence. Naufrage d'Emmanuel de Souza et de Léonore de Sà.*

LA NAVIGATION,

POËME.

CHANT TROISIÈME.

Oui, je reviens encore au spectacle des flots;
Un charme douloureux m'attache à ces tableaux:
Leur sombre majesté dans mon âme oppressée
Attendrit les regrets, élève la pensée,
Mobile comme l'onde au sein des vastes mers:
Que de fois, du sommet de ces rocs entr'ouverts
Dont les flancs caverneux semblent vomir l'orage,
Contemplant à mes pieds les débris du naufrage,
Sur un trone dépouillé de ses rameaux mouvants,
Au cri des alcyons, au murmure des vents,
Pleurant de mes beaux jours l'illusion ravie,
La tempête m'offrit l'image de ma vie!
Et quand des flots calmés le miroir onduleux
D'un soleil bienfaisant réfléchissait les feux;
Quand l'onde était sans trouble et l'auster sans haleine,
Le fragile canot qui, sur l'humide plaine
Dans ce calme trompeur, élancé loin du port,
A la foi du zéphyr abandonnait son sort,
Errant sur mille écueils sans crainte et sans défense,
A mon cœur agité rappelait mon enfance,

Et d'un âge trop court les souvenirs touchants.
Sans doute il est plus doux de féconder les champs :
Je connais tes bienfaits, divine agriculture,
Seul art dont les présents soient ceux de la nature!
L'homme te doit des jours purs comme tes trésors,
Des plaisirs sans dangers, des succès sans remords,
Des conquêtes de paix que la vertu révère.
Ah! que n'ai-je un asile obscur et solitaire,
Où, de cet art chéri l'innocente douceur
Repose ma pensée et console mon cœur!
Quand pourrai-je, éloigné du bruit et des alarmes,
D'un studieux loisir goûter enfin les charmes,
Sous le chaume ignoré retrouver le sommeil;
Tantôt, de la nature observant le réveil,
Voir l'aurore naissante arroser les campagnes,
Et l'humide vapeur fumer sur les montagnes;
Tantôt suivre les pas et les jeux des pasteurs,
Et reconnaître encor dans leurs antiques mœurs,
Ces tableaux de Thompson, ces scènes de Virgile,
Qu'ont embellis pour nous Saint-Lambert et Delille!
Muses, qui m'inspirez, tels sont mes derniers vœux.
L'art des navigateurs, plus fier et moins heureux,
A des plaisirs si doux ne borne point sa gloire.
Des maux les plus cruels effaçant la mémoire,
A peine a-t-il touché des rivages chéris,
Qu'il ramène aux dangers ses ardents favoris.
Je les ai vus tremblants au milieu des tempêtes,
Quand le vent du midi, mugissant sur nos têtes,

D'un ciel tumultueux nous cachait les flambeaux,
Et forçait le pilote à fuir devant les flots :
Un deuil morne et profond accablait son courage ;
Il jurait dans son cœur qu'échappé du naufrage
Il allait, abjurant ses projets insensés,
Consacrer un autel à ses lares fixés :
Eh bien ! il a revu le sol de sa patrie ;
Ses amis, son vieux père, une épouse attendrie,
Ont par des soins touchants accueilli son retour ;
Déjà ses vœux secrets ont trompé leur amour :
Dans le calme des nuits, son âme impatiente
Entend le gouvernail et sa trace bruyante
Qui fuit en bouillonnant sur les flots divisés ;
Il lui semble que l'onde et le ciel apaisés,
Témoins de ses plaisirs, condamnent sa tendresse ;
Les succès d'un rival accusent sa paresse ;
Il se lève, il s'éloigne, et renonce au bonheur.
Entrainés comme lui par un espoir trompeur,
Les peuples ont voulu, dans leur nouveau délire,
Sur la mer frémissante établir leur empire.
On les a vus braver, pour des trésors douteux,
Le pôle et ses frimas, le cancer et ses feux,
Tyranniser les flots devenus leurs conquêtes,
Et le fer à la main disputer des tempêtes.
En vain la mer, brisant leur joug impérieux,
Engloutit quelquefois ses maîtres orgueilleux ;
Leur folle ambition, qu'irritent ces naufrages,
Usurpe insolemment son onde et ses rivages,

Et prétend régner seule aux lieux qu'elle a soumis.[3]
Mais souvent, à ses yeux, ses rivaux affermis
Par des travaux vainqueurs partagent sa puissance,
Ou vers d'autres climats leur courage s'élance.
Ainsi, quand la Castille, en ses vastes desseins,
Fixait son ancre avide aux bords américains,
Les hardis Portugais, sur les vagues rebelles,
Couraient vers l'Orient par des routes nouvelles,
Et bientôt de l'Espagne égalant les succès,
Rivalisaient d'orgueil, de gloire et de forfaits.
Sous des astres brûlants, leur audace guerrière
A du double tropique affronté la barrière;
Ils vont livrer l'Asie à de nouveaux combats.
O qui pourra jamais, s'attachant à leurs pas,
Suivre aux champs de l'Indus leurs fatales conquêtes?
Près du cap redoutable où grondent les tempêtes,
Qui peindra l'Océan, solitaire et jaloux,
Abaissant devant eux ses flots et son courroux?
O toi, qu'ils invoquaient sur l'onde asiatique,
Nymphe de Mondégo, déité poétique,
Répète-moi plutôt ces vers pleins de douceur
Que t'apprit Camoëns dans tes jours de bonheur:[4]
Ah! que ne puis-je, aux lieux où chantait ton poète,
Ranimer les accents de sa lyre muette,
Et retrouver encor, sur ces bords qu'il aima,
Près du cyprès d'Inès les lauriers de Gama!
Sous le ciel toujours pur de la Lusitanie,
Déjà, depuis long-temps, l'immortelle Uranie

Près des rives du Tage avait fixé sa cour.[15]
Ses sublimes leçons, dans cet heureux séjour,
Du pilote attentif éclairant la mémoire,
Ramenaient ce bel art qu'aux siècles de leur gloire,
Du sommet de leurs tours et du pied des autels,
La Chaldée et l'Égypte apprirent aux mortels.[16]
Un prince, triomphant du Maure et de l'Arabe,
Conquit sur les vaincus le savant astrolabe,[17]
Qui des cieux enflammés mesure la hauteur;
Et qui, du nautonnier sage modérateur,
Consultant tour à tour la nuit et la lumière,
Lui marque sur les flots sa place et sa carrière.
Bientôt des Portugais le courage agrandi
Montra leur pavillon sous les feux du midi,
Du rivage africain parcourut l'étendue,
Et démentit l'erreur en tous lieux répandue
Qu'un soleil dévorant, dans ces sables déserts,
Consumait la nature et bornait l'univers.[18]
Mais de faibles tribus, sur ces plages arides,
Ne pouvaient retenir les conquérants avides
Qui cherchaient de l'Indus les chemins oubliés.
De leurs premiers travaux les récits publiés,
D'un prince ambitieux fixèrent l'espérance;
Il appelle Gama, Gama dont la vaillance[19]
Dirige également sa flotte et ses soldats :
« Tu le vois, lui dit-il, l'hymen et les combats,
» De l'Espagne ennemie élevant la fortune,[19]
» Frappaient déjà les rois d'une crainte commune;

» Et voilà ses vaisseaux qui, par d'heureux efforts,
» A son pouvoir fatal, qui pèse sur nos bords,
» D'un second hémisphère ajoutent la richesse.
» Ce colosse orgueilleux, qui nous touche et nous presse,
» Peut un jour accabler nos citoyens tremblants;
» Lisbonne menacée implore tes talents:
» Pour la sauver du joug, agrandis son empire;
» Que Ferdinand la craigne, et que Colomb t'admire:
» L'Occident sans défense est tombé sous leurs coups;
» Va ravir l'Orient à nos rivaux jaloux;
» Que son commerce antique, égaré dans sa course,
» Coule enfin pour nous seuls, et nous livre sa source.
» Va, dis-je; et que l'Espagne, aux yeux de l'univers,
» Nous cède la moitié de l'empire des mers. »

Aux champs de Marathon la Grèce triomphante,
Le nom de Milthiade et sa gloire éclatante,
Du jeune Thémistocle excitant le réveil,
Par des rêves jaloux fatiguaient son sommeil:
Tel Gama, tourmenté d'un sentiment sublime
Au seul nom de Colomb qui l'irrite et l'anime,
Voudrait de son rival, par un effort vainqueur,
Payer de tout son sang la gloire et le malheur.
Il part: quatre vaisseaux, guidés par son courage,
De l'immense Océan vont tenter le partage:
Tout le peuple, attendri par ses nobles adieux,
Suit ses mâts fugitifs de la voix et des yeux;
Tout déplore son sort, et d'un sinistre augure [1]
L'amour et la douleur prolongent le murmure.

Gama ne l'entend plus : ses compagnons soumis
Le suivent sans effroi, loin de ces bords amis,
Où de ses vœux craintifs l'espoir les accompagne.
Les colonnes d'Hercule et les monts de l'Espagne
Ont disparu pour eux sous le vaste horizon :
Les vents sifflent alors; le fougueux aquilon
Brise sur les vaisseaux la vague déchaînée ;
Le timon crie et fuit; et la flotte entraînée
Va chercher cet asile où de leurs faibles mains
Les filles d'Hespérus cultivant ses jardins [13]
Gardent ce fruit doré, cette pomme éclatante,
Monument éternel du malheur d'Atalante.
Tandis que, sur ces bords, les prudents matelots
Réparent à l'envi les outrages des flots,
Et des vaisseaux battus par les mers ennemies
Font gémir sous le fer les poupes affermies,
Du rivage bruyant Gama s'est écarté.
Le silence rêveur, la douce liberté,
De l'arbre aux pommes d'or le salutaire ombrage,
Ont arrêté ses pas dans le fond d'un bocage :
Là, son esprit chargé du poids de ses travaux
Le dépose un moment dans les bras du repos.
O toi qui, du malheur combattant le génie,
Divises chaque jour le fardeau de la vie,
Consolateur de l'homme et confident des dieux,
Sommeil! combien de fois ton sein mystérieux,
Par leur ordre secret s'ouvrant aux yeux du sage,
D'un avenir certain lui présenta l'image!

Gama livrait à peine à ce calme enchanteur
Ses sens appesantis par l'aride chaleur
Qu'agité tout à coup d'un songe prophétique
Il crut de l'Immaüs toucher la cime antique:[13]
Un auguste vieillard, couronné de roseaux,
Du sommet de ces monts précipitait les eaux;
Les forêts s'inclinaient sur son front vénérable:
Fleuve majestueux, son urne inépuisable
A l'ombre d'un autel s'épanchait en torrents;
Réunis sur ses bords, vingt peuples différents
Adoraient les bienfaits de sa source ignorée;
Et des prêtres, sortant de son onde sacrée,
Épurés par ses flots, portaient à ses genoux
Les tributs de l'Asie et l'encens le plus doux.
Le dieu les repoussait, et sa douleur profonde
Semblait verser des pleurs sur son urne féconde:
« Allez, s'écria-t-il, pontifes innocents!
» N'aigrissez point mes maux par des vœux impuissants;
» Les temps sont accomplis, le destin se déclare.
» Aux bords de l'occident je vois un peuple avare,
» Qui, pour nous apporter et ses lois et ses fers,
» D'armes et de vaisseaux charge le sein des mers.
» A son fatal courage il n'est plus de barrière:
» D'Ulysse et de Lusus postérité guerrière,[14]
» Il en a surpassé les fabuleux travaux.
» Dans nos champs opprimés vous verrez ses drapeaux.
» En vain l'Indus frémit et l'Hydaspe murmure,
» D'une conquête encore il faut subir l'injure:

» Cédons; et, si le sort vous ravit vos honneurs,
» Gardez au moins vos dieux, vos vertus et vos mœurs. »
Il dit, et disparaît comme une ombre légère.
Le héros se réveille; un nouveau jour l'éclaire:
Son frère, ses amis, ranimés à sa voix,
Bien sûrs que le ciel même a réglé leurs exploits,
Aux crédules nochers inspirent leur courage:
Avec des cris de joie on quitte le rivage,
Comme si désormais les vents respectueux
Allaient, du sein des flots abaissés devant eux,
Guider la proue errante aux climats de l'aurore.
Mais combien de périls l'en éloignent encore!
La tempête obstinée en garde les chemins.
Gama voit du Niger les peuples inhumains
Offrir à ses vaisseaux un asile infidèle;
Il ose se livrer à leur voix qui l'appelle;
Mille pièges mortels environnent ses pas: (15
Il cherche vainement, dans ces affreux climats,
Une terre au malheur plus facile et plus douce;
Le Zaïre en grondant le suit et le repousse.
Sur des bords inconnus, sur des flots soulevés,
Dans les plus durs travaux ses amis élevés
Commencent à frémir du sort qui les menace.
A leurs yeux étonnés le ciel natal s'efface. (16
L'astre ami des nochers, que sa lueur conduit,
A cessé d'éclairer les ombres de la nuit;
Et, bravant de Thétis la défense sévère,
La froide Calisto descend sous l'onde amère. (17

La terre où la sagesse, aux accents de sa voix,
Réunit les mortels pour la première fois,
Et, façonnant au joug leur docile ignorance,
A d'éternelles lois soumit un peuple immense,
Qui, paisible vainqueur de tous ses conquérants,
Garde à jamais ses mœurs en changeant de tyrans.[21]
Héros du Portugal, méritez votre gloire!
Il est d'autres lauriers que ceux de la victoire;
Gama va les cueillir : son vaisseau fortuné
Touche de Calicut le rivage étonné :
Déjà son pavillon porte au loin les alarmes;
Les peuples sont émus, la frayeur prend les armes;
Le timide Indien, le Maure insidieux,
L'un tremblant pour son or, et l'autre pour ses dieux,
Sous des dehors amis liguent dans le silence
Leurs sinistres desseins et leur vaine prudence.
Gama voit ce complot, vengeur de l'avenir;[22]
Trop fier pour l'éviter, trop grand pour le punir,
Opposant ses destins au coup qui le menace,
« De ces peuples, dit-il, je vais tenter l'audace;
» Écoute-moi, mon frère. Après tant de hasards,
» Si du Maure ennemi les perfides poignards
» Ou ses fers insolents terminent ma carrière,
» Je lègue à ta vertu ma volonté dernière :
» Rappelle-toi Lisbonne et ses tristes adieux;
» Sans délai, sans vengeance, abandonne ces lieux :
» Le Tage n'attend plus nos voiles fugitives;
» Va du nom de ton frère enorgueillir ses rives;

» Va dire au Portugal à quel prix effrayant
» Ses vaisseaux ont touché les bords de l'Orient. »
En achevant ces mots, affligé mais tranquille,
D'un front inaltérable, au milieu de leur ville,
Seul, de ses ennemis il va braver les coups.
De ces murs opulents le monarque jaloux
Prévoyait les malheurs de l'Inde menacée :
Le meurtre fut un jour commis dans sa pensée;
Mais son bras s'arrêta; son génie alarmé
Ne soutint point l'aspect du héros désarmé :
Tant, par un seul regard, le courage sublime
Étonne la faiblesse et fait trembler le crime!
Chargé de tous les dons de ces riches climats,
Gama du Zamorin quitte enfin les états :
Lisbonne va revoir ses poupes triomphantes :
Voyez-vous accourir sur ses rives charmantes
Tous ces hommes hardis, guerriers, navigateurs,
De l'Ibère et du Maure intrépides vainqueurs,
Que Sétubal nourrit dans ses plaines fécondes;
Ceux qui du Mondégo boivent les froides ondes;
Et ceux à qui Porto prodigue sans efforts
Le nectar écumant qui rougit sur ses bords?
Tous volent à la fois vers les bouches du Tage;
Tous veulent voir Gama, célébrer son courage,
Et couronner de fleurs, de palmes, de lauriers,
Ses mâts victorieux et ses vaisseaux guerriers.
On nomme avec respect ses compagnons fidèles;
On admire surtout ses conquêtes nouvelles,

Les flexibles tissus, les cailloux transparents,
Et la perle argentée, et ces fruits odorants
Mûris aux feux du jour dans les champs malabares. (23)
L'avarice sur eux fixe ses yeux barbares,
Et, comptant ces trésors, trop faits pour l'éblouir,
Irrite dans son sein la fureur d'en jouir.
Bientôt un peuple entier partage son délire:
Ces climats fortunés où Flore a son empire,
Ces bocages témoins de leurs premiers amours,
L'arbre qu'ils ont planté, le fleuve dont le cours
A baigné de ses flots la tombe de leurs pères;
Ni les cris des enfants, ni les larmes des mères,
Rien ne peut arrêter dans leurs projets nouveaux
Ces Portugais ardents qui volent sur les eaux.
Le Tage au loin blanchit sous les rames avides;
Tout s'empresse, tout part; et les vaisseaux rapides
Des fers du Portugal, de ses arts, de ses lois,
Vont de l'antique Asie épouvanter les rois.
O combien de héros guidèrent leur audace!
Que de faits immortels ont signalé leur trace!
L'Europe a su depuis ravir dans les combats
Le prix de leurs travaux qu'elle n'égala pas: (24)
Mais l'Inde qu'on vengeait sans l'avoir consolée,
L'Inde toujours captive et toujours désolée,
Qu'enchaînent si souvent de nouveaux oppresseurs,
Garde à jamais les noms de ses premiers vainqueurs.
Almeyda, favori de Mars et d'Uranie; (25)
Albuquerque, l'honneur de la Lusitanie, (26)

Qui n'eut à désirer, dans ses nobles destins,
Qu'une cause plus juste et des droits plus certains;
Vous, Andréade, aussi, dont le Cattay révère[27]
L'exemple mémorable et l'équité sévère;
Castro, magistrat sage et guerrier tour à tour;[28]
Le généreux Souza, qui sut domter l'amour[29]
Dans ces climats ardents où son feu nous dévore,
Et qu'après Scipion la vertu nomme encore:
Et toi qui, sur ces bords dignes d'un sort plus doux,
De l'Inde soulevée arrêtas le courroux,
Ataïde! l'orgueil des lieux qui t'ont vu naître,[30]
Dernier des Portugais, et le plus grand peut-être:
Ah! je pleure sur vous, héros de qui le nom,
De l'Yémen au Gange et d'Ormuz au Japon,
De cent rois étonnés terrassait la puissance,
Et qui n'avez pas su, dans votre course immense,
Arbitres de l'Asie, après mille combats,
Désarmer l'avarice attachée à vos pas,
D'un commerce sanglant flétrir la barbarie,
Rendre aux peuples soumis leur liberté chérie,
Et, de l'Inde éplorée heureux consolateurs,
Prendre avec ses trésors ses bienfaisantes mœurs!
Que d'étonnantes lois, de coutumes sacrées,
A leurs premiers regards offrirent ces contrées!
Par un génie égal tout n'était point dicté;
Mais tout en rappelait l'auguste antiquité,
Tout y montrait du temps l'empreinte vénérable:
Trente siècles gardaient un code inaltérable.

L'Inde ne vit en nous que des enfants cruels.
De ses peuples nombreux les rapports mutuels,
Sa police, son culte, une langue divine, (31
Tout du monde vieilli trahissait l'origine.
Elle avait avant nous nos arts ingénieux, (32
Ces arts qui l'opprimaient par nos bras furieux :
Elle avait su creuser, sans ravager la terre,
Le tube où le salpêtre allume le tonnerre ;
Le fer étincelait dans ses débiles mains ;
L'aimant loin de ses ports dirigeait ses marins ;
A ses frêles vaisseaux elle attachait des voiles ;
Ses pilotes lisaient sur le front des étoiles :
L'Europe ambitieuse a pu la surpasser ;
Mais, sourde à nos leçons, elle aime à repousser
De ses maîtres altiers la science flétrie ;
Fidèle à ses erreurs, son antique industrie
Ne s'éclaire jamais par un effort nouveau,
Et ses arts, déjà vieux, sont encore au berceau.

Des guerriers portugais la superbe injustice
Vit d'un œil dédaigneux cet immense édifice,
Dont un sage inconnu posa les fondements.
Ah ! le secret des lois, les mystères du temps,
Pouvaient-ils occuper cette race homicide,
Qu'enivrait l'avarice à sa coupe perfide !
« Sers ou meurs, » disait-elle à l'Indien soumis.
Eh bien, du genre humain féroces ennemis,
L'Asie à vos genoux, dans l'effroi qui la presse,
Épuise pour vous seuls sa fatale richesse ;

Pour vous seuls, dans Ormuz, les filles des Persans
Filent la soie et l'or sous leurs doigts complaisants;
Vous forcez les tributs du Gange et de l'Euphrate;
Mille tissus brillants que vous livra Surate, (33
Parures du Mogol et du sexe embelli,
Font couler dans vos mains les trésors de Délhi : (34
Son sérail, subjugué par la mollesse oisive,
Respecte vos fureurs; Taprobane, captive,
Attire en frémissant à des pièges secrets
L'éléphant monstrueux, l'effroi de ses forêts; (35
Il tombe; et c'est pour vous que d'une main tremblante
On arrache l'ivoire à sa gueule sanglante.
Est-ce assez ? vous faut-il de plus rares trésors ?
Tous les fruits odorants qui parfument ces bords,
La perle de Bâhrem, noble tribut de l'onde; (36
Le cristal épuré, qui des flancs de Golconde (37
Sort en rubis ardents pour couronner les rois;
Et le fragile émail pétri par les Chinois; (38
Et l'or que le Japon dans ses champs voit éclore;
Rien ne peut apaiser le feu qui vous dévore :
Tous les bienfaits des arts, de la terre et des eaux,
Sans combler vos désirs, ont rempli vos vaisseaux.
Allons, prenez le fer; multipliez les crimes :
L'avarice trompée a besoin de victimes.
Un prince à votre foi confia ses enfants, (39
Enfoncez dans leur sein vos glaives triomphants;
Qu'il expire lui-même, et qu'un brigand du Tage
Recueille dans Tidor ce sanglant héritage.

La Chine aux souverains qui firent son bonheur
D'une tombe pieuse a décerné l'honneur
Dans une île cachée aux regards des profanes;(40)
Allez d'un doux repos deshériter leurs mânes;
Souillez cet élysée, et volez sans remords
Les tributs consacrés à la cendre des morts:
Hâtez-vous, il est temps. — De l'Asie étonnée
Aux champs européens la vengeance est sonnée:
Quelle vengeance, ô ciel! et quels nouveaux forfaits!
Le Batave, accouru du fond de ses marais,
Moins fier, plus éclairé, non moins insatiable,
Poursuit des Portugais le pavillon coupable:
Avides conquérants, implacables rivaux,
De leur sang confondu la mer rougit ses flots.
L'Anglais vient se mêler à leurs luttes fatales.(41)
J'entends tonner l'airain de cent flottes rivales;
Et l'Inde dans les fers, sur des corps expirants,
N'a pas même l'espoir de choisir ses tyrans.
Ah! fuyez loin de moi, révoltantes images!
Il est temps de quitter ces funestes rivages,
Ces lieux épouvantés par nos longues fureurs,
Où la victoire même avilit les vainqueurs.
Muse! qui si souvent partageas mes alarmes,
Viens soulager ton cœur par de plus douces larmes;
Viens goûter avec moi la triste volupté
De pleurer le malheur, l'amour et la beauté;
Couvre ton jeune front de guirlandes funèbres,
Et laissons les combats et les crimes célèbres.

Le brave Emmanuel, dont la noble valeur
Du grand nom de Souza relevait la splendeur, (42)
Ramenait, triomphant, des climats de l'aurore,
Son plus rare trésor, la belle Léonore.
Une fille, deux fils, gages de leurs amours,
Semblaient dans l'avenir en prolonger le cours.
Jadis, aux mers de l'Inde, aux champs de la victoire,
Leur jeune ambition chercha l'or et la gloire;
Ils en étaient comblés : mais du moins une fois
L'Indus fut gouverné par d'équitables lois,
Et chérit du vainqueur l'honorable opulence.
O qu'il est doux d'aller aux lieux de sa naissance,
Après un long exil, jouir de ses travaux!
« Idole de mon cœur, s'écriait le héros,
» Notre vie est un jour troublé par mille orages;
» A peine un souffle heureux dissipe les nuages,
» La lumière s'éclipse et trahit nos désirs :
» Ah! jouissons au moins d'une heure de plaisirs!
» Pourvu que sous le toit qu'ont habité mes pères,
» Quand les vents siffleront sur les ondes amères,
» Je caresse mes fils assis sur tes genoux;
» Ou que, cédant encore à des transports plus doux,
» Quelquefois sur ton sein mon innocente ivresse
» Retrouve un seul instant d'amour et de jeunesse,
» Je rends grâce au destin qui combla tous mes vœux.
» L'or, qui fit tant de maux, fera quelques heureux.
» Nos faciles bienfaits préviendront l'infortune :
» Plus de tristes combats, plus de gloire importune;

» O maîtresse adorée! oublions nos douleurs;
» Viens couronner ton front et de myrte et de fleurs;
» Viens, la rive t'appelle et les roses sont prêtes. »
Il disait; et déjà, près du Cap des tempêtes,
Son fragile vaisseau fendait les flots émus:
Tout à coup, bouillonnant sur des rocs inconnus,
Le sombre azur des mers au loin blanchit d'écume;
Sous le ciel le plus doux le tonnerre s'allume;
Un rideau nébuleux s'étend sur l'horizon,
Il noircit, il s'élève, et soudain l'aquilon
Des vagues à grand bruit soulève la furie:
Le gouvernail se rompt, l'air siffle, le mât crie,
Et le vaisseau, penché sur ses flancs entr'ouverts,
S'enfonce et disparaît dans le gouffre des mers.[43]
Mais l'onde rend sa proie à la rive jalouse:
Emmanuel, ses fils, sa noble et tendre épouse,
Victimes qu'attendait un plus horrible sort,
Par un affreux prodige échappent à la mort.
Du fond de ses forêts accouru vers la plage,
Un Cafre impitoyable accueillit leur naufrage.
Avec un art perfide imitant la douleur,
Il égara leurs pas et trahit leur malheur.
Tandis que du sommeil la douceur passagère,
(Faible et dernier plaisir permis à la misère,)
Se glissait dans leurs sens accablés et surpris,
Le barbare, enlevant tous ces tristes débris
Que la mer respecta dans sa fureur soudaine,
Fuit, chargé de son crime; et laisse sur l'arène,

Tout nus, sans aliments, sans guide, sans appuis,
Par sa fausse pitié ces malheureux séduits.
Quel réveil, Dieu puissant! Une terre inconnue
Et le ciel enflammé s'offrent seuls à leur vue!
O toi qui fis parler le spectre d'Ugolin,
Qui nous montras ses fils, épuisés par la faim,
Collant leur bouche avide à ses mains paternelles;
Et voulant de leurs corps nourrir ses dents cruelles,
Lui-même de ses bras leur offrant les lambeaux,
O peintre de l'enfer, prête-moi tes pinceaux. (44)
Du moins, dans les accès de sa faim dévorante,
Ugolin sous ses yeux n'avait pas son amante.
Souza n'a plus qu'un fils: le plus jeune et sa sœur,
Expirants, et baignés d'une froide sueur,
N'entendent plus les cris de son âme indignée.
Léonore auprès d'eux, vaincue et résignée,
Sent les traits de la mort dans son sein pénétrer;
Mais ses yeux affaiblis craignent de rencontrer
Les perfides mortels errants sur ces rivages.
Sa beauté, qui l'expose à leurs désirs sauvages,
Aux portes du trépas redouble ses tourments:
C'en est fait; la pudeur, en ces affreux moments,
Dans le sable embrasé creuse un dernier asile.
Léonore y descend; et sa vertu tranquille,
Des Cafres ravisseurs bravant l'atrocité,
Ne livre que sa tête à leur férocité.
Fuis, malheureux Souza! fuis, Léonore expire!
O qui peindra jamais son effroi, son délire,

Son désespoir muet, son immobile horreur !
Tout à coup, transporté d'une ardente fureur,
Il saisit dans ses bras le seul fils qui lui reste ;
Il court en frémissant loin de ce bord funeste ;
Au milieu des forêts il va finir ses jours ;
Trop certain d'y trouver, au fond des antres sourds,
Un tigre moins perfide en sa rage effrénée
Que l'homme du désert et la mer mutinée.
Amants infortunés ! déplorables époux !
Puissent mes faibles vers, malgré le temps jaloux,
Appris par tous les cœurs qu'attendrit la nature,
De vos mânes plaintifs apaiser le murmure !
Oui, vos noms, consacrés par mes accents pieux,
D'âge en âge effraîront l'hymen ambitieux,
Et l'amour imprudent qui confie à Neptune
Son fragile bonheur, ses vœux et sa fortune.
Hélas ! j'erre comme eux sous un ciel inhumain :
Patrie, amis, parents, je vous appelle en vain !
Ah ! trop heureux celui qui des mers atlantiques
Au rivage natal, dans ses foyers antiques,
Peut enfin ramener au déclin de ses ans,
Ses lares enrichis de trésors innocents !
Plus heureux le mortel qui, dans la paix du sage
Cultivant de ses mains son modeste héritage,
Ne va pas acheter, sous des astres vengeurs,
Des trésors passagers, par de longues douleurs ;
Qui, content des bienfaits de la fortune avare,
Prend une place obscure à ce festin bizarre

Où des rangs inégaux sont donnés par le sort;
Et qui, lorsque le temps vient éveiller la mort,
Convive satisfait, sans trouble, sans envie,
S'éloigne doucement du banquet de la vie. (45)

FIN DU CHANT TROISIÈME.

NOTES

DU CHANT TROISIÈME.

1) PAGE 140, VERS 25.

A peine a-t-il touché des rivages chéris,
Qu'il ramène aux dangers ses ardents favoris.

CEUX qui ont fait sur mer des voyages de quelque durée ont certainement éprouvé l'impatience de revoir la terre, et le frémissement inexprimable que cause toujours son approche. Mais une observation qui paraît avoir échappé à tous ceux qui ont écrit sur la navigation, c'est qu'une espèce d'inquiétude vague et secrète poursuit les marins dans le séjour des villes, et les ramène presque involontairement sur l'élément orageux, devenu leur seconde patrie. On remarque, dans les matelots encore plus que dans les soldats, une extrême insouciance pour l'avenir, avec une fureur effrénée pour les jouissances rapides, qui leur fait dissiper en peu de jours le fruit des travaux les plus longs et les plus périlleux. Il semble qu'étrangers sur la terre, ils se hâtent d'y briller un moment comme voyageurs, et d'y laisser au moins le souvenir de leur prodigalité. Leurs vaisseaux sont leurs véritables demeures : ils y reviennent sans cesse ; et quoique le métier de marin soit sans contredit le plus pénible de tous, il n'en est aucun où l'on prolonge plus long-temps ses services, même en y parlant cou-

tinuellement de retraite. Ceux que la justice et la reconnaissance publique en exemptent dans un âge avancé, se rengagent quelquefois sur les navires marchands; et l'on est étonné de la quantité de vieux marins de tout grade qu'on rencontre sur les vaisseaux de tous les peuples commerçants.

[4] PAGE 140, VERS 28.

Quand le vent du midi, mugissant sur nos têtes,
D'un ciel tumultueux nous cachait les flambeaux,
Et forçait le pilote à fuir devant les flots....

Quand la tempête est au plus haut degré de violence, il arrive que les vaisseaux, ne pouvant plus lutter contre la force et l'élévation des vagues, sont forcés de leur présenter la poupe, et de ne suivre d'autre direction que celle des vents et des flots: c'est ce que les marins appellent *fuir à la lame*. Vernet, témoin de ce spectacle terrible, s'écriait, dit-on: *O que c'est beau!* Nos marins n'ont pas l'enthousiasme de ce grand peintre: le silence lugubre qu'ils observent dans ce moment redoutable n'est interrompu que par la voix de l'officier commandant qui, l'œil fixé sur la vague qui s'approche, ordonne tous les mouvements du gouvernail. Je ne connais rien de plus effrayant que le calme stupide et morne qui règne alors sur un vaisseau.

[5] PAGE 142, VERS 1.

Et prétend régner seule aux lieux qu'elle a soumis.

Toutes les nations européennes qui ont établi des colonies dans les deux Indes ont non seulement adopté le système d'un commerce exclusif qui souvent se trouve en opposition avec la nature des choses

et des lieux; mais la plupart d'entre elles affectent encore une souveraineté réelle et sans partage sur les mers qui touchent leurs possessions. Les Espagnols ne veulent permettre à personne l'approche de leurs côtes sur le golfe du Mexique et dans la mer du sud: et les Anglais, qui, en 1740, s'élevèrent avec tant d'éloquence et d'énergie contre les prétentions de la cour de Madrid, qui faisaient alors retentir leur parlement de cette maxime nationale, *la mer libre ou la guerre*, exercent aujourd'hui sur l'Océan une domination bien plus injuste, bien plus étendue et bien plus tyrannique. On croit généralement que celle-ci n'est qu'un abus de la force, et que le gouvernement britannique n'argumente que d'après le nombre de ses vaisseaux. C'est une erreur. Lisez, si vous pouvez, le traité de Seldem, intitulé *Mare clausum:* vous y trouverez que les rois d'Angleterre sont, *par la grâce de Dieu*, souverains nés des mers qui baignent les trois royaumes; et tout bon Anglais, tant qu'il pourra prouver par le fait, soutiendra ce principe comme un axiôme de droit public. (*Voyez les notes du quatrième chant.*)

4) PAGE 142, VERS 21.

Répète-moi plutôt ces vers pleins de douceur
Que t'apprit Camoëns dans tes jours de bonheur....

Louis Camoëns, né dans le plus beau siècle du Portugal (1517), a laissé dans sa *Lusiade* un monument plus durable que les conquêtes et la grandeur éphémère de sa patrie. Il est presque aussi célèbre par ses malheurs que par son poëme. L'amour, dit M. de la Harpe, lui inspira ses premiers vers et causa ses premières infortunes. Ses galanteries, qui offensaient des hommes puissants, le firent exiler. On sait com-

bien l'amour coûta cher au Tasse, et, parmi nous, à Clément Marot, le père de la poésie française. Il y a mille raisons de croire qu'il causa les infortunes d'Ovide. Cette passion, qui a fait tant de victimes illustres, est inséparable d'une imagination ardente, qu'un grand talent suppose toujours. — Camoëns erra long-temps en Afrique et aux Indes; il perdit un œil dans un combat naval, fut employé dans plusieurs expéditions, se distingua souvent, et fut plus souvent encore puni d'une supériorité qu'il ne savait pas cacher à des hommes convaincus que les grandes places sont au-dessus des grands talents. Un vice-roi de Goa l'envoya en exil à Macao. Il y fut ensuite revêtu de la charge de commissaire - major, qui lui donna les moyens d'acquérir une fortune médiocre. C'est là qu'il acheva sa *Lusiade*. Rappelé à Goa par le vice-roi Constantin de Bragance, un naufrage lui fit perdre tout ce qu'il possédait, excepté son poëme. On assure qu'en se sauvant à la nage, il tenait d'une main son manuscrit au-dessus des flots, à peu près de la même manière que César sauva, dit-on, ses *Commentaires*. La fortune, attachée à le persécuter, lui ravit bientôt après le protecteur qui allait réparer ses pertes. Constantin de Bragance mourut; et son successeur, moins ami des talents, prêta l'oreille aux calomnies des ennemis de Camoëns. On l'accusa de malversation dans son emploi de commissaire; accusation souvent funeste à l'innocence, et presque toujours vaine contre ceux qui l'ont méritée. Camoëns fut mis en prison; et, sur le point d'en sortir après avoir prouvé son innocence, il y fut retenu pour dettes. — Après plusieurs aventures assez vulgaires, puisqu'elles n'attestent que la facilité confiante du poète et l'insolent orgueil de quelques grands seigneurs, Camoëns revint à Lisbonne. Le roi, D. Sébastien, jeune prince qui

semblait né pour la gloire, l'accueillit avec le plus vif intérêt, et lui assura une pension considérable, *à condition qu'il ne quitterait plus la cour*. Ceux qui savent mettre autant de délicatesse dans un bienfait méritent seuls que le génie les accepte pour bienfaiteurs. Malheureusement, D. Sébastien périt dans sa funeste expédition d'Afrique : le Portugal, après sa mort, fut déchiré par des troubles continuels. Au milieu de ces agitations politiques, Camoëns fut oublié ; sa pension cessa d'être payée ; une vieillesse indigente, une mort déplorable, terminèrent une vie orageuse et persécutée ; et l'homme sur le tombeau duquel on écrivit, *Ci-gît Louis Camoëns, prince des poètes de son temps*, mourut dans un hôpital.

Sa *Lusiade* est un ouvrage rempli de beautés et de défauts ; la fable en est mal conduite, et le merveilleux souvent absurde. Le poëme, qui a dix chants, finit réellement au septième, après la découverte des Indes. Il n'y a ni action, ni caractères, par conséquent point d'intérêt général ; mais il y a partout de la poésie de style, et ce mérite seul consacre un ouvrage. L'épisode d'Inès de Castro est peut-être ce que l'épopée moderne peut opposer de plus touchant à la Didon de Virgile ; et je ne crois pas qu'Homère eût désavoué la belle fiction du géant Adamastor. — J'ai tâché de l'imiter dans le second chant de ce poëme. Nous avons deux traductions en prose de la *Lusiade*. L'une est de Duperron de Castéra, commentateur pesant, plus fait pour se traîner sur les pas des Scaliger et des Saumaises, que pour parler la langue d'un poète. L'autre, où j'ai puisé presque tous les détails renfermés dans cette note, est d'un homme qui n'a dédaigné aucun genre, qui a laissé des modèles dans plusieurs, et qui, par les lumières qu'il a répandues dans toutes les parties de notre littérature, a

mérité le beau nom de Quintilien français (*M. de la Harpe.*)

[5] PAGE 142, VERS 28.

Déjà, depuis long-temps, l'immortelle Uranie
Près des rives du Tage avait fixé sa cour....

Henri, fils de Jean Ier., roi de Portugal, fut le premier prince de l'Europe qui prit des mesures sages pour étendre le commerce et la navigation de ses sujets. Il fit construire un observatoire, où furent instruits les jeunes gentilshommes de sa cour; et des pilotes formés sous ses yeux découvrirent l'île de Madère en 1419.

[6] PAGE 143, VERS 4.

Ranimaient ce bel art qu'aux siècles de leur gloire,
Du sommet de leurs tours et du pied des autels,
La Chaldée et l'Égypte apprirent aux mortels.

Nous n'avons que des notions incertaines sur les découvertes astronomiques des Chaldéens et des Égyptiens; mais une foule de monuments historiques prouve que l'astronomie, qui fondait une partie de leur culte, a pris naissance chez ces deux peuples. Les Égyptiens, toujours enveloppés de symboles et d'hiéroglyphes, en firent une science mystérieuse, qui restait cachée dans l'intérieur des temples. Les Chaldéens paraissent avoir communiqué leurs lumières avec moins de réserve et de jalousie. Ils élevèrent un grand nombre de tours pour observer les astres; et Babylone, où le plus magnifique de ces édifices fut construit, était appelée dans tout l'Orient *la Porte du Soleil.*

7) PAGE 143, VERS 7.

Un prince, triomphant du Maure et de l'Arabe,
Conquit sur les vaincus le savant astrolabe,
Qui des cieux enflammés mesure la hauteur....

Les Arabes répandus en Afrique conservaient des connaissances astronomiques assez étendues. Les guerres fréquentes que leur firent les Portugais, donnèrent souvent au peuple vainqueur les lumières et les arts du peuple vaincu. Ces utiles communications amenèrent l'invention de l'astrolabe, qu'on attribue à deux médecins juifs établis à Lisbonne, qui furent encouragés et secondés par le roi Jean II. Mais les Juifs avaient alors les liaisons les plus suivies avec les Maures; et ceux-ci se servaient déjà de l'astrolabe, le seul instrument dont ils fassent encore usage aujourd'hui dans leurs navigations. Le fameux mathématicien Martin Behem le perfectionna sous les yeux du roi de Portugal, et rédigea les premières tables des déclinaisons du soleil.

8) PAGE 143, VERS 16.

Et démentit l'erreur en tous lieux répandue,
Qu'un soleil dévorant, dans ces sables déserts,
Consumait la nature et bornait l'univers.

C'était une opinion généralement établie en Europe, vers le commencement du quinzième siècle, que la mer Atlantique était impraticable, et que les côtes occidentales de l'Afrique, brûlées par la zone torride, ne pouvaient être habitées. Il fallait, dit Raynal, que les Maures et les Arabes, de qui l'Europe avait déjà reçu tant de lumières, nous éclairassent encore sur ces grands objets. A travers un océan

qui passait pour indomtable, ces peuples tiraient des richesses immenses d'un pays qu'on croyait embrasé. Les Portugais, dans leurs expéditions contre eux, furent instruits des sources de leur fortune, et bientôt la cour de Lisbonne résolut de s'en emparer.

[9] PAGE 143, VERS 24.

Il appelle Gama....

Les navigateurs portugais, quoique vivement encouragés par des monarques attentifs et plus éclairés que leur siècle, firent des progrès assez lents dans la science des grandes navigations. On ne les vit pas s'élancer tout à coup, comme Christophe Colomb, sur un océan et dans un hémisphère inconnus. Entre la découverte de Madère et le départ de Vasco de Gama pour les Indes, il se passa près d'un siècle. Pendant ce long intervalle, on reconnut successivement les côtes de l'Afrique jusqu'au cap de Bonne-Espérance, qui fut enfin doublé, sous le règne de Jean II, par Barthélemi Diaz. Ce fut Emmanuel, l'un des successeurs de ce prince, qui fit partir Vasco de Gama, en 1497.

[10] PAGE 143, VERS 26.

« Tu le vois, lui dit-il, l'hymen et les combats,
» De l'Espagne ennemie élevant la fortune,
» Frappaient déjà les rois d'une crainte commune....

Le mariage d'Isabelle, infante de Castille, avec Ferdinand, roi d'Aragon, et la conquête de Grenade sur les Maures, réunirent toutes les Espagnes sous les mêmes souverains. Colomb, bientôt après, leur donna le Nouveau-Monde. On sait que Charles-Quint, leur fils, y joignit l'empire d'Allemagne, les dix-sept pro-

vinces belgiques, les royaumes de Naples, de Sicile, de Sardaigne, et près de la moitié de l'Italie. La foiblesse du Portugal, à côté d'un voisin si terrible, devait nécessairement alarmer un prince éclairé, et lui faire entrevoir ce qui arriva sous Philippe II. Ainsi, quoique les premières entreprises maritimes des Portugais aient eu d'autres causes, on peut supposer que celle-ci devint très-puissante après les découvertes de Christophe Colomb, qui précédèrent de cinq ans le depart de Vasco de Gama.

[11] PAGE 144, VERS 25.

Tout le peuple, attendri par ses nobles adieux,
Suit ses mâts fugitifs de la voix et des yeux ;
Tout déplore son sort, et d'un sinistre augure
L'amour et la douleur prolongent le murmure.

Le passage du cap de Bonne-Espérance, justement appelé *Cap des tempêtes* par le premier navigateur qui le découvrit, inspirait alors une si grande terreur, que l'expédition de Gama était généralement regardée, à Lisbonne, comme une entreprise désespérée, et dont il ne reviendrait pas. Le Camoëns, à la fin du quatrième chant de la *Lusiade*, amène un veillard qui, par les prophéties les plus sinistres, jette un intérêt touchant sur le départ des Portugais. C'est un des morceaux les plus intéressants de son poëme, et l'un de ceux qui peignent le plus fidèlement l'esprit et les opinions de ses contemporains.

[12] PAGE 145, VERS 9.

Va chercher cet asile où de leurs faibles mains
Les filles d'Hespérus cultivant ses jardins
Gardent ce fruit doré, cette pomme éclatante....

On ne s'accorde pas sur le séjour des Hespérides.

Quelques mythologistes les placent aux îles Canaries, et le plus grand nombre, à celles du cap Vert. J'ai suivi cette dernière tradition, quoique l'état actuel de ces îles ne rappelle nullement les jardins poétiques d'Hespérus. On sait que ses filles y gardaient les fameuses pommes d'or. — Les îles du cap Vert furent la première relâche de Vasco de Gama.

[13] PAGE 146, VERS 4.

Il crut de l'Immaüs toucher la cime antique....

Le Gange prend sa source au mont Immaüs, que nous appelons aussi le mont Caucase. Les Indous ont divinisé ce grand fleuve, et se plongent dans ses eaux pour s'y purifier.

[14] PAGE 146, VERS 24.

» D'Ulysse et de Lusus postérité guerrière,
» Il en a surpassé les fabuleux travaux.

Les chroniques portugaises assurent que Lisbonne fut fondée par Ulysse; et le nom de Lusitanie vient, dit-on, de Lusus ou Lysas, compagnon de Bacchus, dont on fait descendre les Portugais. L'histoire de l'origine des peuples ressemble beaucoup aux généalogies des grandes maisons. Le Camoëns adopte partout ces traditions favorables à la poésie, qui d'ailleurs ne sont ni plus extraordinaires ni plus incertaines que tant d'autres.

[15] PAGE 147, VERS 17.

Mille pièges mortels environnent ses pas....

Toutes ces côtes sauvages étaient habitées, au

temps de Gama, par des peuples cruels et perfides qui n'ont pas changé de mœurs, et qui, de plus, avaient alors une haine générale contre les Portugais. Gama perdit plusieurs de ses compagnons qui s'écartèrent imprudemment du rivage. Les dangers qu'il courut sont décrits au cinquième chant de la *Lusiade*, où l'aventure de Fernand Vellos paraît bien petite à côté de l'apparition du géant Adamastor, qu'elle précède immédiatement : mais si cet épisode n'a pas la dignité de l'épopée, il donne au moins une idée assez fidèle du caractère et des habitudes de ces féroces Africains.

[16] PAGE 147, VERS 24.

A leurs yeux étonnés le ciel natal s'efface.

Les Portugais ayant passé l'équateur voyaient décliner le pôle du nord et s'élever celui du sud : l'aspect du ciel étoilé changeait successivement à leurs yeux.

[17] PAGE 147, VERS 28.

La froide Calisto descend sous l'onde amère.

La nymphe Calisto, changée en constellation par Jupiter quand Diane l'eut bannie de sa cour, ne désarma point, sous sa nouvelle forme, la jalousie implacable de Junon. La déesse irritée, obtint de Thétis que jamais Calisto ne pourrait se plonger dans la mer. Cette fable ingénieuse convenait aux idées des anciens, qui, n'ayant point étendu leur navigation au-delà du tropique, ne perdaient jamais de vue l'étoile du nord qu'ils appelaient *Calisto* ou *la grande Ourse*.

[18] PAGE 148, VERS 7.

Cependant le soleil, poursuivant sa carrière
Dans ses douze palais, sièges de la lumière,
Sous des signes divers avait réglé le jour....

Gama n'arriva au Malabar que treize mois après son départ de Lisbonne. La révolution annuelle du soleil est décrite dans ces vers, qui sont une imitation de ceux de Virgile :

Idcirco certis dimensum partibus orbem
Per duodena regit mundi sol aureus astra.

Le navigateur portugais visita presque tous les ports de l'Afrique occidentale, demandant partout des pilotes et des renseignements sur la route des Indes; mais les Arabes mahométans, très-multipliés sur ces côtes, représentaient les Portugais comme des pirates, et tâchaient de soulever tous les peuples contre eux. A Monbaze, Gama prit deux pilotes, qui, d'accord avec le roi du pays, s'efforcèrent de faire échouer ses vaisseaux. Sur le point d'exécuter leur dessein perfide ou d'être découverts, ils manquèrent d'audace; et, se précipitant dans la mer, ils regagnèrent la terre à la nage. Deux autres Maures, surpris sur la flotte, furent mis à la torture, et confessèrent la trahison méditée contre les Portugais. Gama fut mieux reçu à Mélinde et à Sofala, qu'on croit être l'ancienne Ophir.

[19] PAGE 148, VERS 15.

Il sillonnait enfin cette mer fortunée
Où deux vents opposés se partagent l'année,
Et de l'Afrique au Gange, impétueux rivaux,
Commandent aux saisons et règnent sur les eaux.

C'est ce qu'on appelle les *moussons*. Dès qu'elles

sont établies, un vent doux et régulier rend la navigation agréable et sûre. Mais le moment où la mousson finit, c'est-à-dire où le vent qui a soufflé pendant plusieurs mois dans une direction toujours égale est remplacé par le vent qui souffle dans la direction contraire, ce moment, dis-je, est celui des plus violentes tempêtes. On a de la peine à s'en faire une idée. Il n'est pas rare de voir les vaisseaux, arrachés de toutes les rades de l'Indostan, périr misérablement sur une mer soulevée, plusieurs même engloutis ou brisés dans les ports les plus tranquilles. Les marins appellent ce phénomène *le renversement des moussons* : il amène, presque toutes les années, des désastres prévus qu'il est impossible d'éviter.

[20] PAGE 149, VERS 5.

On dirait que le ciel, armé de tous ses feux,
Frappe du Comorin les sommets nébuleux.

La branche du mont Taurus qui se termine au cap Comorin sépare la côte du Malabar de celle du Coromandel; elle sépare en même temps l'hiver de l'été, ou plutôt la saison des calmes de celle des orages, qui passent alternativement d'une côte à l'autre. L'insulaire de Ceylan, du sommet de ses montagnes, peut embrasser d'un regard ces grands contrastes de la nature : il contemple d'un côté les scènes de la tempête et de la désolation, tandis que l'autre ne lui présente que des tableaux de paix et de bonheur. Des philosophes ont observé que l'aspect de ce phénomène inexplicable a dû fortifier, chez des hommes simples, la croyance de deux principes opposés, qui président aux destinées du monde. Le dogme des manichéens est peut-être la plus ancienne religion de l'Inde.

[21] PAGE 150, VERS 6.

Garde à jamais ses mœurs en changeant de tyrans.

A moins de refuser toute espèce de confiance aux monuments historiques et aux probabilités physiques et morales, il faut avouer que l'Indostan paraît être le pays le plus anciennement peuplé et le plus anciennement civilisé. L'origine de la plupart des sciences humaines se perd dans son histoire. Les Grecs allaient s'instruire chez les Brachmanes, même avant le voyage de Pythagore; et les premiers peuples commerçants s'enrichissaient des productions et de l'industrie des Indiens. La fureur des conquêtes et la jalousie du commerce ont, depuis trente siècles, opprimé, ravagé, couvert de ruines, le plus beau pays de l'univers; mais ses habitants ont conservé, presque sans altération, les lois, les mœurs et la religion de leurs ancêtres. « En » examinant avec attention les récits des voyageurs, » dit un écrivain célèbre, en étudiant les institutions, » les principes, les usages des naturels de l'Inde, on » croit marcher sur des monceaux de ruines. Ce sont » les débris d'un édifice immense; l'ensemble est dé» truit, mais les débris épars attestent la grandeur et » la régularité du plan. A travers des superstitions » absurdes, des pratiques puériles, des préjugés bi» zarres, on aperçoit les traces d'une morale sublime, » d'une philosophie profonde, d'une police très» raffinée; et lorsqu'on veut remonter à la source » de ces institutions religieuses et morales, on voit » qu'elle se perd dans l'obscurité des temps.

[22] PAGE 150, VERS 17.

Gama voit ce complot, vengeur de l'avenir....

Le prince qui régnait alors à Calicut, et qu'on appe-

lait le *Zamorin* (titre qui correspond à celui d'empereur), allait conclure un traité d'alliance et de commerce avec les Portugais, lorsque les Maures réussirent à rendre suspect un concurrent dont ils redoutaient le courage et les lumières. Ce qu'ils dirent de son ambition et de son audace fit une telle impression sur l'esprit du faible monarque, qu'il prit le parti de faire périr ces mêmes navigateurs qu'il venait d'accueillir si favorablement. Gama, prévenu de ce complot, renvoya son frère sur la flotte : « Quand vous apprendriez, lui dit-il, qu'on m'a chargé de fers ou qu'on m'a fait mourir, je vous défends, comme votre général, de me secourir ou de me venger. Mettez sur le champ à la voile, et allez instruire le roi de Portugal des détails de notre voyage. » Heureusement on ne fut pas réduit à cette extrémité : le zamorin n'osa pas ce qu'il pouvait, ce qu'il voulait même ; et l'amiral eut la liberté de rejoindre ses compagnons. Tel est le récit de Raynal et de tous les historiens.

[23] PAGE 152, VERS 1.

Les flexibles tissus, les cailloux transparents,
Et la perle argentée, et ces fruits odorants
Mûris aux feux du jour dans les champs malabares.

Les richesses que rapportait Gama furent exposées, pendant plusieurs jours, à l'avide curiosité de la cour et du public. On conçoit aisément l'effet que dut produire un spectacle si nouveau L'orgueil national et la cupidité s'exaltèrent au plus haut degré. Tous les Portugais voulurent passer aux Indes : on eût dit que leur territoire en Europe ne pouvait plus les contenir. A la première noblesse, à la jeunesse la plus intrépide, qui faisait la force de l'état, se joignit une foule d'aventuriers de toutes les nations. Ce délire

re à la population du Portugal une plaie profonde, que deux cents ans révolus n'ont pu guérir : mais il inspira partout une sorte de terreur respectueuse; et, même après deux siècles, on a de la peine à se défendre d'un mouvement d'enthousiasme et d'admiration. Un pays peuplé de trois millions d'habitants dicta des lois à toutes les côtes de l'Asie, et fit trembler trois cents millions d'hommes. L'histoire n'offre pas d'exemple d'une aussi vaste conquête, exécutée à de si grandes distances, avec de si faibles moyens.

(4) PAGE 152, VERS 21.

L'Europe a su depuis ravir dans les combats
Le prix de leurs travaux qu'elle n'égala pas.

Il ne reste aux Portugais, des débris de leur puissance dans l'Inde, que Goa, Diu, la moitié de l'île de Timor, et le honteux établissement de Macao, où les anciens dominateurs de l'Asie sont devenus les vassaux et les tributaires des Chinois. Les Hollandais, qui, les premiers, succédèrent par la force à l'empire fondé par les Portugais, en ont été dépouillés par l'Angleterre; mais il s'en faut de beaucoup que ces deux nations, dans leurs conquêtes de l'Inde, aient montré cette audace et cette espèce de grandeur romanesque qui distinguaient les premiers Portugais. Les Hollandais portèrent dans l'Asie une avarice éclairée, une patience courageuse, cet esprit d'ordre et de suite qui les avait élevés en Europe, et qui devait triompher, avec le temps, de la brillante témérité de leurs rivaux. Le caractère de cette nation ferme, flegmatique et modeste, ne s'est corrompu que dans le luxe effréné de son établissement à Batavia. — Les Anglais, dans leurs premières entreprises sur les côtes de l'Inde, étaient loin d'affecter la supériorité, la prééminence

despotique qu'ils exercent aujourd'hui. Leurs ambassadeurs parurent la corde au cou, les mains liées, à l'audience d'Aureng-Zeb, dont ils ont détrôné les successeurs. — Les Portugais, au contraire, s'établirent partout avec le même éclat et la même fierté. Quand le grand Albuquerque s'empara d'Ormuz, le roi de Perse, suzerain de cette île, réclama le léger tribut que ses princes lui payaient avant la conquête; Albuquerque fit apporter des bombes, des boulets, des sabres, et répondit aux envoyés du plus puissant monarque de l'Asie : *Voilà la monnaie des tributs que paie le roi de Portugal.* — Tous les peuples de l'Inde, frappés de respect, cédèrent à l'ascendant de cette nation singulière. Elle imprima des souvenirs ineffaçables; et sa langue, la seule que les Indiens aient apprise des Européens, est encore de nos jours un moyen de communication sur les côtes de l'Indostan.

25) PAGE 152, VERS 27.

Almeyda, favori de Mars et d'Uranie....

François d'Almeyda, premier vice-roi des Indes portugaises, et l'un des plus braves, des plus éclairés, et des plus vertueux. Il périt dans la baie de Saldagne, auprès du cap de Bonne-Espérance, lorsqu'il revenait jouir en Europe de sa gloire et de ses travaux. Les gens de sa suite prirent querelle avec les Cafres, et coururent aux armes malgré les avis et les remontrances du vice-roi. Il fut entraîné lui-même à cet indigne combat, où la flèche d'un sauvage termina la carrière d'un héros. Il semblait avoir prévu sa destinée : « Eh! mes amis, s'écriait-il, où conduisez-» vous un homme de soixante ans, qui a défait tant » de flottes et tant d'armées? »

[26] PAGE 152, VERS 28.

Albuquerque, l'honneur de la Lusitanie....

Alphonse d'Albuquerque, surnommé le Grand, digne de ce titre par l'étendue de ses conquêtes, l'éclat de ses actions, la supériorité de ses talents et de son caractère, fut le véritable créateur de cette puissance colossale que les Portugais élevèrent dans l'Inde, et dont il ne reste aujourd'hui que de si faibles débris. Il conquit Goa, presque tout le Malabar, les Moluques, Ceylan, Malaca, les îles de la Sonde; s'empara d'Ormuz et du commerce du golfe Persique, et s'avança dans la mer Rouge pour y détruire les ports de l'Égypte, où l'on armait des escadres qui devaient disputer aux Portugais l'empire de l'Orient. Albuquerque, ne pouvant y pénétrer, conçut un de ces projets qui suffisent pour caractériser un homme extraordinaire. Il voulait que l'empereur d'Éthiopie, qui briguait la protection du Portugal, détournât le cours du Nil, en lui ouvrant un passage pour se jeter dans la mer Rouge. L'Égypte serait alors devenue un désert inhabitable, et son commerce se serait évanoui. Les Turcs qui, peu de temps après, conquirent cette région fameuse, ne permirent pas que ce projet fût suivi. Alors Albuquerque, tranquille au centre des colonies portugaises, réprima la licence des troupes, rétablit l'ordre dans tous les comptoirs, affermit la discipline militaire, et se montra tout à la fois actif, prévoyant, sage, humain, juste et désintéressé. L'idée de ses vertus avait fait une impression si profonde sur les Indiens, que long-temps après sa mort ils allaient à son tombeau pour lui demander justice des vexations de ses successeurs. Il mourut à Goa en 1515,

se ranima plus qu'une fois, sous le gouvernement d'Ataïde. — Ce vice-roi trouva les possessions portugaises menacées par une ligue générale des puissances de l'Inde. Tous les établissements étaient attaqués à la fois; la faiblesse conseillait d'en abandonner une partie : il conserva tout, dispersa, vainquit, humilia tour à tour tous les ennemis de son pays. Il fit plus, il obligea les Portugais de se vaincre eux-mêmes : ils redevinrent, sous Ataïde, ce qu'ils avaient été sous Albuquerque. Ce fut la dernière époque de leur grandeur aux Indes, et peut-être la plus brillante : elle eut la même durée que le gouvernement d'Ataïde. Peu de temps après, le Portugal fut attaqué en Asie par les Hollandais, et subjugué en Europe par les Espagnols; il cessa d'être au nombre des puissances indépendantes; et c'est ce qui m'a fait appeler Ataïde *le dernier des Portugais*.

(31) PAGE 154, VERS 3.

Sa police, son culte, une langue divine,
Tout du monde vieilli trahissait l'origine.

J'ai déjà parlé de l'antiquité de l'Indostan, qui paraît être la source de toutes les origines. Un monument plus authentique encore que ses lois, sa police, son culte et ses arts, c'est le *samskret*, ou la langue sacrée : elle n'est aujourd'hui connue que des Brames. Les Anglais, maîtres du Bengale, ont fait traduire les livres de la loi, sous les yeux mêmes des Brames, intimidés ou séduits. On leur doit tout ce que nous savons de certain sur la religion et le code des Indiens. Suivant leurs écrivains, que les nôtres n'ont fait que copier, le samskret est un langage abondant et précis; la grammaire en est très compliquée, quoique très régulière; son alphabet a cinquante carac-

tères ; les déclinaisons y sont au nombre de dix-sept ; la prosodie en est très marquée : c'est un idiôme noté et musical. Quel laps de temps ne suppose pas une langue aussi difficile et aussi perfectionnée ! Et trente siècles sont écoulés depuis qu'elle était écrite et parlée assez généralement dans tout l'Indostan.

32) PAGE 154, VERS 5.

Elle avait avant nous nos arts ingénieux....

Au temps où le samskret était la langue ordinaire des Indous, les sept jours de la semaine portaient déjà, et dans le même ordre qu'aujourd'hui, les noms des sept planètes ; la chimie était connue ; l'astronomie était en honneur ; la canne à sucre était cultivée ; le feu grégeois était employé ; les navigateurs indiens se servaient de la boussole ; il y avait des armes à feu ; mais l'usage de la poudre inflammable se bornait aux fêtes et aux réjouissances publiques. Tous les arts connus, et peut-être inventés dans l'Inde, y sont restés dans l'enfance. La science meurtrière de l'artillerie n'a été perfectionnée que dans notre Occident, parce qu'elle tient à des connaissances mathématiques beaucoup plus cultivées chez nous que chez les Orientaux. Par la même raison, la marine et la navigation n'ont pas fait des progrès plus rapides chez les nations de l'Asie, même parmi celles qui ont conservé leur indépendance. Il est vraisemblable que les jonques chinoines et les champans japonnais sont encore aujourd'hui ce qu'ils étaient il y a deux mille ans.

33) PAGE 155, VERS 4.

Mille tissus brillants que vous livra Surate....

Cette ville, située au fond du golfe de Guzurate,

était la plus florissante de l'Inde, quand les Portugais y abordèrent. Les étoffes précieuses, les mousselines tissues d'or et d'argent, qui sortaient de ses manufactures, étaient recherchées dans tout l'Orient. On venait, des extrémités de l'Asie, chercher à Surate le commerce et les plaisirs. On y trouvait ces *bailladères* devenues fameuses même parmi nous, et tous les raffinements de voluptés, si chers à la mollesse asiatique. Les Anglais ont pillé Surate au commencement du dernier siècle, et, depuis cette époque, la ville, quoiqu'encore assez riche, n'a pu reprendre son ancienne splendeur.

[34] PAGE 155, VERS 6.

Font couler dans vos mains les trésors de Délhi.

Délhi partageait avec Agra le titre de capitale de l'Indostan. Le grand-mogol y faisait sa résidence ordinaire; les Portugais portèrent jusque dans son palais la renommée de leur audace et la terreur de leur nom; ils obtinrent, pour leur commerce, tous les privilèges et toutes les faveurs qu'il leur plut d'exiger, mais ils n'osèrent point ce qu'une compagnie de marchands anglais vient d'exécuter. On sait qu'Agra et Délhi sont tombées sous le joug des maîtres du Bengale, et que le vers de Voltaire,

Le Mogol est errant dans l'Inde ensanglantée,

n'a jamais été plus vrai qu'en ce moment.

[35] PAGE 155, VERS 8.

Taprobane, captive,
Attire en frémissant à des pièges secrets
L'éléphant monstrueux, l'effroi de ses forêts.

C'est l'île de Ceylan. L'ivoire est sa moindre ri-

chesse. Les éléphans que nous avons vus au Jardin des Plantes venaient de cette île fameuse : elle a passé des Portugais aux Bataves, qui l'ont perdue dans la dernière guerre contre l'Angleterre.

[30] PAGE 155, VERS 15.

La perle de Bâhrem, noble tribut de l'onde....

L'île de Bâhrem ou Baahrem, située dans le golfe Persique, passa, avec Ormuz, sous la domination des Portugais. Elle est fameuse par la pêche des perles. Les bancs répandus sur les côtes voisines ont été successivement épuisés, sans que celui de Bâhrem ait éprouvé de diminution sensible. Les perles qu'on en tire, un peu moins blanches que celles de Ceylan et du Japon, sont plus grosses et d'une forme plus régulière. Les plus belles passent à Surate et dans l'Indostan; les autres sont vendues en Turquie et en Europe. « On n'a pas à craindre, dit Raynal, d'en voir diminuer le prix ou la consommation. Ce luxe est la » plus forte passion des femmes de l'Orient, et la » superstition augmente le débit de cette production » de la mer. Il n'est point de gentil qui ne se fasse » un point de religion de percer au moins une perle » le jour de son mariage. Quel que soit le sens mystérieux de cet usage, chez un peuple où la morale » et la politique sont en allégories, et où l'allégorie » devient souvent religion, cet emblème de la pudeur virginale est utile au commerce des perles. » Celles qui ont été forées entrent dans l'ajustement, » mais ne peuvent servir pour la cérémonie du mariage, où l'on veut au moins une perle neuve. Aussi » valent-elles constamment 25 et 30 pour cent de » moins que celles qui arrivent de l'île de Bâhrem,

» où elles ont été pêchées. On évalue le produit an-
» nuel de cette pêche à près de 4 millions de liv. t. »

[37] PAGE 155, VERS 16.

Le cristal épuré, qui des flancs de Golconde
Sort, en rubis ardents, pour couronner les rois....

On sait que le diamant est une pierre cristallisée. Les mines de Golconde sont les plus riches de l'Orient.

[38] PAGE 155, VERS 18.

Et le fragile émail pétri par les Chinois....

La porcelaine est la propreté du luxe, comme le diamant en est la richesse. Cette espèce de poterie, la plus parfaite de toutes, a été imitée avec beaucoup de succès en Saxe, en Angleterre et en France. Mais la porcelaine de la Chine a conservé plusieurs avantages sur toutes celles de l'Europe, qui la surpassent d'ailleurs par la pureté des formes, l'élégance des peintures et la régularité du dessin.

[39] PAGE 155, VERS 25.

Un prince à votre foi confia ses enfants,
Enfoncez dans leur sein vos glaives triomphants....

Le roi de Tidor, l'une des îles moluques, avait confié ses enfants aux Portugais; il fut enlevé lui-même dans son palais, et massacré, avec toute sa famille, par ses barbares alliés, sans motifs et même sans prétextes connus.

[40] PAGE 156, VERS 1.

La Chine aux souverains qui firent son bonheur
D'une tombe pieuse a décerné l'honneur,
Dans une île cachée aux regards des profanes....

Faria, commandant une escadre portugaise, destinée contre les pirates malais, alla dans l'île de Calampui piller les tombeaux des empereurs de la Chine. Les brigands qu'il devait détruire étaient eux-mêmes incapables de cette sacrilège profanation.

[41] PAGE 156, VERS 15.

L'Anglais vient se mêler à leurs luttes fatales.

Les premières expéditions des Anglais dans l'Inde remontent à peu près à la même époque que celles des Hollandais; mais leurs succès sont beaucoup plus récents. Jusque vers le milieu du siècle qui vient de finir, la France leur disputa l'empire du Coromandel: Dupleix et la Bourdonnaie s'illustrèrent dans cette querelle sanglante, terminée d'une manière si déplorable par la catastrophe du comte de Lally. Le supplice horriblement injuste de ce brave officier n'a pas eu les mêmes résultats politiques que celui de l'amiral Byng. Celui-ci fit voir aux généraux anglais qu'il n'y avait de salut pour eux que dans la victoire; mais celui du comte de Lally ne fut qu'un exemple atroce, et malheureusement inutile, pour les hommes qui depuis ont dirigé les affaires de la France dans l'Inde et dans les colonies éloignées. Le colosse de la puissance anglaise en Asie s'est élevé sur le traité déshonorant de 1763. La guerre de 1778 et les belles campagnes de M. de Suffren l'ébranlèrent un moment; mais depuis lors, une foule d'évènements imprévus et d'usur-

pations progressives paraissent l'avoir solidement affermi. Si quelque chose peut donner une idée juste de l'importance de la marine et des prodiges de la navigation, c'est cet empire immense, fondé dans un tel éloignement par des nations aussi faibles que les Portugais et les Hollandais, agrandi et conservé par l'Angleterre, et qui seul l'élève et la soutient aujourd'hui au niveau des plus grands états de l'Europe. La boussole a fait plus de conquêtes que les huit cents ans de victoires du peuple romain : quelques provinces obscures de l'empire des Césars ont envoyé des maîtres sur des rivages que Trajan ne put atteindre, quand cet empire était dans toute sa force ; et les noms de Vasco de Gama, de Christophe Colomb et d'Américic, sont devenus plus célèbres dans l'histoire du monde, que ceux de tous les grands hommes des siècles anciens.

(*) PAGE 157, VERS 1.

Le brave Emmanuel, dont la noble valeur
Du grand nom de Souza relevait la splendeur....

Manuel de Souza, gouverneur de Diu, avait épousé Léonore de Sa, l'une des plus belles femmes de son temps. Après s'être distingué dans l'Inde par une bravoure peu commune et par des vertus bien plus rares, il revenait en Europe avec toute sa famille, et rapportait des richesses immenses. La tempête brisa son vaisseau contre les écueils du cap de Bonne-Espérance. « Une partie de son équipage périt dans les flots ; le reste se trouva sans secours » et sans ressources dans un pays ignoré et inculte. » Les uns moururent de faim, les autres furent massacrés par des sauvages, ou dévorés par des bêtes » féroces. Manuel, son épouse, ses trois enfans, et » quelques-uns des siens, gagnèrent une bourgade,

» dont le chef était un brigand qui les dépouilla de » leurs habits et de leurs armes, et les laissa nus au » milieu de la campagne. L'infortunée Léonore, après » avoir long-temps marché dans cet état, les jambes » enflées, les pieds déchirés et sanglants, et tourmen- » tée encore plus de sa nudité qui l'exposait aux re- » gards et aux insultes des barbares, sentant enfin » défaillir ses forces et son courage, s'enterra dans » le sable jusqu'au cou. Dans cette affreuse situation, » elle vit périr deux de ses enfants qu'elle avait sou- » tenus jusqu'à ce moment des secours qu'elle se refu- » sait à elle-même. Elle ne tarda pas à les suivre. Son » mari reçut ses derniers soupirs, et, saisi du plus » affreux désespoir, il prit dans ses bras le dernier » de ses enfants; et poussant des cris et des hurle- » ments lamentables, il s'enfonça dans les bois, où » sans doute il devint la proie des tigres et des lions. » Vingt-six Portugais survécurent à cet enchaîne- » ment des plus horribles disgrâces; ils arrivèrent à » un village d'Éthiopie qui entretenait commerce avec » des marchands portugais habitués sur les bords de » la mer Rouge : ils trouvèrent des vaisseaux qui » les ramenèrent en Europe, contre toute espérance; » et ce sont eux qui racontèrent ces horribles aven- » tures, dont la seule idée fait frémir. » (*Notes de M. de la Harpe sur la Lusiade, ch.* 5.) — Elles sont le sujet d'un poëme portugais de Jérôme Corterréal, qui n'est pas traduit dans notre langue, et que je n'ai pu me procurer en original.

43) PAGE 158, VERS 12.

Le gouvernail se rompt, l'air siffle, le mât crie,
Et le vaisseau, penché sur ses flancs entr'ouverts,
S'enfonce et disparaît dans le gouffre des mers.

Cette peinture n'est point exagérée. Rien n'est

plus connu des marins que ces tempêtes subites du cap de Bonne-Espérance, qui s'annoncent à peine par les signes que j'ai tenté de décrire, et qui prennent tout à coup une telle impétuosité, que souvent un vaisseau se trouve englouti avant que l'équipage ait pu faire une seule manœuvre pour le sauver. On appelle *grains* ces orages aussi courts que destructifs. Plus ou moins violents, ils sont communs dans toutes les mers de l'Inde et de l'Amérique méridionale.

44) PAGE 159, VERS 101.

Ô peintre de l'enfer, prête-moi tes pinceaux !

Tous les amateurs de la poésie italienne connaissent le fameux morceau de l'*Enfer* du Dante, où le comte Ugolin raconte son affreuse aventure. C'est le commencement du trente-troisième chant ; et c'est, sans contredit, de qu'il y a de plus beau dans ce poëme bizarre, que MM. de Rivarol et Moutonnet de Clairfons ont traduit en entier avec un talent bien différent. Cet épisode a été traduit séparément par MM. Marmontel et Watelet ; et M. Ducis en a fait une très belle imitation dans sa tragédie de *Roméo et Juliette*.

45) PAGE 161, VERS 4.

S'éloigne doucement du banquet de la vie !

J'ai tâché de rendre ici la pensée exprimée dans ce vers si philosophique de Lucrèce :

Cur non, ut vitæ plenus, conviva recedas ?

ARGUMENT

DU CHANT QUATRIÈME.

PROGRÈS *de la navigation et du commerce maritime en Europe. La Hollande leur doit son existence et ses richesses. Travaux mémorables de ce peuple. Élévation des digues ; construction des vaisseaux ; colonies bataves dans les deux Indes ; pêcheries dans les mers du Nord. Guerres allumées par la rivalité du commerce. L'armée* INVINCIBLE *de Philippe II détruite par les Anglais et par la tempête. Établissement de la marine militaire en Angleterre, en Hollande et en France. Les nations du Nord ambitionnent la même puissance. Civilisation de la Russie par les arts et la navigation. Fondation de St.-Pétersbourg.*

LA NAVIGATION,

POËME.

CHANT QUATRIÈME.

Des rives de l'Indus et des bornes du monde,
Je revole vers toi, terre illustre et féconde,
Dont les peuples guerriers, dominateurs des mers,
Trois sceptres à la main, parcourent l'univers.
A ton pouvoir fatal l'Asie obéissante
Ne garde que pour toi les trésors qu'elle enfante:
Quand le père du jour, descendant chez Thétis,
Arrête à l'occident ses coursiers ralentis,
Et du noir Africain brûle encor les rivages,
Il éclaire à regret tes conquêtes sauvages,
Tes armes, tes vaisseaux, ton commerce inhumain.
C'était peu du vieux monde; un continent lointain,
Soupçonné, découvert, dompté par ton génie,
Voit de ses bords sanglants la liberté bannie;
Tu courbes sous ton joug ses peuples et ses rois,
Et la double Amérique obéit à tes lois.
O fille d'Agénor! Europe révérée!
Quel funeste climat, quelle plage ignorée
N'a pas vu tes enfants braver les flots émus
Pour lui porter des biens et des maux inconnus?

Tes arts victorieux ont subjugué la terre :
Jalouse dans la paix, terrible dans la guerre,
L'univers est à toi ; tu règnes, et tes mains
Ont d'une chaîne immense entouré les humains.
Tout resserre ces nœuds formés par la victoire ;
Tout ramène vers toi l'or, les vœux et la gloire.
Du Gange à la Tamise, à la Seine, au Texel,
Le commerce aux cent bras, mobile universel,
Rappelle les tributs payés à ta puissance.
Plus heureuse autrefois, son active influence
Fit naître les beaux arts sur des sables ingrats ;
Il les guida lui-même, au milieu des frimas,
Jusqu'au pôle, fermé par des remparts de glace :
Il fit plus ; à nos yeux sa bienfaisante audace
Réunit et changea les éléments rivaux,
Et la terre, à sa voix, sortit du sein des eaux.
J'en atteste tes champs et tes marais sauvages,
Batave industrieux ! quel dieu vint sur tes plages
De la mer mugissante enchaîner les fureurs ?
Quel art d'un sol impur dissipa les vapeurs,
Et, de mille canaux affermissant la rive,
Fit circuler leur onde épurée et captive ?
Qui remplit ces déserts d'un peuple courageux ?
Qui creusa ces bassins, et d'un limon fangeux,
Où le roseau stérile osait à peine éclore,
Fit des ports à Neptune et des jardins à Flore ?
Art des navigateurs ! Protée audacieux !
Seul, sous des traits divers, tu fécondes ces lieux :

C'est toi qui vas chercher, aux bornes de la terre,
Des travaux nourriciers l'aliment salutaire :
Ta main fournit le fer au soc agriculteur ;
Le sucre au loin jauni sous l'ardent équateur,
Transporté par tes soins sur ces rives humides,
S'épure et se blanchit dans des flammes liquides.
Étrangère autrefois dans ces champs imparfaits,
Cérès, à leurs moissons, reconnaît tes bienfaits.
Le sol même y naquit de ta riche industrie ;
Le Batave te doit ses vertus, sa patrie ;
Et ton puissant génie, en fondant ses remparts,
Y créa la nature et la soumit aux arts.
O vous, dont les travaux et l'active sagesse
D'un état chancelant supportent la faiblesse,
Voyez comme, en ces lieux, par d'utiles efforts,
La misère occupée enfante des trésors !
Visitez cet asile ouvert à l'indigence,
Où, sous l'œil des vieillards, sous les doigts de l'enfance,
La matière s'anime, et doublant sa valeur
Varie à chaque instant sa forme et sa couleur.
Là, mariant ses fils pour braver les orages,
Le chanvre frémissant se roidit en cordages :
Ici, le lin moelleux flotte sous le ciseau ;
Je le vois tour à tour composer ce réseau
Qui couvre les attraits d'une amante adorée,
Et la voile ondoyante où mugira Borée.
Plus loin, de l'Ibérie on réunit les dons,
Et l'azur mexicain colore les toisons :

L'œil sans cesse arrêté sur des beautés utiles,
Vous admirez l'esprit qui dessina ces villes;
Cet ensemble imposant de régularité,
Riche d'économie et de simplicité,
Dont la grâce uniforme et la grandeur austère
D'un peuple sage et froid peignent le caractère.
Eh bien, quel dieu puissant anima ce grand corps?
Ne le voyez-vous pas? il plane sur ces ports;
De ces châteaux mouvants il dirige la course,
Sous les feux du cancer, sur les glaces de l'ourse,
Du Batave intrépide il conduit les vaisseaux;
L'Amazone en grondant les reçoit sur ses eaux;
Ils vont porter des fers sur les bords du Zaïre:
En vain de ces travaux l'humanité soupire,
Et détourne un moment ses yeux accusateurs;
Bientôt elle pardonne à des navigateurs
Dont la voile hardie et la rame docile
Fécondent sur les flots une terre stérile.
Batave! ne dis plus que de tous leurs trésors
Les éléments jaloux déshéritent ces bords,
Monuments et témoins de ta longue victoire:
Un seul fut ta conquête; il suffit à ta gloire,
Et prévient tes besoins par ses tributs chéris.
L'arbre aux clous parfumés dans Amboine mûris,[2]
L'arbuste de Ceylan à l'écorce odorante,[3]
Et des noix de Banda la liqueur enivrante,[4]
(Fruits divins qui des sens excitent le réveil!)
Ne croissent que pour toi dans les champs du soleil.

Bacchus de tes cités dédaignait l'indigence;
Il y vole aujourd'hui des rives de Constance, (5
Ceint du pampre fameux dont la tige autrefois
Naquit, comme Ariane, aux rivages crétois.
Eh! qui pourrait compter par combien de miracles
L'art des navigateurs bravant tous les obstacles,
De ces lieux méprisés ennoblit les destins?
Tout ce qui les décore est sorti de ses mains.
Il n'est pas un bosquet, sous ce ciel triste et sombre,
Qui n'ait reçu de lui son feuillage et son ombre:
Il nourrit ces jardins de l'or des Japonnais;
Harlem lui doit ses fleurs, Amsterdam ses palais;
Et dans ce sol factice, usurpé sur les ondes,
Un arbre est en naissant le produit des deux mondes.
Mais avant que ce peuple, inconnu sur les eaux,
Du fond de ses marais fît sortir des vaisseaux,
Et forçât d'admirer sa puissante industrie,
Il lui fallut aux flots disputer sa patrie;
Il fallut que le sol créé par ses efforts
Vît le courroux des mers se briser sur ses bords.
Souvent jusqu'au milieu de ses froids pâturages
L'Océan mutiné se creusait des rivages; (6
Le Batave enchaîna ce monstre menaçant.
Des arbustes unis par un lien vivant,
Joignant au fond des eaux leurs flexibles racines,
Et le sable entassé qui s'élève en collines,
Entre l'onde agitée et le sol affermi,
Ont fermé la Hollande à son fier ennemi:

Des joncs entrelacés, défiant la tempête,
Repoussent l'Océan qui mugit et s'arrête.
Le voyageur, frappé de ces hardis travaux,
Sur sa tête alarmée entend gronder les flots,
Tandis que, sous ses pieds, l'art trompant la nature
Fait naître autour de lui les fleurs et la verdure. (7

Poursuis, peuple intrépide! accomplis ton destin;
Tes fleuves prisonniers roulent dans leur bassin;
Et Neptune, vaincu sur ses propres rivages,
Te défie, et t'appelle au milieu des orages.
Où flottait le roseau sur des marais impurs,
Déjà trente cités ont élevé leurs murs.
Sur le chantier bruyant déjà les pins gémissent.
Voyez-vous balancer dans les airs qui frémissent
Les fardeaux suspendus par le chanvre tremblant?
Là, des sucs résineux l'assemblage brûlant,
Qui de ses flots épais couvre l'orme et l'érable,
S'étend et se durcit en gomme impénétrable.
Ici, du chêne altier le tronc majestueux,
Qui portait jusqu'au ciel ses rameaux tortueux,
Avant que sous les eaux un art puissant le plonge,
Par un art plus savant se recourbe, s'allonge,
Embrasse d'un vaisseau tous les contours divers,
Et le soutient debout sur ses flancs entr'ouverts.
Alors, ces noirs sapins, enfants de la Norwège,
Nourris sous les glaçons, endurcis sous la neige,
Unissant leurs vieux troncs que le fer a brisés,
Rapprochent du vaisseau les membres divisés.

Un compas à la main, l'immortelle Uranie
Préside à ces travaux, conçus par son génie;
Change la poupe informe en un château léger;
Accoutume Thétis à ce luxe étranger;
Veut qu'un angle, qui fuit sous les vagues profondes,
Au tranchant de la proue ouvre le sein des ondes;
Dessine le timon qui doit régler son cours,
Et des flancs prolongés arrondit les contours:
Les vaisseaux, à sa voix, s'élancent; et la Meuse
Blanchit ses flots d'azur sous leur course écumeuse.
Plus actif et plus riche en ses vastes travaux,
Aux rives de l'Amstel, au milieu des roseaux,
Le Batave affermi sur l'onde obéissante
Ajoute à chaque ville une ville flottante.
Une forêt de mâts s'élève dans les airs;
Les navires pressés couvrent les flots amers;
Et bientôt, s'éloignant d'une terre chérie,
Sur les deux océans transportent leur patrie.
Les uns cherchent ces lieux, voisins de l'équateur,
Où, des droits de Colomb perfide usurpateur,
Et d'un prix immortel lui dérobant la gloire,
Le grand nom d'Américe n'a pu tromper l'histoire.[8]
Les autres vers le Gange ont porté leurs drapeaux;
Des Portugais surpris implacables rivaux,
A ses vainqueurs plongés dans un lâche délire
De l'Inde ensanglantée ils arrachent l'empire,
Et dans l'Asie esclave, avides conquérants,
Portent de nouveaux fers et de nouveaux tyrans.

O des navigateurs redoutable science!
Des arts et de la guerre invincible alliance!
Par toi, d'un peuple obscur, que dédaignaient ses rois,
Les monarques d'Asie ont adoré les lois;
Le Surinam, l'Hydaspe, et les champs malabares,
Les mers de l'Indostan, et ces îles barbares
Où le Malais féroce enfouit ses trésors,
Des cités du Batave ont vu couvrir leurs bords;
Et tandis qu'il commande aux peuples de l'aurore,
Tandis que l'Amazone et l'antique Bosphore
Ouvrent leur sein paisible à ses mille vaisseaux;
Ceux que sa voix appelle aux plus rudes assauts,
Suivant de Calisto la fatale lumière,
Du Nord épouvanté franchissent la barrière:
L'ancre mord les glaçons, vieux enfants de l'hiver.
Les monstres bondissants sur cette affreuse mer,
L'ours, monarque affamé de ces sombres rivages,
Et le phoque timide, et les morses sauvages,
Et l'horrible baleine à qui, le fer en main,
Le Batave a du pôle enseigné le chemin,[1]
Et qu'il poursuit encor sous sa glace éternelle,
Voilà les ennemis que son courage appelle:
Leur sanglante dépouille excite ses transports.
A peine de l'Islande a-t-il quitté les ports,
Sur les flots apaisés s'il voit l'eau jaillissante
Que lance dans les airs, d'une haleine puissante,
Le colosse animé que cherche sa fureur,
A l'instant tout est prêt: sans trouble, sans terreur,

Sur un esquif léger le nautonnier s'élance.
Le bras levé, l'œil fixe, il approche en silence,
Mesure son effort, suit le monstre flottant,
Et d'un fer imprévu le frappe en l'évitant.
Soudain la mer bouillonne, en sa masse ébranlée;
Un sang épais se mêle à la vague troublée;
D'un long mugissement l'abîme retentit;
Dans des gouffres sans fonds le monstre s'engloutit;
Mais sa fuite est cruelle, et sa fureur est vaine:
Un fil, au sein des flots poursuivant la baleine,
Au Batave attentif rend tous ses mouvements;
Par l'excès de sa force elle aigrit ses tourments;
Rien ne peut les calmer: le fer infatigable,
Image du remords qui s'attache au coupable,
La perce, la déchire, et trompant son effort,
Enfonce dans ses flancs la douleur et la mort.
Lasse enfin de lutter sous l'Océan qui gronde,
De ses antres glacés sur l'écume de l'onde
Elle remonte encore et vient chercher le jour;
Le fil qui se replie annonce son retour:
Aussitôt, dirigé par ce guide fidèle,
L'intrépide pêcheur arrête sa nacelle
Au lieu même on le monstre, épuisé, haletant,
Lève sa tête énorme et respire un instant:
Il paraît; mille coups irritent sa vengeance:
Terrible, il se ranime, et de sa queue immense
Bat l'onde qui bouillonne et bondit dans les airs;
Sa rage, en soulevant le vaste sein des mers,

Exhale en tourbillons le souffle qui lui reste.
Malheur au nautonnier, dans ce moment funeste,
Si l'aviron léger n'emportait ses canots
Loin de l'orage affreux qui tourmente les flots!
Tout s'éloigne; tout fuit : la baleine expirante
Plonge, revient, surnage ; et sa masse effrayante,
Qui semble encor braver les ondes et les vents,
D'un sang déjà glacé rougit les flots mouvants.
Auprès de ses vaisseaux le Batave l'entraîne.
Mais tandis que son bras la mutile et l'enchaîne,
L'hiver vient tout à coup, dans ces âpres climats,
Au cordage endurci suspendre ses frimas,
Et dispersant ses traits sur les plaines liquides,
Des nochers engourdis glace les mains avides.
Fuis; presse ton retour, pilote audacieux!
N'attends pas que du Nord les vents impérieux,
D'un souffle t'arrachant tes voiles inutiles,
Entourent tes vaisseaux de montagnes mobiles.
Bientôt, de tous côtés s'élevant dans les airs,
Des Alpes sortiront du sein des flots amers;
Et bientôt, prisonnier sur les mers condensées,
Tu chercheras en vain tes traces effacées.
Tu n'a plus qu'un instant. — Si, cachant leur flambeau,
Les Hyades en pleurs sur le front du Taureau (1)
Se dérobent au jour sous des voiles funèbres,
Malheureux! c'en est fait: de profondes ténèbres
Vont couvrir l'Océan sous tes pieds enchaîné.
D'invisibles horreurs partout environné,

Seul, tu survis à peine à la nature entière :
Déjà le mouvement, le bruit et la lumière
Sont morts autour de toi. Tes tourments vont finir :
Les nochers, que ta voix ne peut plus réunir,
De mortels animés conservent l'apparence ;
Mais l'hiver dans leur sein dessèche l'existence ;
Et, perdant tout à coup sa mâle activité,
Dans leurs membres roidis leur sang s'est arrêté.
Hélas ! chacun expire, à ton ordre fidèle ;
Et, les bras suspendus au cordage rebelle,
Reste encore immobile, à son devoir lié,
Dans le poste fatal qui lui fut confié. (12)
Instruit par ces revers, sous un ciel plus facile
Le Bataye prudent va chercher un asile :
Son audace obstinée, en sillonnant les eaux,
Fixe et traîne sa proie au fond de ses vaisseaux.
De l'hiver orageux, qui le poursuit encore,
Les traits sont impuissants. — C'est en vain que l'Aurore,
De son époux vieilli respectant le sommeil,
N'ouvre plus l'orient aux coursiers du Soleil : (13)
Le père des saisons sous un voile perfide
Se cache aux nautonniers ; mais le sable rapide,
Par deux globes égaux qu'il remplit tour à tour,
Dans sa prison de verre a mesuré le jour,
Et, du temps qui s'enfuit emblême trop fidèle,
Retrace tous les pas de sa course immortelle.
Des nuages épais, sur les flots étendus,
Trompent en vain les yeux des nochers éperdus :

L'art, qui les conduisit de rivage en rivage,
Sur la toile savante en a gravé l'image,
Et la montrant sans cesse au pilote incertain,
Dans cette nuit profonde éclaire son chemin.
Un fil ingénieux, lancé par intervalle,
Calcule du vaisseau la vitesse inégale. (14
Le vent siffle; et bientôt le Batave charmé
Touche au rivage heureux que ses mains ont formé.
Là, recevant enfin le prix de son audace,
Des monstres qu'il vainquit il divise la masse;
Le fer a séparé leurs membres palpitants;
L'airain les a reçus; et ces lambeaux sanglants
Distillent, consumés par une flamme active,
La liqueur que Minerve enferma dans l'olive. (15

Ainsi par ses travaux l'art des navigateurs,
Du sol et du climat réparant les malheurs,
Chez un peuple indigent, qui l'aime, qui l'honore,
Réunit les tributs du nord et de l'aurore.
Quand l'Europe, attentive à ses progrès nouveaux,
Vit ce peuple inconnu du fond de ses roseaux
S'élancer en vainqueur sur l'onde mutinée;
Ravir l'Inde sanglante à Lisbonne indignée,
Et jusque dans le sein du nouvel univers
Braver ces Castillans dont il porta les fers,
Des leçons qu'il donnait ses rivaux s'enrichirent;
De leurs vieilles erreurs les esprits s'affranchirent; (16
Et sous le double effort des hommes et du temps,
La grandeur des états changea de fondements.

Albion les fixa : fière, mais éclairée,
Sur les flots orageux dont elle est entourée
La superbe Albion voulant dicter des lois
Fit asseoir le commerce au conseil de ses rois.
Le génie accourut aux bords de la Tamise :
Obscur et dédaigné dans les murs de Venise,
De l'immortel Génois l'émule ambitieux [17]
Sous les drapeaux anglais chercha de nouveaux cieux :
Repoussé par le pôle, il fit du moins connaître
La terre vierge encore où, sans arts et sans maître,
L'Américain farouche, au fond de ses déserts,
Ignorait jusqu'au nom de l'antique univers.
Hélas ! il connut trop et l'Europe et ses armes !
Amidas et Barlow, nourris dans les alarmes, [18]
Et Raleigh, qui depuis trompé dans ses efforts
Rêva d'Eldorado les fabuleux trésors, [19]
Volèrent à l'envi sur cet heureux rivage :
De ses premiers enfants la liberté sauvage,
D'un avide oppresseur subissant les arrêts,
S'exila sans retour dans le fond des forêts.
Là, du temps qui peut tout, l'éternelle influence
N'a pu sur des tombeaux endormir la vengeance :
Implacable, elle veille un poignard dans les mains. [20]
Cependant Albion des champs américains
Aux rives de l'Afrique étendait son empire;
Hawkins portait ses lois aux peuples du Zaïre. [21]
L'imprudent Willoughby, digne d'un meilleur sort, [22]
Près d'être enseveli sous les glaces du nord,

Jusqu'à son dernier jour, insultant la tempête,
De l'océan chinois méditait la conquête.
Entraîné comme lui par cet espoir trompeur,
Forbisher sut au moins, heureux dans son malheur, (23
Ramener du couchant ses voiles vagabondes :
Dracke en sa course immense embrassa les deux mondes. (24
Moins brillant, plus utile, et comme eux immortel,
Fondateur du commerce aux marais d'Archangel,
Jékinson réunit par un lien durable (25
L'Anglais industrieux et le Russe indomtable.
Hélas ! un seul moment à nos yeux satisfaits,
Son nom brilla pour nous sur l'autel de la paix.
Mais tandis qu'à la voix de ce noble ministre,
De l'océan du nord le rivage sinistre
Ouvrait ses ports glacés aux vaisseaux d'Albion,
Dans les mêmes climats la même ambition
Amenait le Batave et ses flottes rivales.
L'Espagne poursuivait ses conquêtes fatales :
Les larmes, les tributs de cent peuples divers,
Bruxelles dans le sang, Lisbonne dans les fers,
Irritaient son orgueil ; son avide puissance
D'un troisième univers embrassait l'espérance. (26
Quiros et Mendana, pilotes conquérants,
De la mer Pacifique audacieux tyrans,
En promettaient l'empire à leur maître barbare.
L'Eurore avec effroi vit ce despote avare
Qui, pour tout asservir, concentrait dans sa main
Les doux fruits de l'Asie et l'or américain. (27

Dès lors, elle connut une raison publique;
Le commerce instruisit, guida la politique;
Du pôle à l'équateur, son intérêt jaloux
Lui fit des Castillans affronter le courroux.
La Discorde aussitôt s'élançant sur les ondes
Arma de ses fureurs l'art qui liait les mondes;
Au sein de l'industrie elle forgea ses traits,
Et la guerre naquit des trésors de la paix.
L'histoire en la peignant punit la tyrannie.
Qui n'abhorre Philippe et son affreux génie?
Il régnait. Vingt états le sentaient à leurs maux.
La flamme des bûchers, le glaive des bourreaux,
Annonçaient aux mortels sa puissance suprême;
Et quand le sang d'un fils souillait son diadème, (28
Humble dans son orgueil, calme dans ses forfaits,
Sa sombre hypocrisie, au fond de son palais,
Élevait des autels, d'une main parricide,
Au dieu qui proscrivit le premier homicide.
Dans Rome et dans Paris ses tranquilles fureurs
De la guerre civile excitaient les horreurs;
Il couvrait d'échafauds la Flandre désolée;
Et dans les mouvements de l'Europe ébranlée,
Si d'un peuple éclairé le repos glorieux,
Ou le bonheur d'un homme avait frappé ses yeux,
Ce repos, ce bonheur, qui redoublaient sa rage,
A son pouvoir fatal lui semblaient un outrage.
Mais surtout d'Albion le dédain menaçant,
Son commerce agresseur et jaloux en naissant,

De ses hardis marins l'audace ambitieuse,
Irritaient du tyran la colère envieuse.
Élisabeth régnait sur ce peuple guerrier :
Les roses sur son front s'unissaient au laurier;
L'amour, loin de son trône écartant les alarmes,
Assurait son pouvoir, adouci par ses charmes :
Mais en lui permettant d'embellir ses destins,
Elle servit d'exemple aux maîtres des humains,
Et reine sans époux, amante sans délire,
Défendit à son cœur de troubler son empire.
On voyait à ses pieds ce superbe sénat,
Modérateur du peuple, arbitre de l'état,
Qui depuis, soulevant la cour et les provinces,
Fit tomber d'un seul mot la tête de ses princes:
D'une femme, en silence, il adorait les lois.
Émule des héros et modèle des rois,
Contre elle vainement, par un effort immense,
Le démon du midi soulève sa puissance : [29]
En vain, pour l'accabler, ses bruyants arsenaux,
Ses ports tumultueux vomissent des vaisseaux.
Du Bétis et du Tage ils ont couvert l'arène :
Du sommet de ces monts consacrés à Pyrène, [30]
L'ombre de Charles-Quint voit son aigle indomté
Planer sur l'Océan, qui gronde épouvanté.
Ses drapeaux, qui du sort enchaînaient l'inconstance,
Flottent sur les deux mers. — Guzman, dont la vaillance
De ses nobles aïeux relève le grand nom,
L'impérieux Guzman, nouvel Agamemnon,

Sous ses mille vaisseaux fait gémir l'onde amère.
Des soldats de Cortès l'orgueil héréditaire
Renaît sous un tel chef, et s'enflamme à sa voix.
Tolède, dont le rang touche au trône des rois, (31
Moncade, honneur des bords que l'Aréthuse arrose,
Et le sage Valdès, et le fougueux Mendoze,
Ces rivaux qui pouvaient, le front ceint de lauriers,
Disputer à Guzman le sceptre des guerriers,
Cèdent, et, glorieux du nœud qui les rassemble,
Les armes à la main, obéissent ensemble :
Tous, d'une même ardeur s'élancent aux combats.
Leur espoir insensé partageant des états
Confie au doux zéphyr leurs projets de conquêtes.
Mais Howard les attend sur l'aile des tempêtes;
Howard qui, des Norfolck assurant les grandeurs,
Immortalise en eux sa race et ses honneurs;
Seymour, son noble émule et son ami fidèle; (32
Des marins d'Albion Dracke l'heureux modèle,
Dont l'exemple a marqué dans les fastes du temps,
Auprès des plus grands noms, la place des talents;
Tous ces Bretons fameux, qui déjà sur les ondes
Avaient bravé Philippe à l'aspect des deux mondes,
Appelés en ce jour à des succès plus beaux,
Contre sa flotte errante ont lancé leurs vaisseaux.
Superbe, elle s'avance, et croit saisir sa proie.
Ses pavillons brillants d'or, de pourpre et de soie,
Appellent les combats, insultent l'aquilon.
De ce luxe étranger les enfants d'Albion

Ne mêlent point l'éclat à leurs pompes guerrières :
Le sanglant léopard rugit dans leurs bannières ;
Il guide leurs vaisseaux ; et l'airain triomphant
Seul, au milieu des mers, les pare et les défend.
Tout à coup autour d'eux comme un bruyant tonnerre
L'orage a retenti. — L'océan sur la terre
Brise à coups redoublés ses flots tumultueux ;
Et du vent du midi le souffle impétueux
Couvrant l'onde et le ciel de nuages funèbres,
Disperse les vaisseaux dans ces vastes ténèbres.
Guzman, le fier Guzman, loin de tous ses amis,
Sous des cieux inconnus, sur des bords ennemis, (93)
Sans guide, sans espoir, précipite sa fuite :
Un rival menaçant s'obstine à sa poursuite.
Ses navires, brisés par l'aquilon jaloux,
De tous les éléments éprouvent le courroux ;
La terre les repousse, et le feu les consume ;
Sur l'onde qui mugit le salpêtre s'allume :
Plus implacable encor, Dracke, le fer en main,
Leur enlève l'honneur de céder au destin.
O rêves de l'orgueil ! chimères de la gloire !
Ce roi qui crut donner des lois à la victoire,
Que voit-il dans ses ports, déserts et consternés ?
Où sont tous ces vaisseaux dont les fronts couronnés
Menaçaient de son joug l'Europe intimidée ?
Du sang de ses guerriers la rive est inondée :
Partout des mâts rompus, des voiles en lambeaux,
Des cadavres épars sont vomis par les eaux :

L'algue les a couverts. — Mais l'histoire inflexible
Grave sur ces débris ce grand nom d'INVINCIBLE,
Qui d'une cour superbe excitait les transports,
Et, du tyran vaincu rappelant les efforts,
Lui laisse, pour flétrir sa mémoire cruelle,
Dans ce nom glorieux une honte éternelle.
Cependant Albion, par ses nobles succès,
De l'art qui les enfante éclaire les progrès.
Navigateurs guerriers, ses héros sont des sages.
Uranie à leurs soins doit ses plus beaux ouvrages.
Sur deux rangs prolongés des tonnerres d'airain
De leurs pompeux vaisseaux viennent armer le sein.
Leur compas sait donner à ces masses mouvantes
Des contours plus heureux, des formes plus savantes;
Et sur les flots émus le colosse emporté
Dans ses longs mouvements flotte avec majesté.
Bien plus rapide encore, en sa course imprévue,
Sous l'azur d'un beau ciel échappe à votre vue
Ce navire élancé qui fuit vers l'horizon,
Plus léger que l'oiseau dont il porte le nom. (34)
O combien des Anglais la puissante industrie
A fécondé cet art, trésor de leur patrie!
Comme elle a varié par des calculs nouveaux
Sa force, ses effets, ses merveilleux travaux!
Oserai-je les peindre? oserai-je décrire
Ce château menaçant qu'ébranle le zéphire,
Élevant sur les flots, tel qu'un mont sourcilleux,
Ses flancs armés de bronze et ses mâts orgueilleux?

On dirait que l'Etna sur les mers mugissantes
Promène ses forêts et ses cimes fumantes;
Tandis qu'auprès de lui, tel qu'un jeune arbrisseau,
Des îles de Sommers le fragile vaisseau, (35
Inclinant ses deux mâts sur sa poupe légère,
Sans crainte et sans effort glisse sur l'onde amère.
Vernet seul peut montrer sur les deux mers errants
Ces enfants du même art, entre eux si différents.
Mais à l'œil confondu le port qui les rassemble
Rappelle ces grands bois où s'élèvent ensemble
Ces fils aînés du temps, ces antiques sapins,
Des premiers jours du monde heureux contemporains;
Ces ormeaux dont l'ombrage a protégé nos fêtes;
Ces chênes qui jamais sous l'effort des tempêtes
N'ont abaissé leur front et leur mâle vigueur;
Et le saule plaintif dont l'humide langueur
Incline, au moindre vent, sur l'onde qui murmure,
Ses flexibles rameaux et sa pâle verdure.

Mais l'homme a corrompu tout ce qu'il a produit.
Cet orgueil de créer, dont l'éclat le séduit,
Les arts ingénieux, les sciences divines,
L'entourent de malheurs, de gloire et de ruines.
Philippe n'était plus. Sa honte, ses revers
Avaient vengé l'Europe et délivré les mers:
Londres victorieuse en affecta l'empire;
L'habitant du Texel, dont l'audace n'aspire
Qu'à porter sur les flots sa libre activité,
Contre un joug imprévu noblement irrité,

D'armes et de vaisseaux couvrit l'onde soumise.[36]
Tromp, la flamme à la main, courut sur la Tamise[37]
Montrer ses pavillons insultés et vainqueurs;
Éverzen, Wassenâr, ces vieux navigateurs,[38]
Qui, d'un commerce heureux protecteurs politiques,
Des rivages du Nord jusqu'aux mers Atlantiques,
Par les arts de la paix unissaient les mortels,
Y portèrent la guerre; et dans ses jeux cruels,
Aux yeux des nations, leur sage expérience
D'Uranie et de Mars agrandit l'alliance.
On vit tous ces Bretons, si fiers de leurs exploits,
Monck, l'appui de l'état et le vengeur des rois;[39]
Ce glorieux Russel, qui semble d'âge en âge
Aux Bedfort ses enfants transmettre son courage;[40]
Ce Stuart, que bannit son pays indigné,
L'honneur du trône, hélas! s'il n'avait point régné;[41]
Tous ces guerriers fameux, à qui Londre en alarmes
Confiait ses destins, son espoir et ses armes,
Calmes dans les combats, justes dans leur courroux,
Imiter l'ennemi dont ils étaient jaloux,
Et l'accablant enfin par un effort sublime
Mériter à la fois sa haine et son estime.
Ainsi l'art de combattre au sein des flots mouvants,
Le grand art d'enchaîner la victoire et les vents,
Pacifique moteur de ces guerres cruelles,
Reculait chaque jour ses bornes infidèles,
Lorsqu'aux mains d'Albion des rivaux plus heureux
Brisèrent le trident qui dominait sur eux.

La Meuse eut ses Ruyters,(42) la Seine eut ses Tourvilles.
La France qui voyait ses rivages fertiles
Enrichis par les dieux de mille fruits divers;
La France qui reçoit les tributs de deux mers,
Se souvenant enfin des faveurs de Neptune,
D'Albion sur les flots balança la fortune.
Un prince, qui marqua jusqu'au sein du malheur
Son siècle et son pays du sceau de sa grandeur,
Appela tous les arts, en illustra l'étude,
Et de nos ports déserts peupla la solitude.
Bientôt dans l'Orient nos vaisseaux attendus,
Aux bords de l'Hellespont, du Gange, de l'Indus,
Allèrent de son règne annoncer les prodiges.
Nos flottes, de Cartier retrouvant les vestiges, (44
Au Canada soumis faisaient chérir nos lois,
Et les lis fleurissaient jusqu'au fond de ses bois.
Hélas ! ils sont flétris sur ces rives fameuses !
Ce beau fleuve, ces lacs, ces ondes écumeuses,
Ces remparts où Montcalm abandonné du sort (45
Léguait à son pays la gloire de sa mort;
Cette France nouvelle, où des mains étrangères
Moissonnent dans les champs fécondés par nos pères,
Et recueillent en paix le fruit de nos travaux,
N'appellent plus nos arts, nos flottes, nos drapeaux !
Ces lieux, trop négligés quand nos rivaux plus sages
Du monde américain partageaient les rivages; (46
Quand Guise, de Philippe achetant la faveur,
De nos aïeux séduits égarait la valeur,

Et d'un trône usurpé dévorant l'espérance
Trafiquait à Madrid des destins de la France ;
Ces lieux, dis-je, long-temps méconnus et déserts,
D'intrépides colons furent enfin couverts.
A la voix de Louis, leur naissante industrie
D'un tribut indigent secourut la patrie, (47
Tandis que sur les flots nos plus braves marins,
Les Barths, les Duguay-Trouins, les Cassards, les Forbins, (48
Loin d'eux de l'ennemi repoussaient les outrages.
Cet ennemi jaloux sur ses propres rivages
Vit aborder alors nos drapeaux belliqueux :
Il lui fallut borner ses efforts et ses vœux
A balancer Toulouse, et Tourville, et Duquêne. (49
Entre les deux partis la victoire incertaine,
Aux rives de la Hogue infidèle aux Français, (50
A Lagos les vengeant par de nouveaux succès, (51
Mobile comme l'onde et comme la fortune,
Brisa, pour le ravir, le sceptre de Neptune.
L'onde en frémit long-temps de douleur et d'orgueil ;
Sa marine superbe eut ses moments de deuil,
Et, comptant les malheurs gravés dans son histoire,
Reconnut des égaux, et respecta leur gloire.
La paix enfin, la paix, noble arbitre des rois,
Des marais de Ryswick fit entendre sa voix,
Et venant essuyer les larmes de la terre,
Du monarque français éteignit le tonnerre.
Plus libre en ce moment, l'art des navigateurs,
Dont trois peuples rivaux partageaient les faveurs,

Sur de nouveaux climats étendant sa puissance,
Du Nord demi-barbare éclaira l'ignorance.
C'est lui qui féconda ce rivage inhumain
D'où le Cimbre farouche entraîné par la faim,
Conquérant qu'exilait sa stérile patrie, (52
S'élançait autrefois sur l'heureuse Italie.
Un courage plus noble anime ses neveux :
L'Europe les a vus, dans un combat fameux,
Vengeant de tout le Nord la liberté commune,
D'Albion triomphante étonner la fortune. (53
Les enfants de Vasa, non moins dignes d'honneurs,
Des Vandales, des Goths généreux successeurs,
Avec la même audace ont paru sur les ondes.
Cependant auprès d'eux, sous les glaces profondes
Qui des fleuves captifs emprisonnent le cours,
Aux bords où la Néva voit briller de nos jours
De vingt peuples errants la pompe réunie,
D'un empire inconnu sommeillait le génie.
Pierre le réveilla. — Ses sublimes travaux
Firent naître des temps et des hommes nouveaux.
Des chantiers de Sardam il créa sa puissance.
Artisan couronné, c'est là que sa prudence
Emprunta d'Uranie, au lieu d'un sceptre vain,
La hache industrieuse et le compas divin :
Il dirige, il unit leur force séparée;
Sa main vient de lancer sur l'onde hyperborée
Ce navire léger qui porte sur les flots
L'avenir d'un empire et l'espoir d'un héros ; (54

La Baltique blanchit sous sa proue écumante;
Il vole; et l'ancre touche à la rive bruyante
Où l'océan du Nord, sur des rochers déserts,
Se brise, et s'endurcit au souffle des hivers.
Pierre veut parcourir ces plages solitaires.
Du destin des états méditant les mystères,
Il suit de la Néva le cours silencieux :
Un spectacle imprévu soudain frappe ses yeux.
Aux rayons éclatants d'une aurore nouvelle,
Du fleuve condensé le cristal étincelle :
Des drapeaux lumineux s'agitent dans les airs; (56)
Une nuit enflammée éclaire l'univers.
Dans la voûte des cieux où tout brille et l'étonne,
Le héros attentif observe une couronne,
Signe mystérieux sur sa tête arrêté,
Qui présage l'empire et l'immortalité.
Tout à coup la forêt qui borde le rivage
Dans le calme des vents sent frémir son feuillage,
Et Pierre entend ces mots sortir du sein des bois :
« Tes pieds foulent la terre où fleuriront tes lois. »
Tels s'annonçaient des dieux les oracles antiques,
Quand Dodone, agitant ses chênes prophétiques,
Sous le feuillage ému par un souffle incertain
Murmurait sourdement les arrêts du destin.
Mais à peine les sons de cette voix errante
Ont frappé la forêt, que l'onde transparente
Mugit, s'enfle, se brise, et du milieu des flots
La Naïade du fleuve apparaît au héros.

Ce n'est plus cette nymphe et farouche et timide,
Qui sous de vils roseaux cachait sa tête humide,
Divinité sauvage, et trop digne des Czars;
Pierre voit devant lui la déesse des arts :
Gages prématurés de ses grandeurs suprêmes,
Son front soutient le poids de trente diadêmes,
Et sur un ancre d'or elle pose sa main :
« Te voilà donc, ô toi, dont le noble destin,
» Dit-elle, est de fonder, d'agrandir et d'instruire :
» D'un soldat conquérant la gloire est de détruire;
» Les rois doivent créer. — Contemple ces climats;
» Leur stérile âpreté, les glaces, les frimas,
» Aux féroces mortels en disputent l'empire :
» De ces bords désolés, où la nature expire,
» Le triste voyageur s'éloigne plein d'effroi;
» Mais l'Océan les baigne, et c'est assez pour toi :
» Qu'il y porte les arts, instruments du génie;
» Un seul y répandra la lumière et la vie.
» Tu l'appris à Sardam. Cet art victorieux
» Change les éléments, les hommes et les lieux.
» Ici même, à sa voix, une cité puissante
» Va sortir de mon sein. Ta valeur triomphante
» Y joindra les honneurs de Neptune et de Mars :
» Que ton nom glorieux règne dans ses remparts;
» Que chez tes successeurs ta mémoire immortelle
» Veille auprès de leur trône, inspirante et fidèle;
» Et qu'un jour l'avenir, dans leurs travaux heureux,
» Retrouve ta pensée et couronne tes vœux !

» — Les temps sont accomplis. — O prodige! une femme
» De ton mâle génie a rallumé la flamme :
» Devant l'astre du Nord le croissant a pâli ;
» L'Orient s'est ému, la Grèce a tressailli :
» Des sommets du Caucase aux portes de Byzance,
» Catherine a dicté les lois de sa vengeance; (56
» Et réduite à fléchir son superbe courroux,
» L'aigle des Jagellons frémit à ses genoux.
» O triomphe inconnu ! jours d'ivresse et de gloire!
» Déjà de tous côtés les filles de mémoire
» Du nom de tes neveux remplissent l'univers.
» Catherine préside à leurs divins concerts :
» Souveraine des arts, la cour qui l'environne
» Ressuscite autour d'elle Athène et Babylone.
» Ah ! puisse un héritier de ses vastes desseins,
» Arbitre des états, bienfaiteur des humains,
» Par ses douces vertus consoler ton empire
» D'un siècle de victoire et d'un jour de délire !
» Qu'à sa voix la discorde étouffe ses flambeaux !
» Que son règne offre aux arts des modèles nouveaux !
» Que l'Europe étonnée admire sa jeunesse !
» Et que puisse long-temps sa précoce sagesse,
» Illustrant par la paix son empire agrandi,
» Être l'appui du nord et l'espoir du midi ! »

La déesse, à ces mots, plus vivement émue,
S'arrête, et tout à coup se dérobe à la vue.
Pierre, qui croit encore entendre ses accents,
Sûr qu'un songe menteur n'abuse point ses sens,

Embrasse un avenir qui flatte son courage;
Son génie est chargé d'accomplir le présage.
Il commande, et bientôt sur ces bords inconnus
La Baltique azurée apporte ses tributs :
Les marais affermis sur le sein de Cybèle
Soutiennent le fardeau d'une ville nouvelle;
Des antiques forêts l'horreur s'évanouit,
L'onde court, l'air s'épure, et le sol obéit.
Pour décorer l'enceinte où doit briller l'empire,
Neptune a rassemblé le bronze, le porphyre,
Et le marbre, promis aux vertus des héros.
Un jour l'heureux Orloff, triomphant sur les flots, (57
Enlèvera lui-même à la Grèce avilie
Ces débris fastueux, trésors de l'Italie.
Pierre, dont tous les arts secondent les projets,
De leurs pompeux travaux qui charment ses sujets
Veut que de la Néva les rives s'embellissent :
Là, d'un temple sacré les voûtes s'arrondissent;
Sur ce dôme imposant qui frappe ici vos yeux
Uranie aux mortels doit expliquer les cieux;
Des chênes renversés sur la neige endurcie
J'entends le trone crier sous les dents de la scie;
Le fer et le compas, divisant ses rameaux,
Les changent en palais, les courbent en vaisseaux;
Et ces bois inconnus qui vieillirent sans gloire
Vont parer l'opulence ou chercher la victoire.
O miracles d'un art maître de l'univers !
Le Russe turbulent s'agitait dans ses fers;

L'ignorance, l'orgueil, l'antique barbarie,
Par des troubles obscurs déchiraient sa patrie.
Cet empire orageux s'ouvre aux navigateurs.
Tout change : les beaux arts ont adouci les mœurs.
Pierre au faste sanglant des armes, des conquêtes,
Joint le luxe poli des talents et des fêtes.
Du fond de son palais, ses ordres glorieux
Font retentir au loin l'airain victorieux;
Mais près de lui fleurit l'olivier pacifique;
Et sur mille vaisseaux sa noble politique
Reçoit, dans les remparts qu'ont élevés ses mains,
Les trésors du commerce et l'encens des humains.

FIN DU CHANT QUATRIÈME.

NOTES

DU CHANT QUATRIÈME.

[1] PAGE 193, VERS 7.

Quand le père du jour, descendant chez Thétis,
Arrête à l'occident ses coursiers ralentis,
Et du noir Africain brûle encor les rivages,
Il éclaire à regret tes conquêtes sauvages....

C'EST sur les côtes de l'Afrique occidentale que les Européens ont établi leurs comptoirs pour la traite des nègres. Depuis le cap Vert jusqu'au Mozambique, on trouve de distance en distance, sur une étendue d'environ neuf cents lieues, des forts bâtis par les Anglais, les Français, les Bataves, les Danois, les Prussiens, et surtout les Portugais. Ceux-ci sont les plus puissants en Afrique; ils ont fondé, sur les côtes de Loango et d'Angole, des établissements immenses; mais les Anglais, malgré les discours éloquents prononcés chaque année dans leur parlement contre le commerce des esclaves, sont encore la nation qui s'y livre avec le plus d'avantage, de constance et de cupidité.

[2] PAGE 196, VERS 24.

L'arbre aux clous parfumés dans Amboine mûris....

Les Hollandais ont concentré dans l'île d'Amboine la culture du giroflier. Il croît naturellement dans

toutes les Moluques; mais l'avarice éclairée y combat sans cesse les bienfaits de la nature, et cet arbre est arraché dans les îles voisines d'Amboine, afin de mieux assurer le commerce exclusif qu'on appelait autrefois *les mines d'or des Hollandais*. Ces précautions n'ont pas empêché l'un des administrateurs les plus sages et les plus éclairés qu'ait eus l'Isle-de-France de se procurer le giroflier; il a été transporté à Caïenne, où son fruit s'est trouvé d'une excellente qualité; déjà les récoltes y sont assez abondantes pour motiver l'espérance d'un commerce très-étendu.

[3] PAGE 196, VERS 25.

L'arbuste de Ceylan, à l'écorce odorante....

La cannelle est la production la plus riche de cette île célèbre, où le poivre, le café, le coton, le cardamome, l'arêque, l'ivoire, les perles, et même les pierres précieuses, offraient tant d'appâts différents à la cupidité des Européens. On sait assez qu'on n'estime dans le cannellier que son écorce. C'est peut-être de toutes les épiceries celle qui contribue le plus aux délices de la table, et qui fournit le plus de secours à la médecine.

[4] PAGE 196, VERS 26.

Et des noix de Banda la liqueur enivrante....

Ce qu'Amboine est pour le giroflier, les îles de Banda le sont pour la muscade. Les Hollandais ont détruit dans tout l'Archipel voisin l'arbre qui produit cette noix précieuse, dont la culture exclusive est réservée aux habitants de Banda. La meilleure rend un suc huileux, dont l'usage immodéré donne des accès de folie, et quelquefois la mort; mais employée

avec précaution, la muscade fortifie l'estomac, arrête la dissenterie, facilite la digestion; et l'huile figée qu'on en retire est employée utilement dans les maladies du genre nerveux. Le muscadier est aujourd'hui naturalisé à Caïenne comme le giroflier; mais sa culture y a fait moins de progrès.

5) PAGE 197, VERS 1.

Bacchus de tes cités dédaignait l'indigence;
Il y vole aujourd'hui des rives de Constance....

La colonie du cap de Bonne-Espérance semblait destinée par la politique à fournir aux Hollandais les productions que la nature refuse en Europe à leur sol humide et marécageux. Il est probable que l'olivier et le mûrier y réussiraient aussi bien que les grains et la vigne; mais jusqu'à présent ces deux dernières cultures sont les seules qui occupent les habitants. Les vins ont une réputation méritée, surtout celui de *Constance*, qu'on recueille sur des ceps originaires de la Perse et de l'ancienne Crète. Les premiers plants des vignes qui couvrent les environs du cap furent apportés de Madère, qui les avoit elle-même tirés de Candie.

6) PAGE 197, VERS 21.

Souvent jusqu'au milieu de ses froids pâturages
L'Océan mutiné se creusait des rivages....

Ceci n'est point une exagération poétique; il suffit de se rappeler de quelle manière s'est formé le lac immense qu'on nomme aujourd'hui la mer de Harlem.

7) PAGE 198, VERS 5.

Tandis que, sous ses pieds, l'art trompant la nature,
Fait naître autour de lui les fleurs et la verdure.

Cette description de la Hollande a paru pour la

première fois dans *le Spectateur du Nord*, au mois de septembre 1799, et le 16 thermidor an 8 (juillet 1800) dans *le Mercure de France*. Plus d'un an après, on a publié *les OEuvres posthumes de M. Thomas*, et les fragments de sa *Pétréide*. Les amateurs de la haute poésie ont remarqué dans ces morceaux, surtout dans le chant sur la Hollande, une foule de vers brillants par le mérite de la pensée et de l'expression; ils n'ont pas moins admiré le bonheur avec lequel l'auteur a rendu les détails techniques de tous les arts qui concourent à la navigation. Il était naturel que la peinture des mêmes objets et des mêmes lieux amenât, dans ma description de la Hollande, de traits de ressemblance avec les tableaux de M. Thomas. L'ordonnance de l'ensemble et le mouvement général diffèrent essentiellement, et sans doute je dois m'applaudir de quelques rencontres avec un écrivain d'un talent supérieur. Mais comme la malveillance et la mauvaise foi n'ont pas manqué de me reprocher deux ou trois hémistiches, d'autant plus semblables qu'ils étaient donnés par le sujet, j'ai cru devoir constater par les dates que les fragments de *la Pétréide* m'étaient absolument inconnus, et qu'ils n'ont été publiés que dix-huit mois après l'impression de mes vers sur la Hollande.

[8] PAGE 199, VERS 19.

Les uns cherchent ces lieux, voisins de l'équateur,
Où, des droits de Colomb perfide usurpateur,
Et d'un prix immortel lui dérobant la gloire,
Le grand nom d'Amérie n'a pu tromper l'histoire.

Sans doute c'était à Christophe Colomb qu'il appartenait de donner son nom au Nouveau-monde. Amérie Vespuce, qui obtint cet honneur, n'aborda

que long-temps après lui au continent méridional; et cet homme illustre montra peu de justice et de délicatesse en s'attribuant cette découverte. Les Américains ont appelé *Colombia* plusieurs parties de leur territoire, et quelquefois ils désignent *les États-Unis* par ce seul mot : c'est une autre inconséquence, si ce n'est un autre témoignage d'ingratitude publique. Christophe Colomb n'aperçut aucune des terres qui composent aujourd'hui les États-Unis; elles furent toutes découvertes et reconnues par Séb. Cabot, navigateur dont les travaux sont encore au-dessus de sa grande renommée. Observons, en passant, que les deux grands hommes qui, sous les pavillons de l'Espagne et de l'Angleterre, découvrirent l'Amérique au quinzième siècle, et le navigateur célèbre qui lui donna son nom, étaient trois Italiens; tant fut puissante sur ce peuple l'impulsion donnée aux esprits et aux arts par les Médicis; par cette famille qui passa d'un comptoir sur le trône, et qui, devenue souveraine au titre le plus respectable, s'éteignit sous Jean Gaston dans une mollesse stupide, après s'être élevée par des travaux et par des actions dont le souvenir ne mourra point.

9) PAGE 200, VERS 17.

L'ours, monarque affamé de ces sombres rivages....

L'ours blanc est l'ennemi le plus dangereux de l'homme sur les plages du Groënland et du Spitzberg. La nature, qui l'a relégué sur ces côtes glacées, semble avoir négligé d'y pourvoir à sa subsistance; amphibie par nécessité, il s'acharne sur les cadavres des baleines que les pêcheurs ont été forcés d'abandonner; et, la faim ajoutant presque toujours à sa férocité naturelle, il attaque l'homme avec une audace effrayante.

(*Voyez l'Histoire des Pêcheries des Hollandais dans les mers du Nord.*)

[10] PAGE 200, VERS 19.

Et l'horrible baleine à qui, le fer en main,
Le Batave a du pôle enseigné le chemin.

Quoique l'huile qu'on tire des phoques, des morses, des veaux-marins, et même la dépouille de l'ours blanc, entrent pour quelque chose dans les spéculations des pêcheurs du Nord, c'est toujours la baleine qui est le grand objet de leurs entreprises. Elle était autrefois commune dans les mers du Groënland, et même, avant l'arrivée des Hollandais, on la voyait fréquemment jusque sur les côtes et dans les baies de l'Islande. Devenue plus farouche par l'acharnement des pêcheurs, elle s'est réfugiée sous les glaces du pôle, où l'on va l'attaquer aujourd'hui.

Ce monstrueux cétacée tient certainement, par sa grosseur, le premier rang parmi tous les animaux connus. La force de la baleine est proportionnée à sa grandeur : d'un seul coup de queue elle brise une chaloupe et la coule à fond. L'eau qu'elle fait jaillir par ses évents (1) s'élève à une grande hauteur ; son aspiration agite la mer comme un vent impétueux ; et, lorsqu'elle nage avec vitesse, le mouvement qu'elle donne aux eaux se fait quelquefois sentir à un mille de distance : on le prendrait pour le bruit d'un orage éloigné. Son agilité n'est pas moins étonnante : dès qu'elle se sent blessée, elle fend les ondes avec une rapidité prodigieuse ; sa queue lui sert de gouvernail,

(1) Les *évents* de la baleine sont deux orifices placés au sommet de sa tête. C'est par là qu'elle pousse avec une force incroyable l'eau qu'elle aspire.

et ses nageoires de rames; elle laisse derrière elle une large et profonde voie, semblable à celle d'un navire qui vogue à pleines voiles; et cette vélocité terrible, qu'elle doit à la souplesse de tous ses muscles, est ce qui multiplie le plus les dangers de la pêche et les fatigues des matelots.

Sous le nom de baleine ou de cachalot, cet animal se montre de temps en temps sur toutes les mers connues. Les Anglo-Américains, qui le trouvent non loin de leurs côtes, vont encore l'attaquer sur celles de l'Afrique occidentale, et dans les environs du détroit de Magellan. Les Portugais du Brésil le cherchent sur la côte de Loango et d'Angole. On le voit aussi dans la mer Baltique, quoiqu'il y soit assez rare. Mais la pêche annuelle et régulière des Hollandais et des peuples du Nord est établie dans les parages du Spitzberg et vers le détroit de Davis.

J'ai pensé qu'on serait bien aise de trouver ici quelques détails fidèles sur une navigation et des travaux si dangereux. Je les ai puisés dans l'*Histoire des Découvertes, des Établissements et des Pêcheries des Hollandais dans les mers du Nord*, ouvrage qui mériterait d'être plus connu.

Suivant l'auteur, c'est aux plages de glace fixe, vers les 77e., 78e. et 79e. degrés, que les pêcheurs rencontrent ordinairement la baleine. « Dès qu'elle est » aperçue de loin, ou que la chute des jets d'eau qui » jaillissent de ses évents annonce son approche, le » premier matelot qui la reconnaît donne le signal » convenu. Aussitôt les hommes destinés à servir la » première chaloupe s'y jettent avec une célérité in- » concevable, et font force de rames vers le poisson » signalé. Le harponneur, debout à la queue de la » chaloupe, tient d'une main le harpon, et de l'autre » la ligne qui y est attachée; dans cette attitude, il » lance l'arme meurtrière sur la baleine. On se sert

» communément d'une sorte de mousquet qui reçoit » le manche du harpon, au moyen duquel on le lance » de plus loin avec plus d'aisance et de force. Le » harponneur évite avec soin de diriger son coup sur » la tête de la baleine, parce que les ossements et les » cartilages en sont extraordinairement durs, et que » la contexture en est impénétrable. La baleine a ce- » pendant sur la tête deux masses de chair molle, à » côté de ses évents : ces parties sont très-sensibles ; » le harpon y entre facilement, il y fait une profonde » blessure, et rarement l'animal atteint dans cette » partie peut s'échapper ; mais c'est le seul endroit » de la tête où le harponneur tâche de frapper.

» Dès que la baleine se sent blessée, elle fuit avec » une impétuosité que rien ne peut égaler. Sa course » est si rapide, que, si la ligne qui suit le harpon » éprouvait le moindre obstacle en se déroulant, la » chaloupe chavirerait en un clin-d'œil, et bientôt » coulerait à fond. Les pêcheurs apportent le plus » grand soin à empêcher que la ligne ne s'accroche » nulle part. Ils ont l'attention de la mouiller conti- » nuellement : sans cette précaution, son frottement » sur l'étrave enflammerait l'une et l'autre, et le pois- » son, dégagé, emporterait le harpon et la partie de » la ligne déjà filée. La baleine, se sentant frappée, » cherche la glace voisine, ou du moins les glaçons » errants détachés de la plage. Elle épuise souvent, » ayant d'être fatiguée et sans ralentir sa course, les » cinq premières lignes dont chaque chaloupe est or- » dinairement pourvue. C'est alors surtout qu'il faut » redoubler d'attention pour éviter d'aller se briser » contre la glace. L'équipage du vaisseau suit des yeux » tous les mouvements de la chaloupe ; et lorsqu'il » juge que la baleine est assez loin pour avoir déjà » filé la majeure partie des lignes, le second canot » met en mer sur le champ, et s'avance vers le pre-

» mier. Arrivé tout près de celui-ci, l'équipage attache » successivement ses lignes à celles que la baleine em- » porte, et cette opération continue jusqu'à la prise » ou à la perte du poisson. — Quand le service se fait » exactement, le secours n'est jamais attendu. Immé- » diatement après que la seconde chaloupe a mis en » mer, toutes les autres s'apprêtent à la suivre. Elles » avancent vers celle qui a fait l'attaque, et vont se » ranger autour d'elle, à la distance d'une portée de » canon l'une de l'autre, pour se trouver près du » poisson quand il reparaît sur l'eau. L'animal blessé » remonte bientôt sur la surface. La douleur qu'il » éprouve le tourmente et lui fait perdre haleine. Il » cherche à se dégager du harpon, et fait pour cela » les plus grands efforts; échauffé par ce pénible et » douloureux exercice, il revient souvent à fleur d'eau » pour respirer l'air et prendre de nouvelles forces. » Les chaloupes s'en approchent alors, et le harpon- » neur prend son temps pour le frapper une seconde » fois. Si la baleine ne disparaît pas subitement après » cette nouvelle blessure, toutes les chaloupes s'en » approchent et se hâtent de la lancer, surtout lors- » qu'on reconnaît qu'elle n'a plus assez de forces pour » plonger de nouveau, ou lorsqu'on la voit reprendre » haleine pour se remettre à la nage. On l'achève » alors à coups de lance redoublés; et, pour la tuer » plus facilement, on dirige le fer entre les côtes, ou » on l'enfonce jusqu'aux entrailles de l'animal. — Il » expire dans peu de moments.

» Mais d'ordinaire, avant de se rendre, la baleine » donne encore bien de la peine aux pêcheurs. Lors- » qu'elle est atteinte du second harpon ou du pre- » mier coup de lance, elle se précipite au fond de » l'eau, et fuit avec la même vitesse que si elle n'avait » qu'une blessure. Si la ligne éprouve une forte ten- » sion, on en conclut avec raison que le poisson

» conserve la plus grande partie de ses forces; si au
» contraire elle est relâchée, ou si elle flotte sur l'eau,
» on est assuré qu'il est affaibli, ou même qu'il est
» déjà mort. Dans tous les cas, la disparition de la
» baleine n'est jamais aussi longue après sa seconde
» blessure qu'après la première. Ordinairement elle
» ne reste qu'un moment sous l'eau après le premier
» coup de lance. Si elle est atteinte au cœur ou aux
» poumons, le sang sort en abondance par les deux
» évents; alors on l'approche davantage, on la lance à
» coups redoublés; tous ceux qu'on lui porte au dé-
» faut des côtes sont mortels, et elle expire avant
» d'avoir le temps de s'enfoncer une troisième fois
» sous l'eau. Elle cherche constamment à gagner la
» glace. Mais lorsqu'elle y parvient, après avoir été
» dangereusement blessée, ne pouvant y tenir long-
» temps, elle en ressort malgré elle avant qu'on ait
» filé une ligne entière. La douleur cuisante de sa
» blessure, le harpon qu'elle emporte, la fatigue du
» combat qu'elle a soutenu, la perte de son sang, et
» le besoin de respirer l'air, la ramènent à la surface.
» Bientôt elle ne conserve plus de direction détermi-
» née dans sa fuite : elle nage uniquement pour re-
» prendre haleine, et ne pense plus qu'à employer
» contre ses ennemis la seule défense qui lui reste.
» On la voit uniquement occupée à parer les coups
» de lance, en s'agitant dans tous les sens, en se cou-
» vrant de sa queue et de ses nageoires. Elle en donne
» de si rudes atteintes, qu'il serait très dangereux
» pour les rameurs d'en être surpris; et, pour se sous-
» traire à ce danger, les harponneurs qui comman-
» dent la manœuvre forcent continuellement de rames
» pour gagner les deux côtés de l'animal à une cer-
» taine distance. Sans cette précaution ils seraient
» exposés à chavirer ou à voir leurs chaloupes brisées

» par les coups de queue de la baleine. Elle en porte » aussi de terribles avec ses nageoires; et quand le » courage, l'adresse, l'opiniâtreté des pêcheurs, ont » surmonté tant de dangers, il leur arrive souvent » de ne pouvoir empêcher la baleine d'aller s'ensevelir » sous la glace, et de les priver ainsi du fruit de tous » leurs travaux.

» Lorsque la baleine expire avant d'avoir gagné ce » dernier asile, son corps reste tourné sur le dos, et » dérive le ventre en l'air. La quantité d'huile et de » graisse qu'elle renferme la fait surnager : c'est alors » que les pêcheurs la retournent avec des cordes et » des chaînes de fer, et l'attachent le long du vaisseau. » Le dépècement de la baleine commence immédia- » tement après. C'est une nouvelle opération difficile » et périlleuse, qui se termine par la fonte du lard et » la préparation des fanons. »

Il paraît certain que ce sont les Basques qui, les premiers, se sont livrés à la pêche de la baleine. Mais depuis long-temps cette école de la navigation et du commerce est malheureusement abandonnée par les Français.

[11] PAGE 202, VERS 23.

Si, cachant leur flambeau,
Les Hyades en pleurs sur le front du Taureau
Se dérobent au jour sous des voiles funèbres....

Après la mort d'Hyas, fils d'Atlas et d'Éthérie, les Hyades ses sœurs attendrirent les dieux par leur inconsolable douleur. Jupiter les changea en astres, et les plaça sur le front du Taureau. Cette constellation orageuse est toujours appelée par les poètes latins *nimbosa*, *inserena Hyas*, et au pluriel, *pluviæ*, *tristes Hyades*.

[19] PAGE 203, VERS 9.

Hélas! chacun expire, à ton ordre fidèle;
Et, les bras suspendus au cordage rebelle,
Reste encore immobile, à son devoir lié,
Dans le poste fatal qui lui fut confié.

Les amateurs de la poésie anglaise reconnaîtront ici quelques vers imités de Thompson; il décrit, comme à son ordinaire, avec une magnificence prodigue, les glaces éternelles du nord, et termine en rappelant la déplorable histoire de sir Hugues Willoughby, qui fut envoyé par la reine Élisabeth pour découvrir un passage de l'océan septentrional dans la mer Pacifique par le nord-est. Voici la fin de ce morceau, littéralement traduite : « L'Océan lui-même ne peut résister à » la force qui le domte; mais dans toute la fureur de » ses tempêtes, emprisonné par un froid irrésistible, » il se sent enchaîné jusque dans le fond de ses abîmes, » et il lui est défendu de mugir davantage. L'œil se » perd dans une vaste étendue, blême et livide, hé- » rissée de vagues converties en rochers, livrée à un » deuil profond, et privée de toute vie; car la vie a » quitté ces affreux climats pour se réfugier dans le » sud. Malheureux ceux qui, engagés dans les glaces » amoncelées, voient le soleil disparaître au sein » de cette mer pour des mois entiers, pendant que » renfermant la mort dans ses flancs, et ceinte d'un » froid décuple, la longue, longue nuit tombe avec » toute son horreur sur leurs têtes! Telle fut la des- » tinée de ce Breton dont la proue chercha la pre- » mière (que n'ont point osé entreprendre les enfants » d'Albion!) le passage tenté depuis, si vainement » encore, et que la nature jalouse semble avoir fermé » par d'éternelles barrières. Pris dans ces contrées

» horribles, au Spitzberg, il vit son vaisseau réduit à » l'immobilité, scellé dans une mer devenue pierre; » et lui-même, avec son malheureux équipage, dont » chaque homme épuisait inutilement tous ses efforts, » fut changé en statue de glace; le marinier resta collé » au cordage, et le pilote à son timon. »

[13] PAGE 203, VERS 18.

C'est en vain que l'Aurore,
De son époux vieilli respectant le sommeil,
N'ouvre plus l'orient aux coursiers du Soleil.

Après les tempêtes et les glaces mobiles que les pêcheurs de la baleine combattent aux environs du pôle, rien n'est plus dangereux que les brumes qui les attendent à leur retour, au nord de l'Écosse et de l'Irlande. La sécurité qu'on porte aujourd'hui dans ces voyages périlleux prouve seule combien sont perfectionnés tous les arts qui concourent à la navigation. Duguay-Trouin rapporte que, dans une croisière qu'il fit vers ces parages, les timoniers de son vaisseau, pour abréger l'heure qu'ils devaient passer au gouvernail, retournaient le sablier avant qu'il fût entièrement écoulé; l'absence du soleil empêchait de reconnaître leur infidélité par des observations astronomiques, et l'on eut un jour entier d'erreur dans le calcul du temps, au bout de quelques semaines de croisière.

[14] PAGE 204, VERS 5.

Un fil ingénieux, lancé par intervalle,
Calcule du vaisseau la vitesse inégale.

On sait que la ligne du loch, lancée d'heure en heure, mesure la rapidité de la course du vaisseau;

ses résultats, combinés avec les observations astronomiques, sont la base de la navigation.

[15] PAGE 204, VERS 11.

Le fer a séparé leurs membres palpitants;
L'airain les a reçus; et ces lambeaux sanglants
Distillent, consumés par une flamme active,
La liqueur que Minerve enferma dans l'olive.

Les Hollandais avaient autrefois dans les îles et sur les côtes du Spitzberg des établissements où se consommaient les résultats de la pêche, et leurs vaisseaux revenaient avec l'huile de poisson extraite et préparée. Aujourd'hui tous les navires reprennent la route de la Hollande, et c'est dans les ports de la république que l'extraction de l'huile et la préparation des fanons sont fixées. Les chaudières dont on se sert dans la Nord-Hollande pour la fonte du lard de la baleine ont cinquante à cinquante-cinq pieds de diamètre. Il a été calculé que, dans les temps ordinaires, cette branche d'industrie, l'une des plus anciennes, et peut-être la plus analogue au caractère, à la patience, au génie des Bataves, occupait environ deux cents de leurs navires dans les mers du Groënland et du détroit de Davis, faisait circuler un capital de six millions de florins à vingt-cinq pour cent d'intérêt, entretenait un très grand nombre d'ouvriers et de familles indigentes, et formait à l'état les marins les plus intrépides, les plus économes et les plus laborieux.

[16] PAGE 204, VERS 26.

De leurs vieilles erreurs les esprits s'affranchirent....

La renaissance des arts, l'invention de l'imprimerie et de la poudre à canon, l'usage de la boussole, la

découverte de l'Amérique et du passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance, donnèrent sans doute un grand mouvement aux peuples du midi de l'Europe; mais, comme l'observe très bien Raynal, « ces évène-» ments, qui fixent à la fin du quinzième siècle une » des plus brillantes époques de l'histoire du monde, » n'opérèrent pas dans les mœurs une révolution aussi » rapide qu'on est prompt à l'imaginer. Quelques » villes Anséatiques, quelques républiques d'Italie, » allaient chercher à Cadix et à Lisbonne, devenus » de grands entrepôts, ce que les deux Indes en-» voyaient de rare et de précieux; mais la consom-» mation en était tout à fait bornée par l'impuissance » où étaient les nations de le payer. Elles languis-» saient la plupart dans une léthargie entière; la plu-» part ignoraient les avantages et les ressources de » leur territoire. Il fallut, pour mettre fin à cet en-» gourdissement, un peuple qui, sorti du néant, ré-» pandît la vie et la lumière dans tous les esprits, » l'abondance dans tous les marchés, qui pût offrir » toutes les productions à plus bas prix, échanger le » superflu de chaque nation avec ce qu'elle n'avait » pas; qui donnât une grande activité à la circulation » des denrées, des marchandises et de l'argent; qui, » en facilitant, en étendant la consommation, en-» courageât la population, l'agriculture, tous les » genres d'industrie : l'Europe dut aux Hollandais » tous ces avantages. On pardonne à la multitude de » se borner à jouir, sans connaître les sources de la » prospérité qu'elle goûte; mais la philosophie et la » politique doivent perpétuer la gloire des bienfai-» teurs de l'humanité, et suivre, s'il est possible, la » marche de leur bienfaisance. » (*Hist. polit. et phil.*, *t.* 6.) Ce devoir est encore plus particulièrement celui de la poésie, plus reconnaissante que la philosophie et la politique. Au reste, pour se convaincre de la

fidélité du tableau tracé par Raynal, il suffit de rappeler les dates. Les grandes navigations des Hollandais aux Indes orientales et en Amérique remontent à l'année 1595; à cette époque, leur commerce dans le nord de l'Europe était déjà très considérable. Les Anglais, qui paraissent avoir surpassé toutes les nations connues dans la science de la marine et de la navigation, sont venus plus tard que les Bataves; ils ont profité de leurs travaux, et ne les ont pas fait oublier.

(1) PAGE 205, VERS 6.

Obscur et dédaigné dans les murs de Venise,
De l'immortel Génois l'émule ambitieux
Sous les drapeaux anglais chercha de nouveaux cieux.

Jean Cabot et Sébastien son fils, tous deux nés à Venise, s'établirent en Angleterre sous le règne d'Henri VII. Les découvertes de Christophe Colomb remplirent bientôt l'Europe d'admiration, et la cour de Londres conçut l'espoir de partager le Nouveau-monde avec celle de Madrid. Les deux Cabot, plus instruits que les marins anglais de ce temps là, obtinrent un vaisseau du roi, et trois autres de la ville de Londres, pour cette grande entreprise. Ils partirent en 1497, et découvrirent le continent de l'Amérique septentrionale presqu'à la même époque où Colomb, dans son troisième voyage, découvrait le continent méridional. Les historiens anglais leur attribuent également la première découverte de Terre-Neuve. Mais il paraît que les pêcheurs basques, bretons et normands avaient reconnu cette île plus anciennement. Quoi qu'il en soit, Sébastien Cabot, persuadé qu'il arriverait dans les mers de la Chine par le nord de l'Amérique, chercha d'abord ce fameux passage du nord-ouest qui, dans le dernier siècle, a si périlleu-

sement occupé les plus illustres marins de la France et de l'Angleterre, et dont la recherche, aussi savante qu'inutile, a éclairé la géographie, en posant les bornes de la navigation. Les mutineries de son équipage forcèrent Cabot de renoncer à son premier dessein. Il revint sur ses pas, et parcourut les côtes septentrionales de l'Amérique, depuis le Labrador jusqu'à la Floride. Il reconnut, comme Colomb, les variations de l'aiguille aimantée; il étendit, comme ce grand navigateur, toutes les connaissances humaines; et, s'il n'éprouva point, comme lui, des injustices barbares, il n'obtint pas non plus toute la gloire qu'il avait méritée — Que la vieille Europe, livrée à ses dissensions éternelles, toujours occupée de malheurs et de crimes, n'ait pas eu le temps d'écouter la reconnaissance de la mémoire, rien n'est plus triste ni plus facile à comprendre. Mais qu'un peuple nouveau, qui s'est élevé rapidement à toutes les prospérités du commerce et de la navigation, ne consacre pas, au sein d'une paix profonde, les souvenirs de son existence récente; que les statues de Chr. Colomb et de Séb. Cabot ne soient pas les premiers monuments élevés dans la nouvelle capitale des États-Unis (1): voilà ce qui accuse solennellement l'ingratitude des nations, et prouve aux grands hommes qu'ils n'ont guère plus à attendre de la postérité que de leurs contemporains.

[18] PAGE 205, VERS 14.

Amidas et Barlow....

Quatre-vingt-six ans après le voyage de Cabot, les

(1) Il est juste d'observer, comme je l'ai dit plus haut, que les Américains ont donné le nom de *Colombia* à plusieurs parties de leur territoire, et qu'ils désignent souvent par ce mot toutes les parties de l'union.

capitaines Philippe Amidas et Arthur Barlow abordèrent avec deux petits vaisseaux sur les côtes de la Virginie. Les relations du navigateur vénitien étaient presque oubliées. On regarda ce pays comme une nouvelle découverte; on en prit possession pour la reine Élisabeth; on lui donna le nom qu'il porte encore, en l'honneur de cette reine célèbre; et, peu de temps après, le chevalier Richard Grenvil et Walter Raleigh, dont nous allons parler, y fondèrent une colonie. Cet établissement est de l'année 1586.

(9) PAGE 205, VERS 15.

Et Raleigh, qui depuis trompé dans ses efforts
Rêva d'Eldorado les fabuleux trésors....

Dans le siècle qui suivit la découverte du Nouveau-Monde, le bruit se répandit qu'il y avait dans l'intérieur de la Guiane un pays désigné sous le nom d'Eldorado, qui renfermait des richesses immenses en or et en pierreries, et plus de mines et de trésors que Cortès et Pizarre n'en avaient jamais trouvé. On sait le parti que Voltaire a tiré de cette fable dans une des productions les plus cyniques et les plus originales de sa vieillesse. Mais, au seizième siècle, cette idée enflammait l'imagination de tous les navigateurs. Elle entraîna surtout Walter Raleigh, l'un des hommes les plus extraordinaires, dit Raynal, qu'ait produits la région la plus féconde en caractères singuliers. « Il avait une passion extrême pour tout ce qui avait » de l'éclat; une réputation qui éclipsait les plus » grands noms; plus de lumières que ceux que leur » état attachait uniquement aux lettres; une liberté » de penser qui n'était pas de son siècle; quelque » chose de romanesque dans les sentiments et dans » la conduite. Ce tour d'esprit le détermina en 1595

» au voyage de la Guiane. Il la quitta sans avoir rien » trouvé de ce qu'il cherchait; mais il ne manqua pas » de publier, à son retour en Angleterre, une relation » remplie des plus brillantes impostures dont on ait » jamais amusé la crédulité humaine. » Cependant il est certain que Walter Raleigh se faisait illusion à lui-même, et ne voulait tromper personne. Il consacra la fin d'une carrière illustre à la poursuite de cette chimère. Après avoir fondé les colonies de la Virginie, commandé les escadres britanniques, joui longtemps de la confiance et de la faveur de la reine Élisabeth, il fut emprisonné par les ordres de son successeur, et condamné à perdre la tête. La sentence ne fut point exécutée; et Raleigh sortit de la tour de Londres, après dix ans de prison, pour aller de nouveau chercher les mines de la Guiane. Cette seconde expédition le conduisit au terme de ses travaux et de ses malheurs. Elle excita des démêlés politiques entre le roi Jacques et la cour d'Espagne, et n'eut aucun des succès que Raleigh avait promis. Il y perdit son fils aîné, le capitaine Keimis, son élève et son compagnon, qui se tua de désespoir; et, à son retour en Angleterre, le roi, le sacrifiant à son avarice trompée et à la vengeance du cabinet de Madrid, fit exécuter l'arrêt de mort porté contre lui plus de douze années auparavant. Cet arrêt ne l'avait pas empêché de lui confier une escadre et la vie de ses sujets, tant qu'il avait nourri son espérance des fabuleuses richesses d'Eldorado.

[20] PAGE 205, VERS 21.

Là, du temps qui peut tout l'éternelle influence
N'a pu sur des tombeaux endormir la vengeance :
Implacable, elle veille un poignard dans les mains.

On connaît la haine invétérée que les sauvages de

l'Amérique septentrionale conservent aux descendants des premiers Anglais qui s'y établirent. Deux siècles écoulés n'ont pu l'éteindre, ni même l'affaiblir; et l'on a vu quel parti les agents de la cour de Londres ont tiré de cette passion terrible, pendant l'insurrection des colonies qui forment aujourd'hui les États-Unis.

[11] PAGE 205, VERS 26.

Hawkins portant ses lois aux peuples du Zaïre.

Jean Hawkins est le premier Anglais qui ait montré le pavillon de sa nation sur les côtes occidentales de l'Afrique. On ne peut douter que les Français n'aient précédé tous les navigateurs modernes, même les Portugais, sur ces plages barbares.

[12] PAGE 205, VERS 27.

L'imprudent Willoughby, digne d'un meilleur sort,
Près d'être enseveli sous les glaçes du nord,
Jusqu'à son dernier jour, insultant la tempête,
De l'océan chinois méditait la conquête.

J'ai déjà parlé de ce malheureux navigateur dans une des notes précédentes, en rappelant les vers de Thompson qui célèbrent sa mémoire. Il est le premier qui ait tenté de pénétrer dans la mer des Indes par le nord-est de l'Europe. Il sortit de la Tamise, en 1553, accompagné du capitaine Richard Chancellor, qui, dans ce voyage, découvrit Archangel, et prépara l'établissement du commerce anglais en Russie. L'entreprise avait été formée sur les plans et les instructions de Sébastien Cabot: cet homme illustre était persuadé de l'existence du passage du nord-est, et secondait de sa fortune et de ses lumières une expédition que sa vieillesse ne lui permettait plus

de conduire. La catastrophe qui la termina ne dégoûta point les Anglais de ces recherches plus glorieuses qu'utiles. Les vaisseaux employés à la pêche du Groënland s'en occupèrent toujours avec plus ou moins d'intérêt : les capitaines Charles Jackman et Arthur Pett (en 1580), Hudson (en 1608), Jean Wood (en 1660), firent des tentatives plus directes, qui n'eurent pas de meilleurs succès. L'esprit des découvertes s'étant ranimé dans le siècle qui vient de finir, le capitaine Phips, aujourd'hui lord Mulgrave, dirigea de nouveaux efforts vers le nord-est ; et l'espérance d'y trouver le passage désiré n'a été complétement dissipée qu'après le dernier voyage du capitaine Cook.

[23] PAGE 206, VERS 4.

Forbisher sut au moins, heureux dans son malheur,
Ramener du couchant ses voiles vagabondes.....

Le passage dont on vient de parler a été cherché dans le nord-ouest de l'Amérique avec encore plus d'opiniâtreté que dans le nord-est de l'Europe. Le chevalier Martin Forbisher, l'un des plus grands hommes de mer qu'ait produits l'Angleterre, adopta les premières idées de Cabot, et fit une tentative inutile en 1576. Davis le suivit dix ans après : le détroit qu'il découvrit ne remplit point ses vues ; mais il a conservé son nom et le souvenir de ses travaux. La même gloire était réservée à Hudson (Hollandais au service de l'Angleterre), qui, dans le dix-septième siècle, fit trois voyages consécutifs pour trouver l'un ou l'autre passage. Weimouth (en 1602), Knight (en 1606), le chevalier Thomas Button (en 1611), Jacques Hall (en 1612), furent moins heureux, et ne laissèrent pas même un monument connu de leurs

navigations. La liste des marins anglais qui se sont occupés de ces pénibles recherches est immortalisée par le grand nom de Cook, et terminée par celui de Vancouver, l'un de ses plus dignes compagnons.

[a] PAGE 206, VERS 6.

Dracke en sa course immense embrassa les deux mondes.

Des écrivains anglais, persuadés peut-être que le patriotisme justifie la mauvaise foi, ont prétendu que le chevalier François Dracke (qui partit de Plimouth en 1577) avait le premier achevé le tour du monde. Ils refusent cet honneur à Magellan, dont l'expédition remonte en 1519, parce qu'il fut tué dans une île voisine des Moluques avant la fin de son voyage; mais personne n'ignore que le vaisseau *la Victoire*, l'un des cinq qui composaient son escadre, arriva heureusement en Espagne, sous les ordres de Sébastien Cano. C'est à ce pilote illustre que Charles-Quint donna pour armoiries un globe terrestre, avec cette divise : *Primus me circumdedisti*. La mémoire de Dracke est trop justement célèbre, pour que la vérité puisse diminuer sa gloire. Il fut le premier navigateur de son temps; et, depuis cette époque, on ne trouve que le capitaine Cook qui, plus éclairé sans doute par les lumières générales, ait égalé son courage, sa patience et sa fermeté. Il y a plus d'un trait de ressemblance entre ces deux hommes fameux : tous deux ont agrandi le monde et la science de la navigation; tous deux, du sein de l'indigence et de l'obscurité, se sont élevés à la fortune et à la plus haute renommée : Dracke, revêtu des premiers grades militaires, commanda les flottes britanniques, et se distingua dans la guerre par des actions aussi audacieuses

que ses voyages; Cook, plus modeste et plus cher à l'humanité, consacra tous ses travaux aux progrès des sciences et aux arts de la paix : Dracke obtint peut-être plus d'honneurs, mais la gloire de Cook fut moins contestée. On voit dans les mémoires du règne d'Élisabeth que, malgré la faveur de cette reine éclairée, les courtisans, et des envieux qui se croyaient les rivaux d'un grand homme, reprochèrent à Dracke la bassesse de son origine. Le chevalier William Monson, qui a écrit la relation de son voyage autour du monde, fait à cet égard une observation qu'on a souvent répétée, mais jamais, ce me semble, avec plus de noblesse et de précision. « Les murs du palais de » Sylla, dit-il, étaient couverts des grandes actions » de ses aïeux; les vestibules de la maison de Marius » étaient tapissés de drapeaux enlevés à l'ennemi. » — (*Hist. nav. d'Angl.*, *t.* I.)

PAGE 266, VERS 9.

Jékinson réunit par un lien durable
L'Anglais industrieux et le Russe indomptable.

Le capitaine Chancellor, qui, dans la malheureuse expédition de Willoughby, découvrit Archangel, avait ouvert à ses compatriotes la route de la Russie. Antoine Jékinson y fonda leur commerce. Cet Anglais illustre remplit à la fois les fonctions d'amiral et d'ambassadeur, déploya des connaissances au-dessus de son siècle dans ses navigations sur la mer Glaciale, et des talents non moins rares dans ses négociations à la cour de Moscow. Il poussa jusqu'en Perse et dans la Grande-Bukarie ses voyages, uniquement entrepris pour la prospérité de son pays, et fut le véritable créateur du commerce britannique dans ces régions,

alors inconnues et sauvages, qu'on a depuis appelées avec raison les Indes septentrionales de l'Angleterre (1).

PAGE 206, VERS 21.

Son avide puissance
D'un troisième univers embrassait l'espérance.

La recherche des terres australes excita puissamment, à la fin du seizième siècle, l'ambition des Espagnols, maîtres du Mexique et du Pérou. A peu près dans le même temps, le commerce des Anglais et des Hollandais, solidement établi dans le nord de l'Europe, commençait à suivre la route des Indes occidentales par le cap de Bonne-Espérance; les Espagnols tentèrent d'y pénétrer par la mer du Sud. On ne songeait d'abord qu'à disputer aux Portugais la possession des Moluques; bientôt on se flatta de découvrir le continent austral. Parmi les nombreuses expéditions qui furent ordonnées par les vice-rois du Pérou, les plus remarquables sont celles d'Alvar de Mendana et de Fernandez de Quiros. On leur doit la découverte des îles de Salomon, des Marquises de Mendoça, et de plusieurs autres, qui presque toutes ont été retrouvées dans les dernières navigations autour du globe, après deux siècles d'oubli. Quiros était profondément convaincu de l'existence du continent austral, et peu s'en fallut qu'on n'égalât l'importance de ses découvertes à celles de Christophe Colomb.

(1) Un Jékinson était ministre en Angleterre à l'époque où le traité d'Amiens a rendu la paix au monde. Mais l'ambition et la mauvaise foi du gouvernement britannique ont bientôt renversé ce grand ouvrage de la politique et de la raison.

[27] PAGE 206, VERS 26.

L'Europe avec effroi vit ce despote avare,
Qui, pour tout asservir, concentrait dans sa main
Les doux fruits de l'Asie et l'or américain.

Il n'y a ici aucune exagération. La possession des Moluques et des îles à épiceries, enlevées aux Portugais, jointe à celles des mines du Mexique et du Pérou, avait établi la puissance colossale de Philippe II sur des richesses inépuisables, et le rendait maître du commerce universel. L'Europe entière dut craindre de tomber sous le joug de ce tyran ; et peut-être ne dut-elle sa liberté qu'au secours d'une tempête et au courage d'une femme, (la reine Élisabeth.)

[28] PAGE 207, VERS 14.

Et quand le sang d'un fils souillait son diadème....

La mort du jeune don Carlos est un des évènements les plus tragiques et les plus touchants que l'histoire moderne offre au génie dramatique ; mais il faut un pinceau plus mâle que celui de Campistron pour tracer le portrait de Philippe II. Cet auteur a traité le sujet de don Carlos, avec des circonstances romanesques, sous le nom d'*Andronic*. Sa pièce, dont on se souvient à peine aujourd'hui, eut cependant un succès prodigieux. On promet au public, depuis plusieurs années, deux nouveaux ouvrages sur le même sujet.

[29] PAGE 208, VERS 17.

Contre elle vainement, par un effort immense,
Le démon du midi soulève sa puissance.

Tout le monde sait que les contemporains de Phi-

lippe II lui donnèrent ce titre ; la postérité le lui a confirmé.

[30] PAGE 208, VERS 22.

Du sommet de ces monts consacrés à Pyrène....

Suivant une tradition mythologique assez connue, les Pyrénées doivent leur nom à la nymphe Pyrène, qui fut abusée par Hercule, et se retira dans ces montagnes pour éviter la vengeance de son père. Vénus fut adorée dans les Gaules sous le même nom.

[31] PAGE 209, VERS 4.

Tolède, dont le rang touche au trône des rois,
Moncade, honneur des bords que l'Aréthuse arrose ;
Et le sage Valdès, et le fougueux Mendoze....

Ce fut moins à son expérience et à ses talents qu'à l'éclat de son rang et de sa noblesse, qu'Alphonse Pérez de Guzman, duc de Médina-Sidonia, dut le commandement de cette flotte formidable, si vainement appelée par les courtisans de Philippe II *l'armée invincible* ; les grands seigneurs, accourus de toutes les provinces de l'Espagne, se seraient retirés, si on leur avait donné pour chef un homme d'une naissance inférieure à la leur. L'histoire a conservé les noms de ceux qui partagèrent les dangers de cette orgueilleuse expédition : don François de Tolède, de la maison des ducs de l'Infantado, montait le vaisseau *le St.-Philippe* ; il soutint, avec don Diégo de Pimentel, un combat très vif et très opiniâtre contre le lord Henri Seymour et le capitaine Guillaume Winter. Don Hugo de Moncade avait joint l'armée espagnole avec les galères de Sicile ; il fut tué après avoir donné des preuves de la plus haute bravoure. Don Pédro de Valdès et

don Martin de Récalde étaient les deux officiers dont l'expérience et les services inspiraient le plus de confiance; le premier commandait les vaisseaux de l'Andalousie; le second, la division de Biscaye. Don Antoine de Mendoze avait sous ses ordres l'escadre légère. On trouve sur les listes et dans les mémoires du temps une foule de noms moins connus, entr'autres celui du prince d'Ascoli, fils naturel de Philippe II.

(3) PAGE 209, VERS 13.

Howard qui, des Norfolck assurant les grandeurs,
Immortalise en eux sa race et ses honneurs;
Seymour, son noble émule et son ami fidèle;
Des marins d'Albion Dracke l'heureux modèle....

A cette foule de seigneurs espagnols, en qui le courage et la naissance ne pouvaient pas remplacer la science de la mer, l'Angleterre opposa aussi ses plus grands noms, et surtout ses plus habiles marins; le lord Charles Howard, grand amiral, commandait en chef les forces navales de sa patrie; mais les trois premiers navigateurs du siècle, F. Dracke, J. Hawkins et Martin Forbisher, étaient ses vice-amiraux. Une division, particulièrement destinée à protéger les côtes de l'Angleterre, fut confiée au lord Henri Seymour, second fils du duc de Sommerset. Justin, comte de Nassau, amiral de Zélande, bloqua dans le port de Dunkerque l'escadre assemblée par le fameux duc de Parme, et l'empêcha de se réunir à l'armée espagnole. Un enthousiasme général animait la nation anglaise; toutes les villes maritimes fournirent des vaisseaux. La couronne n'en avait alors que trente-quatre, et cent quatre-vingt-dix-sept furent réunis sous les ordres du grand amiral; Londres seule en équipa trente-huit; la confiance publique en donna trente-deux à

Dracke. Il est vrai que l'art des constructions navales n'était pas ce qu'il est aujourd'hui; les navires de commerce, armés à la hâte pour une expédition imprévue, combattaient avec les vaisseaux de guerre, qui ne leur étaient pas fort supérieurs. Ceux des Espagnols, dont les historiens ont parlé comme d'une merveille, n'étaient remarquables que par leur architecture magnifique, dont les ornements n'ajoutaient rien à la force, et ôtaient beaucoup à la légèreté; c'étaient les éléphants de Porus, portant une tour sur leur dos, contre les soldats d'Alexandre: leur pesanteur contribua beaucoup à leur défaite. On a dit souvent que cette flotte immense n'avait péri que par la tempête, et l'on a répété le prétendu mot de Philippe II: *Je ne l'avais pas envoyée contre les vents.* Ce mot est douteux, et ce qu'il indique n'est point exact. Un historien contemporain assure que Philippe était à la messe quand il apprit les malheurs de son armée; qu'il mordit de rage un chandelier d'argent, et jura qu'au péril de son trône il vengerait l'affront fait à ses armes. Probablement son hypocrisie d'habitude lui servit ensuite à déguiser sa consternation. Il est d'ailleurs bien connu que les deux flottes ne combattirent point en bataille rangée; la science des évolutions navales, alors très imparfaite, ne dirigea point leurs mouvements; mais depuis le 16 juillet jusqu'au 30, il y eut presque chaque jour des actions meurtrières entre les vaisseaux des deux nations qui couvraient la Manche. Huit brûlots, lancés au milieu des Espagnols pendant qu'ils étaient à l'ancre, les forcèrent à couper leurs câbles; une partie de leurs bâtiments se brisa sur les côtes de France, d'autres furent pris par l'ennemi. Dracke, Hawkins et Forbisher attaquèrent ensemble le vice-amiral Récalde et le capitaine Alphonse de Leyva, qui eurent la gloire de les combattre avec

un succès partagé. Enfin le vent de sud-ouest acheva la ruine de cette expédition gigantesque ; l'armée espagnole, entièrement dispersée, ne put résister à la violence de la tempête et aux efforts des marins anglais. La reine Élisabeth fut presque témoin de leur triomphe, que son génie avait préparé : cette femme intrépide était sur les côtes de son royaume ; et tandis qu'on se battait sur mer, elle passait en revue ses troupes de terre. Essex, son favori, commandait une division de ses vaisseaux ; et ses plus illustres courtisans, les comtes de Cumberland, d'Oxford, de Northumberland, de Sussex, les lords Scheffield et Thomas Howard, les Wentworth, les Cécil, les Harcourt, les Clifford, les Raleigh, s'étaient précipités sur la flotte, à la tête de la noblesse et des plus braves citoyens. Les Espagnols, animés par un intérêt moins puissant, combattirent loin de leur patrie, sur une mer qui leur était peu connue, sous un chef plus illustré par ses aïeux que par ses actions : l'évènement, regardé comme un prodige dans le temps, fut ce qu'il devait être, et n'a rien qui doive étonner la postérité.

[33] PAGE 210, VERS 11.

Guzman, le fier Guzman, loin de tous ses amis,
Sous des cieux inconnus, sur des bords ennemis,
Sans guide, sans espoir, précipite sa fuite.....

Le duc de Médina-Sidonia, poursuivi par l'amiral Howard jusqu'à l'extrémité de l'Écosse, revint en Espagne par le nord de l'Irlande et par les Orcades. Dix-sept de ses vaisseaux périrent encore dans ces mers orageuses ; il en avait environ cent quatre-vingts, grands ou petits, quand sa flotte réunie entra dans la Manche ; il n'en rentra que quatre-vingt-sept dans les ports d'où ils étaient partis.

[34] PAGE 211, VERS 19.

Ce navire élancé qui fuit vers l'horizon,
Plus léger que l'oiseau dont il porte le nom.

Le plus léger de nos vaisseaux, dit M. de Buffon, a donné son nom à la frégate, l'oiseau le plus rapide que les navigateurs aient aperçu dans l'océan atlantique.

[35] PAGE 212, VERS 3.

Tel qu'un jeune arbrisseau,
Des îles de Sommers le fragile vaisseau,
Inclinant ses deux mâts sur sa poupe légère,
Sans crainte et sans effort glisse sur l'onde amère.

Les Bermudes, découvertes en 1527 par l'Espagnol Jean Bermudès, sont appelées par les Anglais *les îles de Sommers*, du nom du capitaine George Sommers, qui y fit naufrage en 1609. Trois ans après fut formée à Londres une association qui peupla ces îles; la douceur et la salubrité du climat y attirèrent de nombreux colons; Waller entr'autres, poète aimable, ennemi des dissensions politiques et de la tyrannie de Cromwel, alla chercher le repos dans ces îles fortunées, et leur donna par ses vers une célébrité que les autres établissements du Nouveau-monde ne doivent ordinairement qu'à l'avarice de l'ancien. Celui-ci ne possède aucun des trésors qui peuvent irriter la cupidité; ses productions sont le maïs, les légumes, les fruits de l'Europe et de l'Amérique; l'industrie des habitants s'y borne à la fabrique des toiles à voile, et surtout à la construction de ces petits bâtiments de cèdre ou d'acajou, dont la forme (sous le nom de brick et de goelette) est imitée dans tous nos chantiers, mais dont on n'a jamais égalé la légèreté.

[36] PAGE 212, VERS 26.

L'habitant du Texel, dont l'audace n'aspire
Qu'à porter sur les flots sa libre activité,
Contre un joug imprévu noblement irrité,
D'armes et de vaisseaux couvrit l'onde soumise.

On a vu combien la science de la navigation et l'art de construire les vaisseaux avaient fait de progrès sous le règne d'Élisabeth. Les successeurs de cette reine éclairée, maîtres de la marine qu'elle avait établie, affectèrent de regarder l'océan comme une partie de leur domaine. Cette prétention est ancienne; certains auteurs du moyen âge ont exposé dans des dissertations fort graves les droits de l'Angleterre à la souveraineté des mers qui l'environnent; et l'on devine aisément que tous ces auteurs sont anglais. Mais leur doctrine n'aurait pas été contestée en Europe après la défaite de l'*armée invincible*, sans l'énergie et la constance des Hollandais. « De toutes les » guerres maritimes dont l'histoire a conservé le sou» venir, celle-ci, dit Raynal, est la plus savante, la » plus illustre par la capacité des chefs et le courage » des soldats, la plus féconde en combats opiniâtres » et meurtriers. » Souvent vainqueurs, à la fin vaincus, les Bataves parurent tellement au-dessus de la fortune que la nature leur avait faite, que même après leur chute, l'Europe respecta long-temps une puissance qui n'était plus. Les Anglais durent la victoire à la forme de leurs vaisseaux, qui réunissaient la grandeur à la légèreté; il était difficile de les égaler dans les chantiers de la Hollande, où tous les ports manquent de profondeur. La marine batave, même de nos jours, n'a point de vaisseaux au-dessus de 74 canons; encore dans ceux-ci les fonds sont plus plats

que dans ceux des autres nations, ce qui donne presque toujours à leurs adversaires deux avantages considérables, la célérité de la marche et la promptitude des évolutions.

(37) PAGE 213, VERS 2.

Tromp, la flamme à la main, courut sur la Tamise
Montrer ses pavillons insultés et vainqueurs....

Il n'y a pas de nom plus illustre dans les annales de la marine batave, que celui des deux amiraux Van Tromp (Martin et son fils Cornélius.) Le premier commença cette guerre sanglante qui fit tant d'honneur et tant de mal à sa patrie. Les Hollandais étaient bien loin de reconnaître la souveraineté de l'Angleterre sur les mers qui séparent les deux états; leur fameux publiciste Grotius l'avait traitée de chimère dans un ouvrage intitulé *Mare liberum*, auquel un Anglais, nommé Selden, répondit par le *Mare clausum*, conservé religieusement dans les archives britanniques. Cette ancienne querelle fut renouvelée en 1652 par deux nations rivales et jalouses, qui cherchaient l'occasion de mesurer leurs forces. Martin Van Tromp reçut l'ordre de soutenir l'indépendance et l'honneur du pavillon batave; il en résulta bientôt un engagement meurtrier entre la flotte qu'il commandait et celle de l'amiral Blake. Ce premier combat fut indécis; mais pendant que les Anglais s'attribuaient la victoire, Tromp bloquait déjà la Tamise et désolait le commerce de l'ennemi. Quelques mois après, il livra une seconde bataille à Blake, mit son escadre en désordre, lui enleva plusieurs vaisseaux, et le poursuivit jusque dans ses ports. On lui reproche, après ce triomphe, une jactance qui n'est ni dans le caractère des héros, ni dans celui de sa nation; il

parcourut, dit-on, les côtes de l'Angleterre avec une branche de bouleau attachée à son grand mât, pour indiquer qu'il avait purgé la mer britannique de ses prétendus dominateurs. Quoi qu'il en soit, il périt glorieusement dans une autre bataille contre le célèbre Monck, dont je parlerai plus bas. Son fils, Cornélius Van Tromp, hérita de ses talents, de son courage et de sa fierté; mais ses belles actions, dignes de son père et de sa renommée, auraient été plus honorables pour lui et plus utiles pour son pays, s'il n'avait eu le malheur d'être jaloux de Ruyter, qui l'accusa de l'avoir abandonné dans une occasion décisive. Il est juste d'observer aussi que ce reproche ne fut pas prouvé.

[38] PAGE 213, VERS 4.

Eyertzen, Wassenâr, ces vieux navigateurs....

Les deux Évertzen (Jean et Corneille), compagnons d'armes des deux Van Tromp, se distinguèrent dans tous les combats livrés par ces amiraux célèbres, furent nommés avec eux dans la victoire et dans la défaite, et périrent comme eux sur le champ de bataille; on les retrouve à côté des Van Tromp à chaque page de l'histoire : la poésie ne doit point séparer des noms que la gloire a réunis.

Wassenaër, baron d'Opdam, est aussi compté parmi les plus grands hommes de mer de son siècle et de sa patrie. Il commandait l'armée de la république à la fameuse bataille du 3 juin 1665, qui fut gagnée par Jacques Stuart, alors duc d'Yorck. L'action dura neuf heures sans aucun avantage apparent; les Anglais remportèrent enfin la victoire, mais l'honneur de la journée est resté commun aux deux nations; les deux amiraux s'abordèrent, et le duc d'Yorck courut les plus grands dangers. Le comte de

Falmouth, favori de Charles II, le lord Muskerry et le second fils du lord Burlinton, furent tués à côté du prince, qui lui-même fut blessé à la main, et dont les habits furent couverts du sang de ses serviteurs et de ses amis. Le vice-amiral Lawson, l'un des meilleurs officiers de la marine anglaise, périt dans ce combat, ainsi que le contre-amiral Sampson et les comtes de Portland, de Malborough et de Rutland. On peut apprécier, par la perte des vainqueurs, quelle fut celle des vaincus. Les vice-amiraux Stillingwerf et Cortenaër furent tués; Wassenaër lui-même, après des efforts prodigieux, sauta en l'air avec son vaisseau, dont il n'y eut que cinq hommes de sauvés. Les deux Évertzen et Cornélius Van Tromp (qui resta le dernier sur le champ de bataille, et qui, dans une défaite si sanglante, étonna ses vainqueurs par la fierté de sa retraite) ramenèrent en Hollande les restes de la flotte. Les Anglais n'osèrent pas la poursuivre malgré leur victoire, et se contentèrent de l'observer jusqu'à sa rentrée dans les ports. (*Voyez l'Histoire navale de l'Angleterre*, la *Vie de C. Van Tromp*, etc.)

[39] PAGE 213, VERS 12.

Monck, l'appui de l'état et le vengeur des rois....

Ceux qui ne voient dans le général Monck que le vengeur de Charles Ier. et le restaurateur de la monarchie anglaise, admirent un politique impénétrable, qui connut à fond la science d'attendre, et qui, par l'énergie concentrée d'un caractère plein de constance, profitant de tous les évènements, et quelquefois les faisant naître, exécuta l'entreprise la plus difficile, celle d'arracher un grand peuple à des erreurs longtemps victorieuses, et à des tyrans que lui-même il avait eu le malheur de servir. Mais ce n'est encore que

la moitié de cet homme illustre. Ses talents militaires furent aussi brillants que sa conduite avait été sage; il se montra tour à tour à la tête des flottes et des armées, également capable de commander et de vaincre sur terre et sur mer; exemple qu'avait donné deux siècles auparavant ce fameux comte de Warwick qui fit comme Monck le destin de ses rois et de son pays. Au reste, c'est seulement comme un des amiraux les plus célèbres de la Grande-Bretagne que Monck devait être nommé dans ce poëme, et ses titres à cet égard sont connus. En 1653, ayant sous ses ordres et sur son vaisseau l'amiral Dean, officier d'une réputation méritée, et les vice-amiraux Penn et Lawson, il attaqua l'escadre hollandaise commandée par Martin Van Tromp, Ruytet, Évertzen et de Witt. Au milieu de l'action, Dean tombe mort à ses côtés; Monck imperturbable le couvre de son manteau, dérobe à l'équipage un accident qui pouvait affaiblir sa confiance, continue le combat, poursuit les Hollandais jusque sur leurs côtes; et ce n'est qu'après la victoire qu'il se permet de pleurer son ami. Peu de mois après, Monck livra aux mêmes adversaires une seconde bataille plus opiniâtre et plus sanglante. « Il avait ob» servé, dit l'historien Burchett, que la nation an» glaise était fatiguée de la guerre; il voulait en » amener la fin par une action décisive; et, comme » la prise d'un vaisseau, pendant le combat, en oc» cupe toujours plusieurs qui sont chargés de le con» server, il défendit de faire ou de recevoir aucun » quartier; en sorte que la mer fut bientôt couverte » de débris et de cadavres. » Cette bataille dura trois jours; le second fut signalé par la mort glorieuse de Martin Van Tromp; à la fin du troisième, Évertzen fut fait prisonnier; et l'armée batave, affaiblie, dispersée et vaincue, ne regagna qu'avec peine les ports de la Meuse et du Texel.

Après le rétablissement de Charles II, Monck, devenu duc d'Albermale, élevé au plus haut degré de fortune et de considération, regardé comme l'arbitre de l'Angleterre et comme l'un des hommes les plus extraordinaires de son siècle, ne cessa point de servir, comme s'il avait eu tous ces titres à acquérir. On le vit, en 1666, attaquer avec des forces inférieures l'armée hollandaise commandée par Ruyter, J. Évertzen, et C. Van Tromp. Ce combat terrible se soutint ou se renouvela pendant quatre jours consécutifs; J. Évertzen et les contre-amiraux Staghower et Vanderhulst y furent tués. Il fallut toute la bravoure et les prodigieux talents de Ruyter et de C. Van Tromp réunis pour réparer de telles pertes et conserver encore l'avantage. Les Anglais perdirent de leur côté le vice-amiral Berkley et le contre-amiral Mings, deux officiers du plus grand courage; le chevalier Georges Ascough, l'un de leurs plus célèbres marins, fut fait prisonnier, et son vaisseau brûlé; plusieurs autres eurent le même sort. La retraite de Monck fut admirée de Ruyter, et c'est là son plus grand éloge. Il joignit la division du prince Rupert, combattit encore, et laissa la victoire indécise. — Je ne pousserai pas plus loin les détails de ces évènements, qui sont assez généralement connus, quoique l'histoire n'en soit pas écrite d'une manière digne du sujet. — On peut consulter les *Vies de Ruyter* et des deux *Van Tromp*, *l'Histoire navale de l'Angleterre*, etc.

40) PAGE 213, VERS 13.

Ce glorieux Russel, qui semble d'âge en âge
Aux Bedfort ses enfants transmettre son courage....

L'amiral Russel, l'un des plus grands hommes de mer que l'Angleterre ait produits, est assez connu par

sa fameuse victoire de la Hogue, qui commença la ruine de la marine française; de cette marine sortie du néant à la voix de Colbert et de Louis XIV, et dont l'éclat passager étonna toute l'Europe. Le nom de Russel, qui est celui des ducs de Bedfort d'aujourd'hui, n'est pas moins célèbre dans les annales du parlement que dans celles de la marine britannique.

41) PAGE 213, VERS 15.

Ce Stuart, que bannit son pays indigné,
L'honneur du trône, hélas! s'il n'avait point régné....

Jacques II, de l'aveu même de ses ennemis, était le prince le plus instruit de son siècle dans tout ce qui regarde le commerce et la navigation. On a vu (dans la note 38e) les détails de la victoire qu'il remporta sur la flotte batave, après la mort de Wassenâr-Opdam. Peu de temps après, quand le prodigue et voluptueux Charles II vendit à l'orgueil blessé de Louis XIV l'alliance de l'Angleterre contre la Hollande, le duc d'Yorck commanda les escadres réunies des deux monarques; les Français avaient à leur tête le comte d'Estrées; Ruyter conduisait les Hollandais. Une bataille sanglante, livrée le 19 mai 1772, fit briller de nouveau le courage, les talents et les connaissances navales du prince. Le comte de Sandwich, qui commandait sous lui, fut tué dans l'action; les Hollandais y perdirent Corn. Évertzen; et si la victoire fut indécise, le père Daniel avoue que l'inexpérience des Français en fut la principale cause. Des services aussi éclatants, et du genre le plus estimé chez les Anglais, semblaient promettre à Jacques II un règne glorieux et tranquille; mais à peine l'eut-il commencé, qu'il méconnut également sa véritable gloire et ses plus chers intérêts; son zèle superstitieux et fanatique le

fit précipiter du trône qu'il avait défendu et qu'il pouvait honorer. Il est évident que, pour son repos et pour sa mémoire, son plus grand tort fut de régner; car ce qui fit le crime du roi n'eût été qu'une erreur chez un particulier; et si Jacques II fût resté duc d'Yorck, son nom serait encore révéré par les Anglais comme celui d'un prince ami du commerce, et d'un amiral souvent victorieux.

42) PAGE 214, VERS 1.

La Meuse eut ses Ruyter....

Ruyter est trop connu pour qu'il soit nécessaire de rappeler ses titres : le plus glorieux sans doute est celui de *défenseur de son pays*, qui lui fut donné par un décret solennel des états-généraux, après une victoire signalée sur les Anglais. Il prouve, par un exemple trop rare, que les grands hommes forcent quelquefois leurs contemporains à les traiter comme la posterité.

43) PAGE 214, VERS 1.

La Seine eut ses Tourvilles.

(Voyez la notice sur le maréchal de Tourville, dans la troisième note du cinquième chant.)

44) PAGE 214, VERS 14.

Nos flottes, de Cartier retrouvant les vestiges,
Au Canada soumis faisaient chérir nos lois....

Jacques Cartier, habile navigateur de St.-Malo, fut le premier Français qui remonta le fleuve St.-Laurent, en 1534; ces côtes, alors sauvages, avaient été reconnues onze années auparavant par le Florentin

Verazzani, qui était au service de François Ier., et plus anciennement par les pêcheurs basques et bretons.

45) PAGE 214, VERS 19.

Ces remparts où Montcalm, abandonné du sort,
Léguait à son pays la gloire de sa mort....

On se rappellera sans doute la belle résistance de M. de Montcalm, à la tête d'un petit nombre de Français et de Canadiens, contre l'armée anglaise, commandée par Wolf, qui fit, en 1759, la conquête du Canada. Les deux généraux furent tués dans la même action, également dignes des éloges et des regrets de leur pays. Mais la mort de Montcalm fut plus funeste au sien, en ce qu'elle entraîna la perte de cette ancienne colonie, qui fut si long-temps l'école de notre marine et de notre navigation.

46) PAGE 214, VERS 25.

Ces lieux trop négligés, quand nos rivaux plus sages
Du monde américain partageaient les rivages....

Quand les Français commencèrent à s'établir sur le fleuve St.-Laurent, les Espagnols et les Portugais, qui occupaient et ravageaient les plus belles parties du Nouveau-monde, et les Anglais même, chez qui la jalousie du commerce est à la fois une maxime d'état et un sentiment de chaque citoyen, crièrent de tous côtés à l'injustice. « Il est plaisant, dit alors François Ier., que ces nations partagent tranquillement » l'Amérique entr'elles, sans souffrir que j'y prenne » la moindre part; je voudrais bien voir l'article du » testament d'Adam qui leur lègue ce vaste héritage. » Malheureusement les premières tentatives des Fran-

çais ne furent ni suivies, ni protégées : tandis que les nations rivales étendaient et consolidaient leurs colonies, la France, livrée à la fureur des querelles religieuses, oubliait l'Amérique, et se déchirait en Europe de ses propres mains. Coligni seul, demeuré citoyen au milieu des guerres civiles, encouragea parmi nous le premier essor du commerce et de la navigation ; il essaya de leur ouvrir le Brésil et la Floride, où il fonda des établissements qui périrent avec lui. Le Canada même fut long-temps négligé ; mais enfin, sous le règne de Louis XIV et sous le ministère de Colbert, quand la nation s'éleva tout à coup à tous les genres de prospérités et de gloire, cette colonie fixa l'attention de sa métropole, et commença d'exciter l'envie de ses ennemis.

47) PAGE 215, VERS 5.

A la voix de Louis, leur naissante industrie
D'un tribut indigent secourut la patrie....

Le Canada coûtait beaucoup et rapportait peu. Selon Raynal, le revenu public ne s'y éleva jamais au-dessus de 300,000 francs. Il n'en était pas moins important par les secours et les approvisionnements qu'il fournissait à nos îles, et surtout par les ressources qu'il offrait à la pêche, à la marine et au commerce des pelleteries. Les Anglais l'attaquèrent deux fois inutilement. — En 1691, le chevalier Guill. Phips y débarqua deux mille cinq cents hommes, sous les ordres du lieutenant-général Walley, qui fut vivement repoussé par le comte de Frontenac, et forcé de se rembarquer, après avoir perdu son artillerie et ses plus braves soldats. En 1711, les escadres britanniques, qui commençaient à dominer sur toutes les mers, parurent de nouveau sur le fleuve Saint-

Laurent. Mais le chevalier Hoveden-Walker, avec 12 vaisseaux de ligne, 32 navires de transport, et 6,000 hommes de troupes, échoua complétement dans une entreprise, qui n'exigeait pas des forces aussi considérables. Les Anglais y perdirent neuf cents hommes et huit de leurs bâtiments. Cependant l'empire immense qu'ils avaient fondé dans l'Amérique septentrionale leur semblait mal affermi, tant que le Canada restait à la France. Une époque à jamais fameuse par nos malheurs et par nos fautes, le fit passer sous leur joug; et ce qui prouve combien les calculs de l'ambition sont incertains, c'est que la domination exclusive de l'Angleterre sur le nord de l'Amérique, cette domination achetée par des efforts si longs et des triomphes si pénibles, s'est écroulée tout à coup, au milieu de la paix, dans des jours de puissance et de gloire, quand elle croyait n'avoir plus rien à craindre de ses rivaux humiliés; exemple frappant et mémorable qui ne corrigera ni les individus ni les nations.

[48] PAGE 215, VERS 8.

Les Barths, les Duguay-Trouins, les Cassards, les Forbins....

Ne pouvant offrir à chacun de nos marins célèbres un hommage séparé, j'ai réuni dans ce vers les noms de ceux qui se rendirent les plus redoutables par l'audace de leurs entreprises, par la multitude de leurs succès, et par une manière de combattre qui leur fut commune. La bataille de la Hogue avait affaibli la puissance navale de Louis XIV. Cassard, Duguay-Trouin, Forbin, Jean Barth, abandonnant alors le système des grandes armées, ne voulurent que des escadres légères pour désoler le commerce de l'ennemi. Ce plan fut exécuté par eux avec tant de talent et de persévérance, que, dans les deux guerres ter-

minées par les traités de Ryswick et d'Utrecht, l'Angleterre perdit plus de quatre mille cinq cents navires, fut souvent insultée sur ses propres rivages, et vit enlever, jusque sous le canon de ses forts, les richesses qu'elle attendait de l'Asie et de l'Amérique.

[49] PAGE 215, VERS 13.

A balancer Toulouse, et Tourville, et Duquêne.

Le même motif qui m'a fait reunir les noms cités dans la note précédente m'engageait à ne point séparer ceux qui sont l'objet de celle-ci. Les uns furent illustrés par nos armateurs les plus intrépides; les autres rappellent nos plus habiles amiraux. Tourville et Duquêne sont assez connus. Quant au comte de Toulouse, fils naturel de Louis-le-Grand, il ne dut point au seul avantage de sa naissance le commandement de nos flottes; et l'on sait qu'il gagna sur les Anglais la bataille navale de Malaga, dont la marine française a droit de s'enorgueillir.

(*Voyez les notes du cinquième chant.*)

[50] PAGE 215, VERS 14.

La victoire incertaine,
Aux rives de la Hogue infidèle aux Français....

(*Voyez la première note du cinquième chant.*)

[51] PAGE 215, VERS 16.

A Lagos les vengeant par de nouveaux succès....

Il est reconnu que les suites de la bataille de la Hogue n'ont jamais été complétement réparées; et l'on regarde avec raison cette journée funeste comme

l'époque et la cause d'une décadence marquée dans la puissance maritime de la France. Mais il fallait plus d'une défaite pour achever la ruine de ce grand édifice, le monument le plus extraordinaire du règne et du génie de Louis XIV. Aussi nos armateurs continuèrent à désoler le commerce des ennemis; et leurs succès furent si multipliés, les plaintes qui retentirent dans le parlement d'Angleterre furent si douloureuses, que le gouvernement britannique se vit obligé d'employer toute sa marine à la protection des flottes marchandes. Il avait environ 90 vaisseaux de ligne en mer, sous les ordres du chevalier Roock. Cet amiral en détacha 26 pour escorter lui-même les convois du Levant et de la Méditerranée, composés de plus de 300 voiles. Les deux tiers appartenaient à l'Angleterre; le reste à la Hollande et aux villes Anséatiques. Le maréchal de Tourville, avec 72 bâtiments de guerre, alla mouiller dans la baie de Lagos pour attendre que les Anglais doublassent le cap Saint-Vincent. Un peu d'impatience, et les signaux prématurés des vaisseaux observateurs, le firent courir au-devant de l'ennemi, qui venait se livrer lui-même. Ce mouvement précipité, joint à la faveur du vent, qui changea dans le moment de l'attaque, sauva la moitié de la flotte anglaise. Le reste fut pris ou détruit. Plus de 60 navires furent brûlés; plusieurs se brisèrent sur la côte; environ 30 tombèrent entre les mains de Tourville. Roock, témoin impuissant de ce désastre, engagea, malgré l'avis de l'amiral hollandais Vandergoës, un combat inégal avec une partie de l'armée française; et, forcé bientôt à prendre la fuite, il abandonna trois vaisseaux bataves de 60 canons, qui se rendirent après une vive résistance. On poursuivit les restes de cette flotte opulente. Le chevalier de Goëtlogon alla, jusque sous les batteries

de Gibraltar, brûler cinq vaisseaux de 36 à 50 canons. Quatre autres se détruisirent eux-mêmes dans la baie de Lagos. Enfin, le commerce britannique, seul, perdit en cette occasion près de 80 navires, évalués 36 millions; et c'est ainsi que le maréchal de Tourville, s'il n'eut pas l'avantage de réparer tous les malheurs de la Hogue, eut au moins le plaisir de les venger.

[52] PAGE 216, VERS 3.

C'est lui qui féconda ce rivage inhumain
D'où le Cimbre farouche entraîné par la faim,
Conquérant qu'exilait sa stérile patrie,
S'élançait autrefois sur l'heureuse Italie.

On peut en croire le témoignage des historiens, quand il est d'accord avec la nature des lieux, monument toujours plus véridique et plus durable que les écrits des hommes. C'est la pauvreté d'un territoire qui ne suffisait point à nourrir ses habitants, qui fit sortir de la Chersonèse-Cimbrique ces hordes féroces qui ravagèrent en courant la Germanie et les Gaules, pour venir tomber sous le fer de Marius, aux environs d'Aix (en Provence), et sous les murs de Vérone.

[53] PAGE 216, VERS 8.

L'Europe les a vus, dans un combat fameux,
Vengeant de tout le Nord la liberté commune,
D'Albion triomphante étonner la fortune.

Les Anglais ne s'attendaient point que le gouvernement danois, exclusivement livré depuis un siècle à des travaux pacifiques et bienfaisants, oserait combattre, avec des forces très-inférieures, une escadre

commandée par le plus audacieux de leurs amiraux : c'est ce qu'ils ont éprouvé devant Copenhague, le 2 avril 1801. Si le succès presque indécis de cette sanglante journée n'a pas suffi pour assurer aux Danois l'usage de ces droits imprescriptibles ; qu'une nation indépendante n'abandonne jamais sans péril et sans déshonneur, il a suffi du moins pour modérer les prétentions d'une puissance qui, dans le dictionnaire de sa politique, semble avoir mis le mot *utile* à la place du mot *juste*.

[54] PAGE 216, VERS 26.

Sa main vient de lancer sur l'onde hyperborée
Ce navire léger qui porte sur les flots
L'avenir d'un empire et l'espoir d'un héros.

Le vaisseau construit par Pierre-le-Grand fut en effet conduit dans la Baltique, et doit être conservé religieusement dans l'arsenal de Cronstadt ; mais il n'est pas exact de dire, comme je l'ai fait dans ce poëme, qu'il ait porté le créateur de la Russie des ports de Hollande à l'embouchure de la Néva.

[55] PAGE 217, VERS 11.

Des drapeaux lumineux s'agitent dans les airs....

On trouvera dans l'*Encyclopédie*, et dans l'utile dictionnaire de M. Valmont de Bomare, la description des aurores boréales qui m'a fourni les principaux traits de ce tableau. — Ces espèces d'étendards qui brillent dans l'air, cette couronne d'étoiles qui se fixe ordinairement au zénith, ne sont pas des inventions poétiques, mais des phénomènes aujourd'hui bien connus.

[56] PAGE 219, VERS 5.

» Des sommets du Caucase aux portes de Bysance,
» Catherine a dicté les lois de sa vengeance....

Cette grande femme (je répète ici l'expression de M. de Buffon) a sans doute usé rigoureusement des droits de la victoire. La justice, qui pose froidement les bornes de l'ambition, peut condamner l'invasion de la Tauride; et ces brillants projets sur la Grèce que la philosophie et la poésie ont célébrés tant de fois: il faut observer cependant que les conseils d'une politique intéressée avaient rendu les Turcs coupables de deux agressions téméraires; et Catherine, forcée de vaincre, n'était pas obligée de pardonner. La malheureuse Pologne n'avait pas les mêmes torts; mais si le bonheur de ses peuples doit un jour absoudre la force du crime de les avoir conquis, on aime à croire qu'Alexandre Ier. justifiera Catherine, et n'aura pas besoin de l'être à son tour.

[57] PAGE 220, VERS 12.

Un jour l'heureux Orloff, triomphant sur les flots.

Soixante ans après que Pierre-le-Grand eut bâti la première cabane à l'embouchure de la Néva, une armée navale est sortie de ce fleuve, sous les ordres du comte Orloff. Elle a traversé l'Océan germanique, la Manche, une partie de l'Atlantique, et a montré son pavillon victorieux sur toutes les côtes de la Méditerranée. Maitresse de l'Archipel, elle a ranimé l'espérance de la liberté dans l'ancienne Grèce, et répandu la terreur jusqu'aux portes de Constantinople. Cette expédition n'a pas été l'ouvrage d'une puissance éphé-

mère, qui consume d'avance tous ses moyens, et dévore son avenir pour briller un moment : la grandeur de la Russie n'a fait qu'augmenter depuis cette époque ; ses armées dictent la loi dans le Nord et dans l'Orient, tandis que ses flottes dominent sur la Baltique et le Pont-Euxin. L'histoire n'offre aucun exemple d'une élévation si rapide et si soutenue ; et sans doute il appartenait au poëme de *la Navigation* de rappeler ce phénomène politique, ouvrage d'un empereur qui construisit des vaisseaux, et qui développa son génie dans les chantiers de Sardam.

ARGUMENT

DU CHANT CINQUIÈME.

Attachement des marins à leur patrie, même lorsqu'elle est ingrate. Bataille de la Hogue, et Jacques Stuart. Tactique navale inventée par André Doria, perfectionnée dans les siècles modernes. Élévation et puissance maritime de l'Angleterre : elle a trouvé des rivaux dignes d'elle. Mort de Ruyter à Syracuse, et victoire du comte de Toulouse devant Malaga. Décadence de la marine française ; la liberté la fait renaître, l'anarchie la détruit. Incendie de la flotte et de l'arsenal de Toulon.

LA NAVIGATION,

POËME.

CHANT CINQUIÈME.

Il est un sentiment dont le charme vainqueur
Au lieu qui nous vit naître attache notre cœur;
Qui, de nos souvenirs formant nos espérances,
Rapproche les climats, efface les distances,
Et s'emparant de l'homme au sortir du berceau,
Le conduit dans la vie, et choisit son tombeau.
Ce penchant, qu'a l'honneur confia la nature,
Au milieu des revers s'affermit et s'épure;
Ami de l'infortune, il suit ses pas errants;
Mille fois on l'a vu du peuple et des tyrans,
Également cruels dans leurs fougueux caprices,
Étonner la vengeance et braver les supplices.
Vous, qu'un arrêt barbare autant que solennel
Exila trop long-temps loin du toit paternel,
De nos tristes débats complices et victimes;
Vous, dont on punissait les erreurs par des crimes,
Ce noble sentiment adoucit vos destins.
Hélas! vos derniers vœux, sur les fleuves lointains,
Ne demandaient au ciel, après tant de misères,
Que d'unir votre cendre à celle de vos pères.

Mais quand Bellone en feu, poursuivant votre exil,
De l'Ister et du Rhin jusqu'aux sources du Nil
Porta du nom français la terreur et la gloire;
Abattus, condamnés, trahis par la victoire,
Vos cœurs (tant la patrie a sur nous de pouvoir!)
Jouirent des succès qui trompaient votre espoir;
Et votre âme étonnée, oubliant vos alarmes,
Osa s'enorgueillir du sujet de vos larmes.

Ainsi, lorsqu'à la voix de ses maîtres nouveaux,
L'audacieux Russel embrasa nos vaisseaux,
Nos vaisseaux qui portaient Stuart et sa fortune;
Sur leurs débris fumants que vomissait Neptune
Stuart semblait revoir ses antiques lauriers;[1]
Plus Anglais que monarque, il vantait ces guerriers
Qui, dans sa faible main, par des exploits funestes,
Du sceptre paternel avaient brisé les restes;
Et, fier de ses sujets au sein de sa douleur,
De leur gloire ennemie il parait son malheur.
Mais celle des vaincus consola leur défaite:
L'honneur avait parlé; la prudence muette,[2]
Entraînée au combat qu'il fallait éviter,
Brava tous les périls au lieu de les compter.
Le nombre, dont la force enchaîne la fortune,
De deux peuples rivaux la vengeance commune,
Cet art qui, désormais vainqueur des éléments,
De cent vaisseaux unis règle les mouvements,
Et leur masse flottante et leur ligne immobile,
Rien n'a pu l'étonner; rien n'arrête Tourville.[3]

Le pilote aguerri partage son ardeur;
L'œil fixé sur la voile et l'aimant conducteur,
Il lance le vaisseau sur l'onde qui bouillonne;
L'éclair sort de ses flancs, le feu luit, l'airain tonne;
Sur ses mâts ébranlés voltigent dans les airs
Ces signes du combat, ces pavillons divers,
Qui, sans cesse guidant la valeur empressée,
Remplacent la parole et peignent la pensée;
Des volontés du chef interprètes certains,
Leur langage muet révèle ses desseins.
Mais l'âme des Français a deviné Tourville.
Sage et vaillant Nesmond, Villette, d'Amfreville,
Et toi, Château-Morand, guerrier long-temps fameux
Par les exploits d'un jour, et d'un jour malheureux!
Non, vous n'attendez point qu'un héros vous appelle:
La proue impatiente, à leurs transports fidèle,
Sur les pas de Tourville emporte leurs vaisseaux
Dans le sillon mouvant qu'il trace sur les eaux.
Russel les reconnaît à leur noble imprudence:
Sa flotte au même instant se divise, s'élance,
Et, par un long détour se ralliant soudain,
Entoure ses rivaux qui la pressent en vain.
Sous leurs coups redoublés la mer gronde, enflammée;
Du milieu de ses flots une ardente fumée
S'élève en tourbillons dans les champs de l'éther,
Comme un nuage affreux sillonné par l'éclair.
Bientôt enveloppé de ces vapeurs funèbres,
L'astre du jour s'éteint; Phébé dans les ténèbres,

De ce combat aveugle augmentant les terreurs,
Fuit, et rougit son front de sanglantes lueurs :
Cependant sur ses bords la Neustrie en alarmes
Voit la nuit s'enflammer ; le bruit confus des armes,
Les cris des matelots, le peuple, les soldats,
Vers le rivage ému précipitant leurs pas ;
Sur le sombre Océan l'airain qui tonne encore,
Les nocturnes signaux qu'un feu mouvant colore,
Et qui semblent au port ramener les vainqueurs,
De crainte et d'espérance ont rempli tous les cœurs.
Le jour dévoile enfin la vérité terrible.
Mais Tourville vaincu semble encore invincible ;
Tous ses vaisseaux, rendus aux rivages français,
De son heureux rival démentent les succès ;
Que dis-je ? ils alarmaient sa victoire incertaine :
Soudain l'onde mugit, recule, et sur l'arène
Ces superbes vaisseaux s'agitent vainement ;
Le flot qui les portait s'écoule en écumant ;
Il fuit, il se dérobe à leurs poupes captives,
Et la mer infidèle abandonne ses rives.
O rochers de la Hogue ! ô moments pleins d'effroi !
Déplorable Stuart, hélas ! c'est devant toi
Que tes propres vengeurs, armés pour ta défense,
Viennent anéantir ta dernière espérance !
De ton destin jaloux le funeste ascendant
Avait déjà trompé leur courage imprudent.
Il les presse, il poursuit leur défaite imprévue :
Au spectacle nouveau de leur flotte vaincue,

Neptune a soulevé ses flots tumultueux ;
Il s'étonne de voir ces vaisseaux glorieux,
Que suivit si long-temps la fortune docile,
De nos ports consternés solliciter l'asile,
Les autres sur le sable entr'ouverts et brisés ;
Toi-même tout à coup dans les airs embrasés
Tu les vis se dissoudre, et Russel implacable
Consommer sans péril ta perte inévitable.
De l'erreur d'un moment tel fut le triste fruit !
Le courage exalté, que l'honneur seul conduit,
Souvent sut plaire à Mars, et régna sur la terre ;
Mais Neptune trahit sa fougue téméraire.
Eh ! que peut, en effet, dans ses combats savants,
La valeur d'un soldat contre l'onde et les vents,
Contre cet art nouveau dont l'étude profonde
Agrandit tous les arts pour commander au monde ?
Rebelles ou soumis, les éléments rivaux
Assurent son triomphe et servent nos vaisseaux.
C'est peu qu'ils aient bravé, d'une course assurée,
L'inclémence des airs tourmentés par Borée ;
Que de l'onde écumante ils déchirent le sein ;
Que la terre affermie et changée en bassin
S'élève sur la mer et leur offre un asile ;
Que le feu, maîtrisé par le nocher tranquille,
Dans les flancs de l'airain s'embrase, et sans effort
Chasse un fer arrondi qui porte au loin la mort ;
Il faut que désormais l'art chéri d'Uranie
Par un pouvoir plus grand signale son génie.

Depuis que nos destins s'agitent sur les flots,
Voyez par ses leçons nos rapides vaisseaux
Presser ou ralentir l'attaque et la poursuite;
Tantôt d'un cercle immense envelopper la fuite;
Tantôt, sur un seul rang, n'offrir à l'ennemi
Qu'un mur ceint par la foudre, et sur l'onde affermi.
Faut-il soudain briser cette masse enflammée?
Un signal a paru : l'ordre change, et l'armée
Reconnaît, aux drapeaux qui flottent dans les airs,
Sa route, ses devoirs, sa gloire ou ses revers.
Vos rivaux étonnés perdent-ils leur audace?
Volez : de l'onde à peine effleurant la surface,
Que vos vaisseaux serrés, de flamme étincelants,
De la ligne ébranlée élargissent les flancs;
Qu'elle s'ouvre; isolez l'ennemi qui se trouble;
Son ardeur s'affaiblit, que la vôtre redouble;
Et que bientôt, cherchant ses vaisseaux fugitifs,
L'œil du chef éperdu les découvre captifs,
Au milieu de vos rangs, sur leurs poupes fumantes,
Portant avec effroi vos couleurs triomphantes.
Mais vous voyez du sort les caprices soudains :
L'inconstance des vents a trompé vos desseins;
Votre heureux ennemi, saisissant la victoire,
Confie aux aquilons sa vengeance et sa gloire;
Arrêtez : gardez-vous que la proue en son cours
De la toile légère implore le secours;
Téméraire un moment, il faut que la prudence
Affecte encor l'audace, irrite la vaillance,

Et semble disputer un triomphe douteux.
Bientôt la nuit viendra, favorable à vos vœux,
Couvrir l'azur des flots et le front des étoiles;
A l'aquilon qui siffle alors livrez les voiles;
Éteignez tous ces feux dont les sombres lueurs
Trahissent votre marche, éclairent vos malheurs;
Qu'un seul cherche le port qui vous garde un asile.
On le suit; vous, soudain, par un détour facile,
Revenez, et, trompant votre ennemi jaloux,
Loin des bords qu'il menace allez porter vos coups:
Ainsi vous balancez son heureuse fortune.
Doria le premier, dans les champs de Neptune,[10]
De ces grands mouvements dirigea les ressorts.
Le pilote, éclairé par ses nouveaux efforts,
Trompa des aquilons la fougue mugissante;
Et n'ouvrant qu'à demi la voile frémissante,
Dans le port, que les vents disputaient à ses vœux,
Il entra, soutenu de leur souffle orageux.
Des succès plus hardis, des victoires savantes[11]
Suivirent ces progrès aux rives de Lépantes,
On vit un Espagnol, fier du sang des Césars,
Unir de cent vaisseaux les mobiles remparts,[12]
Ébranler d'un coup-d'œil ces masses insensibles,
Et des fiers Ottomans, jusqu'alors invincibles,
Par un art inconnu maîtrisant la fureur,
Apprendre à leurs drapeaux la fuite et la terreur.[13]
Cet art doublait la force en guidant le courage;
L'Europe audacieuse en étendit l'usage.

Par leur accord puissant ses vaisseaux enhardis,
Sous le compas guerrier chaque jour agrandis,
Changèrent des combats la science cruelle;
Les vents emprisonnés dans la toile fidèle
Du pilote vainqueur entendirent la voix,
Et forcés d'obéir mugirent sous ses lois;
L'Océan fut soumis à ses voiles rapides;
L'aviron, relégué sur des barques timides,
De la fureur des flots prompt à s'épouvanter,
Du rivage connu n'osa plus s'écarter.
Si quelquefois encor dans les mers de la Grèce
La galère porta sa fragile vitesse,
Et des siècles passés rappela les exploits;
Si, même de nos jours, en ses golfes étroits,
La Baltique écumant sous des rames guerrières
A vu rougir de sang ses ondes prisonnières;(14)
Ces flottes, ces combats, de l'enfance des arts
Sont la dernière image offerte à nos regards.
C'est par d'autres efforts, prodiges du génie,
Qu'unissant les travaux de Mars et d'Uranie,
Nous disputons des mers le sceptre impérieux:
Mais fixé dans les mains d'un peuple ambitieux,
Du Gange au Canada dominateur des ondes,
Ce sceptre ensanglanté pèse sur les deux mondes.
Tel que Virgile a peint ce dieu sombre et jaloux,
Qui des noirs aquilons déchaînant le courroux,
Assis au sein des mers sur des rochers sauvages,
Livre la terre et l'onde au souffle des orages;

Telle, aux vents mutinés confiant sa grandeur,
Du sommet de la tour qu'éleva son vainqueur,[15]
La superbe Albion, couverte de ses armes,
Sur les peuples trompés verse au loin les alarmes,
D'un commerce oppresseur dévore les trésors,
Et règne sur les flots qui grondent sur ses bords.
Hélas! un seul moment, dans un siècle de gloire,
De nobles souvenirs remplissant votre histoire,
Français, vous avez su de vos rivaux altiers
Sur l'humide élément partager les lauriers!
Leur trace vous guidait: à leurs leçons fidèles,
Nos marins belliqueux bravèrent leurs modèles;[16]
Et l'on vit le Batave et l'Anglais confondus,
Dans l'art qui les fit vaincre, égalés et vaincus.
J'en atteste Ruyter et la cité fameuse
Où, d'un soldat sans nom victime glorieuse,
Méditant sous le fer qui trancha son destin,
Archimède expira, le compas à la main;
Là, frappé comme lui par la guerre inhumaine,
Ruyter, fier de son sort, ne céda qu'à Duquêne:
L'intrépide Béthune, et Valbelle, et Forbin,
De leurs coups réunis le poursuivaient en vain;[17]
Trois fois de le trahir la fortune étonnée
Prolongea d'un héros la dernière journée;
Trois fois, son art profond réparant ses malheurs,
Sa fuite redoutable arrêta ses vainqueurs:
Il tombe et meurt enfin[18]; mais sur la rive sombre
L'illustre d'Alméras accompagne son ombre.[19]

Duquêne triomphant n'est heureux qu'à demi :
Du rival qu'il admire et du plus digne ami
Dans ses justes regrets unissant la mémoire,
Sa douleur généreuse attriste sa victoire.
Vivonne s'en saisit : des vaincus frémissants
Palerme avait caché les débris impuissants;
Jusqu'au fond de ses ports, sous un rempart qui tonne,
Je les vois embrasés par les mains de Vivonne.[40]
Mais tandis qu'il poursuit ces triomphes heureux,
France! d'un ennemi plus fier, plus dangereux,
La haine infatigable à ta perte s'applique.
De ses vieux oppresseurs allié politique,
Le Batave redouté et chérit ta grandeur.[41]
L'Anglais sur ta ruine a fondé sa splendeur;
Maître de l'Océan que son commerce embrasse,
Il s'en croirait banni, si jamais ton audace
Osait à son orgueil disputer le trident.
Eh bien, fils de Louis, cet honneur vous attend:
O vous qui, par l'amour offert à la patrie,[42]
Forcez par vos vertus la sagesse attendrie
A chérir une erreur qui produit des héros,
Allez, vaillant Toulouse; et devant vos drapeaux
Que du tyran des mers la fortune s'arrête.
L'Espagne vous implore, assurez sa conquête;
L'aigle qu'elle a vu fuir devant nos étendards
Revole sur ces bords, unie aux léopards;
Fixez, il en est temps; la fortune incertaine.[43]
Château-Renaud, d'Ailly, Colbert, et vous, Lorraine,

Vous, dont le noble sang doit par un sort plus beau
Ranimer les Césars au bord de leur tombeau! (24)
Villars, Coëtlogon (25), vous tous dont la vaillance,
Des fils du grand Louis glorieuse espérance,
Du jour de leur triomphe accuse la lenteur,
Volez; vos ennemis partagent votre ardeur.
Rook, qui guide au combat leur flotte téméraire, (26)
A peine un jour douteux la rassemble et l'éclaire,
Aux accents de l'airain lui donne le signal;
Fier de ses longs succès, plus fier de son rival,
Il porte sur lui seul son attaque rapide. (27)
Toulouse la prévient; vigilant, intrépide,
Par le mélange heureux des signes inégaux;
Son œil dirige au loin l'ordre de nos vaisseaux;
Et de plus près, bravant l'ennemi qui s'avance,
Au-devant de ses coups, hors des rangs il s'élance.
La voile en vain résiste à leurs savants efforts; (28)
Leurs vaisseaux l'un de l'autre ont effleuré les bords;
Vainqueurs impétueux des vents qui les éloignent,
Ces colosses ailés se rapprochent, se joignent;
Un immense nuage autour d'eux est formé;
De leur sein mugissant l'airain sort enflammé;
Les éclairs sont moins prompts, la foudre est moins terrible:
On croit voir tout à coup, par un prodige horrible,
Le Vésuve et l'Etna, sur les ondes errants,
De leurs feux destructeurs confondre les torrents,
Et dans un choc affreux, sur les mers écumantes,
L'un sur l'autre lancer leurs entrailles fumantes.

Non, jamais, en cédant, l'Anglais impérieux
Ne reçut, ne porta des coups plus glorieux.
Toulouse en a frémi : le trépas l'environne;
Ici le fer brûlant qui se brise et qui tonne
Tombe en grêle de feu sur ses braves soldats,
Sur ses hardis marins vieillis dans les combats;
Là, ces guerriers enfants, dont le jeune courage [29]
Brille de leur faiblesse et des grâces de l'âge,
Élèves d'un héros et fiers de son appui,
Par la foudre en éclats sont frappés devant lui.
Au retour des hivers, ainsi quand la tempête
Ébranle un chêne antique en sifflant sur sa tête,
Elle brise à ses pieds les fleurs, les arbrisseaux,
Que protégeait encor l'ombre de ses rameaux.
France, c'est par des pleurs qu'on t'annonce ta gloire:
Lorraine de son sang a payé la victoire;
Ce sang audacieux, la terreur des Valois,
Plus soumis et plus pur, coule enfin pour ses rois.
Relingue est expirant; Château-Renauld succombe, [30]
Les lauriers paternels s'inclinent sur sa tombe,
Et ce deuil belliqueux console son malheur.
Belle-Isle, tu n'es plus! mais Toulouse est vainqueur; [31]
Les larmes qu'il te donne irritent son courage;
Langeron qui le suit achève son ouvrage. [32]
C'en est fait : d'Albion les vaisseaux embrasés
Vengent de nos guerriers les mânes apaisés.
Son orgueil convaincu déguise en vain ses pertes; [33]
De ses débris fumants les vagues sont couvertes;

Sa flotte réunie, après mille détours,
De la nuit et des vents implore le secours,
Et fuyant vers ces monts divisés par Hercule,[34]
Jusque sous leur appui s'épouvante et recule.
Triomphes d'un grand roi, mémorables succès,
Gloire de nos aïeux, respect du nom français,
Puissance de l'état trop souvent méconnue,
Sous un prince avili qu'étiez-vous devenue!
Jours de honte et deuil! tout changea sur nos bords;
Nos vaisseaux oubliés languirent dans les ports.
Par ses conseils trompeurs, une avare imprudence
Enrichit Albion des fautes de la France,
De Neptune étonné dédaigna le trident,
Et vendit l'avenir au repos d'un moment.[35]
Telle fut de nos maux l'origine féconde:
Une erreur passagère a fait le sort du monde.
Nos rivaux l'accablant du poids de nos revers,
Sans partage et sans loi régnèrent sur les mers;
L'Inde fut attachée à leur chaîne cruelle;
Aux plus doux souvenirs le Canada fidèle
Conserva vainement sous le joug des vainqueurs.
Les noms de nos aïeux, notre langue et nos mœurs.[36]
Que dis-je? enorgueillis de leurs flottes guerrières,
Ils ont de l'univers reculé les barrières,
Comme si, sous le pôle, à leurs puissants efforts
Un peuple libre encore eût caché ses trésors.
Leur fière autorité sur la terre opprimée
Par les plus saintes lois n'était plus réprimée;

De leur empire même avides possesseurs,
Ils chargeaient leurs enfants de tributs oppresseurs.[27]
L'Europe à leurs genoux étouffait ses murmures,
Lorsqu'enfin soulevant le poids de tant d'injures,
La Liberté parut, et, pour venger ses droits,
Des portes de Boston fit entendre sa voix.

Soudain brille à ses yeux le glaive parricide.
Le courroux d'Albion, froidement homicide,
Pour enchaîner ses fils ou leur percer le flanc,
Achète des Germains le courage et le sang.[28]
Leurs bataillons vendus à son or tyrannique,
Esclaves de l'Europe, effroi de l'Amérique,
Sur un sol affranchi portent de nouveaux fers.
La Liberté frémit, et traversant les mers
Fait retentir au loin le cri de la vengeance;
Ses regards inquiets sont fixés sur la France.
Un prince jeune encore y régnait sur les cœurs;
Juste dans ses projets, sévère dans ses mœurs,
En des jours corrompus pour lui seul sans faiblesse,
Les vices redoutaient son austère jeunesse;
Parmi les droits du trône et les devoirs des rois,
Aimer et pardonner furent ceux de son choix;
Il préférait son peuple à son pouvoir suprême;
Le sceptre lui pesait; et la Liberté même,
Pour punir les tyrans qu'elle avait combattus,
Osa se confier au bruit de ses vertus:
Elle arrête son vol, et descend à Versailles.

Au spectacle pompeux de ces nobles murailles,

De ces temples du luxe élevés par les arts,
De ce trône sacré dont les enfants de Mars
N'abordent qu'en tremblant la majesté sévère,
La déesse étonnée hésite et délibère.
Étrangère importune au milieu des flatteurs,
Ira-t-elle grossir leurs flots adulateurs,
Et, couvrant ses desseins d'un voile indigne d'elle,
Élever en rampant sa fortune nouvelle?
Ah! plutôt mille fois revoler sur les eaux!
Mais, sans humilier ni montrer ses faisceaux,
D'un sage qu'éclaira sa lumière céleste,
Elle emprunte l'image imposante et modeste;
Sur son front adoré flottent des cheveux blancs;
Sa main n'agite plus ces javelots sanglants,
L'effroi de l'injustice et de la tyrannie:
Son arme est la raison, son titre le génie.
Dans le conseil des rois, elle est admise enfin:
Fière alors de parler par la voix de Franklin,(30)
Elle peint d'Albion les forfaits politiques,
Ses avares combats, ses traités despotiques,
Le joug impérieux qu'elle étend sur les mers,
Et la France, appelée à venger l'univers,
Qu'implorent tour à tour sa gloire et la justice,
Gardant sur tant d'audace un silence complice.
L'honneur, qui se réveille à ces mâles accents,
Cesse enfin de gémir sur nos affreux revers;
Il s'indigne, il bannit de nos tristes rivages
Un insolent ténébin, gardien de nos outrages.(31)

Dunkerque de ses ports soulève les débris;
Nos peuples irrités font entendre leurs cris;
Et, rappelant ce jour d'éternelle mémoire
Où nos vaisseaux, ravis sans effort et sans gloire,
Aux bords du Canada réclamaient vainement
La paix, la foi jurée et la loi du serment,[41]
Ils bravent à leur tour un ennemi perfide.
Le monarque hésitait : sa prudence timide
Des plus justes combats redoutait le malheur :
Tout à coup, ô prodige ! ô spectacle d'horreur !
Comme un fantôme errant, sans tombeau, sans asile,
Apparaît au conseil l'ombre de Jumonville,[42]
Qui, l'œil fixé sur l'onde, un poignard dans le sein,
Du geste et du regard poursuit son assassin.
A ce fatal aspect tous nos guerriers frémissent ;
Sous les marteaux fréquents les chantiers retentissent :
La vengeance et l'honneur, excitant nos travaux,
Sur les flots oubliés rappellent nos vaisseaux.
Aux bords où tant de fois triompha leur audace,
D'Estaing, qui de d'Estrée a reconnu la trace,[43]
Comme lui de ces mers insulte les tyrans.
Suffren donne aux Français des exemples plus grands.[44]
Météore imprévu, levé sur l'Inde esclave,
Ses rayons, dont l'éclat ranime le Batave,
Font pâlir d'Albion l'astre dominateur.
De ses mille vaisseaux l'accord observateur
Protège vainement ses rives alarmées ;
Nos ports tumultueux enfantent des armées.

Fière de leur appui, sûre de ses destins,
La Liberté revole aux champs américains.
Là, de sa main guerrière, aux travaux indulgente,
Elle aime à féconder une terre indigente.(45
A peine une paix sainte a consacré ses droits,
Les hommes et les arts y naissent à sa voix:
Au malheur, à l'exil, à l'active industrie,
Dans vingt états nouveaux elle offre une patrie;
Mais sa noble fierté n'admet point en ces lieux
Des rangs et du pouvoir l'héritage orgueilleux:
Les mortels n'ont ici, par cet arrêt propice,
De maître que la loi, de loi que la justice:
L'Égalité tranquille, un niveau dans les mains,
A côté de Thémis, préside à leurs destins.
Peuple sage en naissant! ce code incorruptible
Emprunta de tes mœurs sa force irrésistible:
Crains que d'autres trésors, ennemis du bonheur,
D'un commerce fécond l'intérêt suborneur,
De tes jeunes cités la précoce richesse,
Tout cet éclat d'un jour n'aveugle ta sagesse:
Par nos revers du moins tes yeux sont éclairés.
O de la vieille Europe enfants régénérés!
Dans son sein corrompu rejetez cette flamme
Qui fatigue l'esprit et qui dessèche l'âme;
Cette inquiète ardeur, si prompte à s'égarer,
Qui veut approfondir ce qu'il faut ignorer;
Qui, d'un doute superbe affectant la prudence,
Pèse le sentiment, discute l'évidence;

Repousse de la foi l'appui mystérieux,
Désenchante la terre et dépeuple les cieux.
Ah! la vérité même et ses droits respectables
Ont pour nos faibles yeux des bornes redoutables.
Malheur au peuple vain qui, prêt à les franchir,
De toutes ses erreurs ose enfin s'affranchir!
Plus le principe est saint, plus l'abus est funeste.
Ainsi la Liberté, vierge pure et céleste,
Que l'orgueil corrompit par ses propres succès,
Enfanta l'anarchie au milieu des Français.
Ce monstre à mille bras, aveugle dans ses crimes,
Ignore ses desseins en frappant ses victimes.
C'est par lui qu'on a vu des scélérats obscurs,
A lui-même inconnus, faire trembler nos murs,
Embraser par ses mains nos villes sans défense,
Et, tour à tour jaloux de leur lâche puissance,
Orgueilleux de leur honte et des maux de l'état,
Sur les débris du trône assassins du sénat,
S'arracher, en bravant l'Europe épouvantée,
De leurs nouveaux honneurs la fange ensanglantée.
Ah! s'il faut un exemple, un gage à l'avenir,
Que de ces temps affreux l'immortel souvenir
N'appelle plus les noms dont la vengeance abuse;
Mais qu'en vain repoussé par tous ceux qu'il accuse,
Il demeure imprimé sur des tables d'airain,
Et que la tyrannie y lise son destin.
Sa chute a consolé la nature outragée:
Mais du monstre détruit la trace prolongée,

Loin de nous, près de nous, dans nos champs, dans nos ports,
Attestent les forfaits qui souillèrent nos bords.
Oui, du sang innocent la tache est éternelle.
Toi, qu'importune en vain cette image cruelle,
Souviens-toi de Macbeth[47]. Et vous, dont la douleur
Murmure encor la plainte en des jours de bonheur,
Approchez; de Catane observez les rivages;
L'Etna les engloutit : sur ces tristes ravages[48]
Deux siècles impuissants ont glissé comme un jour;
Ce port, long-temps célèbre, est fermé sans retour.
Du moins vous espérez; une main protectrice
Sur ses autels brisés relève la justice.
Eh! quel dieu tout à coup, achevant ses travaux,
Pouvait tarir vos pleurs et réparer nos maux?
Le Temps même, le Temps qui d'une nuit profonde
Couvre enfin les malheurs et les crimes du monde,
Le Temps que suit l'Oubli d'un pas lent et douteux,
N'effacera jamais, chez nos derniers neveux,
Le souvenir vengeur de ces vaisseaux perfides
Que la Loire engloutit dans ses flots homicides.
Lyon, noble cité, souveraine des arts,
A la voix d'un héros, tes antiques remparts
Ont enfin soulevé leurs fumantes ruines:
Mais, tant que l'équité dont les armes divines
Ont triomphé du crime et vengé le malheur,
Tant que l'humanité, la pensive douleur,
La pitié bienfaisante, auront pour nous des charmes,
On ira te porter des tributs et des larmes.

Et toi, qui renfermais nos flottes dans ton sein,
Toulon, ville superbe, où Neptune et Vulcain[49]
Sous les lois d'Uranie unissaient leur puissance,
Répons-moi, qu'as-tu fait des vaisseaux de la France?
Où sont ces vieux marins qui défendaient tes ports?
Les uns dans la tempête errent loin de nos bords,
Les autres, le front ceint de lauriers périssables,
Tombent sur l'échafaud, victimes mémorables
Des brigands oubliés dont ils furent l'appui :
Ils ont servi le crime et sont jugés par lui.[50]
Cependant, ô douleur! dans nos rades guerrières
Albion triomphante a montré ses bannières :
A la fausse pitié de ses jaloux rivaux
Toulon livre ses ports, ses murs, ses arsenaux,
Ses flottes, qui des mers gardaient l'indépendance.
O délire fatal! tout ce que la puissance
Du génie et des rois, des siècles et des arts,
Réunit ou créa dans ces vastes remparts,
Les trésors de l'état, les fruits de la victoire;
Ce hardi monument, l'honneur de notre histoire,
Où les flots prisonniers à Vulcain sont soumis;
Le Malheur confiant l'ouvre à nos ennemis :
L'Anglais jouit de tout : protecteur téméraire,
Dans nos foyers, honteux de sa gloire étrangère,
Il entre : il a juré qu'au sein de nos remparts
La victoire et la paix suivraient ses étendards;
Qu'il rendrait le bonheur à nos villes calmées.....
Dieu! d'où partent soudain ces vapeurs enflammées?

Qui fait tonner le bronze en éclats inégaux?
Que vois-je! un peuple entier sur l'abîme des eaux
S'élance, au bruit confus de l'orage et des armes!
Et l'Anglais, dont l'orgueil condamnait ses alarmes,
Perfide défenseur de ce peuple séduit,
Appelé dans ses murs, les embrase..... et s'enfuit.
La flamme dévorante éclaire son passage:
Dissous par le salpêtre et lancés sur la plage,
Fument de nos vaisseaux les débris confondus:
Des nuages brûlants, sur l'onde suspendus,
S'élèvent jusqu'au ciel, et sous un voile immense
Cachent aux malheureux leur dernière espérance.
Voyez-vous ces canots que le flot menaçant
Pousse, enlève, repousse, emporte en mugissant?
Là, quittant pour jamais une terre chérie,
Des pères, des époux, citoyens sans patrie,
Espèrent vainement un asile à leurs maux.
La mort est dans nos murs, la honte sur les flots:
Les flots sont asservis par l'Anglais inflexible,
Nos murs par des tyrans; et dans ce jour terrible,
Nul ne peut, du destin désarmant la rigueur,
S'affranchir à la fois du crime et du malheur.
Un seul homme, un vieillard, que son mâle courage,
Ses souvenirs, sa gloire, attachaient au rivage,
Sur une ancre brisée appuyant sa douleur,
Contemplait d'un œil sec ce spectacle d'horreur.
Aux portes de Toulon, dans ce combat rapide,
Comme un roseau frappé par la foudre homicide,

Son fils était tombé dans ses bras paternels :
Déchiré, mais fidèle à ses devoirs cruels,
Le vieillard, étouffant un intérêt si tendre,
Ne pleura point son fils dans sa patrie en cendre ;
Il frémit, indigné de survivre à tous deux.
Bientôt de son asile à travers mille feux,
Entraîné vers le port dans la foule éperdue,
Sur ce vaste incendie il arrête sa vue ;
Il cherche ces vaisseaux qu'il guidait autrefois,
Quand de Suffren vainqueur accomplissant les lois,
Son courage, ennemi des rivaux de la France,
Allait au Gange esclave annoncer la vengeance ;
Ces vaisseaux ne sont plus : nos remparts ébranlés,
Dans la flamme et le sang nos chantiers écroulés,
Nos pavillons captifs traînés sur la Tamise,
L'airain tonnant encor sur la ville soumise,
Et, pour combler l'horreur de ces tristes succès,
Les Français expirants sous les coups des Français ;
Tel est l'affreux tableau qui partout l'environne.
Du vieillard citoyen la force l'abandonne ;
L'avenir sur son âme a perdu son pouvoir :
Accablé du fardeau d'un âge sans espoir,
Il implorait du moins un trépas sans outrage ;
D'avides étrangers délaissés sur la plage,
Insultant dans leur fuite au vœu qu'il a formé,
Frappent d'un fer vaincu ce vieillard désarmé.
Il tombe ; et tout à coup, à son heure dernière,
Un prodige éclatant vient frapper sa paupière.

Soit que le ciel voulût, touché de son destin,
Par un songe flatteur en adoucir la fin;
Soit qu'aux yeux des mourants, comme l'ont cru des sages,
S'offrent de l'avenir les fidèles images;
De ses derniers regards attachés dans les airs
Il perce le nuage étendu sur les mers,
Et de nos vieux marins, ses guides, ses modèles,
Il croit voir devant lui les ombres immortelles.
Il reconnaît ce Paul, si long-temps redouté,[51]
Du degré le plus bas au plus haut rang monté;
Nesmond, Château-Renaud, Valbelle, d'Amfreville,
Et le sage d'Estrée, et le vaillant Tourville;
Duquêne, la terreur du rivage africain;[52]
Cassard, et Duguay-Trouin, et Béthune, et Forbin,[53]
Et Barth, qui tant de fois alarma l'Angleterre:[54]
Parmi tant de héros, Toulouse solitaire
Apparaît au vieillard sous les voiles du deuil,
Près d'un lis renversé pleurant sur un cercueil.
Le mourant tressaillit à cet aspect funeste.
Soudain brille à ses yeux une flamme céleste;
Et les mânes guerriers qui planent sur les eaux
Lui découvrent au loin deux rapides vaisseaux
Qui des rives du Nil ont volé vers la France.
Assise sur nos bords, la timide Espérance
Attendait un héros promis à nos malheurs.
Il paraît; et déjà ses pavillons vainqueurs
Ont touché ces débris consacrés par la gloire,
Qui gardent de César le nom et la mémoire.[55]

O prodige ! un moment a vu changer l'état :
L'honneur rentre au conseil, la prudence au sénat :
Le héros a parlé : la victoire fidèle
Entend et reconnaît la voix qui la rappelle;
Soumise, elle s'élance, et fixe le destin :
La paix la suit de loin, des palmes à la main;
Elle dicte des lois à l'Europe docile;
Et, seule dans le fond de ce tableau mobile,
On voit au sein des mers la jalouse Albion
Rallumer les flambeaux de son ambition,
Craindre pour sa grandeur le repos de la terre,
Et confier encore au démon de la guerre
Son destin, qui dépend, dans ces funestes jeux,
D'une nuit sans étoile ou d'un jour orageux....
Alors tout disparaît : un voile favorable
Couvre de l'avenir l'arrêt inexorable;
Le vieillard, qui l'entend, perd la voix et le jour;
Dans la nuit éternelle il tombe sans retour.
Il expire; et ses yeux, fermés par l'espérance,
Ont du moins entrevu le vengeur de la France.

FIN DU CHANT CINQUIÈME.

NOTES

DU CHANT CINQUIÈME.

[1] PAGE 272, VERS 12.

Sur leurs débris fumants que vomissait Neptune,
Stuart semblait revoir ses antiques lauriers.

Louis XIV, dans tout l'éclat de sa puissance et de sa gloire, voulut donner à l'Angleterre un roi qu'elle rejetait, et qui, dit-on, ne souhaitait pas très-vivement de remonter sur son trône. La flotte française destinée à ramener Jacques Stuart dans sa patrie attaqua l'armée navale d'Angleterre et de Hollande avec des forces très-inégales. La victoire se déclara pour le parti le plus nombreux, et cette journée funeste commença la décadence de notre puissance maritime. C'est un fait historique, généralement connu, que Jacques II, qui, n'étant encore que duc d'Yorck, avait plusieurs fois conduit les flottes britanniques à la victoire, sentit un plaisir involontaire en voyant triompher le peuple qui le repoussait. Il avait déjà manifesté ce sentiment et sa partialité pour les marins anglais, au point de faire douter si l'orgueil national et l'amour aveugle de la patrie ne l'emportaient pas dans son cœur sur l'ambition de régner.

[2] PAGE 272, VERS 20.

L'honneur avait parlé; la prudence muette,
Entraînée au combat qu'il fallait éviter,
Brava tous les périls au lieu de les compter.

Cette fameuse bataille de la Hogue, dont les suites

déplorables n'ont jamais été complétement réparées, ne fut peut-être livrée que par cette espèce de point d'honneur qui paraît plus puissant sur la nation française que sur toutes les autres. Le comte de Tourville était sorti de Brest, par ordre du roi, pour aller chercher l'ennemi et le combattre, quelque fort qu'il fût. Sa flotte était composée de quarante-quatre vaisseaux de ligne; elle devait être augmentée de douze vaisseaux que le comte d'Estrées amenait de la Méditerranée, et de onze autres qui formaient deux divisions sous les ordres de MM. de la Porte et de Château-Renaud. Les vents du nord mirent un obstacle insurmontable à la réunion de l'armée française, tandis qu'ils favorisaient celle des Anglais et des Hollandais. Louis XIV en fut instruit : l'ordre d'éviter le combat fut expédié de Versailles; mais le roi Jacques et le maréchal de Bellefonds, qui étaient alors à la Hogue, essayèrent inutilement de le faire parvenir au comte de Tourville. Ainsi, conformément à ses premières instructions, il entra dans la Manche, où bientôt il découvrit l'armée navale des ennemis, forte d'environ quatre-vingt-dix vaisseaux. Quoique inférieur en nombre de plus de moitié, l'amiral français n'hésita pas. Le conseil de guerre ne fut assemblé que pour entendre la lecture des ordres du roi : immédiatement après, au grand étonnement de l'amiral Russel, la flotte française attaqua les alliés avec un dévoûment héroïque et la plus audacieuse intrépidité.

[3] PAGE 272, VERS 28.

Rien n'a pu l'étonner; rien n'arrête Tourville.

Anne-Hilarion de Costentin de Tourville, né dans le diocèse de Coutances en 1642, chevalier de Malte au berceau, distingué dès sa première jeunesse par

des courses heureuses et des actions brillantes dans les mers du Levant, devint en peu de temps le plus grand général dont la marine française ait droit de s'enorgueillir : Duquêne seul peut lui disputer ce titre. Sous les ordres de ces deux grands hommes, la puissance navale de Louis XIV s'éleva rapidement au plus haut degré de gloire, et força les Anglais à partager avec elle l'empire de l'Océan. Duquêne emporta dans le tombeau l'honneur de n'avoir jamais essuyé de défaite; mais celle de la Hogue fut si glorieuse pour le comte de Tourville, qu'elle égale, aux yeux des maîtres de l'art, les plus savantes victoires. On aimera peut-être à trouver ici les détails de cette sanglante journée, tels qu'ils sont rapportés dans un *Précis historique sur la marine de France.*

» Le comte de Tourville était au corps de bataille, » et montait le *Soleil-Royal* de cent six pièces de ca- » non; l'avant-garde était commandée par le marquis » d'Amfreville, qui montait un vaisseau de quatre- » vingt-dix; et l'arrière-garde était sous les ordres de » M. de Gabaret, qui montait le *Merveilleux*, de » quatre-vingt-quatorze.

» Du côté des ennemis, l'amiral Russel comman- » dait le corps de bataille, ayant le chevalier Delaval » pour vice-amiral, et le chevalier Shovel pour contre- » amiral. L'avant-garde, composée de Hollandais, » avait à sa tête le vice-amiral Allemonde; et l'arrière- » garde était conduite par le chevalier Ashbi, ayant » pour vice-amiral M. Rook, et pour contre-amiral » M. Caster. La flotte ennemie mit en panne pour » attendre la nôtre, qui s'approcha jusqu'à la portée » du pistolet, sans qu'il fût tiré un seul coup de part » ni d'autre.

» A dix heures du matin, un vaisseau hollandais, » impatient de combattre, tira un coup de canon qui » fut le signal du plus furieux combat qui se soit ja-

» mais donné sur mer : au même instant on vit un feu » terrible dans toute la ligne, et surtout au corps de » bataille.

» Chaque vaisseau français était attaqué par trois » vaisseaux ennemis, quelquefois par quatre, surtout » dans les divisions du comte de Tourville et du mar- » quis de Villette. L'amiral anglais, qui attaquait » Tourville, avait seize des plus gros vaisseaux de » son escadre, et le général francais n'en avait que six » à lui opposer ; cependant l'activité de ses manœu- » vres et la promptitude du service firent plier deux » fois l'ennemi. Le marquis de Nesmond eut le même » avantage sur les Hollandais. Les deux autres divi- » sions de notre escadre combattirent aussi : mais leur » principal soin fut de tenir le vent, en quoi elles sau- » vèrent l'armée ; car il était à craindre que la ligne » des alliés ne doublât la nôtre qui était plus courte, » et ne la mît entre deux feux.

» L'arrière-garde n'eut pas le même bonheur. Elle » était éloignée de l'escadre blanche, lorsque le comte » de Tourville fit le signal de se mettre en ligne de » bataille : cependant, à force de voiles, les deux pre- » mières divisions, commandées par MM. de Gabaret » et de Coëtlogon, se trouvèrent en ligne ; mais M. de » Pannetier, commandant la troisième, ne put jamais » joindre, de sorte qu'il se trouva un très grand in- » tervalle entre l'arrière-garde et lui. Vingt-cinq vais- » seaux anglais entreprirent de le couper, et se pla- » cèrent dans cet intervalle ; alors M. de Pannetier, » sentant qu'il n'avait d'autre parti à prendre que de » joindre l'avant-garde pour ne pas tomber entre les » mains des ennemis, força de voiles et réussit à se » rallier.

» A six heures du soir, voulant réparer le temps » perdu à suivre M. de Pannetier, les Anglais revin- » rent sur notre corps de bataille, et mirent le comte

» de Tourville entre deux feux. Ce grand homme, qui » avait à résister au vent et au courant, soutenait tou- » jours le combat avec la même vigueur. Il avait vu » couler à fond un vaisseau des alliés, un autre sauter » en l'air ; et ni leur grand nombre, ni le vent qui » était toujours pour eux, ne lui avaient fait perdre » aucun avantage.

» Cependant les Anglais l'ayant enveloppé, le » combat devint si rude, le feu si actif et si meur- » trier, qu'il risqua souvent de périr ; chaque vaisseau » français courait presque le même danger, par la » multitude d'ennemis qu'il avait à combattre ; les » vaisseaux du comte de Tourville et du marquis de » Villette furent totalement désemparés. MM. de » Coëtlogon, de Bagneux et de Gabaret, vinrent » partager le danger avec eux. Chacun fit des pro- » diges de valeur. Les chevaliers de Montgon, de » Feuquières et d'Hervaut, MM. du Rivau, de Cha- » lars, du Maignon, d'Amfreville, de Beaujeu et de » la Roche-Allard, donnèrent les preuves du courage » le plus héroïque ; le chevalier de Château-Morand » se fit surtout remarquer des ennemis, qui, après la » bataille, demandaient avec enthousiasme quel était » le capitaine de vaisseau qui portait une croix noire » à son petit hunier.

» Une brume suspendit le combat vers les huit » heures du soir ; mais à peine fut-elle dissipée, qu'il » recommença au clair de la lune avec plus d'achar- » nement qu'auparavant. La sombre lueur de cet astre » ajoutait à l'horreur du combat. Le feu du canon, » la fumée, les cris des mourants et des blessés, les » manœuvres savantes et multipliées des comman- » dants, tout se réunit pour rendre cette action la » plus horrible comme la plus remarquable dont l'his- » toire de la marine moderne ait conservé le sou- » venir.

» Le contre-amiral de l'escadre rouge et ses deux » matelots, qui avaient doublé le corps de bataille, se » trouvèrent au vent du comte de Tourville; et ayant » derrière eux cinq brûlots, ils les détachèrent sur lui » au milieu d'un feu terrible de canon et de mous- » queterie; trois autres furent lancés sur le marquis » de Villette; les Français eurent le bonheur de les » éviter.

» Les Anglais voyant leur manœuvre inutile, et » que le combat ne se décidait point, lassés enfin du » feu continuel qu'on faisait sur eux, prirent le parti » de rejoindre leur flotte, et osèrent passer dans les » intervalles des vaisseaux français, qui leur lâchèrent » leur bordée sur le côté, et leur rendirent avec usure » le mal qu'ils en avaient reçu. Cette dernière action » termina le combat sur les dix heures du soir. La » perte en hommes fut à peu près égale, et les vais- » seaux ennemis furent aussi maltraités que ceux de » France; leur flotte eut même ce désavantage, qu'outre » la perte de deux de leurs vaisseaux, deux autres, » incapables de tenir la mer, furent obligés de ren- » trer dans leurs ports. » (*Précis hist. sur la marine royale de France, t. II.*)

Cette relation diffère peu de celle des Anglais. Si le comte de Tourville avait pu faire une retraite heureuse, la bataille de la Hogue offrirait un exemple unique dans l'histoire de la marine moderne. Jamais la victoire n'est restée si long-temps indécise entre des forces si prodigieusement inégales. Mais les suites de cette journée mémorable rendirent à la supériorité de l'ennemi tous les avantages que la valeur française lui avait si opiniâtrement disputés. Louis XIV, plus grand et plus juste dans ses revers qu'au milieu de ses prospérités, envoya le bâton de maréchal de France au comte de Tourville, pour le consoler de sa glorieuse infortune. — Au reste, il prit sa revanche à

Lagos l'année suivante, ainsi qu'on l'a vu dans les notes du quatrième chant. — Le comte de Tourville mourut à Paris, à l'âge de cinquante-neuf ans, dix ans après la bataille de la Hogue (1702).

[4] PAGE 273, VERS 5.

Sur ses mâts ébranlés voltigent dans les airs
Ces signes du combat, ces pavillons divers,
Qui, sans cesse guidant la valeur empressée,
Remplacent la parole et peignent la pensée.

Tous les mouvements d'une armée navale sont dirigés par des signaux qui se font, pendant le jour, avec des pavillons de différentes couleurs. La place qu'ils occupent au haut des mâts ou des vergues, leurs formes et leurs combinaisons, varient assez les expressions de ce langage, pour que le chef transmette tous les ordres qu'il veut donner, aussi loin que la vue peut s'étendre et distinguer les couleurs.

[5] PAGE 273, VERS 12.

Sage et vaillant Nesmond, Villette, d'Amfreville,
Et toi, Château-Morand, guerrier long-temps fameux
Par les exploits d'un jour, et d'un jour malheureux!

On vient de voir, dans la relation de la bataille de la Hogue, combien le chevalier de Château-Morand, qui montait le vaisseau le *Glorieux*, de 88 canons, se fit remarquer dans l'action par son infatigable intrépidité.

M. de Nesmond commandait le *Monarque*, de 92 canons, et M. de Villette le *Victorieux*, de 96. L'un et l'autre se couvrirent de gloire.

Il y avait trois d'Amfreville. Le marquis d'Amfreville, chef d'escadre, montait l'*Orgueilleux*, de 92 ca-

nons ; ses deux frères commandaient, l'un l'*Ardent*, de 70 canons, l'autre le *Vermandois*, de 60. Tous les trois combattirent avec la plus grande bravoure ; et leur nom, qu'on retrouve dans toutes les occasions dangereuses, est un des plus distingués de la marine française, au siècle de Louis XIV.

Les deux MM. de Château-Renaud, dont l'un montait le *Dauphin-Royal*, de 100 canons, l'autre le *Vigilant*, de 54 ; MM. de Colbert-Sainte-Maure, de Belle-Isle, de Genlis, de Lévi, de la Galissonière, de Langeron, d'Amblimont et d'Ailly, méritaient également d'être nommés dans la relation de ce combat mémorable. Le fameux Jean Barth y commandait le vaisseau l'*Entendu*, de 64 canons, et le chevalier de Forbin, son compagnon d'armes, la *Perle*, de 56. Celui-ci a parlé de la bataille de la Hogue dans ses *Mémoires* avec cette confiance un peu présomptueuse, que ses ennemis reprochaient à son caractère. On doit le citer comme un de nos plus illustres marins ; mais il est loin d'avoir l'autorité d'un historien impartial.

6) PAGE 274, VERS 8.

Les nocturnes signaux qu'un feu mouvant colore....

Les signaux de nuit se font à coups de canon, ou par le moyen des feux qu'on suspend aux vergues et aux mâts des vaisseaux. L'on conçoit aisément qu'au milieu d'un combat les signaux à coups de canon ne seraient point distingués.

7) PAGE 274, VERS 18.

Le flot qui les portait s'écoule en écumant ;
Il fuit, il se dérobe à leurs poupes captives,
Et la mer infidèle abandonne ses rives.

Dans le grand combat qui fit tant d'honneur à son

courage et à ses talents, le comte de Tourville n'avait perdu aucun de ses vaisseaux; mais la nuit ou les vents contraires les empêchèrent de se rallier en présence d'un ennemi supérieur. Quelques-uns gagnèrent la rade de Saint-Malo. Le général lui-même en ramena trente-sept sur la côte de Normandie, dans un canal étroit, nommé le *Raz-de-Blanchard*, qui s'étend depuis le cap de la Hogue jusqu'à Flamanville. Ce passage a cinq ou six lieues de long, sur une et demie de large; les courants y sont très-violents, et le fond mauvais : vingt-deux vaisseaux parvinrent à le franchir. M. de Tourville, avec quinze autres, n'était plus qu'à une portée de canon de la pleine mer, lorsque la marée lui manqua; il fut contraint de mouiller au milieu des écueils; ses ancres chassèrent. Le *Soleil-Royal*, l'*Admirable* et le *Triomphant* gagnèrent la rade de Cherbourg alors sans défense; l'ennemi les y brûla. Les douze autres, bloqués ou échoués dans le Raz, eurent le même sort. Il fut arrêté, dans un conseil où le roi Jacques était présent, qu'on y mettrait le feu, après en avoir retiré les canons et les agrès. On voulut exécuter ce dessein; mais on n'avait que douze chaloupes; les Anglais en mirent en mer plus de cent cinquante, et vinrent eux-mêmes brûler ces douze vaisseaux, sous les yeux de leur prince détrôné et de ses généreux défenseurs.

[8] PAGE 275, VERS 9.

De l'erreur d'un moment tel fut le triste fruit.

On reproche au comte de Tourville de n'avoir pas rallié son armée, en cédant à l'ennemi le champ de bataille; il est douteux que la chose fût possible, avec des vaisseaux désemparés, la plupart hors d'état d'obéir à ses signaux. Cependant on regarde assez gé-

néralement comme une faute d'avoir ramené la plus grande partie de l'escadre dans un passage tel que le Raz-de-Blanchard. Ce qui paraît certain, c'est que la bataille de la Hogue, au lieu d'entraîner la décadence de la marine française, en aurait été l'époque la plus brillante et la plus heureuse, si nous avions eu sur la Manche un port capable d'offrir une retraite à notre armée. La possession de Flessingue et les travaux de Cherbourg mettent aujourd'hui la France dans une position maritime bien plus favorable; ses flottes, même après une défaite, n'auraient plus à redouter dans la Manche le malheur qu'éprouva le comte de Tourville après une bataille indécise.

9) PAGE 276, VERS 13.

Que vos vaisseaux serrés, de flamme étincelants,
De la ligne ébranlée élargissent les flancs;
Qu'elle s'ouvre....

Cette manœuvre savante, qui consiste à couper la ligne de bataille de l'ennemi, n'a été perfectionnée que dans les dernières guerres maritimes du siècle qui vient de finir; il ne paraît pas qu'elle ait été souvent employée dans les combats livrés sous Louis XIV. Ayant à peindre, dans ce chant, les progrès de la marine militaire et de la tactique navale, j'ai cru devoir, sans m'asservir à l'ordre des temps, offrir d'abord au lecteur de grands tableaux et de grands résultats : c'est ce qui m'a fait choisir la bataille de la Hogue. Voltaire a dit avec raison (sans être rigoureusement exact) que, de tous les combats livrés sur mer par les peuples modernes, celui-ci a été le seul décisif. Mais, depuis cette époque fameuse, la science de la guerre et de la tactique navale a fait des progrès considérables; aujourd'hui quarante vaisseaux de ligne

n'en attaqueraient pas quatre-vingts; et, s'ils étaient forcés de combattre par des circonstances irrésistibles, il est probable que les manœuvres et le succès seraient différents.

[10] PAGE 277, VERS 12.

Doria le premier, dans les champs de Neptune,
De ces grands mouvements dirigea les ressorts...

Il n'y a pas eu, dans le quinzième siècle, d'homme plus illustre, et, dans une condition privée, plus puissant et plus redouté qu'André Doria, le libérateur de Gênes, le vainqueur des Turcs, et tour à tour l'appui de Charles-Quint et de François Ier. Les flottes de ces deux souverains, alternativement victorieuses quand il les commanda, dominèrent sous ses ordres les mers du Levant et les côtes méridionales de l'Italie. Il trouva cependant un rival digne de ses talents dans le fameux Barberousse, général des galères turques. On attribue à André Doria l'invention de la tactique navale, parce qu'il asservit les vaisseaux dont on se servait alors à des mouvements combinés et réguliers, et surtout parce qu'il entreprit le premier de faire manœuvrer des flottes nombreuses contre la direction du vent; (c'est ce qu'on appelle *louvoyer.*) Mais il est douteux que les marins vénitiens n'aient pas employé cette manœuvre hardie avant Doria, ou du moins à la même époque.

[11] PAGE 277, VERS 19.

Des succès plus hardis, des victoires savantes
Suivirent ces progrès...

André Doria était né en 1468, et dès l'âge de

vingt-quatre ans il donna l'essor à son génie, qui l'appelait impérieusement à la science de la navigation et à la guerre maritime. C'est en 1492 que Colomb partit de Palos pour découvrir l'Amérique, et en 1498 que Vasco de Gama arriva aux Indes orientales par le cap de Bonne-Espérance.

[12] PAGE 277, VERS 20.

Aux rives de Lépantes
On vit un Espagnol, fier du sang des Césars,
Unir de cent vaisseaux les mobiles remparts...

C'est don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint; il commandait les forces navales de la chrétienté à la bataille de Lépantes, la plus sanglante qu'on ait livrée en Europe, dans l'enfance de la marine militaire. Sa flotte était composée de plus de deux cents galères, et celle des Turcs de deux cent soixante : l'Italie seule avait construit ce prodigieux armement. « Les Chrétiens et les Musulmans, disent les auteurs » du *nouveau Dictionnaire historique*, en vinrent aux » mains le 7 octobre 1571, avec un acharnement sans » exemple. Don Juan, par sa valeur, força la victoire » à se déclarer pour lui; il s'empara de la capitane » ennemie, et obligea les Turcs à prendre la fuite. » Les vainqueurs prirent cent trente galères, en brû- » lèrent ou coulèrent à fond cinquante-cinq, tuèrent » vingt-cinq mille Turcs, parmi lesquels était Hali- » Pacha leur général, firent dix mille prisonniers, et » délivrèrent quinze mille esclaves chrétiens. Cette » victoire insigne coûta dix mille hommes à la flotte » victorieuse, et fit appliquer à don Juan d'Autriche » ce mot heureux de l'Écriture : *Fuit homo missus a* » *Deo, cui nomen erat* JOANNES. »

[13] PAGE 277, VERS 24.

Et des fiers Ottomans, jusqu'alors invincibles,
Par un art inconnu maîtrisant la fureur,
Apprendre à leurs drapeaux la fuite et la terreur.

La marine des Turcs, aujourd'hui si peu redoutable, portait la terreur dans toute la Méditerranée au quinzième et au seizième siècle; c'est alors que les chevaliers de St.-Jean de Jérusalem, successivement maîtres de Rhodes et de Malte, rendirent de grands services à l'Europe, et cette institution religieuse et militaire est du petit nombre de celles qui ont conservé leur considération en perdant leur utilité. — Quand Mahomet II assiégea Constantinople, il en fit bloquer le port par une escadre de trois cents galères et de deux cents vaisseaux légers; ces forces subjuguèrent ensuite toutes les côtes de la Grèce et de la mer Noire. L'un de ses successeurs, Soliman le *Magnifique*, déploya bientôt après une puissance navale encore plus formidable; c'est lui qui prit Rhodes. A cette époque, ni l'Angleterre, qui veut aujourd'hui placer l'origine de sa prétendue souveraineté sur les mers dans les ténèbres du moyen âge, et qui, comme toutes les nations modernes, n'eut point de marine avant le seizième siècle; ni la France, bien mieux située pour dominer sur la Méditerranée; ni l'Espagne, dont les flottes nous ont donné le Nouveau-Monde; ni les empereurs d'Occident, regardés comme les premiers monarques de l'ancien, n'étaient en état de balancer la supériorité navale des Turcs. Ce fut l'Italie seule qui, sous les ordres de don Juan d'Autriche, gagna la bataille de Lépantes; et la décadence de la marine des Ottomans date de cette journée.

[14] PAGE 278, VERS 14.

Si, même de nos jours, en ses golfes étroits,
La Baltique écumant sous des rames guerrières
A vu rougir de sang ses ondes prisonnières...

La Russie et la Suède sont les seules puissances de l'Europe qui aient encore des galères dans leur marine militaire. Les golfes nombreux que les rivages des deux états décrivent sur la mer Baltique, le peu de fond qu'on y trouve, et l'impossibilité d'y combattre sur de grands vaisseaux, les obligent à conserver cette espèce de construction, abandonnée partout ailleurs. Dans la courte et sanglante querelle qui éclata tout à coup entre Gustave III et Catherine II, en 1788, les flotilles à rames rendirent de part et d'autre d'assez grands services. Elles se livrèrent des combats obstinés et meurtriers, entr'autres celui de Swenksund où le prince de Nassau perdit environ six mille hommes; rarement une bataille navale entre deux grandes escadres coûte une perte aussi considérable. Au reste, les galères du moyen âge et celles de la mer Baltique n'ont aucune ressemblance avec les bâtiments à voiles et à rames qui composent aujourd'hui la flotille française dans les ports de la Manche.

[15] PAGE 279, VERS 2.

Du sommet de la tour qu'éleva son vainqueur,
La superbe Albion...

La tour de Londres fut bâtie en 1076 par Guillaume le Conquérant.

[16] PAGE 279, VERS 11.

A leurs leçons fidèles,
Nos marins belliqueux bravèrent leurs modèles...

Les Hollandais et les Anglais avaient déjà porté

bien loin la science des évolutions et de la tactique navales, quand Louis XIV voulut élever la France au rang qu'elle doit occuper parmi les puissances maritimes. L'inexpérience de nos marins avait besoin d'être éclairée par les exemples de deux peuples qui devaient bientôt devenir nos ennemis. Louis XIV s'allia d'abord avec les Hollandais, et les secourut contre l'Angleterre, par une escadre commandée par le duc de Beaufort; il s'unit ensuite avec Charles II contre la Hollande, et joignit une flotte de quarante vaisseaux, commandée par le comte d'Estrées, à l'armée anglaise, réunie sous les ordres du duc d'Yorck; Ruyter commandait les Hollandais. Il y eut une action sanglante et long-temps indécise, pendant laquelle les historiens anglais prétendent que les Français se tinrent toujours au vent et fort éloignés du combat. Le père Daniel s'attache au contraire à les justifier; mais il avoue qu'*ils y apprirent l'ordre que les grandes flottes doivent observer dans les batailles, et qu'ils avaient ignoré jusqu'alors.* Quoi qu'il en soit, ils égalèrent bientôt leurs maîtres, et leur rendirent les leçons sanglantes qu'ils en avaient reçues.

[17] PAGE 279, VERS 21.

L'intrépide Béthune, et Valbelle, et Forbin,
De leurs coups réunis le poursuivaient en vain.

Les progrès de la marine française furent si rapides, que, trois ans après l'époque dont je viens de parler, Duquêne combattit Ruyter à forces égales, et gagna contre lui deux batailles, l'une devant Messine, l'autre devant Syracuse. C'est dans cette dernière que l'intrépide Ruyter finit sa carrière, après avoir fait des prodiges de valeur. MM. de Forbin, de Valbelle, de St.-Aubin et de Châteauneuf, se distinguèrent avec

éclat dans cette action. Le chevalier de Béthune sortit du port d'Augusta pendant que les deux flottes s'approchaient, et pour joindre les Français il n'hésita point à passer avec son seul vaisseau entre les deux lignes ennemies. Tourville commandait sous Duquêne; on comptait parmi les capitaines de vaisseau MM. d'Amfreville, de Château-Renaud, de Théry et de Beaujeu. Tous ces noms sont illustres dans la marine, et semblaient être réunis dans cette occasion pour honorer la défaite du plus grand homme de mer qu'il y eût alors en Europe.

[18] PAGE 279, VERS 27.

Il tombe et meurt enfin...

Ruyter eut le pied gauche et la jambe droite brisés d'un coup de canon; il tomba, et se fit une troisième blessure à la tête. La flotte hollandaise, mise en déroute, rentra dans le port de Syracuse, où Ruyter expira deux ou trois jours après le combat. Sa mort et sa défaite sont le sujet d'une médaille qui fut frappée en France l'année suivante: on y voit la Victoire au sommet d'une colonne rostrale; la légende est, *Devicta hostium classe, duce interempto;* on lit sur l'exergue, *Ad Augustam Siciliæ*, 1676.

[19] PAGE 279, VERS 27.

Mais sur la rive sombre
L'illustre d'Alméras accompagne son ombre.

Le marquis d'Alméras commandait l'avant-garde de l'escadre française; c'était un officier d'un rare courage, honoré de l'estime et de la confiance particulière de Duquêne. Il fut tué vers le milieu de l'action, et sa mort empêcha de remporter une vic-

toire complète. Le trouble qu'elle causa sur son vaisseau ne permit pas de profiter d'un moment favorable pour envelopper Ruyter; si le chevalier de Valbelle, chef d'escadre, qui devait remplacer d'Alméras, avait été plus tôt informé de ce malheureux évènement, il n'y a nul doute que l'avant-garde française n'eût manœuvré avec plus de célérité, et n'eût rendu plus décisive la perte de l'ennemi.

(*) PAGE 280, VERS 5.

Des vaincus frémissants
Palerme avait caché les débris impuissants;
Jusqu'au fond de ses ports, sous un rempart qui tonne,
Je les vois embrasés par les mains de Vivonne.

Quelques mois après la bataille de Syracuse, les Hollandais, réunis aux Espagnols, se retirèrent dans le port de Palerme. Le maréchal de Vivonne, ayant sous lui Duquêne, lieutenant général, Tourville, Valbelle et Gabaret, chefs d'escadre, vingt-huit vaisseaux de ligne et vingt-cinq galères, vint reconnaître les ennemis. Leur flotte, composée de vingt-sept vaisseaux, quatre brûlots et dix-neuf galères, formait une ligne prolongée sous le canon de Palerme, ayant à sa gauche le môle et ses deux forts, au milieu le château de Castellamare, à droite un autre fort et les bastions de la ville. Ce fut dans cette position si avantageuse, que Vivonne les attaqua; le succès de cette entreprise audacieuse illustra particulièrement Tourville. Les alliés perdirent douze vaisseaux, parmi lesquels l'amiral et le contre-amiral espagnols, et le contre-amiral hollandais, quatre brûlots, la galère royale, et cinq autres, dont deux appartenaient à Naples et deux à la ville de Gênes; tous ces bâtiments ayant coupé leurs câbles, s'étaient échoués sur le rivage, où les Français y

mirent le feu. Les ennemis eurent quatre mille hommes tués ou noyés, et six à sept cents pièces de canon restèrent au pouvoir des vainqueurs. Après Tourville, MM. de Béthune et de Preully, le marquis de Langeron, les chevaliers de Forbin et de Lafayette eurent la plus grande part à la gloire du général français.

[21] PAGE 280, VERS 12.

De ses vieux oppresseurs allié politique,
Le Batave redoute et chérit ta grandeur...

La Hollande, dans cette guerre comme dans plusieurs autres, combattit pour ses véritables ennemis; pour l'Espagne, dont elle avait secoué le joug; pour l'Angleterre, dont la jalousie cherchait à ruiner son commerce et sa marine. Une fausse politique inspirait aux Hollandais une crainte exagérée de la France, leur plus ancienne alliée et l'appui naturel de leur indépendance; il a fallu plus d'un siècle pour les ramener au système fédératif qui convient le mieux à leur position et à leurs intérêts.

[22] PAGE 280, VERS 19.

O vous qui, par l'amour offert à la patrie,
Forcez par vos vertus la sagesse attendrie
A chérir une erreur qui produit des héros,
Allez, vaillant Toulouse...

Le comte de Toulouse, fils naturel de Louis XIV et de madame de Montespan, n'avait pas besoin de la faveur que lui donnait sa naissance pour arriver au commandement des armées navales; avec le courage d'un soldat français, il avait toute l'activité d'un officier qui aurait eu sa fortune à faire. La bataille de Malaga fit le plus grand honneur à sa bravoure

personnelle et à ses connaissances dans la tactique navale.

[23] PAGE 280, VERS 27.

Fixez, il en est temps, la fortune incertaine...

Philippe V, couronné par les Espagnols, et reconnu d'abord par les principales puissances de l'Europe, eut bientôt à soutenir une guerre générale contre ses ennemis et contre une partie de ses sujets. Les Catalans, et presque toutes les provinces qui formaient autrefois les états d'Aragon, avaient embrassé le parti de l'archiduc. Les Anglais dominaient sur les côtes, et venaient de s'emparer de Gibraltar, qu'ils ont toujours conservé depuis. C'est à cette époque que se livra la bataille de Malaga.

[24] PAGE 280, VERS 28.

Château-Renaud, d'Ailly, Colbert, et vous, Lorraine,
Vous, dont le noble sang doit, par un sort plus beau,
Ranimer les Césars au bord de leur tombeau...

Le comte de Château-Renaud, fils du maréchal de ce nom, l'un de nos plus grands hommes de mer, commandait le vaisseau l'*Oriflamme* de 64 canons.

Le commandeur d'Ailly, d'un nom célèbre par les beaux vers de Voltaire, montait le *Sceptre*, de 88 canons; M. de Colbert-Saint-Maure commandait l'*Heureux*, de 70, et M. le Bailli de Lorraine, le *Vainqueur*, de 80. — Tout le monde sait que cette maison de Lorraine, si malheureusement illustrée dans les guerres civiles et religieuses de la France, est une branche de la nouvelle maison d'Autriche, formée par l'impératrice Marie-Thérèse, et François de Lorraine, son époux.

[25] PAGE 281, VERS 3.

Villars, Coëtlogon...

M. de Coëtlogon, vice-amiral, officier de la plus haute réputation, commandait le corps de bataille, sous le comte de Toulouse, et montait le vaisseau le *Tonnant*, de 90 canons; le comte de Villars montait le *Lis*, de 88.

Parmi les marins célèbres qui combattirent dans cette journée, et qu'il ne m'a pas été possible de nommer, il faut encore distinguer M. de Villette, vice-amiral, qui montait le *Fier*, de 88 canons, et conduisait l'avant-garde. Il ajouta beaucoup à la gloire dont il était déjà couvert. M. d'Amfreville commandait sous lui, et montait le *Saint-Philippe*, de 90 canons. Ducasse, officier célèbre par ses exploits en Amérique, était dans la même division sur le vaisseau l'*Intrépide*, de 84 canons.

Au corps de bataille, on distinguait MM. de Blénac, de Béthune, de Château-Morand, de la Luzerne et de Chammelin, commandant les vaisseaux le *Parfait*, de 74 canons, le *Furieux*, le *Vermandois*, le *Sérieux* et le *Fendant*, tous les quatre de 60 canons.

L'arrière-garde était sous les ordres de M. de Langeron, qui montait le *Soleil-Royal*, de 100 canons. MM. de Beaujeu, sur le *Saint-Louis*, de 60; d'Osmont, sur le *Gaillard*, de 58; Duquêne-Monnier, sur le *Toulouse*, de 64; et d'Aligre, sur l'*Ardent*, de 66, combattaient dans cette division, qui contribua le plus à la victoire.

L'armée entière était composée de quarante-neuf vaisseaux de ligne, de dix neuf galères françaises, commandées par M. de la Rochefoucauld-Roye, et de quinze galères espagnoles, sous les ordres du duc

de Tursi-Doria. M. le maréchal d'Estrées, qui portait le nom de maréchal de Cœuvres, commandait en chef, sous le comte de Toulouse.

[26] PAGE 281, VERS 7.

Rook, qui guide au combat leur flotte téméraire...

Je ne pouvais pas éviter de nommer le chef de l'armée ennemie, malgré la dureté de son nom, qui d'ailleurs diffère fort peu de celui de Cook, si heureusement placé dans des vers français par M. Delille. Les noms des autres officiers-généraux, anglais et hollandais, m'ont souvent rappelé ce qu'a dit Boileau :

D'un seul nom quelquefois le son dur ou bizarre
Rend un poëme entier ou burlesque ou barbare.

Comment, en effet, pouvais-je introduire dans la poésie française l'amiral Clodesly-Showel, qui conduisait l'avant-garde ennemie, et l'amiral hollandais Kallemborg, commandant de l'arrière-garde? La flotte combinée était fort supérieure à la nôtre, et n'avait pas moins de soixante vaisseaux de ligne.

[27] PAGE 281, VERS 10.

Fier de ses longs succès, plus fier de son rival,
Il porte sur lui seul son attaque rapide.

Le chevalier Rook était un des plus habiles amiraux de la marine anglaise, à une époque féconde en hommes supérieurs dans cet art difficile : il venait de prendre Gibraltar. Il s'attacha particulièrement au vaisseau le *Foudroyant*, de 104 canons, sur lequel était le comte de Toulouse. Mais le général français, par la hardiesse de ses manœuvres, par la rapidité de

son coup-d'œil et de son commandement, par un feu extraordinaire et la bravoure la plus tranquille, le repoussa constamment, et l'obligea de plier avec toute sa division. Les alliés, maîtres du vent qui nous était contraire, changeaient continuellement de position, ce qui ne permit pas aux Français d'en venir à un abordage général. La fumée d'ailleurs, qui portait sur notre escadre, l'empêchait de voir les mouvements de l'ennemi.

[28] PAGE 281, VERS 17.

La voile en vain résiste à leurs savants efforts.

Voici les principales circonstances de cette journée glorieuse, telles qu'elles sont rapportées dans le *Précis historique de la marine de France :*

« L'armée ennemie faisait vent arrière sur celle du » roi ; et le comte de Toulouse se gouvernait sur la » perpendiculaire du vent, lorsqu'il s'aperçut que » l'avant-garde anglaise arrivait sur lui, et qu'elle » quittait le corps de bataille pour profiter du vent » arrière. Voulant mettre l'ennemi entre deux feux, » au moyen de la manœuvre du marquis de Villette » qui commandait son avant-garde, il retint le vent » et força de voiles ; mais le vent étant contraire, il » ne put réussir.

» L'amiral Rook, qui avait le vent de son côté, » voyant le danger que courait son avant-garde, s'a- » vança au plutôt, et donna le signal du combat.

» Aussitôt il se fit un feu terrible dans toute la » ligne. Le corps de bataille des alliés s'avança sur » l'avant-garde française, et l'amiral Rook attaqua le » comte de Toulouse ; mais celui-ci fit un si grand » feu, qu'il le força de se retirer : deux nouveaux vais- » seaux tombèrent encore sur lui, mais il les mit en » fuite. L'amiral Rook, remis de son désordre, re-

» vint à la charge pour faire plier le comte de Tou-
» louse; mais l'amiral français le mit, lui et sa divi-
» sion, dans un tel état, qu'il fut obligé d'abandonner
» la partie.

» Repoussé avec perte, Rook se replia contre le
» bailli de Lorraine, qui déjà avait éprouvé le feu de
» trois vaisseaux de 60 canons : M. de Grand-Pré,
» qui remplaçait le bailli blessé dangereusement, re-
» çut l'amiral anglais et son matelot avec tant de fierté,
» qu'ils furent obligés l'un et l'autre de s'éloigner.

» Les Français voulaient en venir à l'abordage;
» mais l'ennemi ayant le vent pour lui l'évita conti-
» nuellement; d'ailleurs, la mer était si grosse, que
» les galères ne pouvaient rendre aucun service : la
» fumée, poussée par le vent sur la flotte française,
» l'empêchait de voir les mouvements de l'ennemi.
» Aussi M. de Chammelin fut-il le seul qui put réussir
» à l'abordage; trois fois il aborda un vaisseau plus
» grand que le sien, et il allait y monter, lorsqu'il
» aperçut qu'il était enflammé dans trois endroits dif-
» férents : il ne put enlever qu'un pavillon, qu'il en-
» voya au comte de Toulouse.

» Le marquis de Villette se distingua à l'avant-
» garde. L'amiral Showel s'attacha à M. Ducasse,
» brave officier, qui le maltraita extrêmement; le
» marquis de Villette força le matelot à se retirer
» derrière son amiral; trois autres vaisseaux, qui l'at-
» taquèrent successivement, éprouvèrent le même
» sort. Le vice-amiral de l'escadre ennemie vint les
» remplacer; et il eût été aussi bien reçu, si une bombe
» qui tomba sur la dunette du vaisseau de M. de Vil-
» lette, et qui pénétra jusqu'à la troisième batterie,
» n'eût mis le feu dans toute la poupe, et fait sauter
» l'arrière de son vaisseau. Le désordre que cet acci-
» dent occasionna fut d'autant plus grand, qu'il y
» avait dans la galerie cinq mille cartouches de fu-

» sil, et que le feu s'y mit; deux officiers qui étaient » sur le gaillard avec le marquis de Villette furent » tués, et lui-même blessé : c'est alors que son vais- » seau arriva de deux aires de vent pour éteindre le » feu de sa poupe, ce qui fit cesser l'action (1).

» Les bombes endommageaient beaucoup notre » flotte; les ennemis en jetaient une quantité aussi » considérable que s'ils eussent assiégé une ville. Les » vaisseaux de MM. de Belle-Isle, de Grancey, d'Os- » mont, de Rouvroi, de Pontac et de la Roche- » Allard en furent très maltraités; mais ils éteignirent » le feu, et revinrent se mettre en ligne avec une ar- » deur incroyable.

» Le combat ne fut pas moins vigoureux à l'arrière- » garde; plusieurs de nos vaisseaux obligés de se ra- » douber quittèrent leur ligne, mais ils y revinrent et » se battirent avec avantage. Le marquis de Langeron » coula à fond un vaisseau hollandais, et l'amiral Kal- » lemborg eut le même sort; huit cents hommes » furent submergés; l'amiral et neuf matelots furent » les seuls qui se sauvèrent : enfin la nuit fit cesser le » combat, qui fut des plus meurtriers et des plus glo- » rieux pour les Français. »

[29] PAGE 282, VERS 7.

Là, ces guerriers enfants, dont le jeune courage
Brille de leur faiblesse et des grâces de l'âge....

Le comte de Toulouse eut quatre de ses pages tués

(1) La manœuvre du marquis de Villette, indispensable pour lui, mais qui ne devait être d'aucune conséquence pour le reste de sa division, fut par malheur imitée par l'avant-garde, qui cessa tout à coup un combat commencé avec beaucoup de valeur et d'avantage.

à côté de lui : il fut lui-même blessé à la tempe par un éclat de bois ; un autre coupa sa cravate.

30) PAGE 282, VERS 19.

Relingue est expirant ; Château-Renaud succombe....

M. de Relingue, officier très-instruit, et le comte de Château-Renaud, fils du maréchal, furent tués dans l'action. Le bailli de Lorraine mourut de ses blessures, dans la nuit qui suivit le combat.

31) PAGE 282, VERS 22.

Belle-Isle, tu n'es plus....

M. de Belle-Isle, chef d'escadre, montait le vaisseau le *Magnifique*, de 86 canons, et commandait une division de l'avant-garde, sous le marquis de Villette. C'était un officier du plus grand mérite ; il fut particulièrement regretté du comte de Toulouse et de toute la marine. L'armée française eut quinze cents hommes tués dans l'action ; la perte de l'ennemi fut d'environ quatre mille.

32) PAGE 282, VERS 24.

Langeron qui le suit achève son ouvrage....

On a vu, dans la relation du combat, que M. de Langeron, commandant de l'arrière-garde, coula à fond le vaisseau de l'amiral hollandais qui lui était opposé, et contribua beaucoup au gain de la bataille.

33) PAGE 282, VERS 27.

Son orgueil convaincu déguise en vain ses pertes....

La victoire remportée par l'armée française n'était

pas assez décisive, pour que l'orgueil national des Anglais manquât de consolations. Le gouvernement fit chanter un *Te Deum* à Londres. La France, de son côté, consacra la mémoire de cet évènement par une médaille, sur laquelle on voit l'Espagne assise, et appuyée sur une demi-colonne; la Victoire paraît dans les airs, tenant une palme dans ses mains; la légende est formée de ces trois mots, *Oræ hispanicæ securitas;* on lit sur l'exergue, *Anglorum et Batavorum classe fugatâ ad Malacam*, 1704.

34) PAGE 283, VERS 3.

Et fuyant vers ces monts divisés par Hercule,
Jusque sous leur appui s'épouvante et recule.

La flotte des alliés, poursuivie par le comte de Toulouse, profita de la nuit pour gagner la côte d'Afrique; et s'étant ralliée à la faveur d'un vent d'est, elle entra dans la rade de Gibraltar. L'amiral Rook ne s'y crut pas en sûreté sous le feu des batteries de la place; il se hâta d'y jeter quelques renforts, sortit ensuite du détroit, et vint réparer ses vaisseaux à Lisbonne.

35) PAGE 283, VERS 11.

Par ses conseils trompeurs, une avare imprudence
Enrichit Albion des fautes de la France,
De Neptune étonné dédaigna le trident,
Et vendit l'avenir au repos d'un moment.

On a beaucoup loué, non sans raison, la politique réparatrice et l'administration pacifique du cardinal de Fleury : il n'en est pas moins incontestable que son imprudente économie et sa confiance dans le caractère d'Horace Walpole, chef du ministère anglais pendant que Fleury gouvernait la France, lui firent laisser

notre marine dans un abandon absolu. Cette faute prépara les honteux revers du règne de Louis XV. Fleury mourut en 1743, sans avoir pu conserver la paix à laquelle il avait fait un si grand sacrifice; et deux guerres assez courtes suffirent à l'Angleterre pour anéantir notre puissance maritime, et nous dicter cet odieux traité de 1763, dont la honte est enfin effacée, mais dont tous les malheurs ne sont pas encore réparés.

[36] PAGE 283, VERS 20.

Aux plus doux souvenirs le Canada fidèle
Conserva vainement sous le joug des vainqueurs
Les noms de nos aïeux, notre langue et nos mœurs.

Les Canadiens, enlevés à la France depuis près d'un demi-siècle, lui conservent un attachement digne de nos regrets. Le bienfait de ses lois criminelles que l'Angleterre leur a données, l'accroissement de leur commerce et de leur industrie, la sécurité de leur navigation, tous ces nouveaux avantages ne leur ont pas fait oublier leur ancienne métropole, si souvent coupable envers eux d'une négligence imprudente. Malgré l'influence du gouvernement anglais, notre langue, nos goûts, nos habitudes, se perpétuent dans ce beau pays, où tous les noms, tous les souvenirs et presque tous les cœurs sont encore français.

[37] PAGE 284, VERS 1.

De leur empire même avides possesseurs,
Ils chargeaient leurs enfants de tributs oppresseurs.

Les causes de l'insurrection qui a fait des colonies anglaises dans l'Amérique septentrionale un état libre et indépendant sont si généralement connues, qu'il est, je crois, inutile de les rappeler ici. Personne

n'ignore que le parlement britannique, s'arrogeant le droit de les taxer arbitrairement, voulut mettre des impôts onéreux sur le timbre et sur le thé. La ville de Boston donna l'exemple et le signal de l'insurrection, qui s'étendit bientôt des environs du fleuve Saint-Laurent jusqu'aux frontières de la Floride.

[38] PAGE 284, VERS 8.

Le courroux d'Albion, froidement homicide,
Pour enchaîner ses fils ou leur percer le flanc,
Achète des Germains le courage et le sang.

Depuis le jour où la guerre fut déclarée entre la Grande-Bretagne et ses colonies, le ministère anglais ne cessa d'acheter des soldats en Allemagne pour aller exercer ses vengeances en Amérique. Ces troupes, étrangères à la cause qu'elles venaient défendre, ne commirent que d'horribles dévastations, et scellèrent de leur sang la liberté qu'elles devaient étouffer. Mais il est au moins douteux que, sans l'intervention de la France, l'Amérique eût terminé si heureusement cette guerre inégale. La marine française, que cette époque mémorable fit renaître, affermit l'indépendance américaine par ses victoires, et lui fut utile même dans ses défaites.

[39] PAGE 285, VERS 18.

Fière alors de parler par la voix de Franklin....

Benjamin Franklin, député du congrès pour solliciter les secours de la France, obtint qu'un gouvernement qui passait pour despotique défendît par ses armes l'insurrection et la liberté. Ce traité fut sans doute l'ouvrage de la politique; mais les talents, la conduite et le caractère personnel du négociateur y

contribuèrent beaucoup, et Louis XVI voulut bien le lui témoigner.

40) PAGE 285, VERS 27.

Il bannit de nos tristes rivages
Un insolent témoin, garant de nos outrages.

La France n'a jamais subi de loi plus humiliante que celle qui lui fut imposée en 1763, de recevoir et d'entretenir à Dunkerque un commissaire anglais, chargé de veiller sur les ruines du port, et de nous empêcher de le rétablir. On ne sait, dans cette occasion, ce qui doit étonner davantage, de l'insolence des vainqueurs ou de l'avilissement des vaincus. Il y avait bien loin de Louis XV, forcé de signer à Paris ce traité de 1763, à Louis XIV, dictant la paix de Nimègue. Louis XVI effaça du moins cette tache récente de notre histoire. Mais la vengeance paraît être réservée à une main plus ferme, plus puissante et plus courageuse.

41) PAGE 286, VERS 3.

Et, rappelant ce jour d'éternelle mémoire
Où nos vaisseaux, ravis sans effort et sans gloire,
Aux bords du Canada réclamaient vainement
La paix, la foi jurée, et la loi du serment....

En 1755, les Anglais commencèrent cette fameuse guerre *de sept ans* par une piraterie jusqu'alors sans exemple. Tandis que l'Europe entière jouissait de la paix d'Aix-la-Chapelle, sans aucune déclaration, sans formalité quelconque, ils nous enlevèrent dans le golfe Saint-Laurent et sur les bancs de Terre-Neuve, deux vaisseaux de ligne (le *Lys* et l'*Alcide*), et plus de trois cents navires qui faisaient tranquil-

lement la pêche de la morue, sur la foi des traités. peu de temps auparavant, ils avaient, à coup de canon, chassé les Français d'Anamabou, comptoir situé sur la côte d'Afrique, où nos négociants étaient appelés par les naturels du pays. L'ambassadeur que la France avait à Londres se plaignit de cette violence imprévue : « Monsieur, lui répondit un mi» nistre fameux dans les annales britanniques, si » nous voulions être justes envers les Français, nous » n'aurions pas pour trente ans d'existence. »

42) PAGE 286, VERS 11.

Comme un fantôme errant, sans tombeau, sans asile,
Apparaît au conseil l'ombre de Jumonville....

L'assassinat de Jumonville est un des crimes les plus odieux qu'on ait reprochés à la politique du gouvernement anglais, à l'époque où les frontières, incertaines de ses colonies et du Canada, servaient d'aliment et de prétexte aux guerres des deux nations. Thomas a fait un poëme sur la mort de ce brave et malheureux officier, qui fut victime de son patriotisme et de la perfidie de nos ennemis.

43) PAGE 286, VERS 20.

.....

D'Estaing, qui de d'Estrée a reconnu la trace....

Le comte d'Estrées, l'un des meilleurs amiraux de Louis XIV, fit la guerre dans la Méditerranée et aux Antilles avec autant de succès que de bravoure : il brûla l'escadre hollandaise à Tabago, défendit nos colonies et porta la terreur dans celles de l'ennemi. La campagne du comte d'Estaing, en 1779, fut sans doute moins heureuse; mais il s'empara de la Gre-

nade avec une intrépidité brillante, et rendit inutiles tous les efforts des Anglais, qui n'étaient plus accoutumés à partager avec nous les succès maritimes. Les îles de Saint-Vincent, de la Dominique et de Tabago leur furent enlevées; les Américains furent secourus; et M. d'Estaing eut au moins la gloire d'apprendre aux Anglais à redouter notre marine renaissante, dont il dirigea les premiers efforts.

(44) PAGE 286, VERS 22.

Suffren donne aux Français des exemples plus grands.

Parmi ceux qui depuis la mort de Louis XIV ont commandé les flottes françaises, nul ne paraît avoir réuni dans un degré aussi éminent que le bailli de Suffren le sang-froid et l'activité, le courage et l'instruction, la prévoyance et l'audace; nul n'a mieux connu l'art de profiter des circonstances et de créer au besoin des ressources inattendues. Ces traits, qui caractérisent fortement un homme fait pour commander, justifient le mot connu de M. d'Estaing. Il dînait chez un ministre avec le bailli de Suffren; quelqu'un, adressant la parole au comte d'Estaing, l'appela *général.* — *Voici le seul qu'il y ait ici*, répondit le vainqueur de la Grenade, en montrant le défenseur de l'Inde; et cet hommage honorait également celui qui le rendait et celui qui le reçut. Au reste, les succès de la marine française sous M. de Suffren sont encore présents à la mémoire de ceux qui aiment la gloire de leur patrie : il attaqua dans la baie de Saint-Yago (l'une des îles du cap Vert) l'escadre du commodore Johnstonne, plus forte que la sienne, la battit, la devança dans les mers de l'Inde, sauva le cap de Bonne-Espérance, reprit Trinquemale, seule retraite de ses vaisseaux, et seule place forte de l'île de Ceylan,

et parvint à conserver à la Hollande ses colonies sans défense, qui étaient menacées par un ennemi supérieur. Souvent vainqueur, jamais vaincu, il rétablit la considération du nom français dans l'Asie, et fit chanceler dans ces belles contrées le colosse de la tyrannie britannique. Les Anglais, juges si éclairés des talents de leurs rivaux, avouent qu'il hasarda le premier cette manœuvre savante, qui consiste à mettre entre deux feux la moitié de la ligne ennemie, en empêchant l'autre moitié de prendre part à l'action. Leurs amiraux l'ont employée depuis avec un succès que les circonstances ont rendu plus décisif. Le bailli de Suffren mourut à Paris en 1788, laissant à la France une marine florissante, des officiers formés à son école, et tout ce qui semblait garantir pour long-temps l'équilibre maritime et la liberté des mers.

45) PAGE 287, VERS 4.

Elle aime à féconder une terre indigente....

Malgré les pompeuses descriptions dont on amuse trop souvent la crédulité publique, il est reconnu que le sol des Etats-Unis manque généralement de profondeur et de fertilité. Les nouveaux états formés sur les bords de l'Ohio et du Mississipi, le Kentukey, le Tennessée, renferment des terres excellentes. Mais partout ailleurs, même en Pensylvanie, les meilleures sont d'une qualité médiocre.

46) PAGE 228, VERS 22.

Que de ces temps affreux l'immortel souvenir
N'appelle plus les noms dont la vengeance abuse....

Après douze années d'une révolution souillée par trop de crimes, que si peu de personnes ont eu le

bonheur de traverser exemptes de faiblesses et d'erreur, et qu'un grand homme a terminée d'une manière si inattendue et si glorieuse, il est impolitique et cruel de se reprocher mutuellement les fautes qu'on a commises. Plusieurs mêmes sont déjà réparées avec éclat, par des hommes à qui leurs talents et leurs qualités sont propres, tandis que leurs écarts furent l'ouvrage du temps et d'un délire universel. Il est donc à désirer qu'on oublie à jamais le nom des coupables, mais qu'on se rappelle les crimes pour en prévenir le retour.

47) PAGE 289, VERS 5.

Souviens-toi de Macbeth.

Ces taches sanglantes que l'épouse de Macbeth croit voir sur sa main parricide, et qu'elle s'efforce inutilement d'effacer, sont une idée sublime de Shakespeare. — M. Ducis a fait une heureuse imitation de la tragédie de Macbeth.

48) PAGE 289, VERS 7.

De Catane observes les rivages;
L'Etna les engloutit : aux ces tristes ravages
Deux siècles impuissants ont glissé comme un jour;
Ce port, long-temps célèbre, est fermé sans retour....

La ville de Catane n'avait point de port. Une éruption de l'Etna lui fit ce présent. La lave vomie par le volcan roula jusque dans la mer, et vint former, devant la ville, un môle naturel que l'art n'avait point osé tenter. Cent ans après (en 1590), une seconde éruption détruisit ce bienfait inappréciable : le môle fut englouti, le port comblé, la ville bouleversée. Elle s'est rétablie depuis; mais elle n'a plus de port; et ses habitants ont perdu, par un phénomène ter-

rible, tout le commerce maritime que le même prodige leur avait procuré. (*Voyage de* BRYDONE *en Sicile et à Malte, trad. par M.* DÉMEUNIER.)

49) PAGE 290, VERS 2.

Toulon, ville superbe, où Neptune et Vulcain
Sous les lois d'Uranie unissaient leur puissance....

Par ces vers et par ceux qu'on trouve plus bas,

Ce hardi monument, l'honneur de notre histoire,
Où les flots prisonniers à Vulcain sont soumis....

j'ai tâché de donner une idée de l'entreprise audacieuse exécutée par M. Groiguard, dans la construction du bassin de Toulon.

50) PAGE 290, VERS 10.

Ils ont servi le crime et sont jugés par lui....

Ce vers rappelle la fin déplorable de MM. d'Estaing, de Kersaint et de plusieurs autres officiers, à qui l'on ne pouvait reprocher que des complaisances inutiles et coupables pour les tyrans révolutionnaires.

51) PAGE 293, VERS 9.

Il reconnaît ce Paul, si long-temps redouté,
Du degré le plus bas au plus haut rang monté.

Dans les notes de la première édition de ce poëme, on avait dit que le commandeur Paul était d'une famille de Provence, qui joint l'illustration des lettres à celle des armes, et qui est plus connu aujourd'hui sous le nom de *Lamanon*. C'est une erreur : l'auteur a reçu, à cet égard, la lettre suivante, d'un homme

aussi distingué par l'étendue de ses connaissances et la variété de ses talents, que par la noblesse de son caractère.

« Permettez, mon cher concitoyen, que je vous » témoigne le plaisir que j'ai ressenti à la lecture de » votre beau poëme sur la *navigation*, dont vous ve- » nez d'enrichir la littérature française. Le sujet est » grand, vous l'avez embelli par tout ce que vous a » fourni l'imagination la plus riante et cette poésie » de style qui anime tout, et qui n'est le partage que » de quelques grands artistes dont le nom ne sera » jamais oublié. — J'ai, en particulier, des grâces à » vous rendre pour le souvenir touchant que vous » avez consacré à la mémoire de mon frère (*), et de » ses illustres et malheureux compagnons. C'est dans » vos vers qu'ils trouveront cette immortalité qui est » la récompense des talents et des vertus..... Vous » avez eu la bonté de rappeler aussi notre famille, à » l'occasion du commandeur *Paul*, célèbre marin sous » Louis XIV : votre amitié pour nous ne vous a pas » laissé voir la vérité dans cette occasion peu impor- » tante. — Vous parlez de ce *Paul*, qui s'éleva de » l'état de simple mousse au grade de chevalier de » justice, dans l'ordre de Malte, et de vice-amiral en » France. C'est lui dont Chapellé et Bachaumont ont » parlé sous le nom de chevalier *Paul* :

C'est ce Paul, dont l'expérience
Gourmande la mer et le vent ;
Dont le bonheur et la vaillance
Rendent formidable la France
A tous les peuples du Levant.

(*) M. Robert de Lamanon, massacré par les sauvages dans la malheureuse expédition de M. de la Pérouse. (*Voyez les notes du dernier chant.*)

» Or ce *Paul* ne nous appartenait pas, non plus que » tout autre illustre de ce nom. Quelqu'un a remar- » qué qu'un autre Paul (c'est le saint) disait à Ti- » mothée de ne pas s'occuper de généalogies : peut- » être celles qui sont historiques et qui rappellent de » grandes actions, auraient dû trouver grâce devant » lui. Quant aux généalogies communes, chacun sait » à peu près la sienne, autant que cela peut lui im- » porter.

» Vous jetez quelquefois, dans votre poëme, des » regards sur votre pays natal que vous avez honoré. » Si vous venez le revoir, je me hâterai de renouveler » connaissance avec un ancien ami, et de me réjouir » avec lui de sa gloire et de ses succès. »

AUGUSTE-PAUL LAMANON.

[52] PAGE 293, VERS 13.

Duquêne, la terreur du rivage africain....

Abraham Duquêne, qui, dans le commandement des grandes escadres, n'a jamais eu parmi les Français d'autre égal que Tourville, son élève et son ami, et qui, plus heureux que lui, ne perdit aucune des batailles qu'il livra, était né à Dieppe en 1610. Nous avons parlé plus haut de la gloire qu'il acquit dans les guerres de Sicile, en combattant le grand Ruyter, qui fut tué dans la seconde victoire remportée par Duquêne. Il alla depuis, par ordre de Louis XIV, punir les régences barbaresques de leurs longues pirateries. La flotte de Tripoli fut détruite dans le port de Scio, malgré la protection du grand-seigneur ; et les Algériens, bombardés dans leur ville, furent forcés d'implorer la clémence du vainqueur. Tant de services firent excepter le seul Duquêne de la persécution excitée contre les calvinistes par la révo-

cation de l'édit de Nantes. Le roi, malgré sa religion, le combla de faveurs jusqu'à son dernier moment. Il mourut à Paris en 1688, laissant une famille dont la postérité a long-temps servi dans la marine, et soutenu dignement le fardeau de son nom.

[53] PAGE 293, VERS 14.

Cassard, et Duguay-Trouin, et Béthune, et Forbin....

Le chevalier de Forbin, cité déjà plusieurs fois dans ce poëme et dans les notes, était un officier d'une valeur brillante et d'une générosité peu commune. Il fut amiral du roi de Siam. L'on trouve dans ses *Mémoires* plusieurs aventures assez romanesques de son séjour dans l'Inde. Il retira plus de gloire de sa campagne dans la mer Adriatique, pendant laquelle il humilia l'orgueil des Vénitiens, et les punit de leur mauvaise foi. Sa naissance l'appelait à la cour; et son mérite l'ayant fait distinguer de Louis XIV, il se servit de ces avantages pour lui présenter Jean Barth, son compagnon d'armes, qui n'avait d'autre titre que ses exploits. Le monarque venait d'accorder une pension à Forbin: celui-ci représente avec tant de force que Jean Barth ne l'a pas moins méritée et qu'il en a plus besoin que lui, qu'il en obtient une semblable pour son ami. Louis XIV dit alors à M. de Louvois: *Le chevalier de Forbin a fait une action bien généreuse, et qui n'a guère d'exemples dans ma cour.* Cependant, malgré la faveur du prince, les ministres qui dans sa vieillesse commençaient à gouverner sous son nom, donnèrent des sujets de mécontentement au chevalier de Forbin. Son caractère indépendant et ferme déplaisait à M. de Pontchartrain. Il refusa de flatter, et quitta le service, sans autre grade que

celui de chef d'escadre, dans un âge où ses talents, mûris par l'expérience, étaient plus que jamais nécessaires à son pays.

Cassard, fils d'un armateur de Nantes, l'un des plus intrépides marins que la France ait produits, se distingua par des actions d'une valeur extraordinaire, pendant la guerre de la succession d'Espagne. Il prit ou rançonna la principale des îles du cap Vert, Surinam, Berbice, Antigue, Curaçao, et la plupart des colonies anglaises et hollandaises dans le Nouveau-Monde. Son caractère indomtable et sa dureté grossière firent oublier ses services sous la régence du duc d'Orléans. Duguay-Trouin étant à Versailles, dans l'antichambre du roi, et s'entretenant avec des courtisans, aperçut tout à coup dans un coin un homme seul, dont l'extérieur annonçait la misère; c'était Cassard. Duguay-Trouin quitte aussitôt les seigneurs dont il est entouré, et va causer avec lui près de trois quarts d'heure. Les courtisans étonnés lui demandent à son retour, *avec qui il était.* — *Comment!* s'écria-t-il, *avec qui j'étais? avec le plus grand homme de mer que la France ait aujourd'hui.* — Ce témoignage éclatant ne procura cependant à Cassard, qu'une justice passagère. Son humeur s'aigrit; il fatigua le ministre de plaintes et d'injures, et finit par se faire enfermer au château de Ham, où il termina sa carrière en 1740, à l'âge de 68 ans.

Duguay-Trouin au contraire conserva, dans la rudesse de son métier, toute la politesse d'un homme aimable. Il est trop connu pour qu'il soit nécessaire de rappeler ses titres à la reconnaissance et à l'admiration. Sa campagne du Brésil, dans laquelle il prit Rio-Janeiro, détruisit l'escadre portugaise et enleva des contributions immenses, est ce qui a fait le plus d'honneur à sa prudence, à ses talents et à son carac-

tère. Ce fut la dernière expédition maritime qui signala les armes françaises dans la longue guerre de la succession ; elle fit le plus grand bruit en Europe, tant par la hardiesse du dessein, que par la vigueur avec laquelle il fut exécuté. Duguay-Trouin y fut glorieusement secondé par MM. de Courserac, de la Jaille, de Goyon et de Beauharnais, qui dans plusieurs occasions avaient déjà partagé ses triomphes.

On a parlé du chevalier de Béthune, dans la note dix-septième de ce chant.

54) PAGE 293, VERS 15.

Et Barth, qui tant de fois alarma l'Angleterre....

Le nom de Jean Barth, fils d'un pêcheur de Dunkerque, est plus connu que celui de plusieurs souverains. Il mérita sa réputation par une foule d'actions d'éclat contre les Anglais et les Hollandais. Trente-deux vaisseaux de guerre ennemis bloquaient le port de Dunkerque ; Jean Barth trouva le moyen d'en sortir avec six ou sept frégates ; et, dès le lendemain, il enleva quatre navires anglais ; il en détruisit quatre-vingt-six dans cette seule campagne ; fit une descente vers Newcastle, y brûla plus de deux cents maisons, et rentra à Dunkerque avec cinq cent mille écus de prise. Sa vie entière est remplie de détails semblables. Il n'avait guère que les talents d'un armateur et l'audace d'un soldat ; il fut cependant chef d'escadre, et rendit à son pays des services signalés.

55) PAGE 293, VERS 26.

Déjà ses pavillons vainqueurs
Ont touché ces débris consacrés par la gloire,
Qui gardent de César le nom et la mémoire.

Fréjus, en latin *Forum Julii*, dont le port servait

autrefois de station aux flottes romaines, n'a plus qu'une rade dangereuse et quelques ruines qui attestent son ancienne splendeur. Mais le nom de cette rade oubliée sera désormais attaché à l'une des plus grandes époques de l'histoire moderne : c'est là qu'abordèrent, au mois de vendémiaire de l'an 8, les deux frégates commandées par le contre-amiral Gantheaume, qui ramenaient d'Egypte le général Bonaparte.

ARGUMENT

DU CHANT SIXIÈME.

La navigation perfectionnée agrandit toutes les sciences humaines, et s'enrichit à son tour de leurs tributs. Productions de l'Asie, naturalisées en Amérique par la navigation. Usage cruel que les haines politiques ont fait de cet art bienfaisant. Déportations. Voyages de découvertes, respectés au milieu de la guerre. Maladies épidémiques et souffrances courageuses des navigateurs. Les quatre parties du jour à la mer. État de l'âme au milieu de ces grands spectacles de la nature. St.-Preux sur le vaisseau de l'amiral Anson. Circonnavigations du globe. Hommage à la mémoire de Magellan, de Sébastien Cano, et des modernes qui ont pénétré dans la mer du Sud : Malespine, Wallis, Biron, Bougainville, et surtout le capitaine Cook. Voyage et mort de la Pérouse. Épilogue.

S. de Mirys del. *S. Coucke Sculp.*

Naufrage des Canots de la Pérouse au Port des Français.....

LA NAVIGATION,

POËME.

CHANT SIXIÈME.

Muses, filles du ciel, déesses que j'adore,
Vous dont la voix consacre et dont la main décore
Des héros et des arts les travaux immortels!
Si ma faible jeunesse au pied de vos autels
D'un trophée inconnu vint déposer l'hommage;
Si j'osai tant de fois sur des flots sans rivage
Célébrer votre culte en suivant nos vaisseaux,
Muses! daignez sourire à mes derniers tableaux.
Vous le savez : jadis par sa naissante audace
L'art des navigateurs illustra le Parnasse.
Calliope lui dut ces chants harmonieux,
Ces récits animés, où le cœur et les yeux
Suivent avec effroi sur l'onde mutinée
Les pénates errants et d'Ulysse et d'Énée.
Quand cet art, tout à coup vainqueur de ses revers,
Après mille ans d'enfance eut conquis l'univers,
L'épopée aussitôt, souveraine des ondes,
Peupla de nouveaux cieux, créa de nouveaux mondes,
Et courba l'Océan sous les pas des humains.
Alors, maîtres du globe agrandi par nos mains,

Nous couronnions de fleurs le char de la Victoire;
Clio vint la juger : l'incorruptible histoire
Troubla dans leurs tombeaux les héros et les rois,
De cent peuples éteints ressuscita les droits,
Et, frappant les vainqueurs d'un trop juste anathème,
Des siècles détrompés porta l'arrêt suprême.
C'est vous, maîtres des flots, guerriers navigateurs,
C'est vous seuls qui livrez à ses pinceaux vengeurs
D'un hémisphère entier les sanglantes annales,
La muse qui guida sur ses plages fatales
L'audacieux Raynal, le sage Robertson;
Doit au plus grand des arts sa plus haute leçon.
Cependant sur ces bords, devenus son empire,
Melpomène à son tour vient s'emparer d'Alzire;
Son poignard, altéré du sang des malheureux,
Y poursuit Montézume et ses derniers neveux.
Instrument des vertus, des crimes, des conquêtes,
Cet art majestueux qui domte les tempêtes
A de tous les talents inspiré les travaux.
Chaque jour les neuf sœurs, dans ses progrès nouveaux,
Trouvent un champ plus vaste ouvert à leur génie :
Toi, surtout, ô déesse ! ô puissante Uranie !
Qui, le front couronné d'astres consolateurs,
Règnes sur l'Océan, et des navigateurs
Sans cesse agrandissant la science immortelle,
Animes tous les arts par sa gloire et pour elle.
Si des signes de feu rayonnant dans les airs
Dirigent le nocher sur l'abîme des mers,

C'est toi qui, pour guider nos voiles alarmées,
Fais briller devant lui ces routes enflammées :
Pour lui tu prolongeas le tube ingénieux
Qui mesure l'espace et rapproche les cieux ; (2)
C'est pour lui que, traçant une ligne plus sûre,
Ton compas a du globe arrondi la figure ; (3)
Tu commandes : la proue en cherche les confins ;
Et si, pour lui fermer ces mobiles chemins,
L'éclair luit, le ciel tonne, et fait trembler la terre,
Un fil court dans la nue arrêter le tonnerre ; (4)
Il défend à ses traits de toucher nos vaisseaux ;
La foudre obéissante expire sous les eaux.
Ainsi, pour le pilote, affermi sur les ondes,
Le génie inventeur, les sciences fécondes,
Épuisent à ta voix leurs tributs généreux :
Mais tu veux qu'à son tour, par un échange heureux,
L'art des navigateurs, dans sa noble carrière,
De leur flambeau sacré nourrisse la lumière.
Juges et confidents de ces rêves divins,
La sagesse a livré l'univers aux marins :
Qu'ils aillent désormais, témoins irrécusables,
Soulever lentement ces voiles redoutables
Que perça de Newton l'effort audacieux,
Ou qu'un dieu tout à coup déchira sous ses yeux.
Sous le tropique ardent, sous les glaces de l'Ourse,
Et la Pérouse et Cook vont diriger leur course.
Les voyez-vous, vainqueurs des climats et des vents,
De la terre et des cieux observateurs savants,

Du grand astre du jour mesurer l'orbe immense ;
Tantôt, sur l'horizon qu'enflamme sa présence,
Dans un cristal fragile abaisser sa hauteur ;[5]
Tantôt suivre le cours des travaux de sa sœur ;[6]
Et par elle éclairés, dans la nuit la plus sombre,
Interroger encor ses rayons et son ombre ?
Ces globes lumineux, leurs mouvements égaux,
Leur distance, leur marche, en guidant nos vaisseaux,[7]
Révèlent aux mortels qu'un feu céleste anime
Des lois de l'univers le mystère sublime :
C'est alors qu'entouré de ces sages fameux,
Une main sur les flots, et l'autre dans les cieux,
Laplace, triomphant de l'erreur détrônée,[8]
Dévoile tout l'olympe à la terre étonnée :
Ses immortels rivaux, Copernic et Newton,
Laissaient entre eux un rang que va remplir son nom.
Cependant enrichis, sur les bords Atlantiques,
De trésors innocents, de tributs pacifiques,
Revolent vers le port nos vaisseaux voyageurs :
Dans leurs flancs nourriciers, des arbustes, des fleurs,
L'insecte, les métaux, l'arbre, l'oiseau rapide,
Mille êtres inconnus, que la science avide
Des quatre parts du monde appelle au même lieu,
Viennent subir les lois que leur dicte Jussieu :
Faujas, qui les soumet à ces règles savantes,
Divise et réunit ces richesses vivantes,
Abrégés merveilleux de la terre et des flots.
Le vulgaire étonné jette sur ces tableaux

Ce regard inconstant que chaque objet réclame;
Mais les mortels heureux que la nature enflamme,
Qui savent en amants, sous ses voiles discrets,
D'un œil infatigable épier ses secrets,
Dans ces lieux, que peupla sa puissance infinie,
Révèrent ce grand art qui livre à leur génie
Des trésors dispersés au bout de l'univers,
Sous les gouffres de l'onde et sur ses bords déserts.
Là, du monde animé développant l'histoire,
Libre de ses honneurs, mais fidèle à sa gloire,
Vous verrez de Buffon le modeste rival,
Lacépède, appelé par le coq matinal
A ses travaux chéris que respecte l'envie,
Interroger l'instinct, la matière et la vie.
Là, plus souvent encor, ces utiles mortels
Qui du dieu d'Épidaure encensent les autels,
Des fruits que nous livra l'un et l'autre hémisphère
Exprimeront pour nous la liqueur salutaire,
Et l'épurant au creux de leurs brûlants fourneaux,
Par le mélange adroit de ces philtres nouveaux,
Sauront, comme Portal, par des efforts sublimes,
Au trépas menaçant dérober ses victimes.
L'art des navigateurs prépara leurs bienfaits.
Et quand, pour expier ses illustres forfaits,
Du monde qu'il ouvrit à nos armes sanglantes
Il veut fertiliser les campagnes brûlantes,
Pour enrichir leur sein des tributs les plus chers,
Voyez-le, désarmé, sans foudres, sans éclairs,

Préférant des affronts à la victoire injuste,
Conquérant d'un roseau, ravisseur d'un arbuste,
Des rives de l'aurore aux champs américains
En triomphe porter ces glorieux larcins.
Et quels soins assidus! quelle active constance
De ces fragiles plants doit préserver l'enfance!
Rappelez-vous d'Esclieux[19]: sur son léger vaisseau
Voyageait de Moka le timide arbrisseau;
Le flot tombe soudain, Zéphyr n'a plus d'haleines;
Sous les feux du cancer, l'eau pure des fontaines
S'épuise, et du besoin l'inexorable loi
Du peu qui reste encore a mesuré l'emploi.
Chacun craint d'éprouver les tourments de Tantale;
D'Esclieux seul les défie; et d'une soif fatale
Étouffant tous les jours la dévorante ardeur,
Tandis qu'un ciel d'airain s'enflamme de splendeur,
De l'humide élément qu'il refuse à sa vie,
Goutte à goutte il nourrit une plante chérie.
L'aspect de son arbuste adoucit tous ses maux;
D'Esclieux rêve déjà l'ombre de ses rameaux,
Et croit, en caressant la tige ranimée,
Respirer en liqueur sa graine parfumée.
Heureuse Martinique! ô bords hospitaliers![20]
Dans un monde nouveau vous avez les premiers
Recueilli, fécondé ce doux fruit de l'Asie,
Et dans un sol français mûri son ambrosie.
Multipliez encor ses tributs opulents,
Beaux lieux, où j'ai trouvé des soins si consolants,

Où l'amitié m'offrit tant d'aimables retraites,
L'art que chante ma voix vous acquitte mes dettes.
De l'Yémen jaloux vous lui devez le fruit :
Par lui, de ces roseaux qu'Otaïti produit
La racine féconde, en vos champs déposée,
Rend au sol appauvri sa richesse épuisée; (12
Et du prix de ces biens qu'il porta sur vos bords,
A lui-même aujourd'hui vous payez nos trésors,
L'olive, dont Minerve enrichit ma patrie,
Ce doux lin qu'ont tissu la Flandre et la Neustrie,
La grappe et le nectar sur nos coteaux mûris,
Et tous ces riens brillants qui, du sein de Paris
Emportés jusqu'à vous par la mode infidèle,
De nos goûts inconstants vous offrent le modèle.
C'est ainsi que sur l'onde, au gré de nos désirs,
S'échangent nos travaux, nos biens et nos plaisirs.
Mais en ces jours de deuil, qu'oublie enfin la France,
Quand des partis rivaux l'hypocrite vengeance,
Sous des noms si sacrés et si mal définis,
Ensanglantait ses bras de crimes impunis;
O douleur! ces vaisseaux, dont les voiles fécondes
Unissent les mortels et rapprochent les mondes,
N'ouvraient qu'un champ plus vaste aux destins du malheur;
Sur des bords empestés, sous l'humide équateur,
Complices d'un forfait qui souille notre histoire,
On les vit exiler les vertus et la gloire.
Oui, tout fut avili dans nos tristes remparts.
O vous qui corrompiez les mœurs comme les arts,

Lâches, dont la faiblesse, armant la barbarie,
Payait aux délateurs les pleurs de la patrie,[12]
Tyrans capricieux, qui des deux univers
Voulûtes par l'exil repeupler les déserts,
Enfin j'ai vu tomber votre empire et nos chaînes!
Votre implacable effroi, vos insolentes haines
Cessent de nous livrer à nos destins errants:
L'affreux Sinamari sur ses bords dévorants,
Ressent d'un jour plus doux l'influence féconde,
Et César a vaincu pour le repos du monde.
Retournez maintenant dans vos foyers heureux,
Respectables bannis, fugitifs généreux,
Qui dans ces champs de mort, tombeaux de l'innocence,
N'avez désespéré du ciel ni de la France;
Orateurs, magistrats, vous tous de qui la voix
Demandait aux tyrans des juges et des lois;
Les tyrans ne sont plus; la voile vous appelle;
Allez: c'est aujourd'hui que la vertu fidèle
Doit l'oubli de ses maux en tribut à l'état:
Que Thraséas enfin parle dans le sénat;
Que ce sénat lui-même, et plus libre et plus juste,
Conserve des Catons sous l'empire d'Auguste.
Vous, portez dans son sein, par l'exil consacrés,
Un courage adouci, des talents épurés:
Rendez-nous ces mortels, ornements de notre âge;
Celui qui le premier sut, dans nos jours d'orage,
Au char de la victoire attachant des bienfaits,
Cueillir sur nos lauriers l'olive de la paix;[13]

Cet orateur fécond, l'ami de l'infortune,
Qui des droits du naufrage étonna la tribune,
Et d'un arrêt barbare attendrit la rigueur; [15]
Surtout ce magistrat, de l'équité vengeur,
Dont les mâles vertus et l'austère sagesse
Effrayaient tour à tour le crime et la mollesse, [16]
Qui, dès lors convaincu d'un zèle glorieux,
Victime nécessaire à ces vils factieux
Qui déchiraient la France et les lois avec elle,
Fut puni du forfait de leur rester fidèle;
Et qui doit désormais, ministre d'un héros,
D'une main ferme et pure assurant ses travaux,
Féconder sous ses yeux la richesse publique:
Enfin, tous ces proscrits dont le malheur stoïque
Offre aux regards du ciel le tableau le plus doux,
Et triompha du sort en cédant à ses coups.
Mes vœux sont exaucés: adieu, plages funèbres!
Fleuve, image du Styx! forêts, dont les ténèbres
D'une immonde vapeur souillent l'astre du jour!
Adieu, marais funeste, exécrable séjour,
Tartare, où si long-temps la patrie abusée
Relégua des mortels qu'attendait l'Élysée!
Adieu, tombeau sacré, lugubre monument,
Cendres de l'orateur dont le zèle éloquent
Défendit sans espoir, mais avec tant de charmes,
La grandeur dans les fers, la beauté dans les larmes! [17]
Ombre illustré, enchaînée à ces bords pleins d'effroi,
L'amitié désolée, en les quittant sans toi,

Sur ta tombe du moins courbe un fidèle ombrage,
Et le vent du couchant gémit dans le feuillage.
Ce bois sombre, ces lieux sont pleins de nos douleurs;
Le farouche Africain vient y verser des pleurs;
Là de ses vrais amis les exemples sévères
Montraient à son malheur des vertus nécessaires,
Et maintenant leur voix répète au bord des flots
L'adieu de Philoctète aux rochers de Lemnos.
C'en est fait : le vaisseau fend l'onde obéissante;
Prêtres saints, entonnez l'hymne reconnaissante;
Ne craignez ni les mers, ni les vents en courroux,
Les flots respectueux s'abaissent devant vous :
Que du sort des humains Bellone ailleurs décide,
Le malheur vous protège, et la guerre homicide
N'oserait, abusant des droits sanglants de Mars,
Refuser aux vertus ce qu'elle accorde aux arts.
Oui, quand de nos vaisseaux les voiles pacifiques
Au choc tumultueux des tempêtes publiques
S'échappent, pour instruire et servir les humains,
Le démon des combats respecte leurs destins;
La discorde adoucit son féroce génie,
Et le glaive de Mars tombe aux pieds d'Uranie. (18)
Eh! n'est-ce point assez que ces vastes travaux,
Monuments partagés par les peuples rivaux,
Et garants mutuels de leur gloire commune,
Étonnent la nature et domtent la fortune?
Quelle rage insensée en troublerait le cours?
Ah! Bellone elle-même offre un noble secours

Au nocher généreux qui, sur des mers nouvelles,
Cherche de l'Océan les bornes infidèles,
Des arts qu'il agrandit resserre les liens,
Et peuple l'univers de nouveaux citoyens.
En vain de tous ses maux la nature complice
Irrite ses besoins et les change en supplice;
Sa constance dispute, au milieu des tourments,
A l'insecte affamé les plus vils aliments;
L'eau même, prodiguée à sa soif imprudente,
De son sang qui s'aigrit corrompt la masse ardente,
Et d'un trépas certain l'aspect contagieux,
Sans arrêter ses pas, partout frappe ses yeux.
Les bienfaits qu'il médite exaltent son courage;
Seul, sur les flots déserts, entouré du naufrage,
Pressé de mille morts, son cœur n'a palpité
Que de l'amour des arts et de l'humanité.
Souvent aussi, du sein de ces ondes funestes
Des prodiges pompeux, des spectacles célestes,
Au pilote intrépide offerts de toutes parts,
Consolent ses regrets et charment ses regards.
L'Aurore, dont les pleurs accusent l'hyménée,(a)
Paraît vers l'orient, de roses couronnée:
Dans nos climats chéris son éclat incertain
Pénètre lentement les ombres du matin;
La nuit déjà n'est plus, le jour n'est point encore,
Et le ciel indécis, qu'un feu léger colore,
Emprunte de la jeune et fraîche déité
Le teint de la pudeur et de la volupté.

Mais aux mers du midi, de ses flammes sacrées
A peine elle a rougi les voûtes éthérées,
A peine de la nuit le char silencieux
Vers le sombre occident touche aux bornes des cieux,
Tout à coup, entraînant l'astre qui le devance,
Comme un fleuve embrasé le dieu du jour s'élance,
Engloutit dans son sein l'épouse de Tithon,
Et d'un torrent de feux inonde l'horizon;
L'onde même s'enflamme, et la nature entière
En sortant de la nuit nage dans la lumière.
Éblouis du tableau qui frappe leur réveil,
Les nochers, prosternés à l'aspect du soleil,
D'un cœur simple et soumis qu'anime une foi pure,
Adorent les bienfaits du roi de la nature.
Alors, plus affermis, pleins d'un espoir nouveau,
A la voile qui s'enfle ils livrent le vaisseau;
Leur prudence a réglé sa marche solitaire,
La nuit la ralentit, et le jour l'accélère.[21]
Le jour plus confiant permet que de ces mers
La proue impétueuse ouvre les flots amers;
Et, quand d'un cours égal elle y creuse sa trace,
Le nautonnier charmé, qu'un doux moment délasse,
Maître de ces loisirs si long-temps attendus,
Tient l'hameçon mordant ou le fer suspendus;
Attentif, immobile, il suit d'un œil avide,
Et des poissons volants l'essor brusque et rapide,
Et les oiseaux pêcheurs qui fondent sur les eaux;
A ces signes connus, il poursuit sous les flots

Les monstres de ces mers qu'affronte son audace,[22]
Et le souffleur bruyant, et le requin vorace
De qui l'onde sanglante atteste les fureurs,[23]
Et la dorade enfin, dont les riches couleurs,
D'or, de pourpre et d'azur fugitif assemblage,
Du dauphin fabuleux nous retracent l'image.[24]
Mais les moments sont chers : de l'astre des saisons
Dans un cristal étroit concentrant les rayons,
Le pilote a fixé sa lumière épurée,
Et du jour qui s'enfuit partagé la durée.[25]
Ce globe, sur sa tête arrêté dans les airs,
Lui trace dans le ciel sa route sur les mers.
Qui pourrait, ô soleil ! démentir tes oracles ?[26]
L'art des navigateurs, fier de tant de miracles,
Redoute ton absence, et, timide, incertain,
N'ose se confier qu'à ton flambeau divin ;
Mais tant que de tes feux l'azur des cieux rayonne,
Au souffle du zéphyr le nocher s'abandonne,
Et s'avance, orgueilleux de ton celeste appui,
Vers ces mondes nouveaux qui s'ouvrent devant lui.
C'est alors qu'assuré d'un moment sans alarmes
Chacun de l'avenir goûte déjà les charmes ;
Le chef médite en paix ses desseins glorieux ;
La justice du temps paraît devant ses yeux,
Le sage l'interroge et lui soumet sa vie :
Dût son siècle frivole, égaré par l'envie,
Dût son pays ingrat, jaloux de son bonheur,
De ses hardis succès lui refuser l'honneur;

En les servant tous deux, il voit déjà l'histoire
S'enrichir de son nom et venger sa mémoire ;
Clio tresse pour lui le chêne et le laurier ;
Tandis qu'à ses côtés le simple nautonnier,
Qui connaît peu la gloire et son ardente ivresse,
Rêve le doux repos promis à sa vieillesse ;
Du salaire tardif de ses obscurs travaux,
Élève un toit rustique entouré de roseaux,
Près du lac solitaire ou de la mer immense ;
Et là, toujours fidèle aux goûts de son enfance,
Il tend d'une main sûre aux poissons voyageurs
La ligne patiente et les filets trompeurs.

Cependant le soleil, sur les ondes calmées,
Touche de l'horizon les bornes enflammées ;
Son disque étincelant, qui semble s'arrêter,
Revêt de pourpre et d'or les flots qu'il va quitter ;
Il s'éloigne, et Vesper commençant sa carrière
Mêle au jour qui s'éteint sa timide lumière.
J'entends l'airain pieux, dont les sons éclatants
Appellent la prière et divisent le temps.
Pour la seconde fois, le nautonnier fidèle
Adorant à genoux la puissance éternelle,
Dès que l'astre du soir a brillé dans les airs,
Adresse l'hymne sainte au dieu de l'univers ;
A l'être universel, impénétrable, immense,
Qui sur l'azur des flots, dans leur vaste silence,
A la foi des humains qui lui porte ses vœux,
Apparaît plus terrible et plus majestueux.

Entre l'homme et le ciel, sur des mers sans rivages,
Un prêtre en cheveux blancs conjure les orages
Son zèle des nochers adoucit les travaux,
Épure leur hommage, et console leurs maux.
« Dieu créateur ! dit-il, toi dont les mains fécondes
» Dans les champs de l'espace ont suspendu les mondes
» Dieu des vents et des mers, dont l'œil conservateur
» De l'océan qui gronde arrête la fureur,
» Et d'un regard chargé de tes ordres sublimes
» Suit un frêle vaisseau flottant sur ses abîmes,
» Que peuvent devant toi nos travaux incertains ?
» Dieu ! que sont les mortels sous tes puissantes mains ?
» Hélas ! de tous nos arts la fragile science,
» Le courage affermi, la froide expérience,
» N'ont pas d'un fol orgueil séduit notre raison :
» Nos modestes succès rendent gloire à ton nom :
» Par des vœux plus pressants nos alarmes t'implorent ;
» Bénis, Dieu paternel ! tes enfants qui t'adorent ;
» Rends-les à leur patrie, à ton culte, à ta loi ;
» La force et la vertu ne viennent que de toi ;
» Daigne remplir nos cœurs ; éloigne la tempête ;
» Que le sombre ouragan se dissipe et s'arrête
» Devant ces pavillons qui te sont consacrés ;
» Et qu'un jour nos drapeaux, par toi-même illustrés,
» Aux doutes de l'orgueil opposant nos exemples,
» Appellent le respect et la foi dans tes temples. »
Il dit, et prie encor ; ses chants consolateurs
D'espérance et d'amour pénètrent tous les cœurs :

O spectacle touchant, ravissantes images!
Tandis que, l'œil fixé sur un ciel sans nuages,
Du prêtre, dont la voix semble enchaîner les vents,
Les nautonniers émus répètent les accents;
Le couchant a brillé d'une clarté plus pure;
L'océan de ses flots apaise le murmure;
Et seule, interrompant ce calme solennel,
La prière s'élève aux pieds de l'Éternel.
La nuit, qui dans les airs entend ces vœux timides,
Descend, et loin d'offrir, sous ses voiles humides,
Aux tranquilles nochers ses pavots consolants,
Ramène au milieu d'eux les soucis vigilants:
La toile qui gémit sous le nœud qui la presse [27]
Modère du vaisseau l'imprudente vitesse;
On craint l'ombre perfide et les écueils couverts,
Et jusqu'au jour naissant tous les yeux sont ouverts.
Mais ces moments encore ont de paisibles charmes:
La lune, du pilote éclairant les alarmes,
Fait briller sur les flots, à son pouvoir soumis,
Son croissant favorable et ses rayons amis:
L'onde, qui réflechit sa lumière argentée,
Du souffle le plus doux semble à peine agitée;
Et seul en mouvement dans le calme des airs,
Zéphyr vient effleurer la surface des mers.
Du flambeau de la nuit la clarté vive et pure,
En guidant les nochers, dévoile la nature.
Peut-être en ce moment un jeune audacieux,
Que Delambre instruisit à lire dans les cieux, [28]

Dans leur voûte d'azur voit tout à coup paraître
Une étoile échappée aux regards de son maître.
Aussitôt le pilote en observe le cours :
Son art, qui d'Uranie implore le secours,
Découvre les rapports de l'olympe et des ondes,
Et reconnaît la loi qui fait mouvoir les mondes.
Heureux, dans ses travaux, le sage révéré
Qui, des secrets du ciel interprète éclairé,
Confie à la raison ces augustes mystères !
Plus heureux le mortel qui des nuits solitaires
Contemple sur les flots, sans trouble, sans douleur,
L'aspect mélancolique et le calme enchanteur !
Peut-être, hélas ! battu d'un orage invisible,
Dans ce même vaisseau, sur cette mer paisible,
Dans le calme des vents, l'amour combat en vain
Les tempêtes du cœur qui grondent dans son sein.
Tel sous un nom trompeur, dans un récit fidèle,
D'un sentiment trop vrai Rousseau peint le modèle.
O Saint-Preux ! cet air pur, ces flots silencieux,
Que l'ombre comme un lac resserre sous tes yeux,
Le repos de la nuit sous un ciel sans nuage,
Tout de l'heureux Léman te rappelle l'image,
Et soudain ta pensée a volé sur ses bords :
O souvenirs sacrés ! ineffables transports !
O du premier amour puissance tyrannique !
Sur le vaisseau d'Anson, sous le double tropique,
Seul, et sans avenir, dans ses destins errants,
Saint-Preux croit voir encor le bosquet de Clarens,

Le chalet dont le toit protégea sa tendresse,
Le réduit solitaire où son cœur dans l'ivresse,
Avide et frémissant de l'espoir du bonheur,
Peignit, pour la tromper, sa dévorante ardeur : (29)
De ses jours fortunés la douloureuse histoire,
Son exil, son retour, oppressent sa mémoire;
Il voit encor Julie, en son délire affreux,
Mourante, et d'un regard cherchant en vain Saint-Preux,
Tandis qu'à ses genoux, et d'une bouche ardente,
Il suce le poison qui brûle son amante.
Son sort est mille fois plus cruel aujourd'hui :
Sa Julie est vivante, et ne vit plus pour lui.
Bien plus que l'océan, plus que la tombe avare,
Un mot, un mot fatal à jamais les sépare;
Et maintenant, en vain par l'honneur soutenu,
Il cherche le repos dans un monde inconnu;
Ni des pompes du ciel le spectacle sublime,
Ni les vents déchaînés sur les flots de l'abîme,
Ni ces vastes tableaux, ni ces dangers pressants,
Rien ne peut étouffer le trouble de ses sens :
Dans mille objets nouveaux son cœur retrouve encore
Les souvenirs puissants qu'il fuit et qu'il adore;
Et l'immortel amour qui s'attache à ses pas,
Aux bornes de la terre, au milieu des combats,
Vainqueur des lieux, du temps, de la gloire et des armes,
Même à côté d'Anson, lui fait verser des larmes.
Tel est des passions l'invincible ascendant :
Ce chef audacieux, ce mortel imposant

Qui remplit de son nom l'Amérique étonnée;
Cet Anson, dont Saint-Preux suivit la destinée,
Plus grand dans ses travaux et moins touchant que lui,
N'eut aussi qu'une erreur pour guide et pour appui.
L'ardente ambition, maîtresse de son âme,
Dans le calme des nuits le réveille et l'enflamme,
Si le jour sur les flots attache au loin ses yeux,
Il y cherche la guerre ou des maux glorieux:
De fléaux renaissants le sort en vain l'accable;
Il fuit de Fernandez le rocher secourable, (30
Asile où le repos, devenu le bonheur,
Par ses charmes secrets amollissait son cœur.
Des champs américains jusqu'aux mers de l'Asie,
Sur les deux océans, sa fière jalousie
Du peuple usurpateur qui règne sur ces bords
Insulte la mollesse et poursuit les trésors.
L'Espagne voit braver sa puissance affaiblie.
Par d'immenses dangers l'avarice ennoblie
Montre son front vainqueur à côté des héros.
Enfin l'heureux Anson termine ses travaux:
Un vaisseau, seul débris de sa flotte guerrière,
Long-temps l'effroi d'un monde, au bout de sa carrière,
Entr'ouvert, affamé, se traîne vers le port:
Tout prêt à s'engloutir, par un dernier effort
Il entre, Anson revoit la rive paternelle.
Eh bien, quel est le prix de sa course immortelle?
Des monceaux d'or, souillés de larmes et de sang;
Au terme de ses jours, l'orgueil d'un nouveau rang; (31

De ses rivaux jaloux la haine rallumée,
Et de quelques honneurs l'éclatante fumée.
Ah! sans ravir leur gloire à ces travaux fameux,
Muse! chante plutôt ces mortels généreux
Qui, du double hémisphère embrassant la surface,
Par d'éternels bienfaits consacrent leur audace.
En vain, lasse d'errer sur des gouffres mouvants,
Tu fuis avec effroi de ces nochers savants
La route mémorable et la trace fidèle;
Chante ce Magellan, leur guide et leur modèle,
Qui, s'ouvrant vers l'Asie un chemin si fatal, [32]
Successeur de Colomb, peut-être son rival,
Osa réaliser sa dernière espérance,
Et des deux univers acheva l'alliance.
Rappelle son ami, dont les soins éclairés
Ramenèrent au port ses mâts inespérés,
Et qui du globe entier, pilote infatigable,
Le premier, parcourut le cercle redoutable. [33]
Enfin, si quelque dieu, soigneux de mon repos,
Après tant de malheurs, t'appelle loin des flots,
Avant de les quitter, dis les noms de ces sages
Dont les peuples rivaux couronnent les images,
Qu'un souvenir récent grave dans notre cœur,
Et qui, nés dans notre âge, en soutiennent l'honneur:
Malespine, Biron, et Wallis, et Surville, [34]
Et leur brillant rival, cet heureux Bougainville
Qui, noble favori de Mars et de Vénus,
Ouvrit à nos Français sur des flots inconnus

Un asile plus doux que l'antique Cythère;
Otaïti, l'Éden du nouvel hémisphère,
Beaux lieux où de l'amour sans voile et sans bandeau
L'innocence hardie allume le flambeau ! (35

Mais au bout de ma course, échappé du naufrage,
Oserai-je à ton nom refuser un hommage,
O toi ! dont le génie et les nobles revers
Ont agrandi ton art et borné l'univers;
Sage et malheureux Cook ! deux fois, par ton audace,
L'homme avait poursuivi dans une mer de glace
Ce monde austral, objet de nos vœux indiscrets,
Et du pôle désert entrevu les secrets : (36
Pourquoi tenter encor son approche terrible ?
Pourquoi quitter Greenwich, ce monument paisible,
Ce temple de l'état, consacré par les arts
Au repos glorieux de Neptune et de Mars ? (37
O Cook ! que manquait-il aux honneurs de ta vie ?
Ton nom seul désarmait et la guerre et l'envie :
Chers même à tes rivaux, tes desseins généreux
Des peuples divisés réunissaient les vœux;
Tu voguais sur nos mers, triomphant et tranquille,
Protégé par Louis, et chanté par Delille : (38
Des Grecs ont de Jason célébré les succès; (39
Navigateurs Bretons, votre Orphée est Français.
Oui, nous savons chanter et partager leur gloire.
La Pérouse, après Cook, s'empare de l'histoire,
Et, modeste héritier de son projet savant,
Sur sa trace immortelle expire en le suivant.

Hélas ! il s'éloignait, il quittait sa patrie,
Quand Louis, d'un front calme et d'une âme attendrie,
« Vous allez, lui dit-il, aux yeux de nos rivaux,
» Porter le nom français chez des peuples nouveaux ;
» Je veux qu'on leur en laisse un souvenir auguste :
» C'est peu d'être puissant ; soyez bon, soyez juste ;
» Je hais le triste orgueil de ces lauriers cruels
» Qu'ont arrosés les pleurs et le sang des mortels.
» Adieu : le sort jaloux peut tromper la prudence ;
» Mais je suis satisfait, si, dans ce globe immense,
» Instruit pas vos leçons, par vos soins généreux,
» Un seul homme devient plus sage ou plus heureux. » (40
Tel fut l'adieu touchant de son cœur magnanime :
O de nos temps affreux mémorable victime !
Monarque infortuné, digne d'un autre sort,
Méconnu dans ta vie, immortel par ta mort,
Tu ne reverras plus ce ministre fidèle :
De ces douces vertus dont tu fus le modèle
Il va porter l'exemple au nouvel univers.
Déjà sous ses vaisseaux blanchit l'azur des mers :
La Pérouse soupire ; il contemple, il salue
Des rochers de Penmark la stérile étendue, (41
Et la France qui fuit sous le sombre horizon :
Trois fois les matelots crurent que l'aquilon
Dans le calme des vents mugissait sur leurs têtes ;
Trois fois l'oiseau plaintif, messager des tempêtes,
Au sommet de ces rocs s'offrit à leur regard,
Et de son cri sinistre effraya leur départ.

Eh! qui, prêt à chercher sur les ondes émues
De la terre et des flots les bornes inconnues,
N'a pas senti son cœur en ce moment fatal
Frémir, et s'attacher au rivage natal?
Le plus brave guerrier, quand la Parque jalouse
Le ravit lentement à l'amour d'une épouse,
N'aborde point sans crainte et sans être agité
La nuit de l'avenir et de l'éternité:
Tel se présente à nous, immense, solitaire,
Cet océan glacé qui borne l'hémisphère,
Et qui de Cook lui-même arrêta les destins.
La Pérouse, affermi dans ses nobles desseins,
Des maux qu'il va braver détourne le présage:
Il s'éloigne; et bientôt une plus douce image
Ramène par degrés le calme dans son cœur;
Sur ces bords où jadis l'Européen vainqueur,
Demi-dieu malfaisant, précédé du tonnerre,
Descendait, entouré des fureurs de la guerre:
Ministres de la paix, sous les drapeaux de Mars,
Nous portons aujourd'hui le principe des arts,
Le fer agriculteur et les biens qu'il enfante:
Un héros va semer de sa main triomphante,
Sous un ciel inconnu, dans le sein des frimas,
Les végétaux féconds, trésors de nos climats.
Des mers d'Otaïti le timide insulaire,
Le Zélandais sauvage et l'homme solitaire
Qui, sous l'astre du nord par le destin placé,
Habite de Behring le rivage glacé, (4a)

Reçoivent de nos mains les bienfaits de Cybèle:
Un jour, l'agneau docile et la brebis fidèle,
Descendus avec nous chez ces mortels errants,
Leur donneront des mœurs et des goûts différents;
La toison du bélier sous le chaume paisible
Adoucira les traits d'un hiver inflexible;
Peut-être même un jour, soumis dans sa fureur,
Le taureau de Neustrie, ami du laboureur,
Qui, par nous aujourd'hui déposé sur ces rives,
Disperse en mugissant les peuplades craintives,
Au soc de Triptolème attaché par leurs mains,
Viendra civiliser ces farouches humains;
Les unir par les soins d'une heureuse culture,
Féconder les déserts et changer la nature:
La Pérouse entrevoit cet avenir douteux.
Cependant il voguait sur les flots orageux
Aux portes du couchant, vers ce triste rivage
Où l'immense Amérique, inconnue et sauvage,
Du char de Calisto semble se rapprocher.
Soudain l'onde à ses yeux se hérisse en rocher:
Autour de ses vaisseaux les vagues bouillonnantes
Roulent des monts de neige et des îles mouvantes;
Le jour fuit, l'autan gronde, et du pôle voisin
L'air, la terre et les flots ont fermé le chemin.
L'homme, maître du monde, ici perd son empire:
La Pérouse s'arrête où la nature expire.
Mais bientôt poursuivant ses desseins généreux,
Sur une mer plus libre et des bords moins affreux

Il ramène sa voile et découvre un asile.
Caché par mille écueils, un port vaste et tranquille,
Dans son bassin formé par des monts inégaux,
Aux tempêtes du nord dérobe ses vaisseaux.
Un passage douteux en ouvre seul l'entrée; (44
Là, d'éternels frimas la terre pénétrée
Couvre un ciel orageux de ses sombres vapeurs.
De lugubres sapins, épars sur les hauteurs,
D'un sourd gémissement attristent les campagnes;
L'hiver, au front de neige, assis sur les montagnes, (45
Vieillard qu'un doux soleil ne ranima jamais,
Sous son trône de glace affaisse leurs sommets:
Des torrents qu'il fait naître il enchaîne la course;
Les fleuves endurcis s'arrêtent à leur source;
Et des cristaux brillants suspendus aux rochers
D'une eau froide et limpide abreuvent les nochers.
Pour la première fois l'ancre a touché ses rives.
Bientôt des maux soufferts les traces fugitives
S'effacent par les soins des prudents nautonniers.
Accueillis et guidés par les mortels grossiers
Dont ce climat sauvage a nourri l'indigence,
De leurs noires forêts ils troublent le silence.
La hache retentit sur le côteau bruyant;
Le sapin sous le fer se divise en criant;
Et son bois voyageur, du temps et des orages,
Sur le flanc des vaisseaux, répare les outrages.
On resserre à grand bruit leurs membres entr'ouverts;
D'une gomme fumante ils sont déjà couverts;

L'aiguille industrieuse a parcouru les voiles;
Et quand l'astre des nuits brille, entouré d'étoiles,
La Pérouse, qui lit sur son front radieux
Les rapports mutuels de la terre et des cieux,
Léguant à ses rivaux son exemple et sa trace,
Du port qu'il a trouvé leur indique la place.
Il fixe dans ces lieux, pour prix de ses travaux,
Une route au commerce, un asile aux vaisseaux;
Veut que ces tristes bords, qu'un jour plus triste éclaire,
Du grand nom des Français illustrent leur misère,
Et de nos pavillons préparant le retour
Des rivages du port dessine le contour. (46)
Confidents du projet mûri par sa prudence,
Sur deux frêles canots qu'un vent léger balance,
Ses braves compagnons vont, la sonde à la main,
De ses flots inconnus interroger le sein. (47)
Ici, le plomb, chargé d'une gomme onctueuse,
Recueille au fond des eaux la terre limoneuse
Que l'ancre ira choisir pour se fixer au port;
Là, le sable léger tromperait son effort,
Ou les coraux aigus qui hérissent l'arène,
Des cables déchirés rompant enfin la chaîne,
Du nocher confiant puniraient le sommeil:
Tous ces points sont marqués. — Les rayons du soleil
Déjà doraient les monts de leur pâle lumière,
Quand, laissant tout à coup la rade hospitalière,
D'Escure, qui préside à ces travaux divers,
Dirige sa nacelle au sein des vastes mers.

Il approche : bientôt des vagues effrayantes
L'entraînent sans retour vers ces roches bruyantes, [48]
Dont les flancs prolongés se cachant sous les eaux
Ferment d'un triple écueil l'asile des vaisseaux ;
Le canot disparaît sous le flot qui bouillonne.
Dans ce gouffre écumant que la mort environne,
De leur fatal naufrage embrassant les débris,
Voyez-vous ces soldats, entendez-vous leurs cris,
Mêlés au bruit lointain des rochers et de l'onde ?
Les voyez-vous lever sur l'abîme qui gronde
Leurs bras appesantis, dont le dernier effort
Cherche encore une main qui s'attache à leur sort ?
O de l'honneur français modèles et victimes,
Frères infortunés, compagnons magnanimes,
Qui, nourris par Plutus, par ce dieu sans pitié,
Gardez encore un cœur sensible à l'amitié,
Trop généreux Laborde ! ô vous dont la mémoire [49]
Vit avec la Pérouse et partage sa gloire,
D'Escure vous appelle ! Ils ont volé tous deux ;
Le gouffre dévorant s'est refermé sur eux.
Hélas ! ni leurs talents, ni leur vaine opulence,
Ni d'un père abusé la superbe espérance,
Ni les vœux suppliants de la plus tendre sœur,
N'ont pu de leur destin désarmer la rigueur !
Ils ne rouvriront point l'abîme impitoyable !
Cependant sur nos bords, leur mère inconsolable
Se consume et s'éteint en rêvant chaque jour,
La fin de leur absence et l'instant du retour.

O quel deuil couvrira la patrie alarmée!
Que de pleurs vont couler, dès que la renommée,
D'un récit trop sincère étonnant l'univers,
De la Pérouse errant lui dira les revers!
Tous les cœurs sont émus de ses nobles disgrâces;
Sur le tableau du monde on veut suivre ses traces;
Des amis qu'il n'a plus on y grave le nom:
De Langle, Pierrevert, toi surtout, Lamanon, (5e
De la plus douce erreur déplorable victime,
Toi qui toujours trompé par un zèle sublime,
Nous vantais les vertus du Sauvage inhumain
Qui, comblé de tes dons, te déchira le sein;
Les vents ont dispersé ta cendre inhonorée.
Mais que vois-je, ô douleur! une femme éplorée
Est assise au sommet de ces rochers déserts
Que la vieille Armorique oppose aux flots amers!
Les regards attachés sur l'onde menaçante,
Elle croit voir encor la voile blanchissante
Qui loin d'elle emporta le charme de ses jours.
Infortunée, hélas! plus d'espoir, plus d'amours!
N'entends-tu pas l'oiseau, précurseur de l'orage,
Qui, du jeune Céyx rappelant le naufrage, (5f
D'un vol précipité rase les flots mouvants;
Et mêle un cri lugubre au murmure des vents!
O nouvelle Alcyone, ô jeune et tendre épouse,
Fuis ces bords désolés; non, jamais la Pérouse
Ne viendra recueillir sur ton cœur agité
De ses vastes travaux le prix trop mérité.

Que lui sert-il d'avoir, en sa course héroïque,
Parcouru les deux mers qui ceignent l'Amérique,
Et d'assembler pour nous, sur ses hardis vaisseaux,
Les tributs réunis de la terre et des eaux?
Il approchait du terme, et la palme était prête;
Conquérant pacifique, on eût orné sa tête
De la fleur immortelle et des lauriers flatteurs
Que l'humanité sainte offre à ses bienfaiteurs;
Tout à coup le soleil, au bout de sa carrière,
D'une couleur sanglante a souillé sa lumière;
Sur son axe éternel le globe suspendu
S'ébranle, et de Timor l'insulaire éperdu
Contemple avec effroi les dépouilles flottantes
Que l'ouragan vomit sur ses rives tremblantes.
Où sont ces deux vaisseaux, que j'ai vus si long-temps
D'un monde encor douteux chercher les habitants,
Et porter aux humains, sur les vagues rebelles,
Des trésors inconnus et des vertus nouvelles?
Les peuples effrayés ignorent leur destin;
La France aux flots émus les redemande en vain.
L'intrépide amitié qui s'attache à leurs traces[5a]
Aborde, en les suivant, les écueils et les glaces,
D'une mer infidèle embrasse le contour,
Et, du pôle étoilé jusqu'aux portes du jour,
Interroge à grands cris, dans sa douleur amère,
Et les deux océans et le double hémisphère:
Tout est sourd et muet à ces tristes accents.
Quoi! dans ces doux climats, chez ces peuples naissants,

A la voix d'un ami n'est-il rien qui réponde?
Ah! je n'entends que trop le silence du monde!
O fortune! ô néant! illustre malheureux!
Celui dont les efforts et les soins généreux,
Et de l'homme et des arts agrandissant l'histoire,
Remplissaient l'univers attentif à sa gloire,
Tombé, prêt à toucher le terme désiré,
Palinure nouveau, sur un sable ignoré. (53

Ah! si le sort jaloux, par un dernier outrage,
A voulu que son ombre, errant sur le rivage,
Implorât vainement la faveur d'un tombeau;
Du moins qu'à sa mémoire un hommage plus beau,
Par la patrie offert, loin des regards profanes,
Trompe sa destinée et console ses mânes;
Qu'un cénotaphe simple, image de ses mœurs,
Instruise l'avenir et reçoive nos pleurs.
Dans ce jardin célèbre où la nature entière,
Sans voile, et riche encor de sa beauté première,
Découvrait à Buffon ses sublimes attraits;
Où ce peintre divin saisissait de ses traits
La majesté féconde et la grâce éternelle,
Venez, amis des arts; que le marbre fidèle,
Gage de nos regrets, dans ces paisibles lieux
Rappelle la Pérouse et le rende à nos yeux.
Oui, sous les coups du sort quand pour nous il succombe,
De larmes et de fleurs je couvrirai sa tombe;
Je veux l'environner de ces arbres touffus,
Emblêmes des climats qu'il avait parcourus,

Réunissons tous ceux dont il aima l'ombrage;
L'utile cocotier, et le bouleau sauvage
Qui remplace Cérès chez le Lapon errant; (54
Le saule, ami du deuil, qui s'incline en pleurant
Sur l'urne funéraire et l'onde qui murmure;
Du laurier belliqueux que la noble verdure
Par un dernier trophée honore sa valeur;
Joignez-y le sapin témoin de son malheur,
Les palmes des héros, l'olive pacifique;
Et toi, cyprès funèbre, arbre mélancolique,
Arbre religieux, compagnon des tombeaux,
Qui, vers l'azur du ciel élançant tes rameaux,
Montres à la vertu poursuivie et tranquille
Sa première patrie et son dernier asile!

Mais tandis que ma main, retraçant nos malheurs,
Offre aux mânes errants un bocage et des fleurs,
Dans nos ports consolés qui fait briller ces armes?
Ces marins, dont le deuil répondait à mes larmes,
Soudain frappent les airs d'un cri victorieux.
O toi qui gémissais dans ce bosquet pieux,
Pour un jour de bonheur, Muse, reprends ta lyre:
Il faut de nouveaux chants pour un nouvel empire;
Des chants qui, des Français annonçant les destins,
Retentissent encor dans les âges lointains,
Et qui, dignes d'un trône entouré de miracles,
De l'obscur avenir révèlent les oracles.

Le premier qui régna sur des mortels grossiers
Fut peut-être un soldat couronné de lauriers :
Mais un peuple vainqueur, éclairé, magnanime,
Qui cède sans faiblesse au transport qui l'anime,
Et qui, des factions étouffant les complots,
Se choisit un monarque entre mille héros,
Aux droits des conquérants ne rend point cet hommage;
Il faut que le génie, arbitre du courage,
D'un grand homme ait long-temps guidé les étendards;
Il faut que la vertu, le goût fécond des arts,
Le sublime besoin de consoler la terre,
Dans sa main foudroyante aient désarmé la guerre,
Et qu'au sein des combats méditant des bienfaits,
Sur son char de triomphe il invoque la paix.
Muse, voilà le chef qu'au jour de sa clémence
En signe de pardon le ciel donne à la France ;
Voilà l'homme inspiré qui grave sur ses lois
Le redoutable sceau du dieu qui fait les rois.
Du Tage à l'Éridan, de l'Yssel jusqu'au Rhône,
Le vœu des nations appelle sur le trône
Celui dont la sagesse enchaîna nos fureurs.
Voyez comme déjà ses travaux créateurs
Raniment, aux rayons qui ceignent la victoire,
L'éclat de ces beaux jours, de ces siècles de gloire,
Qui dans la nuit du temps semblaient évanouis;
Du second des Césars, du plus grand des Louis,
Les prodiges fameux parmi nous vont renaître :
La nature est vaincue, et reconnaît un maître.

Neptune est enchaîné dans ses gouffres profonds (*a*);
Les flots sont affermis, les rochers sont féconds.
Mer, soutiens nos remparts! Marais, portez des gerbes (*b*)!
Du sein de nos débris sortez, palais superbes (*c*)!
Que le marbre pompeux s'élance dans les airs:
Courez, fleuves nouveaux, réunissez les mers (*d*)!
Napoléon commande; il ordonne à vos ondes
D'apporter dans nos murs les tributs des deux mondes.
Et vous qui consacrez ses travaux immortels,
Pontife des chrétiens, monarque des autels,
Venez: que dans le temple un feu sacré s'allume;
Qu'en nuage odorant l'encens s'élève et fume.
Dieu! qui fait tressaillir ces guerriers à genoux?
Du maître des humains descendu parmi nous
La majesté terrible a rempli cette enceinte;
Le ministre du ciel a versé l'huile sainte;
Le héros sur l'autel prend le sceptre des rois:
Tel ce fils de Pépin qui nous donna des lois,
Au pied du sanctuaire appelé par Dieu même,
Des Césars renaissants ceignit le diadême,
Et fixa leur empire au sein de nos remparts;
Son destin recommence, et loin de nos regards

(*a*) Travaux de Cherbourg et d'Anvers.

(*b*) Dessèchements de marais ordonnés par le gouvernement.

(*c*) Nouveaux embellissements des Tuileries et du Luxembourg.

(*d*) Canaux de Saint-Quentin et de la Belgique, etc.

Déjà de l'anarchie emportant les images,
Le passé s'engloutit dans le torrent des âges.
C'en est fait : j'ai rempli ma carrière et mes vœux.
Témoins de ce grand jour, et témoins plus heureux,
D'autres célèbreront sa pompe solennelle ;
Ma faible voix expire ; et ma muse infidèle,
En quittant sans retour le rivage des eaux,
A suspendu sa lyre aux mâts de nos vaisseaux.

FIN DU CHANT SIXIÈME.

NOTES

DU CHANT SIXIÈME.

[1] PAGE 338, VERS 10.

La muse qui guida sur ses plages fatales
L'audacieux Raynal, le sage Robertson,
Doit au plus grand des arts sa plus haute leçon.

Je n'ai pas prétendu, dans ces vers, élever l'*Histoire philosophique* de Raynal, ni celle d'*Amérique* par Robertson, au-dessus de beaucoup d'ouvrages historiques qui me paraissent supérieurs à l'une et à l'autre. Je sais qu'on a droit de reprocher à Raynal d'abandonner trop souvent le ton simple et majestueux de l'histoire, pour se livrer à des déclamations qui ne font honneur ni à son goût ni à sa raison. Quant à Robertson, dont le principal mérite est dans la clarté de son style, l'étendue de ses recherches et la solidité de ses jugements, il me semble qu'il s'élève rarement à l'éloquence du genre et à la grandeur de son sujet. Mais il est incontestable que l'histoire n'eut jamais un champ plus vaste et plus fécond à parcourir, qu'en suivant les grandes navigations du quinzième siècle, et les évènements mémorables qui en furent le résultat; et c'est ce que j'ai tâché d'exprimer.

[2] PAGE 339, VERS 3.

Pour lui tu prolongeas le tube ingénieux
Qui mesure l'espace et rapproche les cieux.

Les découvertes récentes de l'astronomie et le per-

fectionnement progressif des instruments qu'elle emploie ont fourni à la navigation de nouveaux moyens de calculer les longitudes, et de les déterminer avec plus de précision.

[3] PAGE 339, VERS 5.

C'est pour lui que, traçant une ligne plus sûre,
Ton compas a du globe arrondi la figure.

Peu de sciences ont entre elles des rapports plus directs, et sont plus naturellement liées ensemble, que la géographie et la navigation. La première doit beaucoup sans doute aux travaux de la seconde; mais la navigation n'est pas moins redevable aux géographes, qui, profitant de ses découvertes et de ses observations, ont multiplié les cartes qui la dirigent, et leur ont donné plus d'étendue et de fidélité.

[4] PAGE 339, VERS 10.

Un fil court dans la nue arrêter le tonnerre...

Les conducteurs électriques, imaginés par Franklin, sont aussi utilement employés sur nos vaisseaux de guerre que sur les grands édifices qui décorent nos cités.

[5] PAGE 340, VERS 2.

Tantôt, sur l'horizon qu'enflamme sa présence,
Dans un cristal fragile abaisser sa hauteur...

Les marins mesurent ordinairement la hauteur du soleil avec des instruments auxquels on adapte des glaces mobiles, dont les plans doivent être perpendiculaires au plan de l'instrument. L'une, appelée le *grand miroir*, est entièrement étamée sur l'une de ses surfaces;

l'autre, ou le *petit miroir*, n'est étamée que sur la moitié de la surface opposée au grand miroir, qui est aussi la partie la plus rapprochée du plan de l'instrument; la moitié de cette glace est donc transparente. En faisant les observations nautiques, on regarde l'horizon à travers cette partie transparente, et l'on donne au grand miroir une inclinaison telle, que l'image du soleil qu'il réfléchit vient se peindre sur la surface du petit miroir, au-dessus de l'horizon. On abaisse donc réellement l'image du soleil, et l'œil le fixe sur l'horizon, dans la position où il se trouve au moment de son lever et de son coucher. L'angle d'inclinaison des deux miroirs est la moitié de celui qui mesure la hauteur du soleil; il est donné directement par la graduation de l'instrument qui, dans le *cercle de réflexion*, est tracée sur un cercle entier, et seulement dans une partie du cercle, dans le *sextant* et dans l'*octant*. Ces instruments sont à peu près les seuls qui soient aujourd'hui en usage parmi les navigateurs européens.

(6) PAGE 340, VERS 4.

Tantôt suivre le cours des travaux de sa sœur,
Et par elle éclairés, dans la nuit la plus sombre,
Interroger encor ses rayons et son ombre?

On reconnoîtra dans le premier de ces trois vers une expression de Virgile, que la poésie française peut, je crois, adopter littéralement:

Defectus solis varios, *lunæque labores.*

GEORG., lib. II.

Les observations lunaires ne sont point usitées dans les traversées communes; mais elles sont familières à tous les astronomes navigateurs, et très-utilement

employées dans les circonnavigations du globe, et dans les voyages de découvertes.

7) PAGE 340, VERS 7.

Ces globes lumineux, leurs mouvements égaux,
Leur distance, leur marche, en guidant nos vaisseaux,
Révèlent aux mortels qu'un feu céleste anime
Des lois de l'univers le mystère sublime.

La longitude, réduite en temps, est égale à la différence de l'heure que l'on compte au même instant à Paris et sur un point quelconque du globe. Les marins peuvent se procurer l'heure que l'on compte à Paris, en prenant une distance du soleil à la lune, et en calculant quelle heure il était à Paris, au moment où cette distance a été mesurée. Ils connaissent d'ailleurs l'heure qu'il est sur le vaisseau, en mesurant la hauteur du soleil. Ils peuvent donc se procurer la longitude, en observant au même instant une distance du soleil à la lune, et la hauteur du soleil. La différence des heures qui résulte du calcul de ces deux observations simultanées, lorsqu'elle est réduite en degrés, est la longitude du point du globe où se trouvait le vaisseau, dans le moment où les deux observations ont été faites.

8) PAGE 340, VERS 11.

C'est alors qu'entouré de ces sages fameux,
Une main sur les flots, et l'autre dans les cieux,
Laplace, triomphant de l'erreur détrônée,
Dévoile tout l'olympe à la terre étonnée...

Il est une espèce de mérite si bien reconnue, et des services rendus aux sciences tellement constatés, que c'est non seulement un droit, mais un devoir pour

l'écrivain qui les respecte, de leur rendre un hommage public, quand il en trouve l'occasion. Je crains bien que les noms des hommes vivants, cités dans ce poëme, et l'éloge qui les accompagne, loin d'éveiller l'idée de la flatterie, ne paraissent au lecteur qu'une justice imparfaite et le tribut d'une impuissante admiration.

[9] PAGE 342, VERS 1.

Préférant des affronts à la victoire injuste...

Depuis près d'un demi-siècle, toutes les instructions données à nos navigateurs, dans les voyages entrepris pour les progrès des sciences, sont des monuments de philosophie et d'humanité. On peut consulter celles que reçut M. de la Pérouse, relativement à sa conduite envers les naturels des pays où il devait aborder. On sera frappé de l'esprit de justice qui les avait dictées, de cet ordre généreux de n'opposer aux caprices des Sauvages, à leurs insultes, à leurs provocations, que des bienfaits et de la patience; et de ne recourir enfin à la supériorité des armes européennes, que dans les plus pressants et les plus inévitables dangers.

[10] PAGE 342, VERS 7.

Rappelez-vous d'Esclieux...

« Le ministère français avait reçu des Hollandais, » en présent, deux pieds de cafier, venus de l'Inde, » qui étaient conservés avec soin au Jardin du » roi. On en tira deux rejetons. M. d'Esclieux, » chargé, en 1726, de les porter à la Martinique, se » trouva sur un vaisseau où l'eau devint rare: il par- » tagea avec ses arbustes le peu qu'il en recevait pour

» sa boisson ; et par ce généreux sacrifice il parvint à » sauver la moitié du précieux dépôt qui lui avait été » confié. Sa magnanimité fut récompensée. Le café » se multiplia avec rapidité et avec un succès ex- » traordinaire ; et ce vertueux citoyen a joui, jusqu'à » la fin de 1774, du bonheur si rare d'avoir sauvé, » pour ainsi dire, une colonie importante, et de » l'avoir enrichie d'une nouvelle branche d'indus- » trie. » (*Hist. polit. et phil.*, t. 7.) — L'administration de la Martinique, sous le gouvernement de l'amiral Villaret-Joyeuse, a fait élever un monument à la mémoire de M. d'Esclieux. Cette colonie doit encore plus de reconnaissance aux navigateurs qui lui ont apporté la canne à sucre d'Otaïti, qui, substituée à celle qu'on cultivait autrefois, a presque doublé les productions de l'île. En 1787, le lieutenant Bligh fit aussi, par ordre du gouvernement anglais, un voyage dans la mer du Sud, pour y prendre et transporter aux Antilles l'arbre à pain et d'autres plantes utiles.

(1) PAGE 342, VERS 23.

Heureuse Martinique ! ô bords hospitaliers !...

Il doit être permis à l'auteur de ce poëme de consigner dans cette note le témoignage public de sa reconnaissance. Si la patrie absente pouvait jamais être remplacée, le sentiment pénible du malheur qui l'éloignait de la sienne aurait été consolé par l'accueil qu'il a reçu des habitants de la Martinique. C'est un besoin pour son cœur de nommer ici MM. de Tascher, Perrinelle, de Lahante et Grenonville ; et, quoique les noms de ses amis soient aussi les noms les plus respectés de la colonie, il aime mieux être accusé de vanité que d'ingratitude.

[12] PAGE 343, VERS 4.

Par lui, de ces roseaux qu'Otaïti produit
La racine féconde en vos champs déposée,
Rend au sol appauvri sa richesse épuisée...

J'ai déjà dit que l'introduction de la canne d'Otaïti à la Martinique avait presque doublé la quantité de sucre qu'on y recueille; et l'île ne jouit de ce bienfait que depuis une vingtaine d'années. A peu près à la même époque, elle reçut un pied de l'arbre qui produit la *mangue*, fruit précieux des Indes orientales : elle en possède aujourd'hui plus de cinquante mille, qui donnent à ses habitations un ombrage agréable et des fruits excellents. L'arbre à pain y a beaucoup moins réussi : ce n'est encore qu'un objet de curiosité.

[13] PAGE 344, VERS 1.

Lâches, dont la faiblesse, armant la barbarie,
Payait aux délateurs les pleurs de la patrie...

Les délateurs furent sans doute très-riches et très-redoutés à Rome, sous les Tibère, les Néron et les Domitien; mais la faveur toute-puissante de ces monstres couronnés n'ennoblit pas ce métier infâme, et la délation fut toujours regardée comme le dernier degré de la bassesse et de la corruption. Les révolutionnaires français en avaient fait une vertu; aussi, jamais elle n'eut un champ plus vaste ni un caractère plus impudent. A Rome, on n'accusait que du crime de lèse-majesté, ce qui, du moins, présente une idée fixe et suppose un véritable délit. Mais parmi nous, sous le nom général d'*émigration*, on punissait également le malheur et la faiblesse, la résistance et la fuite, les affaires et les voyages; on condamnait au supplice la modération,

» sa boisson ; et par ce généreux sacrifice il parvint à » sauver la moitié du précieux dépôt qui lui avait été » confié. Sa magnanimité fut récompensée. Le café » se multiplia avec rapidité et avec un succès ex- » traordinaire ; et ce vertueux citoyen a joui, jusqu'à » la fin de 1774, du bonheur si rare d'avoir sauvé, » pour ainsi dire, une colonie importante, et de » l'avoir enrichie d'une nouvelle branche d'indus- » trie. » (*Hist. polit. et phil.*, t. 7.) — L'administration de la Martinique, sous le gouvernement de l'amiral Villaret-Joyeuse, a fait élever un monument à la mémoire de M. d'Esclieux. Cette colonie doit encore plus de reconnaissance aux navigateurs qui lui ont apporté la canne à sucre d'Otaïti, qui, substituée à celle qu'on cultivait autrefois, a presque doublé les productions de l'île. En 1787, le lieutenant Bligh fit aussi, par ordre du gouvernement anglais, un voyage dans la mer du Sud, pour y prendre et transporter aux Antilles l'arbre à pain et d'autres plantes utiles.

[1]) PAGE 342, VERS 23.

Heureuse Martinique ! ô bords hospitaliers !...

Il doit être permis à l'auteur de ce poëme de consigner dans cette note le témoignage public de sa reconnaissance. Si la patrie absente pouvait jamais être remplacée, le sentiment pénible du malheur qui l'éloignait de la sienne aurait été consolé par l'accueil qu'il a reçu des habitants de la Martinique. C'est un besoin pour son cœur de nommer ici MM. de Tascher, Perrinelle, de Lahante et Grenonville ; et, quoique les noms de ses amis soient aussi les noms les plus respectés de la colonie, il aime mieux être accusé de vanité que d'ingratitude.

[12] PAGE 343, VERS 4.

Par lui, de ces roseaux qu'Otaïti produit
La racine féconde en vos champs déposée,
Rend au sol appauvri sa richesse épuisée...

J'ai déjà dit que l'introduction de la canne d'Otaïti à la Martinique avait presque doublé la quantité de sucre qu'on y recueille; et l'île ne jouit de ce bienfait que depuis une vingtaine d'années. A peu près à la même époque, elle reçut un pied de l'arbre qui produit la *mangue*, fruit précieux des Indes orientales : elle en possède aujourd'hui plus de cinquante mille, qui donnent à ses habitations un ombrage agréable et des fruits excellents. L'arbre à pain y a beaucoup moins réussi : ce n'est encore qu'un objet de curiosité.

[13] PAGE 344, VERS 1.

Lâches, dont la faiblesse, armant la barbarie,
Payait aux délateurs les pleurs de la patrie...

Les délateurs furent sans doute très-riches et très-redoutés à Rome, sous les Tibère, les Néron et les Domitien; mais la faveur toute-puissante de ces monstres couronnés n'ennoblit pas ce métier infâme, et la délation fut toujours regardée comme le dernier degré de la bassesse et de la corruption. Les révolutionnaires français en avaient fait une vertu; aussi, jamais elle n'eut un champ plus vaste ni un caractère plus impudent. A Rome, on n'accusait que du crime de lèse-majesté, ce qui, du moins, présente une idée fixe et suppose un véritable délit. Mais parmi nous, sous le nom général d'*émigration*, on punissait également le malheur et la faiblesse, la résistance et la fuite, les affaires et les voyages; on condamnait au supplice la modération,

» sa boisson ; et par ce généreux sacrifice il parvint à » sauver la moitié du précieux dépôt qui lui avait été » confié. Sa magnanimité fut récompensée. Le café » se multiplia avec rapidité et avec un succès ex- » traordinaire ; et ce vertueux citoyen a joui, jusqu'à » la fin de 1774, du bonheur si rare d'avoir sauvé, » pour ainsi dire, une colonie importante, et de » l'avoir enrichie d'une nouvelle branche d'indus- » trie. » (*Hist. polit. et phil.*, t. 7.) — L'administration de la Martinique, sous le gouvernement de l'amiral Villaret-Joyeuse, a fait élever un monument à la mémoire de M. d'Esclieux. Cette colonie doit encore plus de reconnaissance aux navigateurs qui lui ont apporté la canne à sucre d'Otaïti, qui, substituée à celle qu'on cultivait autrefois, a presque doublé les productions de l'île. En 1787, le lieutenant Bligh fit aussi, par ordre du gouvernement anglais, un voyage dans la mer du Sud, pour y prendre et transporter aux Antilles l'arbre à pain et d'autres plantes utiles.

[11] PAGE 342, VERS 23.

Heureuse Martinique ! ô bords hospitaliers !...

Il doit être permis à l'auteur de ce poëme de consigner dans cette note le témoignage public de sa reconnaissance. Si la patrie absente pouvait jamais être remplacée, le sentiment pénible du malheur qui l'éloignait de la sienne aurait été consolé par l'accueil qu'il a reçu des habitants de la Martinique. C'est un besoin pour son cœur de nommer ici MM. de Tascher, Perrinelle, de Lahante et Grenonville ; et, quoique les noms de ses amis soient aussi les noms les plus respectés de la colonie, il aime mieux être accusé de vanité que d'ingratitude.

[12] PAGE 343, VERS 4.

Par lui, de ces roseaux qu'Otaïti produit
La racine féconde en vos champs déposée,
Rend au sol appauvri sa richesse épuisée...

J'ai déjà dit que l'introduction de la canne d'Otaïti à la Martinique avait presque doublé la quantité de sucre qu'on y recueille; et l'île ne jouit de ce bienfait que depuis une vingtaine d'années. A peu près à la même époque, elle reçut un pied de l'arbre qui produit la *mangue*, fruit précieux des Indes orientales : elle en possède aujourd'hui plus de cinquante mille, qui donnent à ses habitations un ombrage agréable et des fruits excellents. L'arbre à pain y a beaucoup moins réussi : ce n'est encore qu'un objet de curiosité.

[13] PAGE 344, VERS 1.

Lâches, dont la faiblesse, armant la barbarie,
Payait aux délateurs les pleurs de la patrie...

Les délateurs furent sans doute très-riches et très-redoutés à Rome, sous les Tibère, les Néron et les Domitien; mais la faveur toute-puissante de ces monstres couronnés n'ennoblit pas ce métier infâme, et la délation fut toujours regardée comme le dernier degré de la bassesse et de la corruption. Les révolutionnaires français en avaient fait une vertu; aussi, jamais elle n'eut un champ plus vaste ni un caractère plus impudent. A Rome, on n'accusait que du crime de lèse-majesté, ce qui, du moins, présente une idée fixe et suppose un véritable délit. Mais parmi nous, sous le nom général d'*émigration*, on punissait également le malheur et la faiblesse, la résistance et la fuite, les affaires et les voyages; on condamnait au supplice la modération,

» sa boisson; et par ce généreux sacrifice il parvint à » sauver la moitié du précieux dépôt qui lui avait été » confié. Sa magnanimité fut récompensée. Le café » se multiplia avec rapidité et avec un succès ex- » traordinaire; et ce vertueux citoyen a joui, jusqu'à » la fin de 1774, du bonheur si rare d'avoir sauvé, » pour ainsi dire, une colonie importante, et de » l'avoir enrichie d'une nouvelle branche d'indus- » trie. » (*Hist. polit. et phil.*, t. 7.) — L'administration de la Martinique, sous le gouvernement de l'amiral Villaret-Joyeuse, a fait élever un monument à la mémoire de M. d'Esclieux. Cette colonie doit encore plus de reconnaissance aux navigateurs qui lui ont apporté la canne à sucre d'Otaïti, qui, substituée à celle qu'on cultivait autrefois, a presque doublé les productions de l'île. En 1787, le lieutenant Bligh fit aussi, par ordre du gouvernement anglais, un voyage dans la mer du Sud, pour y prendre et transporter aux Antilles l'arbre à pain et d'autres plantes utiles.

11) PAGE 342, VERS 23.

Heureuse Martinique! ô bords hospitaliers!...

Il doit être permis à l'auteur de ce poëme de consigner dans cette note le témoignage public de sa reconnaissance. Si la patrie absente pouvait jamais être remplacée, le sentiment pénible du malheur qui l'éloignait de la sienne aurait été consolé par l'accueil qu'il a reçu des habitants de la Martinique. C'est un besoin pour son cœur de nommer ici MM. de Tascher, Perrinelle, de Lahante et Grenonville; et, quoique les noms de ses amis soient aussi les noms les plus respectés de la colonie, il aime mieux être accusé de vanité que d'ingratitude.

[12] PAGE 343, VERS 4.

Par lui, de ces roseaux qu'Otaïti produit
La racine féconde en vos champs déposée,
Rend au sol appauvri sa richesse épuisée...

J'ai déjà dit que l'introduction de la canne d'Otaïti à la Martinique avait presque doublé la quantité de sucre qu'on y recueille; et l'île ne jouit de ce bienfait que depuis une vingtaine d'années. A peu près à la même époque, elle reçut un pied de l'arbre qui produit la *mangue*, fruit précieux des Indes orientales : elle en possède aujourd'hui plus de cinquante mille, qui donnent à ses habitations un ombrage agréable et des fruits excellents. L'arbre à pain y a beaucoup moins réussi : ce n'est encore qu'un objet de curiosité.

[13] PAGE 344, VERS 1.

Lâches, dont la faiblesse, armant la barbarie,
Payait aux délateurs les pleurs de la patrie...

Les délateurs furent sans doute très-riches et très-redoutés à Rome, sous les Tibère, les Néron et les Domitien; mais la faveur toute-puissante de ces monstres couronnés n'ennoblit pas ce métier infâme, et la délation fut toujours regardée comme le dernier degré de la bassesse et de la corruption. Les révolutionnaires français en avaient fait une vertu; aussi, jamais elle n'eut un champ plus vaste ni un caractère plus impudent. A Rome, on n'accusait que du crime de lèse-majesté, ce qui, du moins, présente une idée fixe et suppose un véritable délit. Mais parmi nous, sous le nom général d'*émigration*, on punissait également le malheur et la faiblesse, la résistance et la fuite, les affaires et les voyages; on condamnait au supplice la modération,

la science, la piété, l'amitié, la tendresse filiale; et l'audace confiante des délateurs a été portée si loin, que tel homme, qui tour à tour mit à l'encan l'outrage de ses éloges et de ses satires, accusait d'émigration à propos de littérature, dénonçait un écrivain uniquement parce qu'il occupait une place, et n'avait pas même la pudeur de dissimuler son motif. Si l'on veut que le principal trait du caractère français ne s'efface point et que *l'honneur* ne soit pas un vain mot, c'est au mépris public à faire justice d'un pareil misérable : l'opinion doit suppléer à la loi.

[14] PAGE 344, VERS 26.

Celui qui le premier sut, dans nos jours d'orage,
Au char de la victoire attachant des bienfaits,
Cueillir sur nos lauriers l'olive de la paix...

Traité de paix entre la France et le roi de Prusse, et bientôt après entre la France et l'Espagne, conclu à Bâle, en 1795, par M. Barthélemi.

[15] PAGE 345, VERS 1.

Cet orateur fécond, l'ami de l'infortune,
Qui des droits du naufrage étonna la tribune,
Et d'un arrêt barbare attendrit la rigueur...

Discours de M. Portalis en faveur des naufragés de Calais. La France lui doit peut-être de n'avoir pas renouvelé sur ses rivages le crime qui déshonorait l'ancienne Tauride.

[16] PAGE 345, VERS 4.

Surtout ce magistrat, de l'équité vengeur,
Dont les mâles vertus et l'austère sagesse
Effrayaient tour à tour le crime et la mollesse...

Conduite et rapports de M. Barbé de Marbois,

dans le conseil des anciens. On ne peut assez admirer l'inébranlable courage de ceux qui, comme lui, transportés, au mépris de toutes les lois, sur les plages brûlantes de Sinamary, refusèrent même la ressource d'une fuite innocente, et demandèrent constamment à être jugés. Il est permis de parler des vivants, quand on cite des faits qui sont déjà des souvenirs historiques. Grâces au 18 brumaire, les temps qui ont précédé cette journée réparatrice sont aujourd'hui si loin de nous, que les contemporains en parlent comme la postérité.

[17] PAGE 345, VERS 24.

Cendres de l'orateur dont le zèle éloquent
Défendit sans espoir, mais avec tant de charmes,
La grandeur dans les fers, la beauté dans les larmes....

M. Tronçon du Coudrai, qui défendit Marie-Antoinette d'Autriche, reine de France, devant le tribunal révolutionnaire, était l'un des avocats les plus célèbres du barreau de Paris, et l'un des orateurs les plus éloquents du conseil des anciens. Déporté en 1796, il périt à Cayenne, après de longues souffrances, victime du climat, et de cet affreux système qui n'osait plus *tuer*, mais qui *faisait mourir*.

[18] PAGE 346, VERS 21.

La discorde adoucit son féroce génie,
Et le glaive de Mars tombe aux pieds d'Uranie.

Dès que Louis XVI eut reconnu l'indépendance des États-Unis de l'Amérique, et que les hostilités eurent éclaté entre la France et l'Angleterre, le roi défendit aux officiers de ses vaisseaux, non seulement d'attaquer ceux du capitaine Cook dont on attendait

alors le retour en Europe, après son troisième voyage, mais il ordonna de leur offrir tous les secours dont ils pourraient avoir besoin après une longue et pénible navigation. Ce noble exemple d'une protection particulière, accordée aux sciences pendant les discordes publiques, a été depuis imité par tous les gouvernements dans des circonstances pareilles.

[19] PAGE 346, VERS 23.

Eh ! n'est-ce point assez que ces vastes travaux,
Monuments partagés par les peuples rivaux,
Et garants mutuels de leur gloire commune....

Rien n'est plus honorable pour les progrès de la philosophie en Europe, que l'esprit dans lequel les principales puissances maritimes ont tour à tour ordonné des voyages pour perfectionner la géographie et la navigation, et pour enrichir de nouvelles découvertes toutes les sciences humaines. L'Angleterre surtout a multiplié ces expéditions généreuses, dont la dernière, exécutée sous les ordres du capitaine Vancower, est digne d'un compagnon de Cook. La France ne les a point négligées, même au milieu des orages de la révolution, et dans les embarras d'une guerre générale. — L'Europe savante s'étonne que l'Espagne garde un profond silence sur le voyage du chevalier de Malespine, qui a ramené heureusement ses frégates à Cadix, après trois ans de recherches intéressantes dans la mer Pacifique. Enfin, dans le moment où j'écris, deux bâtiments, expédiés par les ordres du jeune empereur de Russie, font le tour du monde, et placeront peut-être le nom d'un navigateur russe entre ceux de Cook et de la Pérouse. C'est pour la première fois que le pavillon de cette nation va paraître entre les tropiques; mais elle a, depuis

long-temps, multiplié ses découvertes sur les côtes septentrionales de l'Asie et de l'Amérique, et dans les mers voisines du pôle.

[20] PAGE 347, VERS 21.

L'Aurore, dont les pleurs accusent l'hyménée,
Paraît vers l'orient, de roses couronnée....

Un homme distingué par la sagesse de son caractère, l'étendue de ses connaissances et la variété de ses talents (M. Malouet), a fait imprimer une description en prose poétique *des quatre parties du jour à la mer*. Ce fragment se trouve inséré dans les *Soirées Provençales*, recueil très agréable de M. Bérenger. Mais le tableau que j'ai voulu tracer est d'un caractère tout différent. J'ai peint les quatre parties du jour, telles qu'elles se présentent aux navigateurs dans la mer Atlantique, dans ces régions où le soleil ne partage qu'avec la nuit l'empire du ciel. On sait qu'il n'y a ni aurore ni crépuscule entre les tropiques, et que le lever et le coucher du soleil y sont d'une magnificence dont on ne voit qu'une faible image dans les climats tempérés.

[21] PAGE 348, VERS 17.

Leur prudence a réglé sa marche solitaire;
La nuit la ralentit, et le jour l'accélère.

Les navigateurs qui parcourent des mers peu connues, ou qui se trouvent dans le voisinage des terres, ne manquent jamais de diminuer de voiles pendant la nuit; le jour, qui fait distinguer les objets de plus loin, inspire plus de sécurité. Mais les précautions d'usage deviennent infiniment plus nécessaires dans les voyages de découvertes, où les navigateurs peuvent

rencontrer à chaque pas des écueils qui ne sont pas même soupçonnés.

[22] PAGE 348, VERS 28.

A ces signes connus, il poursuit sous les flots
Les monstres de ces mers qu'affronte son audace....

Les poissons volants, qu'on trouve en grand nombre dans l'océan atlantique, y sont placés partout entre deux périls continuels; le requin, la dorade, la palamyde, les poursuivent sous l'eau; ils s'élancent dans l'air pour éviter ces ennemis domestiques, et deviennent la proie des oiseaux. Leur vol précipité avertit les matelots de l'approche de la dorade, qui est le meilleur poisson de ces mers, et celui qu'il est le plus facile de harponner.

[23] PAGE 349, VERS 2.

Et le souffleur bruyant, et le requin vorace,
De qui l'onde sanglante atteste les fureurs....

Le souffleur est une espèce de cachalot; il n'a qu'un évent sur le sommet de la tête, et la baleine en a deux; l'eau qu'il aspire et qu'il fait jaillir dans l'air retombe à grand bruit, et l'annonce d'assez loin. Le requin est connu pour le plus vorace des animaux qui habitent l'Océan : c'est le vautour de la mer.

[24] PAGE 349, VERS 4.

Et la dorade enfin, dont les riches couleurs,
D'or, de pourpre et d'azur fugitif assemblage,
Du dauphin fabuleux nous retracent l'image.

La dorade mâle est, je crois, le seul poisson qui,

par la forme de sa tête, ressemble au dauphin de la fable ; car le marsouin, qu'on appelle aussi dauphin dans la Méditerranée, en est fort différent. Tant que la dorade est dans l'eau, et au moment où elle en est tirée, son corps brille des plus vives couleurs ; mais le jaune, le bleu, le violet, qui sont les teintes dominantes, s'effacent rapidement ; et dès que le poisson expire, sa peau reste blanche et légérement azurée vers la tête. On rencontre souvent les dorades par troupes nombreuses, et alors elles suivent assez volontiers la trace du vaisseau.

[25] PAGE 349, VERS 7.

De l'astre des saisons
Dans un cristal étroit concentrant les rayons,
Le pilote a fixé sa lumière épurée,
Et du jour qui s'enfuit partagé la durée.

A moins que le ciel ne soit entièrement couvert de nuages, les marins prennent toujours la hauteur du soleil pour déterminer l'heure de midi. Cette observation est la meilleure pour s'assurer de la longitude ; elle est d'ailleurs indispensable pour mesurer la marche du temps. Nous avons décrit plus haut les instruments dont on se sert pour cette opération ; à l'aide des deux miroirs qui y sont adaptés, le pilote fixe le soleil ; il le voit, lorsqu'il approche du méridien, ralentir son mouvement ascensionel et rester immobile un instant, dès qu'il est parvenu à sa plus grande hauteur : c'est alors qu'il est midi. Le petit arc de cercle que le soleil parcourt dans ce moment étant parallèle à l'horizon, son image y paraît arrêtée ; bientôt après, elle commence à s'abaisser.

[26] PAGE 349, VERS 13.

Qui pourrait, ô soleil! démentir tes oracles?....

Virgile a dit :

. . . . . Solem quis dicere falsum
Audeat?

GEORG., lib. I.

ce qui est beaucoup plus vrai pour la navigation que pour l'agriculture.

[27] PAGE 352, VERS 13.

La toile qui gémit sous le nœud qui la presse
Modère du vaisseau l'imprudente vitesse....

Les principales voiles de nos vaisseaux sont percées, sur des lignes parallèles, de deux ou trois rangs de trous, à travers lesquels on passe des cordes qui servent à replier la toile sur la vergue; c'est ce que les marins appelent *prendre des ris*. On conçoit aisément que les voiles étant ainsi réduites donnent moins de prise au vent, et que la marche du navire en est considérablement ralentie. On se sert du même moyen pendant la tempête pour que les mâts qui portent les voiles résistent plus sûrement à la violence du vent.

[28] PAGE 352, VERS 28.

Peut-être en ce moment un jeune audacieux,
Que DELAMBRE instruisit à lire dans les cieux....

La navigation perfectionnée est sans contredit le plus grand résultat des sciences humaines, et c'est surtout de l'astronomie qu'elle a reçu les plus utiles

secours. Dans les voyages de decouvertes, ordonnés depuis trente ans par les gouvernements éclairés de l'Europe, les astronomes ont partagé les périls et la gloire des navigateurs. Il était donc naturel de placer ici le nom d'un homme dont les travaux ont agrandi cette science, qui n'est étranger à aucune, et qui les honore toutes par son caractère. Au reste, quoique ce faible hommage fût évidemment commandé par la justice et par la nature du poëme, je déclare que de tous les savants illustres qui y sont nommés, je n'ai l'honneur d'en connaître aucun personnellement; je n'ai fait que consulter l'opinion publique, et la réputation de leurs ouvrages, parmi les hommes capables de les apprécier.

[29] PAGE 354, VERS 2.

Le réduit solitaire où son cœur dans l'ivresse,
Avide et frémissant de l'espoir du bonheur,
Peignit, pour la tromper, sa dévorante ardeur....

Qui n'a pas lu, dans la *Nouvelle Héloïse*, la lettre écrite par St.-Preux dans le cabinet de Julie, à l'instant même du rendez-vous? Il est vraisemblable que jamais amant ne s'est avisé d'écrire dans une pareille position; mais aussi jamais écrivain n'a fait parler à l'amour un langage si passionné, si séduisant, et j'oserais dire si contagieux.

[30] PAGE 355, VERS 10.

Il fuit de Fernandez le rocher secourable,
Asile où le repos, devenu le bonheur,
Par ses charmes secrets amollissait son cœur....

« Si l'industrie et l'audace des nations modernes,

» dit Voltaire, ont un véritable avantage sur les tra-
» vaux de l'antiquité, c'est par nos expéditions mari-
» times. On n'est pas assez étonné de voir sortir des
» ports de quelques petites provinces, inconnues aux
» anciennes nations civilisées, des flottes dont un
» seul vaisseau eût détruit tous les navires des Grecs
» et des Romains..... Rarement le succès est-il pro-
» portionné aux entreprises, non seulement parce
» qu'on ne peut prévoir tous les obstacles, mais parce
» qu'on n'emploie presque jamais d'assez grands
» moyens. Cependant l'expédition de George Anson
» est la preuve de ce que peut un homme intelligent
» et ferme, malgré la faiblesse des préparatifs et la
» grandeur des dangers. » Ce commodore partit de Portsmouth avec cinq vaisseaux de guerre, une corvette de huit canons, et deux navires chargés de provisions et de marchandises. Ceux-ci devaient faire le commerce à la faveur de la guerre : c'est un des traits caractéristiques des anciens Carthaginois et des Anglais modernes. La flotte, après avoir touché à Madère, aux îles du cap Vert et à celle de Sainte-Catherine, sur les côtes du Brésil, entra dans la mer du Sud par le détroit de Lemaire. En doublant le cap Horn, elle fut battue par des tempêtes violentes qui dispersèrent tous les vaisseaux, un scorbut d'une nature affreuse fit périr la moitié des équipages, et le vaisseau d'Anson aborda seul dans l'île déserte de Fernandez.

« Un lecteur raisonnable, dit encore Voltaire, qui
» voit avec horreur les soins prodigieux que prennent
» les hommes pour se rendre mutuellement mal-
» heureux, apprendra peut-être avec satisfaction que
» George Anson, trouvant dans cette île déserte le
» climat le plus doux et le sol le plus fertile, y sema
» des légumes et des fruits dont il avait apporté

» d'Europe les graines et les noyaux, et que bientôt » l'île entière en fut couverte. Des Espagnols, qui y » relachèrent quelques années après, ayant été faits » depuis prisonniers en Angleterre, jugèrent qu'il n'y » avait qu'Anson qui eût pu réparer, par cette atten- » tion généreuse, le mal que fait la guerre, et ils le » remercièrent comme leur bienfaiteur. »

Le séjour prolongé de Juan Fernandez amollissait les équipages d'Anson; plusieurs matelots, épouvantés des maux qu'ils avaient soufferts et de ceux que l'avenir leur gardait encore, avaient formé le projet de rester dans cette île, à l'exemple d'un Écossais nommé Selkirk, qui, dit-on, y avait passé seul plusieurs années. Le commodore les prévint, il mit à la voile, et les ramena sur les côtes du Pérou.

31) PAGE 355, VERS 26.

Eh bien, quel est le prix de sa course immortelle?
Des monceaux d'or, souillés de larmes et de sang;
Au terme de ses jours, l'orgueil d'un nouveau rang....

Après avoir fait le tour du monde en vainqueur, Anson rentra dans les ports d'Angleterre le 4 juin 1744. Le vaisseau le *Centurion*, le seul qu'il ramenait de cette expédition mémorable, était près de couler bas; son équipage, au milieu des richesses dont il était chargé, avait souffert tous les maux imaginables. On fit porter à Londres, sur trente-deux charriots, au bruit des tambours et des acclamations populaires, les trésors enlevés aux Espagnols : c'était environ dix millions tournois en argent et en or, et quelques marchandises précieuses; tout fut abandonné au commodore, à ses officiers et à ses matelots : l'état refusa de partager le prix de leurs fatigues et de leur

valeur. Anson fut créé pair d'Angleterre, et mourut quelques années après.

[29] PAGE 356, VERS 10.

Chante ce Magellan, leur guide et leur modèle,
Qui, s'ouvrant vers l'Asie un chemin si fatal,
Successeur de Colomb, peut-être son rival,
Osa réaliser sa dernière espérance,
Et des deux univers acheva l'alliance.

Ferdinand Magelhaëns, que nous nommons Magellan, fut le premier navigateur qui traversa l'Océan pacifique, et qui conçut le plan d'un voyage autour du globe. Cet homme, d'un génie supérieur, ayant essuyé des injustices à la cour de Lisbonne, passa au service de l'Espagne, qui s'enrichit de ses ressentiments. Il serait trop long de le suivre dans les détails de sa périlleuse navigation. Le détroit, auquel il donna son nom, est un passage difficile auquel on préfère aujourd'hui généralement celui du cap Horn. On a tenté plusieurs fois, et toujours sans succès, de former quelque établissement sur la côte du détroit de Magellan, habitée par les Patagons. Une colonie, qui y périt misérablement, a donné le nom de *Port-Famine* à l'endroit qu'elle occupa. Mais la découverte de ce passage n'en a pas moins immortalisé le grand navigateur qui le franchit le premier. Christophe Colomb, persuadé qu'un détroit devait conduire de l'Océan atlantique dans la mer du Sud, et de là aux Indes orientales, le chercha long-temps sur les côtes du Darien, et vers l'isthme de Panama. Magellan eut la gloire de découvrir ce que Colomb avait deviné; mais il ne suivit point ses traces, et la jonction des deux mondes fut opérée par un chemin que le navigateur génois ne soupçonnait pas.

[33] PAGE 356, VERS 15.

Rappelle son ami, dont les soins éclairés
Ramenèrent au port ses mâts inespérés,
Et qui du globe entier, pilote infatigable,
Le premier parcourut le cercle redoutable.

Magellan fut tué par des Sauvages dans l'une des îles Philippines. Des quatre vaisseaux qui composaient sa flotte quand il partit de Séville, un seul, nommé la *Victoire*, y fut ramené par Sébastien Cano. C'est à ce navigateur qu'appartient l'honneur d'avoir le premier achevé la circonnavigation du globe, que les Anglais attribuent mal à propos au célèbre François Dracke.

(*Voyez les notes du quatrième chant.*)

[34] PAGE 356, VERS 25.

Malespine, Biron, et Wallis, et Surville.....

MM. Wallis, Biron et Carteret, dont les voyages dans la mer du Sud ont précédé ceux du capitaine Cook, sont trois navigateurs illustres, quoique bien inférieurs au grand homme qui les a suivis.

M. de Surville, qui reconnut le premier, en 1769, *la terre des Arsacides*, doit être compté parmi les navigateurs dont les découvertes appartiennent à la marine française, si toutefois *la terre des Arsacides* est autre chose que les îles Salomon, de Mendana.

M. de Malespine est un Italien d'une haute naissance qui servait en Espagne; il a fait, dans l'Océan pacifique, un voyage qui ajouterait sans doute aux connaissances que nous avons de ces côtes éloignées, si la cour de Madrid en ordonnait la publication. Tout ce qui peut concourir aux progrès des sciences était

réuni sur les frégates commandées par M. de Malespine, qui sont heureusement rentrées à Cadix depuis plusieurs années.

[35] PAGE 357, VERS 3.

Beaux lieux où de l'amour sans voile et sans bandeau
L'innocence hardie allume le flambeau.

Le chantre des *Jardins* a dit plus heureusement que moi, en parlant d'Otaïti,

Où l'amour sans pudeur n'est pas sans innocence.

Cette île délicieuse, que les dernières navigations savantes ont rendue si célèbre, fut découverte en 1767. M. de Bougainville est le premier navigateur français qui l'ait reconnue et qui s'y soit arrêté. Son voyage autour du monde joint au mérite de plusieurs découvertes intéressantes celui de fournir à la philosophie un grand nombre d'observations utiles.

[36] PAGE 357, VERS 9.

Deux fois, par ton audace,
L'homme avait poursuivi dans une mer de glace
Ce monde austral, objet de nos vœux indiscrets,
Et du pôle désert entrevu les secrets.

Le capitaine Cook est certainement celui de tous les navigateurs qui a le plus approché du pôle austral, et dont les recherches infatigables ont le mieux prouvé la non-existence d'un continent qui a si long-temps occupé l'imagination des géographes. Si, contre toute vraisemblance, le monde austral n'est point une chimère, il est au moins situé dans une mer inabordable, et l'Europe ne peut espérer aucune communication avec lui.

[37] PAGE 357, VERS 15.

Ce temple de l'état, consacré par les arts
Au repos glorieux de Neptune et de Mars?

Greenwich (on prononce *Grenich*) est un édifice magnifique, bâti sur les bords de la Tamise pour servir de retraite aux marins anglais; il est moins imposant et moins fastueux que l'hôtel des Invalides de Paris; mais il convient peut-être mieux à sa destination, par le spectacle que les rivages voisins présentent à ceux qui jouissent de cet honorable asile. Le capitaine Cook le quitta pour faire sa troisième expédition, dans laquelle il termina sa glorieuse carrière.

[38] PAGE 357, VERS 21.

Tu voguais sur nos mers, triomphant et tranquille,
Protégé par Louis, et chanté par Delille....

On a vu dans la 18e. note de ce chant l'ordre donné par Louis XVI, relativement aux vaisseaux de Cook. Quant à M. Delille, il est le premier qui ait offert un hommage durable à la mémoire de cet homme illustre; et, quoique le poëme des *Jardins* soit entre les mains de tout le monde, on me saura gré de rappeler ici les vers consacrés par un grand poète au plus grand des navigateurs modernes.

Donnez des fleurs, donnez; j'en couvrirai ces sages
Qui, dans un noble exil, sur de lointains rivages
Cherchaient ou répandaient les arts consolateurs:
Toi surtout, brave Cook, qui, cher à tous les cœurs,
Unis par les regrets la France et l'Angleterre;
Toi qui, dans ces climats où le bruit du tonnerre
Nous annonçait jadis, Triptolème nouveau,
Apportais le coursier, la brebis, le taureau,

Le sec cultivateur, les arts de ta patrie,
Et des brigands d'Europe expiais la furie.
Ta voile, en arrivant, leur annonçait la paix;
Et ta voile, en partant, leur laissait des bienfaits :
Reçois donc ce tribut d'un enfant de la France.
Et que fait son pays à ma reconnaissance?
Ses vertus en ont fait notre concitoyen;
Imitons notre roi, digne d'être le sien.
Hélas! de quoi lui sert que deux fois son audace
Ait vu des cieux brûlants, fendu des mers de glace;
Que des peuples, des vents, des ondes révéré,
Seul sur les vastes mers son vaisseau fût sacré;
Que pour lui seul la guerre oubliât ses ravages?
L'ami des arts, hélas! meurt en proie aux Sauvages!
Aux bords d'une eau limpide, en des bosquets fleuris,
Mêlez donc son image à ces bustes chéris,
Et que son doux aspect, ses malheurs et vos larmes,
A ces lieux enchantés prêtent encor des charmes.

On va retrouver quelques-unes de ces idées dans l'épisode de la Pérouse, dont l'expédition, les malheurs et le caractère, avaient plus d'une ressemblance avec ceux du capitaine Cook.

[a] PAGE 357, VERS 23.

Des Grecs ont de Jason célébré les succès....

Orphée était un des compagnons de Jason; et ce voyage, si célèbre dans l'antiquité, fournit au poète le sujet de ses plus beaux chants. Apollonius de Rhodes a laissé un poëme sur l'expédition des Argonautes; et le philosophe Épiménide avait, dit-on, composé sur le même sujet un ouvrage d'environ sept mille vers, qui fut lu tout entier dans une assemblée générale de la Grèce.

(b) PAGE 358, VERS 9.

Le sort jaloux peut tromper la prudence;
Mais je suis satisfait, si, dans ce globe immense,
Instruit par vos leçons, par vos soins généreux,
Un seul homme devient plus sage ou plus heureux.

Il s'en faut de beaucoup que j'aie pu rendre dans ces vers tout ce qui, dans les instructions de M. de la Pérouse, était honorable pour la philosophie et l'humanité. Le mémoire remis par Louis XVI à ce malheureux navigateur, sous la date du 26 juin 1785, est un beau témoignage de cette bienveillance universelle qu'une philosophie sage avait inspirée à tous les gouvernements. Il finit par cette phrase remarquable : « Sa Majesté regarderait comme le succès le » plus heureux de l'expédition, qu'elle pût être ter- » minée *sans qu'il en eût coûté la vie à un seul* » *homme.* »

(c) PAGE 358, VERS 21.

Il contemple, il salue
Des rochers de Penmark la stérile étendue,
Et la France qui fuit sous le sombre horizon....

Chaîne de rochers située sur la côte de Bretagne, à l'entrée du passage de l'Iroise qui conduit au goulet de Brest. C'est de ce port que partit M. de la Pérouse.

(d) PAGE 359, VERS 26.

Et l'homme solitaire
Qui, sous l'astre du nord par le destin placé,
Habite de Behring le rivage glacé....

Terres situées dans l'Océan boréal, qui font partie

des découvertes des Russes. Les navigateurs de cette nation ont pénétré jusqu'à la côte nord-ouest de l'Amérique, et le capitaine Behring y a donné son nom à une baie profonde, reconnue successivement par Cook et par la Pérouse. (Voyez l'ouvrage de Coxe, intitulé *Découvertes des Russes.*)

(43) PAGE 360, VERS 16.

Cependant il voguait sur les flots orageux
Aux portes du couchant, vers ce triste rivage
Où l'immense Amérique, inconnue et sauvage,
Du char de Calisto semble se rapprocher.

Les côtes nord-ouest de l'Amérique furent aperçues pour la première fois en 1579, par le chevalier François Dracke, qui les nomma la *Nouvelle Albion*; mais les Anglais n'y firent aucun établissement. Les Espagnols en ont fondé quelques-uns à des époques plus récentes, et ils regardent une grande partie de la côte nord-ouest comme une dépendance éloignée du nouveau Mexique et de la Californie. Les Anglais et les Américains vont y traiter des pelleteries qu'ils portent à la Chine. On a publié depuis quelques années des voyages intéressants dans cette partie peu connue du globe. L'un des meilleurs est celui du capitaine Marchand, navigateur marseillais, dont le journal est enrichi des observations savantes de M. de Fleurieu; les autres appartiennent aux Anglais. Celui de Vancower, traduit par M. Morellet, est sans comparaison le plus exact et le plus remarquable. On peut lire aussi ceux de Meares et de Dixon.

(44) PAGE 361, VERS 5.

Un passage douteux en ouvre seul l'entrée....

Le port découvert par M. de la Pérouse, sur la côte

nord-ouest de l'Amérique, est situé à trente-trois lieues de celui de Los-Remedios, dernier terme des navigations espagnoles; à environ deux cent vingt-quatre lieues de Nootka-Sound, qui, en 1790, occasionna des discussions très-vives entre les cours de Londres et de Madrid; et à cent lieues de Williams-Sound, l'une des nombreuses découvertes du capitaine Cook. M. de la Pérouse, usant du privilège incontestable des navigateurs qui abordent les premiers dans une rade inconnue, nomma celle-ci *le Port des Français;* il profita de la tranquillité de l'intérieur de la baie pour réparer ses vaisseaux, et changer entièrement leur arrimage. L'étendue et la commodité de ce port présentent des ressources précieuses pour un établissement permanent; mais l'entrée en est très-difficile. Les frégates de M. de la Pérouse y furent exposées au plus grand danger; elles furent portées par la violence du courant à une demi-portée de pistolet des écueils, et forcées de mouiller, par trois brasses et demie, sur un fond de roches. « A chaque instant, dit ce » voyageur illustre, je craignais d'avoir le câble coupé, » et d'être entraîné à la côte.... Les vents du large, ou » peut-être d'autres causes, agissent si puissamment » sur le courant de la passe, que j'ai vu le flot y entrer » comme le fleuve le plus rapide; et dans d'autres » circonstances, quoiqu'aux mêmes époques de la » lune, il pouvait être refoulé par un canot. J'ai me- » suré dans mes courses la laisse de certaines marées » à quinze pieds au-dessus du niveau de la mer, et il » est vraisemblable que ces marées sont celles de la » mauvaise saison. Lorsque les vents soufflent avec » violence de la partie du sud, la passe doit être im- » praticable, et dans tous les temps les courants en » rendent l'entrée difficile. La sortie exige aussi une » réunion de circonstances qui peuvent retarder le » départ d'un vaisseau de plusieurs semaines; on ne

» peut appareiller qu'au moment de la pleine mer....
» Comme ce port présente de grands avantages, j'ai
» cru devoir en faire connaître aussi tous les incon-
» vénients. (*Voyage de la Pérouse*, tome II.)

[45] PAGE 361, VERS 10.

L'Hiver, au front de neige, assis sur les montagnes....

Le fond de la baie nommée le *Port des Français* est peut-être, dit M. de la Pérouse, le lieu le plus extraordinaire de la terre : « Pour en avoir une idée,
» qu'on se représente un bassin d'eau d'une profon-
» deur qu'on ne peut mesurer au milieu, bordé par
» des montagnes à pic d'une hauteur excessive, cou-
» vertes de neige, sans un brin d'herbe sur cet amas
» immense de rochers, condamnés par la nature à une
» stérilité éternelle. Je n'ai jamais vu un souffle de
» vent rider la surface de cette eau; elle n'est trou-
» blée que par la chute d'énormes morceaux de glace
» qui se détachent très-fréquemment de cinq différens
» glaciers, et qui font en tombant un bruit qui retentit
» au loin dans les montagnes. L'air y est si tranquille,
» et le silence si profond, que la voix d'un homme
» s'y fait entendre à une demi-lieue, ainsi que le bruit
» de quelques oiseaux de mer qui déposent leurs œufs
» dans le creux de ces rochers.... Les côtés du port
» sont formés par des montagnes du second ordre,
» de huit à neuf cents toises d'élévation seulement;
» elles sont couvertes de pins, tapissées de verdure,
» et l'on n'aperçoit la neige que sur leur sommet; elles
» m'ont paru composées de schiste qui est dans un
» commencement de décomposition; elles ne sont pas
» entièrement inaccessibles, mais extrêmement diffi-
» ciles à gravir. MM. de Lamanon, de la Martinière,
» Collignon, l'abbé Mongès et le père Receveur, na-

» turalistes infatigables, ne purent parvenir jusqu'au » sommet..... Il leur parut que ces montagnes recè- » lent des mines de fer et de cuivre, mais ils n'aper- » çurent la trace d'aucun autre métal. » (*Voyage de la Pérouse*, tome II.)

[46] PAGE 362, VERS 11.

Et de nos pavillons préparant le retour
Des rivages du port dessine le contour.

La Pérouse avait pensé que si la France voulait former sur la côte nord-ouest de l'Amérique un établissement pour la traite des pelleteries, c'était au *Port des Français* qu'il conviendrait de fixer la colonie. Aucun navigateur n'y avait abordé avant lui; aucune nation européenne, si ce n'est peut-être les Russes, n'avait eu des communications, même indirectes, avec les Sauvages qui habitent les environs de la baie. La Pérouse acheta d'eux la propriété de l'île qui est située vers le milieu du port, à peu près de la même manière que le sage Penn acheta des naturels de la Pensylvanie le territoire où il voulut s'établir. « Je donnai, dit-il, au chef qui traitait avec nous, » plusieurs aunes de drap rouge, des haches, des » herminettes, du fer en barre, des clous; je fis aussi » des présents à toute sa suite. Le marché ainsi conclu « » et soldé, j'envoyai prendre possession de l'île avec » les formalités ordinaires; je fis enterrer au pied » d'une roche une bouteille qui contenait une in- » cription relative à cette prise de possession, et je » mis auprès une des médailles de bronze qui avaient « » été frappées en France avant notre départ. » Il fit « ensuite lever le plan de la rade, placer des sondes, et ne « négligea aucune des précautions qui pouvaient con-

» plaisir que d'instruction et d'utilité : on devait chas-
» ser et déjeûner sous des arbres. Je joignis à M. d'Es-
» cures M. de Pierrevert et M. de Montarnal, le seul
» parent que j'eusse dans la marine, et auquel j'étais
» aussi tendrement attaché que s'il eût été mon fils;
» jamais jeune officier ne m'avait donné plus d'espé-
» rance, et M. de Pierrevert avait déjà acquis ce que
» j'attendais très-incessamment de l'autre.

» Les sept meilleurs soldats du détachement com-
» posaient l'armement de cette biscayenne, dans la-
» quelle le maître-pilote de ma frégate s'était aussi
» embarqué pour sonder. M. Boutin avait pour second
» dans son petit canot M. Mouton, lieutenant de
» frégate : je savais que le canot de l'*Astrolabe* était
» commandé par M. de Marchainville ; mais j'ignorais
» s'il y avait d'autres officiers.

» A dix heures du matin, je vis revenir notre petit
» canot. Un peu surpris, parce que je ne l'attendais
» pas sitôt, je demandai à M. Boutin, avant qu'il fût
» monté à bord, s'il y avait quelque chose de nou-
» veau; je craignis dans ce premier instant quelque
» attaque des Sauvages : l'air de M. Boutin n'était pas
» propre à me rassurer; la plus vive douleur était
» peinte sur son visage. Il m'apprit bientôt le naufrage
» affreux dont il venait d'être témoin, et auquel il
» n'avait échappé, que parce que la fermeté de son
» caractère lui avait permis de voir toutes les res-
» sources qui restaient dans un si extrême péril.
» Entraîné, en suivant son commandant, au milieu
» des brisans qui portaient dans la passe, pendant
» que la marée sortait avec une vitesse de trois ou
» quatre lieues par heure, il imagina de présenter à
» la lame l'arrière de son canot, qui, de cette manière,
» poussé par cette lame, et lui cédant, pouvait ne
» pas se remplir, mais devait cependant être entraîné
» au-dehors, à reculons, par la marée. Bientôt il vit

» les brisans de l'avant de son canot, et il se trouva » dans la grande mer. Plus occupé du salut de ses » camarades que du sien propre, il parcourut le bord » des brisants, dans l'espoir de sauver quelqu'un; il » s'y rengagea même, mais il fut repoussé par la » marée; enfin, il monta sur les épaules de M. Mouton, » afin de découvrir un plus grand espace: vain espoir, » tout avait été englouti!..... et M. Bertin rentra à la » marée étale. La mer étant devenue belle, cet offi- » cier avait conservé quelque espérance pour la bis- » cayenne de l'*Astrolabe;* il n'avait vu périr que la » nôtre. M. de Marchainville était dans ce moment à » un grand quart de lieue du danger, c'est-à-dire, » dans une mer aussi parfaitement tranquille que celle » du port le mieux fermé; mais ce jeune officier, » poussé par une générosité sans doute imprudente, » puisque tout secours était impossible dans ces cir- » constances, ayant l'âme trop élevée, le courage trop » grand pour faire cette réflexion, lorsque ses amis » étaient dans un si extrême danger, vola à leur se- » cours, se jeta dans les mêmes brisans, et, victime » de sa générosité et de la désobéissance formelle de » son chef, périt comme lui.

» Bientôt M. de Langle arriva à mon bord aussi » accablé de douleur que moi-même, et m'apprit en » versant des larmes que le malheur était encore in- » finiment plus grand que je ne croyais. Depuis notre » départ de France, il s'était fait une loi inviolable » de ne jamais détacher les deux frères (1) pour une » même corvée, et il avait cédé, dans cette seule oc- » casion, au désir qu'ils avaient témoigné d'aller se pro- » mener et chasser ensemble; car c'était presque sous

(1) MM. Laborde Marchainville et Laborde Boutervilliers.

» ce point de vue que nous avions envisagé, l'un et » l'autre, la course de nos canots, que nous croyons » aussi peu exposés que dans la rade de Brest, lors- » que le temps est très beau.

» Les pirogues des Sauvages vinrent dans ce même » moment nous annoncer ce funeste évènement : les » signes de ces hommes grossiers exprimaient qu'ils » avaient vu périr les deux canots, et que tous se- » cours avaient été impossibles : nous les comblâmes » de présents, et nous tâchâmes de leur faire com- » prendre que toutes nos richesses appartiendraient à » celui qui aurait sauvé un seul homme. »

(4) PAGE 363, VERS 17.

Trop généreux Laborde ! ô vous dont la mémoire
Vit avec la Pérouse et partage sa gloire,
D'Escures vous appelle !....

Voici le rapport de M. Boutin, témoin oculaire de cet évènement déplorable, et bien digne d'apprécier lui-même la magnanimité de MM. de Laborde :

« Le 13 juillet, à cinq heures cinquante minutes » du matin, je partis du bord de la *Boussole* dans le » petit canot ; j'avais ordre de suivre M. d'Escures qui » commandait notre biscayenne, et M. de Marchain- » ville commandant la biscayenne de l'*Astrolabe* de- » vait se joindre à nous. Les instructions que M. d'Es- » cures avait reçues par écrit de M. de la Pérouse, et » qui m'avaient été communiquées, lui enjoignaient » d'employer ces trois canots à sonder la baie ; d'y » placer les sondes, d'après des relèvements, sur le » plan qui lui avait été donné ; de sonder la passe si » la mer était belle, et d'en mesurer la largeur ; mais » il lui était expressément défendu d'exposer au moin- » dre danger les canots qui étaient sous ses ordres,

» et d'approcher de la passe pour peu qu'elle brisât,
» ou même qu'il y eût de la houle. Après avoir dou-
» blé la pointe ouest de l'île près de laquelle nous
» étions mouillés, je vis que la passe brisait dans
» toute sa largeur, et qu'il serait impossible de s'y
» présenter. M. d'Escures était alors de l'avant, ses
» avirons levés, et semblaient vouloir m'attendre;
» mais lorsque je l'eus approché à portée de fusil, il
» continua sa route; et comme son canot marchait
» beaucoup mieux que le mien, il répéta plusieurs
» fois la même manœuvre, sans qu'il me fût jamais
» possible de le joindre. A sept heures un quart,
» ayant toujours gouverné sur la passe, nous n'en
» étions plus qu'à deux encablures : notre biscayenne
» vira de bord; je suivis son mouvement dans ses
» eaux; nous fîmes route pour rentrer dans la baie,
» laissant la passe derrière nous. Mon canot était der-
» rière notre biscayenne, à portée de la voix; j'aper-
» cevais celle de l'*Astrolabe* à un quart de lieue en
» dedans de la baie. M. d'Escures me hêla alors en
» riant : *Je crois que nous n'avons rien de mieux à*
» *faire que d'aller déjeûner, car la passe brise hor-*
» *riblement.* Je répondis : *Certainement, et j'imagine*
» *que notre travail se bornera à fixer les limites*
» *de la baie de sable qui est à babord en entrant.*
» M. de Pierrevert, qui était avec M. d'Escures, al-
» lait me répondre, mais ses yeux s'étant tournés
» vers le côté de l'est, il vit que nous étions entraînés
» par le jusant; je m'en aperçus aussi, et dans l'instant
» nos deux canots furent nagés avec la plus grande
» force, le cap au nord, pour nous éloigner de la
» passe, dont nous étions encore à cent toises. Je ne
» croyais pas être exposé au moindre danger, puis-
» qu'en gagnant seulement vingt toises sur l'un ou l'au-
» tre bord, nous avions toujours la ressource d'échouer

» nos canots sur le rivage. Après avoir vogué plus d'une » minute sans pouvoir refouler la marée, j'essayai inu- » tilement de gagner la côte de l'est; notre biscayenne, » qui était devant moi, essaya aussi inutilement de ga- » gner la côte de l'ouest; nous fûmes donc forcés de » remettre le cap au nord pour ne pas tomber en tra- » vers dans les brisans. Les premières lames commen- » çaient à déployer à peu de distance de mon canot: » je crus devoir mouiller le grappin, mais il ne tint » pas; heureusement le cablot n'était pas étalingué à » un des bancs, il fila en entier dans la mer, et nous » déchargea d'un poids qui aurait pu nous être fu- » neste. Dans l'instant, je fus au milieu des plus fortes » lames, qui remplirent presque le canot; il ne coula » cependant pas, et ne cessa point de gouverner; de » manière que je pouvais toujours présenter l'arrière » aux lames, ce qui me donna le plus grand espoir » d'échapper au danger.

» Notre biscayenne s'était éloignée de moi pen- » dant que je mouillais le grappin, et elle ne se trouva » que quelques minutes après dans les brisans: je l'a- » vais perdue de vue en recevant les premières lames; » mais dans un des moments où je me trouvais au- » dessus de ces brisans, je la revis entre deux eaux, » à trente ou quarante toises de l'avant: elle était en » travers; je n'aperçus ni hommes ni avirons. Ma seule » espérance avait été qu'elle pourrait refouler le cou- » rant, mais j'étais trop certain qu'elle périrait si elle » était entraînée; car, pour échapper, il fallait un » canot qui portât son plein d'eau, et qui dans cette » situation pût gouverner, afin de ne pas chavirer: » malheureusement notre biscayenne n'avait aucune » de ces qualités.

» J'étais toujours au milieu des brisans, regardant » de tous côtés, et je vis que derrière mon canot,

» vers le sud, les lames formaient un chaîne que » mon œil suivait jusqu'à mon horizon; les brisans » paraissaient aussi aller fort loin dans l'ouest: je vis » enfin que si je pouvais gagner seulement cinquante » toises dans l'est, je trouverais une mer moins dan- » gereuse. Je fis tous mes efforts pour y réussir, en » donnant des élans sur tribord dans l'intervalle des » lames; et à sept heures vingt-cinq minutes je fus » hors de tout danger, n'ayant plus à combattre qu'une » forte houle et de petites lames produites par la brise » de l'ouest-nord-ouest.

» Après avoir vidé l'eau de mon canot, je cher- » chai les moyens de donner du secours à mes mal- » heureux camarades; mais dès-lors je n'avais plus » aucun espoir.

» Depuis le moment où j'avais vu notre biscayenne » couler dans les brisans, j'avais toujours donné des » élans dans l'est, et je n'avais pu en sortir qu'au bout » de quelques minutes. Il était impossible que les » naufragés, au milieu d'un courant si rapide, pussent » jamais s'éloigner de sa direction, et ils devaient être » entraînés pendant tout le reste de la marée, qui a » porté au large jusqu'à huit heures quarante-cinq » minutes; d'ailleurs, comment le meilleur nageur » aurait-il pu résister quelques instants seulement à » la force de ces lames? Cependant, comme je ne » pouvais faire aucune recherche raisonnable que dans » la partie où portait le courant, je mis le cap au » sud, côtoyant les brisans qui me restaient à tri- » bord, et changeant de route à chaque instant, pour » m'approcher de quelques loups marins ou goémons, » qui me donnaient de temps en temps quelque es- » pérance.

» Comme la mer était très houleuse, lorsque j'étais » sur le sommet des lames mon horizon s'étendait

» assez loin, et j'aurais pu apercevoir un aviron ou » un débris à plus de deux cents toises.

» Bientôt mes regards se portèrent vers la pointe » de l'est de l'entrée; j'y aperçus des hommes qui, avec » des manteaux, faisaient des signaux : c'étaient des » Sauvages, ainsi que je l'ai appris depuis; mais je les » pris alors pour l'équipage de la biscayenne de l'*As-* » *trolabe*, et j'imaginais qu'elle attendait l'étale de la » marée pour venir à notre secours; j'étais bien loin » de penser que mes malheureux amis étaient victimes » de leur hardiesse généreuse.

» A huit heures trois quarts (1) la marée ayant re- » versé, il n'y avait point de brisans, mais seulement » une forte houle. Je crus devoir continuer mes re- » cherches dans cette houle, suivant la direction du » jusant qui avait cessé; je fus aussi malheureux dans » cette seconde recherche que dans la première. A » neuf heures, voyant que le flot venait du sud-ouest, » que je n'avais ni vivres, ni grappins, ni voiles; mon » équipage mouillé et saisi de froid, craignant de ne » pouvoir rentrer dans la baie lorsque le flot aurait » acquis toute sa force; voyant d'ailleurs qu'il portait » déjà avec violence au nord-est, ce qui m'empêchait » de gagner au sud où j'aurais dû continuer mes re- » cherches si la marée l'avait permis, je rentrai dans » la baie, faisant route au nord.

» La passe m'était déjà presque fermée par la pointe » de l'est; la mer brisait encore sur les deux pointes;

---

(1) Huit heures et demie était l'heure que j'avais indiquée dans mes instructions pour approcher de la passe sans danger, parce que le courant, dans tous les cas, eût porté en-dedans..... et à sept heures un quart les chaloupes étaient englouties!

(*Note de M. de la Pérouse.*)

» mais elle était calme au milieu. Je parvins enfin à » gagner cette entrée, rangeant beaucoup la pointe » de babord, sur laquelle étaient les Américains qui » m'avaient fait des signaux, et que j'avais crus Fran- » çais. Ils m'exprimèrent par leurs gestes qu'ils avaient » vu chavirer deux embarcations; et ne voyant pas la » biscayenne de l'*Astrolabe*, je ne fus que trop cer- » tain du sort de M. de Marchainville, que je con- » naissais trop pour croire qu'il eût réfléchi sur l'inu- » tilité du danger auquel il allait s'exposer. Comme » on aime cependant à se flatter, il me restait un » très-léger espoir que je le trouverais à bord de nos » vaisseaux, où il était possible qu'il eût été deman- » der du secours. Mes premières paroles en arrivant » à bord furent: *Avez-vous des nouvelles de M. de* » *Marchainville ?* — *Non*, fut pour moi la certitude » de sa perte.

» Après tous ces détails, je crois devoir expliquer » les motifs de la conduite de M. d'Escures. Il est im- » possible qu'il ait jamais songé à se présenter dans la » passe, il voulait seulement s'en approcher, et il a » cru se tenir à une distance plus que suffisante pour » être hors de tout danger: c'est cette distance qu'il a » mal jugée, ainsi que moi, ainsi que les dix-huit per- » sonnes qui étaient dans nos deux canots. Je ne puis » dire combien cette erreur est pardonnable, ni pour- » quoi il était impossible de juger la violence du cou- » rant: on croirait que je m'excuse moi-même, car, » je le répète, je jugeais cette distance plus que suffi- » sante, et l'aspect même de la côte, qui fuyait dans » le nord avec la plus grande vitesse, ne me causa » que de l'étonnement. Sans vouloir détailler toutes » les raisons qui devaient contribuer à nous inspirer » une confiance bien funeste, je ne puis m'empêcher » de faire remarquer que, le jour de notre entrée dans

» cette baie, nos canots sondèrent la passe en tout » sens pendant plus de deux heures, sans éprouver » aucun courant. Il est vrai que quand nos frégates » s'y présentèrent, elles furent repoussées par le ju- » sant; mais le vent était si faible, que dans le même » instant nos canots refoulaient la marée avec la plus » grande facilité. Enfin, le 11 juillet, jour de la pleine » lune, nos deux commandants furent eux-mêmes » avec plusieurs officiers sonder cette passe; ils sor- » tirent avec le jusant, rentrèrent avec le flot, et n'y » remarquèrent rien qui pût faire juger qu'il y eût » le moindre danger, surtout avec des canots bien ar- » més. Ainsi, on doit conclure que le 13 juillet, la » violence du courant tenait à des causes particulières, » comme une fonte extraordinaire de neige, ou des » vents forcés qui n'avaient pas pénétré dans la baie, » mais qui sans doute avaient soufflé avec violence » au large.

» M. de Marchainville était à un quart de lieue en » dedans de la passe, au moment où j'y fus entraîné; » je ne l'ai pas vu depuis ce moment, mais tous ceux » qui le connaissent savent ce que son caractère noble » et généreux l'a porté à faire. Il est probable que lors- » qu'il a aperçu nos deux canots au milieu des bri- » sans, ne pouvant concevoir comment nous y avions » été entraînés, il a supposé ou un cablot cassé ou » des avirons perdus; dans l'instant, il aura nagé pour » venir à nous jusqu'au pied des premiers brisans : » nous voyant lutter au milieu des lames, il n'aura » écouté que son courage, et il aura cherché à fran- » chir les brisans pour nous donner des secours en » dehors, au risque de périr avec nous. Cette mort » sans doute est glorieuse; mais combien elle est » cruelle pour celui qui, échappé au danger, n'a plus » la possibilité d'espérer revoir jamais aucun de ceux

» qui l'ont accompagné, ou aucun des héros qui ve-
» naient pour le sauver!

» Il est impossible que j'aie voulu omettre aucun
» fait essentiel, ou dénaturer ceux que j'ai rapportés.
» M. Mouton, lieutenant de frégate, qui était en se-
» cond dans mon canot, est à portée de relever mes
» erreurs, si ma mémoire m'avait trompé; sa fermeté,
» celle du patron et des quatre canotiers, n'ont pas
» peu contribué à nous sauver: mes ordres ont été
» exécutés, au milieu des brisans, avec la même exac-
» titude que dans les circonstances les plus ordinaires. »

Avant de quitter le Port des Français, M. de la Pérouse fit élever sur l'île qui est au milieu de la baie un monument à ses malheureux compagnons. L'île fut nommée, *l'île du Cénotaphe*; et M. de Lamanon enterra, dans une bouteille, une inscription destinée à rappeler la mémoire de cet affreux évènement.

[50] PAGE 364, VERS 8.

De Langle, Pierrevert; toi surtout, Lamanon!...

M. de la Pérouse a donné le nom de ses infortunés amis à quelques-unes des terres qu'il a découvertes. On vient de voir quelle fut la fin cruelle de M. de Pierrevert, neveu du célèbre bailli de Suffren. Celle de M. de Langle et de M. de Lamanon, l'aveugle ami des Sauvages, le malheureux philosophe qui, peu de jours avant d'être déchiré par eux, disait à M. de la Pérouse, *ils valent mieux que nous*, est encore, s'il est possible, plus désastreuse et plus déplorable. Ils furent massacrés à *Maona*, l'une des îles des naviga-

teurs, par les Sauvages auxquels ils n'avaient fait que du bien.

[51] PAGE 364, VERS 21.

N'entends-tu pas l'oiseau, précurseur de l'orage,
Qui, du jeune Céyx rappelant le naufrage,
D'un vol précipité rase les flots mouvants,
Et mêle un cri lugubre au murmure des vents?

La fable de Céyx et d'Alcyone est une des plus touchantes qu'Ovide ait placées dans ses *Métamorphoses*. Il s'y montre presque l'égal de Virgile, pour le charme du style et l'intérêt de la narration.

[52] PAGE 365, VERS 21.

L'intrépide amitié qui s'attache à leurs traces...

Le plus beau monument érigé à la mémoire de M. de la Pérouse est, sans contredit, le décret de l'assemblée constituante, qui, véritable organe des sentiments et des regrets unanimes de la nation, ordonna une seconde expédition pour découvrir les traces de cet infortuné navigateur. Deux frégates, la *Recherche* et l'*Espérance*, partirent de Brest, commandées l'une par M. d'Entrecasteaux, chef de l'expédition, l'autre par M. Huon de Kermadec. Ces deux officiers ont rempli leur mission avec plus de gloire que de succès. Après avoir exploré les côtes de la Nouvelle-Hollande et de l'île de Vandiemen, ils ont poussé dans la mer du Sud jusqu'aux îles des Amis, visité la nouvelle Calédonie, et reconnu tous les points par où M. de la Pérouse devait passer en revenant à l'Isle-de-France; car il avait envoyé son

itinéraire au ministre de la marine avant de quitter le port Jackson. Les recherches les plus actives n'ont produit aucune lumière sur son sort. MM. d'Entrecasteaux et de Kermadec ont succombé, l'un et l'autre, aux fatigues et aux maux inséparables de leur généreuse entreprise; et des circonstances étrangères à la navigation ont empêché leurs frégates de revenir en France. Mais on sait que plusieurs découvertes et des observations importantes ont été faites dans ce voyage, presque aussi intéressant par son objet et par la manière dont il a été rempli, que celui de M. de la Pérouse même. On ne le connaît encore que par le journal de l'un des naturalistes qui faisaient partie de l'expédition. Mais à travers des obstacles sans nombre et des circonstances presque sans exemple, M. *de Rossel*, officier d'un rare mérite, le compagnon et l'ami de M. d'Entrecasteaux, est parvenu à sauver les manuscrits précieux, les plans, les journaux, les observations astronomiques et nautiques; et l'on espère voir bientôt paraître ce grand travail, qu'il rédige à présent par les ordres et sous la protection immédiate du gouvernement.

[53] PAGE 366, VERS 8.

Palinure nouveau, sur un sable ignoré.

Tout le monde connaît ce vers touchant de Virgile,

Nudus in ignotâ, Palinure, jacebis arenâ,

que j'ai voulu rappeler.

54) PAGE 367, VERS 2.

Et le bouleau sauvage
Qui remplace Cérès chez le Lapon errant...

Dans les déserts glacés de la Laponie, et même en Finlande, les paysans font une espèce de pain avec l'écorce du bouleau.

FIN.

NOV 15 1943